

VOYAGE
EN ESPAGNE,

Aux années 1797 et 1798;

Faisant suite au Voyage en Espagne, du citoyen BOURGOING.

PAR

CHRÉTIEN AUGUSTE FISCHER.

Traducteur, CH. FR. CRAMER.

Avec un appendice sur la manière de voyager en Espagne. Avec figures.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ DUCHESNE, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 30.
LERICHE, Libraire, quai des Augustins, n°, 46.

AN IX. — 1801.

PRÉFACE.

Le titre seul de ce livre annonce assez au lecteur qu'il ne doit pas s'attendre à un tableau complet de l'Espagne. L'excellent ouvrage de Bourgoing ne laissait que très - peu de choses à glaner.

C'est sous ce point de vue que l'auteur desire être jugé. Son objet étant de saisir les premières impressions, et de rendre le tableau vivant de cette contrée, il a cherché à recueillir une foule de détails qui étaient échappés aux autres voyageurs, et à terminer, en passant, certaines parties que le plan plus étendu de Bourgoing ne lui permettait guère que d'esquisser. Tel est, par exemple,

l'état actuel de la littérature en Espagne, et ce qui concerne la manière d'y voyager. Cette remarque n'échappera point au lecteur judicieux, et il regardera ce Voyage comme un recueil de notes et un supplément à celui de Bourgoing. Sous ce rapport, l'auteur se flatte que l'on voudra bien lui accorder une place à côté de cet écrivain distingué.

VOYAGE EN ESPAGNE.

LETTRE PREMIÈRE.

Départ d'Amsterdam à Rotterdam. La Meuse. Le Briel. Aspects.

A bord du jeune Pierre, près du fort St.-Briel, à l'embouchure de la Meuse, Avril 1797.

VOILA midi. Nous attendons les contrôleurs de la douane, avec lesquels le pilote doit se rendre à terre. Je profite de cette occasion pour vous envoyer une lettre.

Vous vous rappelez que je cherchais à Amsterdam un vaisseau pour l'Espagne ; mais cette malheureuse guerre a tout dérangé. Enfin je trouvai, dans les papiers publics, qu'il y en avait un à Rotterdam sur le point de faire voile pour Bordeaux, et je me décidai sur le champ. Il n'y avait pas de tems à perdre. Je rassemblai mes passe-ports ; je pris par la Schyte la route

de Rotterdam ; je fis marché avec le capitaine, à raison de douze ducats pour le naulage et la nourriture. J'achetai quelques provisions, et hier au soir je couchai à bord du vaisseau, le long du quai de la Meuse.

Ce matin, vers les cinq heures, on entrevoyait l'extrémité des mâts ; un brouillard transparent annonçait un beau jour, et déjà les vagues commençaient à baisser (1). On vira de bord, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu du fleuve. Peu à peu le soleil se leva et le vent d'est vint à fraîchir. Nous n'avions que deux petites voiles, mais le vent et la marée nous firent descendre avec la rapidité de la flèche. Pendant assez longtems nous distinguions encore à travers les arbres élevés et verdoyans du Boompuys (2), les magnifiques palais qui bordent le quai. Mais à la fin ils disparurent

(1) Il n'est peut-être pas inutile d'observer ici que cela annonce le commencement de la marée, avec laquelle nous devions descendre cette riviere.

(2) Promenade agréable sur le large quai de la Meuse.

ainsi que le vaste arsenal et les plantations délicieuses des rivages ultérieurs, et tous ces objets devinrent comme imperceptibles à nos yeux.

Nous faisions voile en compagnie de plusieurs autres vaisseaux, toujours longeant les rivages immenses et applatis. Du côté gauche, nous ne voyions que des prairies et des bocages; mais sur la droite Delftshafen s'élevait avec ses énormes digues sur le fleuve, et aussitôt après Schiedam, fameuse par ses manufactures de genièvre. On croirait voir une ville toute en flammes. Une fumée épaisse et étouffante la couvre sans cesse, et s'étend le long du rivage comme une vaste montagne blanchâtre.

Nous avions le vent en avant; l'eau tombait par degrés, et le courant croissait de plus en plus. En ce moment un vaisseau, qui remontait le fleuve, s'avança sur le nôtre en louvoyant. Notre pilote lui cria de détourner à gauche, mais cette manœuvre ne pouvait se faire assez promptement. Nous n'étions éloignés l'un de l'autre que de la moitié du bâtiment, et notre beaupré s'avançait directement sur sa

proue. — « Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrièrent à la fois le capitaine et le pilote, nous sommes perdus ! nous sommes perdus ! » mais, dans le moment même, l'autre vaisseau eut le bonheur de faire conversion, et nous échappâmes tous les deux au danger.

A mesure que nous avancions, le fleuve s'élargissait et présentait plusieurs îles embellies d'une verdure magnifique. Enfin nous avons jeté l'ancre : nous sommes à l'embouchure du fleuve, auprès du fort Briel, situé sur la pointe méridionale de l'île Vooren. Les plaines délicieuses ont fait place aux bancs de sable, où l'on ne voit que des batteries et des flèches de pavillons. Le rivage offre çà et là des femmes et des enfans, occupés à ramasser le poisson et les coquillages que la mer a laissés dans les nasses et dans la vase. Devant nous s'étendent les plaines bleuâtres de l'Océan, couvert d'une infinité de barques de pêcheurs ; le bruit de la barre ressemble à celui du tonnerre, et le vaisseau travaille avec beaucoup de violence sur ses ancres.

Mais le pilote attend cette lettre avec

impatience : il faut vous quitter ; adieu, mon très-cher ami, mille adieux. Combien le moment d'une séparation est pénible ! voilà peut-être les dernières pensées que je vous adresse ; jamais peut-être vous ne recevrez aucune nouvelle de moi. Mais non ; laissons ces noirs pressentimens ; j'espère que ce troisième voyage que je fais sur mer, sera heureux. Je me repose sur le ciel et sur ma bonne fortune. Encore une fois je vous salue et je vous embrasse bien tendrement.



LETTRE II.

La mer du Nord. Mal de mer. Dunkerque. Dispositions sur le vaisseau. Corsaire anglais. Phares. La Manche. Aspects.

A bord.

ENFIN, avant-hier, à deux heures, nous gagnâmes le large avec un vent de nord-est assez fort. Le vaisseau fendait rapidement les ondes blanchissantes, et une multitude de barques de pêcheurs qui retournaient au rivage, nous adressaient de loin leurs adieux. On distinguait encore les dunes ; mais peu à peu nous ne vîmes plus qu'un brouillard grisâtre qui bientôt se confondit avec la surface des eaux.

A la chute du jour je commençai à sentir le mal de mer. Les vagues de l'Océan sont plus longues et plus fortes que celles de la mer Baltique ; elles communiquent au vaisseau une secousse plus violente, et c'est ce qui produit cette maladie. Mais je n'en fus que très-peu incommodé, ayant

eu la précaution de prendre d'avance quelques doses d'essence de quinquina dans du jus de bigareaux.

Le lendemain matin, nous arrivâmes à la hauteur de Dunkerque. Nous en étions si près, qu'avec une simple lorgnette je distinguais dans la rade les vaisseaux de guerre et les trois flèches, si connues des marins. Le soleil semblait s'élever directement au dessus de la ville et dorer la surface des flots ; mais l'air était froid et le ciel en grande partie couvert de nuages.

Le premier jour d'un voyage sur mer se passe presque tout entier en préparatifs. On a tant de choses à arranger ; on ne cherche qu'à examiner tous les objets et la place que l'on doit occuper. Ma *coje* (1) contient, du côté des pieds, une petite armoire, où l'on peut serrer ses provisions ; on met les livres, les papiers sur un rayon attaché au dessus du chevet. On n'est pas absolument bien couché, mais enfin on est passablement.

(1) Espèce d'alcove ménagée dans les bords de la cahute du vaisseau.

Le capitaine lui-même avait aussi une foule d'occupations. Il fallait arranger les cartes, les octantes, les lunettes ; passer en revue les voiles et les cordages ; distribuer les vivres, etc. Enfin, le matin et une partie de l'après-dînée s'étaient écoulés dans ces dispositions, quand le matelot qui était au gouvernail s'écria tout-à-coup : « quatre voiles au dessous du vent » ! Nous nous rendîmes promptement sur le tillac, et à l'aide de nos lunettes nous vîmes trois frégates anglaises et un cutter.

Je crois vous avoir dit que nous faisions voile sous pavillon prussien, et avec des papiers prussiens. Aussitôt que nous fûmes à la vue des Anglais, nous hissâmes le pavillon prussien. Ils nous donnèrent le signal d'approcher du cutter qui, avec son porte-voix, commença son examen : — « D'où ? » — « de Rotterdam. » — « Pour où ? » — « Bordeaux. » — « De quelle nation ? » — « Prussiens. » — « Passez ! et que le diable vous emporte ! » (*god dam.*) Nous commencions à craindre que l'on ne nous forçât à voir Douvres malgré nous. Nous fûmes très-étonnés de notre

bonne fortune, qui nous faisait échapper à ce contre-tems.

Nous ne voyions par-tout autour de nous que vaisseaux de toutes formes et de toutes grandeurs, qui allaient et venaient de tous côtés. Cela formait un aspect riant et superbe, qui remplissait l'ame de courage et d'espérance. Enfin le soleil s'enfonça dans des masses de nuages gigantesques; la nuit s'étendit sur les eaux, et nous vîmes à la pointe septentrionale briller le fanal de Douvres, semblable à une comète rayonnante. Je fus me coucher. A minuit je fus éveillé par le changement de garde. Le vent était tombé et semblait vouloir tourner au midi; l'air était d'une douceur extrême; les vagues formaient une écume argentine en se brisant contre le vaisseau; et déjà nous apercevions du côté du sud l'autre fanal de Douvres.

Ce matin nous sommes entrés dans la Manche, mais le vent contraire nous oblige à louvoyer. Le soleil a dispersé le brouillard, et nous voyons devant nous les côtes d'Angleterre et de France, toutes resplendissantes de lumière. Chaque mouvement

du vaisseau nous montre, ici les rochers blancs de Kent et la citadelle de Douvres; là les rocs bleuâtres de Picardie et les batteries de Calais. L'air est d'une température délicieuse; le vent est sud-ouest; la mer calme et unie se brise paisiblement le long des côtes, et j'aperçois de toute part briller des voiles. C'est pour moi d'un excellent augure, de voir que le ciel nous guide heureusement dans ce canal dangereux; car les bancs de sable de Goodwiin entre la pointe boréale et méridionale de Douvres, sont redoutables à tous les navigateurs. Les courans nous entraînent avec violence, et le calme est tel que toutes nos voiles flottent sur les mâts. Je vous quitte; mais votre souvenir m'accompagne toujours.

LETTRE III.

Second corsaire anglais. Les quatre parties du jour sur mer.

A bord.

La nuit passée le vent avait un peu tourné à l'est, et nous avions fait quelques lieues, lorsque notre capitaine m'éveilla assez brusquement sur les six heures du matin : — Vite, Monsieur, levez-vous donc ! nous allons avoir un corsaire à bord. — Peu de tems après, l'Anglais entra dans la chambre.

Il parcourut les passe-ports, le rôle, les lettres de fret et le journal. — « Bien, dit-il, c'est bon. Vous autres, maudits Hollandais, vous n'en faites pas d'autre ; vous vous munissez toujours de passe-ports prussiens ! Allons, soit : donnez-moi quelques bouteilles de genièvre (*gin*.) » Notre capitaine lui en présenta très-humblement. — « Bien ! Aussi une douzaine de pipes. » —

On les lui donna. — « De plus, un fromage d'Hollande ! » Alors, il fit semblant de s'en aller. —«Et qui est ce *Gentleman*-là ? » en me montrant du doigt. — « Un sujet du roi de Prusse. » — « A merveille ! Donnez-moi un verre de vin. » Il en but deux grands verres, et nous quitta enfin de très-bonne grace, ainsi que ceux qui l'accompagnaient.

D'après son habillement et son air, ce corsaire ne semblait être qu'un sous-bosseman, et ce vaisseau si redouté un simple lougre.

Enfin, notre capitaine, qui, malgré ses passe-ports prussiens, ne se fiait pas trop à ces *diables d'Anglais* comme il les appelait, parut se rassurer. Le vent, sur ces entrefaites, ayant fraîchi, nous fûmes tous très-satisfaits.

Malheureusement, vers midi, nous venons d'être de nouveau surpris par le calme. La surface des eaux est aussi tranquille que celle d'un lac de Suisse; le vaisseau conserve son roulis ordinaire; malgré cela, j'ai trouvé le moyen de vous écrire pour vous marquer ce qui se passe autour de moi. Le jour com-

mence à poindre; les nuages sombres qui couvraient la mer, se résolvent en un léger brouillard; les étoiles s'éclipsent; les pointes des mâts reparaissent; la mer reprend une couleur d'azur foncé, et une légère teinte de rose commence à briller vers l'Orient. La plaine liquide s'éclaire et s'agrandit à chaque instant; déjà l'on voit, dans le lointain, flotter les voiles des vaisseaux à l'extrémité de l'horizon; des bandes de pourpre nagent dans l'azur des cieux; enfin, une vive lumière embrâse la mer et les airs, et le soleil s'élève majestueusement.

A mesure que le jour me le permet, je commence à observer les vaisseaux qui sont visibles, d'examiner si quelqu'une de nos anciennes connaissances a disparu, s'il en est survenu d'autres; si ce sont des Danois, des Suédois, des Anglais, ou des vaisseaux de quelqu'autre nation; quelle route ils tiennent; s'ils viennent ou s'ils s'en vont; s'ils font voile bien ou mal; s'ils sont lestés ou chargés; si l'on aperçoit des vaisseaux de ligne ou des corsaires : questions infiniment intéressantes, quand on voyage sur mer, où, un télescope à la main,

on trouve de quoi s'occuper pendant des heures entières.

On arrange la chambre, on déjeûne, on prépare le dîner; on étudie les cartes marines; on lit, on écrit, on dessine. Cependant, le soleil s'est élevé; les ombres des voiles sont diminuées. Le capitaine a fait ses observations, le cuisinier a achevé sa besogne. Tous se rangent autour de la table. Une heure de *sieste* ne déplait pas; elle abrège l'après-dînée. Ensuite, on se promène sur le tillac; on passe encore une fois en revue les vaisseaux; on considère les côtes; on fait de la musique, ou bien on joue aux cartes.

Cependant, le disque du soleil s'agrandit, et ses rayons se prolongent. Environné de nuages de pourpre, il descend pompeusement; des montagnes aériennes s'amoncèlent autour de lui; mais il les perce de ses feux étincelans, et dore les voiles, jusqu'à ce qu'enfin il se plonge par degrés dans les flots: alors une lumière douce et vermeille enveloppe le ciel et les ondes.

On se met à souper; on dit la prière, et voilà la fin de la journée. Alors le crépus-

cule domine sur l'Océan; les voiles, dans le lointain, semblent s'y enfoncer; les mâts disparaissent, et les étoiles, l'une après l'autre, percent à travers les nuages. La nuit s'étend tout autour de nous, et la mer ne paraît plus qu'un gouffre ténébreux; mais, dans l'éloignement, on voit briller çà et là les lumières des vaisseaux, ou bien les fanaux des côtes; déjà nos lanternes sont allumées, et, à l'exception de deux matelots de garde, chacun de nous se hâte d'aller se coucher.

LETTRE IV.

Aspects. Contrebandier. Le Cingel. Agrément d'une navigation favorable. Frégate anglaise. Des Anglais à bord.

A bord.

NOTRE espoir n'a pas été rempli ; le vent est retombé à l'ouest, et toute notre journée d'avant-hier s'est passée à louvoyer. Un autre vaisseau, destiné pour Morlaix, s'est accosté de nous pendant quelque tems ; nous avons causé avec l'équipage, et échangé avec lui, contre du fromage et du beurre, un rouleau de *canaster*. Après cela, les matelots ont tiré un plein filet de poisson que notre cuisinier a réservé pour le souper. En attendant, la cote de Kent s'est déployée devant nous, et nous a montré de superbes collines, couvertes de prairies verdoyantes, d'arbres en fleurs, et de maisons blanches; mais la côte de la Picardie, dont nous nous éloignions davantage

tage (1), ne semblait, au contraire, nous offrir qu'une file de rochers nuds et brunâtres.

Le soleil s'était couché, et le crépuscule rembrunissait déjà la mer, lorsque nous découvrîmes un bateau qui venait droit sur nous. Ne pouvant pas encore bien distinguer en quoi consistait son équipage, notre capitaine fut un peu alarmé, et crut que c'était un corsaire; mais, en peu de tems, il s'approcha davantage, et nous vîmes deux personnes qui, en signe de paix, agitaient leurs mouchoirs en l'air. Nous nous dirigeâmes vers eux, et nous comprîmes bientôt que c'était des contrebandiers; car ils se contentèrent de s'informer si nous avions du genièvre. Notre conversation fut assez laconique : — « Bon soir! d'où venez-vous? » — « De Rotterdam. » — « Avez-vous quelque chose à boire? » — « Quelques barriques de genièvre. » — « De bonnes guinées! si vous

(1) C'était une politique de notre capitaine, imaginant par-là faire croire qu'il allait dans un port d'Angleterre, dans l'idée qu'il ne serait pas inquiété.

voulez nous en céder. » Notre capitaine s'y refusa poliment. Il troqua cependant deux bouteilles de cette liqueur contre trois bouteilles de rhum ; et en peu de tems, le bateau disparut à nos yeux.

Vers minuit, je vis venir gaiement le pilote dans notre chambre ; il éveilla le capitaine pour la garde de nuit. — « Le vent, lui dit-il, est nord-est depuis onze heures, et nous voyons le *Cingel.* » En effet, nous avions si bien marché, que déjà le grand phare, à la pointe de la côte de *Kent*, avec son foyer brillant, était parfaitement visible.

Ce matin, le vent a encore augmenté, et nous voguons avec la rapidité de la flèche. La plupart des vaisseaux qui nous accompagnaient, et qui n'étaient que lestés, nous ont devancé, en saluant leur compatriote avec des acclamations de joie. En vérité, mon ami, vous n'imaginez pas combien on goûte de plaisir à voler ainsi avec un vent doux et favorable. L'air rafraîchissant de la mer, le gonflement des voiles, le balancement harmonique du vaisseau, le bourdonnement des vagues écumantes, le reflet

brillant de la mer, la voûte azurée des cieux, tout inspire un sentiment d'intérêt, d'énergie, de bien-être et de santé qu'il serait difficile d'exprimer.

Ainsi s'annonçait l'après-dîner, lorsque tout-à-coup, du côté du *Lée*, nous vîmes paraître une frégate, qu'à la manœuvre nous jugeâmes à l'instant un bâtiment anglais. Notre capitaine, voulant s'esquiver, essaya de se prévaloir cette fois de l'avantage du vent : il hissa encore deux voiles; mais nous eûmes beau nous évertuer, la frégate manœuvrait mieux que nous. En moins de deux heures, nous nous trouvâmes à la portée du canon, et reçûmes le signal de venir en arrière; ce qui cependant, à cause de la violence du vent, ne put se faire sur le champ. On nous lâcha donc un second coup de canon chargé à boulets, et notre vieux capitaine fut sur le point de tomber mort de frayeur. Le pilote, en signe de soumission, ploya la voile du mât de misaine. Une partie de l'équipage descendit dans la chaloupe qui suivait la frégate; nous virâmes tout-à-fait de bord, et nous vîmes venir à nous, à force de rames, seize personnes.

Pour le coup, notre capitaine crut tout perdu. Il cacha une petite bourse d'argent dans sa perruque de laine; mit une boîte de fer-blanc, remplie de ses *papiers de ressource*, ainsi qu'il les appelait, dans sa grande culotte; but l'un sur l'autre trois grands verres de genièvre, et attendit, avec un morne désespoir et une sueur froide, l'arrivée de nos ennemis.

Leur chef était un homme de petite taille, bien vêtu : il monta sur notre bord avec six de ses gens. Selon l'usage, il parcourut tous nos papiers, répétant à haute voix, en lisant les lettres de fret, les mots suivans : *dix barriques de bierre !* Il nous demanda d'un air moqueur : « Comment! les Français n'ont donc plus de vin ? » — Après avoir lu trois fois notre passe-port, il dit enfin d'un ton amical : « C'est fort bien, vous pouvez continuer votre chemin. » — A ces mots, la parole revint à notre capitaine, qui, jusques-là, était resté immobile et tremblant comme une feuille. — « Voudriez-vous, lui dit-il d'un air riant, prendre quelque chose ? une tranche de fromage, un morceau de

biscuit, un verre de double genièvre? » — L'Anglais refusa, et quitta notre vaisseau, au très grand mécontentement de ses matelots, qui avaient déjà compté sur une bonne prise. — « A présent, j'espère bien que ces marauds-là ne nous inquiéteront plus ! dit notre capitaine d'un air de triomphe ; j'ai bien de quoi leur fermer la bouche. »

Sur le soir, vers les neuf heures, nous aperçûmes ce qu'on appelle les *casquettes*, c'est-à-dire, trois brâsiers sur un groupe menaçant de rochers de l'île d'Aurigny. Leurs flammes vives et sémillantes, qui semblent se détacher et se confondre tour-à-tour, me transportent, avec une espèce d'enchantement, vers ce paisible foyer où j'entretenais mon ami.

LETTRE V.

Commencement d'une tempête. Ses progrès. Détresse. Feu sacré. L'île d'Oléron.

A bord.

ENFIN, je retrouve un moment pour écrire. Nous avons passé quelques jours affreux. Vers midi, le vent du nord, qui nous était si favorable, est tombé ; nous avons éprouvé jusqu'au soir un calme désolant. Enfin, le vent étant au sud-est, nous avons louvoyé jusqu'à la moitié de la nuit, où il est devenu entièrement contraire et ouest. Le soleil s'est levé avec une majesté redoutable ; les nuages sombres et noirs qui l'escortaient nous présageaient l'approche d'un orage.

Vers l'après-midi, le vent fut si violent, que nous ne pûmes tenir que la voile de misaine et la grande voile. Le ciel était tout couvert de nuages ; il plut pendant

quelque tems, et l'orage s'annonçait déjà dans le lointain. On louvoya autant qu'on put; mais le vent et la mer nous firent considérablement rétrograder. Sur le soir, nous fûmes encore obligés d'abattre la voile de misaine, et de ployer la grande voile de quelques points. La nuit se passa de cette manière; le vent avait un peu faibli; mais il ne fit que se renforcer davantage au matin, et tous les pronostics nous faisaient craindre la durée de la tempête. La mer grossissait à chaque instant, et les vagues jaillissaient jusques sur nos voiles, que nous fûmes obligés de baisser tout-à-fait. Alors, le capitaine se décida d'entrer dans le port de Saint-Malo, ou dans tout autre plus voisin, s'il pouvait avoir le bonheur d'y arriver; mais malheureusement nous ne savions pas trop où nous étions.

La nuit suivante et le jour d'après, notre situation fut encore pire. Je passai la journée dans mon lit, et je fus réduit à allumer une lanterne; car la chambre était close de toute part. Le capitaine vint à moi, et me dit : « Si Dieu ne nous envoie bientôt du secours, nous serons forcés de couper nos

mâts : cet orage me paraît égal à celui de 1776. » — Il était tout-à-fait abattu ; le pilote même, d'ailleurs d'assez bonne humeur, ne disait mot. De toute part les vagues battaient notre vaisseau avec un bruit terrible ; toutes les jointures semblaient vouloir se briser.

Cependant, vers l'après-midi, l'air commença à s'éclaircir ; l'orage diminua un peu ; et sur le soir, nous pûmes encore lâcher quelques points. A minuit, le capitaine m'éveilla, et m'apprit avec transport que le *feu sacré* brillait au haut du mât (1). — Il faut avoir été témoin d'une scène semblable, pour apprécier une pareille nouvelle.

A midi le vent a considérablement baissé, et l'air est devenu si serein, que le capitaine monta lui-même sur le mât, pour se reconnaître. Il aperçut, vers l'ouest, des pays plats ; mais on ne pouvait guère déterminer avec précision ce que c'était. La mer était toujours excessivement grosse ; cependant

---

(1) Signe ordinaire d'un changement dans l'atmosphère et de la fin d'un orage.

nous n'allions pas avec autant de violence que deux jours auparavant. Pour la première fois, nous apprètâmes notre dìné, et nous nous félicitions les uns les autres de notre bonheur.

A deux heures, le soleil brilla enfin à travers les nuages, et l'on distingua parfaitement la terre. Nous nous décidâmes à suivre tout droit le vent d'ouest, et, bientôt, notre capitaine reconnut cette terre pour l'île d'Oléron. Je voyais clairement les rochers et les batteries : la garde du fanal hissa pavillon, et nous fîmes de même. Dans ce moment nous louvoyons le long de la côte.

Le vent baisse d'heure en heure ; le soleil se couche paisiblement, et le soir serein, et sans nuages, nous promet une nuit calme et un beau jour. Je me trouve aussi content que si je venais de chez vous.

LETTRE VI.

Débris de navire. Brouillards et signaux. Rocher de Corduan. Barque de Pilotes. Embouchure de la Gironde. Vaisseau garde-côte. Aspects.

A bord.

Le vent était absolument tombé, la mer se calmait, mais le jour était sombre et le tems variable. Nous vîmes flotter un bateau brisé, ensuite un mât, et quelques cordages. Bientôt nous distinguâmes les autres vaisseaux, ils s'approchaient de nous en plus grand nombre qu'auparavant. Un Hollandais nous demanda, avec le porte-voix, si nous avions reconnu ce bateau. Selon toute apparence, il appartenait à un vaisseau qui s'était brisé contre les bancs de sable, sur les côtes de France. Cette idée nous chagrina beaucoup. L'après-midi, le vent se décida tout-à-fait en notre faveur vers le nord; mais

le brouillard augmenta tellement, que nous ne pouvions pas voir devant nous plus loin que la longueur d'un vaisseau. De tems en tems nous donnions des coups de marteau sur nos ancres, ou bien nous faisions retentir des cornes, pour avertir les autres vaisseaux qui auraient pu se diriger sur nous. Sans cette précaution, nous courions risque de nous briser l'un contre l'autre, ou de couler à fond les vaisseaux qui venaient à nous, ayant l'avantage du vent.

Cette musique singulière dura toute la nuit, et ne nous permit pas de dormir. Vers minuit le pilote cria en bas dans la chambre: *la tour de Corduan !* c'est-à-dire, le fanal qui est à l'embouchure de la Gironde. Le brouillard s'était dissipé, et nous l'aperçûmes, dans le lointain, comme une boule rayonnante. Mais, malheureusement, sur le soir, le vent changea encore, et il nous fallut revenir sur nos pas, n'osant approcher sans pilote d'une côte aussi périlleuse. Ainsi, nous louvoyâmes très-ennuyeusement en-avant et en arrière, pendant vingt heures.

Enfin, ce matin, nous avons vu venir à nous un bateau, qu'à sa voile rouge et à

son numéro, nous avons jugé un bateau de pilote. Nous ne nous étions point trompés; une heure après, nous eûmes, en effet, le pilote à bord. Il nous dit, qu'averti par quelques pêcheurs, il s'était mis en route depuis hier pour nous chercher, et qu'il avait jeté l'ancre pendant la nuit près de la côte. Notre joie fut extrême; le vent nous servit admirablement; en peu de tems nous vîmes, à notre droite, le rocher de Corduan, avec son phare élevé. Les vagues se brisaient majestueusement contre cette masse formidable que forment les rescifs qui bordent le rivage; mais, à l'aide de notre pilote, nous parvînmes à les éviter très-heureusement. Ce pilote m'apprit que la tour avait cent soixante pieds de hauteur, que la grande lanterne en avait quinze, et qu'on y consumait chaque nuit deux à trois cents cinquante livres de houille. Le garde se relève ordinairement tous les quinze jours; mais il est toujours obligé de se pourvoir de vivres pour un mois, attendu que les bateaux ne peuvent approcher de ces rochers que lorsque la mer est parfaitement calme.

Dès que nous eûmes derrière nous le phare, nous remarquâmes la différence de l'eau, et vîmes paraître les rivages charmans de la Gironde. Une multitude de bâtimens, de toute grandeur, que nous aperçûmes au loin, nous passèrent en un instant, et le *Royan*, couvert de verdure, attira vers la gauche nos premiers regards.

Nous approchâmes du vaisseau de la garde, et il fallut baisser les voiles. Après quelques instans, deux commis de la douane, un officier et deux soldats, vinrent sur notre bord. On prit note du nom du capitaine, du vaisseau, etc. Le *signalement* de mon passe-port fut soigneusement confronté avec moi: on me fit plusieurs fois recommencer ma signature. Enfin tout se trouva en règle, et les fronts, d'abord sévères, finirent par se dérider. L'officier nous communiqua la nouvelle des préliminaires de la paix de Leoben, que l'on venait de recevoir depuis quelques jours; et nous nous séparâmes, en nous félicitant réciproquement.

La Gironde, dont les eaux sont jaunâtres et rapides, a plus de trois lieues de largeur à son embouchure; les rivages, bien cultivés,

offrent un spectacle si enchanteur, que nous oubliâmes, en un moment, toutes nos peines. De toute part c'était des champs, des hameaux, des vignes, des prairies, des maisons de campagne, et des bois, la végétation la plus riche et la plus animée; en un mot, la scène la plus ravissante semblait s'avancer autour de nous sur l'une et l'autre rive : je croyais voir un monde nouveau, dont je venais de faire la découverte. Les arbres en fleurs, les fermes riantes, les collines couronnées d'arbrisseaux, les plaines couvertes de troupeaux, les vignes d'une couleur plus foncée que le reste de la verdure, les châteaux, et les habitations, que nous apercevions au fond des avenues, — tout m'offrait une nature nouvelle, intéressante.

Il est sept heures; le soleil est sur le point de se coucher, l'ombre de ces rivages enchanteurs se projète sur les eaux paisibles du fleuve; la lumière harmonieuse du soir adoucit le paysage, et l'air nous apporte mille parfums délicieux. Quelques bateaux nous ont vendu des vivres, surtout du vin; mais nous serons obligés de jeter l'ancre près de Blaye, à cause de la marée.

LETTRE VII.

Blaye. Médoc. Bec-d'Ambez. La Garonne. Aspects. Le Passage. Disputes. Port de Bordeaux.

A bord.

On donnait à Blaye une fête à l'occasion de la paix: cette petite ville était illuminée, et, toute la nuit, elle retentit de musique et de chants. Blaye fait quelque commerce en vin. Il est situé vis-à-vis du fort Médoc, et la Gironde a, dans cet endroit, 19 mille cent toises de largeur: on a construit, sur une petite île, à sept cents toises de Blaye, un fort, (1) dont les batteries se croisent avec celles de Médoc. Bientôt après les rivages se rétrécissent, mais n'en deviennent que plus romantiques. A gauche s'élèvent des rochers dont le sommet est couronné de verdure, et le penchant parsemé de châteaux, de

(1) Proprement dit, ce n'est qu'une petite tour plate, connue sous le nom de *Paté*.

fermes, de cabanes, de vignes et de prairies. La rive droite, qui est plus basse, offre une plaine délicieuse, remplie de maisons charmantes et de plantations de toute espèce : ensuite nous passâmes devant ce qu'on nomme *le Bec-d'Ambez.* C'est une pointe de terre, auprès de laquelle est le confluent de la Dordogne et de la Garonne, qui, réunies toutes les deux, prennent le nom de Gironde. Aussi loin que l'œil peut suivre les rivages étroits de la Dordogne et son cours tumultueux, il découvre un pays riche et bien cultivé, et embelli de mille objets variés. La Garonne, en montant, se resserre d'une manière très-sensible, mais n'en produit qu'une plus douce illusion : en jetant les regards en arrière, on diroit que les deux rives se réunissent à l'horizon, et ferment le passage du fleuve par une enceinte de vignes, d'habitations et de verdure. En face, on voit un vaste amphithéâtre, qui réunit tout ce que la nature a de plus frais et de plus pompeux.

La marée nous arrêta une seconde fois, et il fallut jeter l'ancre de nouveau, quoique

nous ne fussions éloignés de Bordeaux que d'une heure et demie. Notre pilote étant résolu de nous quitter, et notre capitaine desirant se présenter au consul de sa nation, résidant à Bordeaux, je me décidai à les y accompagner, et à coucher ce soir-là même dans la ville. Nous descendîmes du côté où est le passage qui occupe un assez grand nombre de bateaux (1); à l'instant je me vis assailli par une foule de commissionnaires et de bateliers, qui se disputaient mon bagage. Me supposant apparemment une grande impatience, et une plus grande libéralité encore, ils ne me demandèrent pas moins de dix-huit francs.

Je préférai rester cette nuit sur le vaisseau, et attendre que nous abordassions le lendemain près de la ville. Ayant passé tant de nuits à bord, il ne me coûtait rien d'y passer encore celle-ci. Cependant je descendis à terre; je laissai ma malle sous

(1) Bordeaux est situé à la rive gauche de la Garonne; ainsi tout ce qui arrive de l'intérieur du pays, et tout ce qui y va, doit passer dans cet endroit.

la garde d'un matelot, auquel je payai une mesure de vin, et je fus me promener sous les allées qui bordent le rivage.

Cependant, quelques-uns de ces gens s'étant ravisés, s'offrirent de porter ma malle pour six francs que je leur avais offerts d'abord. Ils entreprirent donc de la descendre du bateau ; mais ils ne purent faire entendre raison au matelot, dont l'intérêt pour moi s'était fortifié par quelques bonnes rasades de vin nouveau. Il se mit donc en devoir de défendre ma propriété, et fit usage de ses rames pour se rendre plus intelligible. Les assaillans ne furent pas en reste avec lui ; ils ripostèrent, et il s'éleva une rixe dont les suites ne laissèrent pas de m'inquiéter. Heureusement, il survint un municipal, qui, non sans peine, sépara les combattans. Je lui fis mes remercîmens, et je retournai à bord.

Enfin, ce matin, nous avons reçu un nouveau pilote. Malheureusement le vent est devenu contraire, et nous avons été forcés de louvoyer ; mais j'en ai été bien dédommagé par la beauté des rivages qui se sont offerts à mes yeux. En ce moment,

j'aperçois une forêt de mâts et plus de deux cents vaisseaux rassemblés ; au centre est la ville qui forme un demi-cercle. Une foule de bâtimens de toute espèce nous précèdent en suivant le courant du fleuve. Il est environ deux heures après-midi ; nous voilà heureusement arrivés. Les commis de la douane, qui vinrent hier à bord de notre vaisseau, ont déjà visité ma malle ; aussitôt que le capitaine sera satisfait, nous descendrons à terre.

LETTRE VIII.

Arrivée au rivage. Quai. Château-Trompette. Entrée dans la ville. Situation de Bordeaux. Architecture. Allée de Tourni. Affiche singulière. Théâtre. Nouveaux enrichis.

Bordeaux, Mai 1797.

ACCOUTUMÉ aux beaux quais de la Hollande, je ne fus pas peu étonné de voir un rivage bas et bourbeux; le glacis, construit en bois, ne commençant que dans le voisinage du Château-Trompette. Un chemin assez étroit borde une file de maisons, la plupart brillantes; mais il est tellement encombré de mulets, de voitures et de piétons, qu'on a mille peines à y passer. A gauche, la vue qui donne sur la rivière est superbe. Au delà des vaisseaux, l'œil se repose sur un paysage riant et fertile qui forme la perspective la plus variée. Deux jeunes filles s'offrirent à me conduire, et tout en folâtrant le long du chemin, elles

portèrent tour-à-tour ma pesante malle sur leur tête, sans interrompre un seul moment leur badinage.

Pour abréger la route, nous prîmes par le Château-Trompette, qui est l'ancienne forteresse de Bordeaux, mais qu'on va bientôt démolir pour en faire une esplanade. Je vis un certain nombre de prisonniers Portugais à qui l'on venait de permettre de prendre l'air. Ils composaient l'équipage de plusieurs vaisseaux capturés. Au reste, on rend ici leur sort assez doux, et il serait très-possible qu'ils se trouvassent mieux de leur existence actuelle que de celle qu'ils avaient chez eux, même avec la liberté. Nous entrâmes dans la forteresse. D'après ce qu'annonce le glacis mal-propre qu'on vient de passer, on est surpris très-agréablement par les allées de Tourni et par le superbe théâtre qui fait face à la grande place, dont le fond est orné des plus beaux édifices. La vue se promène par la belle rue Château-Rouge jusqu'aux bords charmans de la rivière, couverte de vaisseaux; et l'ensemble fait une impression délicieuse et imposante.

Bordeaux forme à-peu-près un triangle; mais, en suivant le cours de la rivière, il ressemble à une demi-lune, dont le côté oriental comprend la ville, et le méridional le faubourg. Cette partie, connue sous le nom de *Chartrons*, est remarquable par la beauté de ses bâtimens, ses vues romantiques, et la multitude des riches négocians qui l'habitent. Les maisons de la ville proprement dite, sont bâties, pour la plupart, en pierres de taille blanches, et présentent un certain air de richesse et de magnificence; mais les rues sont étroites, pavées sans art et sans symétrie, et montrent l'ancienneté de la ville.

Les allées de Tourni, qui commencent au théâtre, sont la principale promenade hors de la ville. On vient de les embellir, à l'extrémité, d'un nouveau café, où des peintures assez grivoises attirent beaucoup de chalands. La plupart des sujets me semblent tirés de l'Arioste; et on les regarde, quant à l'art, comme très-bien exécutés. Un cabinet de figures en cire, parmi lesquelles se trouvent plusieurs *personnages du jour*, une salle d'*ombres chinoises*,

des danseurs de corde, etc. retracent assez imparfaitement les boulevards de Paris.

Les arbres étaient par-tout couverts d'affiches. En France, on s'accoutume aisément au ton déclamateur de ces sortes d'annonces. Cependant, la suivante m'a trop frappé pour ne la pas citer; elle contenait les promesses surprenantes d'un *officier de santé*, qui promettait de guérir *toutes* les maladies possibles dans un tems déterminé, et qui fixait à point nommé les mois, les semaines, les jours, les heures et les minutes. Par exemple, il guérissait les maux de dents en cinq minutes, la colique en trois quarts-d'heure, la fièvre en trois jours, la sciatique en trois semaines, la pulmonie en trois mois. Vous m'avouerez que cette affiche démontrait une habileté peu commune.

Dans le théâtre, qui est magnifique, et dont vous trouverez par-tout la description, je vis représenter *Orphée et Euridice* de Gluck, avec un ballet supérieurement exécuté. En voyant cette foule de jeunes gens élégamment mis, et de femmes chargées de diamans, on n'aurait jamais imaginé que la France eût tant souffert depuis huit ans.

Je faisais la même observation aux promenades, et surtout à un concert qui se donnait chez une virtuose juive ; tout y offrait un luxe si excessif, un penchant si effréné pour le plaisir, un égoïsme si décidé, que l'observateur ne pouvait se défendre des réflexions les plus affligeantes sur le peu de progrès de la philosophie dans un siècle qui s'énorgueillit si fort de ses lumières. On me montra, parmi leurs femmes et leurs maîtresses, une foule de parvenus, dont plusieurs, avant la révolution, étaient de la plus basse classe du peuple. On dirait que dans toutes les révolutions, il n'y a que les formes qui changent, mais qu'au fond les choses restent toujours les mêmes.

LETTRE IX.

Gascons. Leur caractère. Langage. Vins de Bordeaux. Classes et prix des vins. Stagnation actuelle du commerce. Spéculation sur la course. Bourse. Caractère des négocians et des habitans en général.

Bordeaux, Mai 1797.

On a beaucoup parlé des *Gascons*, et l'on n'a pas laissé que d'exagérer à leur sujet; mais, dans tout ce qu'on a dit, il se trouve souvent un fond de vérité. Le Gascon parle toujours en hyperboles, et c'est toujours avec cette figure qu'il juge son propre mérite. Il faut qu'il parle sans cesse de lui-même, et il doit toujours être en scène pour être à son aise. Il sait tout, il a tout vu, il a été présent à la création de l'Univers. Le Gascon ment sans le savoir; il débite des fanfaronades sans le vouloir; il vous contredit toujours, sans amertume cependant, et vous offense sans dessein. Son caractère

consiste dans une vanité bouffonne et une forfanterie naïve.

Chacun connaît la prononciation gasconne. Ses défauts principaux sont l'aspiration trop marquée du *j*, le changement du *b* en *v*, et la trop forte accentuation de l'*e* ouvert. Mais beaucoup ignorent que les Allemands de la Haute-Saxe et les Espagnols ne sont pas exempts de ces mêmes défauts, et que les prétendus gasconismes sont en partie des germanismes ou des hispanismes.

La branche principale du commerce bordelais consiste dans les vins. Où ne trouve-t-on pas du vin de Bordeaux ? j'imagine que vous me saurez gré de vous faire connaître ce qui concerne cet objet. On distingue les vins proprement de Bordeaux, et les vins auxquels la ville ne sert que d'entrepôt, et qu'elle envoie à l'étranger. On distingue ceux du crû de Bordeaux en *vins* de *Graves* et en *vins de la Palud*, selon le sol où ils croissent. Le sol de la première sorte est sablonneux et l'autre marécageux. Les vins qu'on envoie à Bordeaux, sont, ou des vins du pays, à quatre

lieues au dessus de Bordeaux, ou bien de la Guyenne supérieure, ou des vins d'Espagne qui viennent de la Catalogne, et qui ensuite se transportent d'Espagne à Cette en Languedoc, et de là, par le grand canal et autres rivières navigables, jusqu'à Bordeaux.

Parmi les vins proprement dits *de Bordeaux*, on fait beaucoup de cas de ceux *de Médoc*, dont la meilleure qualité est celle *de la Fite;* parmi ceux de France qui viennent à Bordeaux, les plus estimés sont les vins blancs de *Langan* et les vins rouges de *Castres;* parmi les vins d'Espagne, ceux de *Nataro*.

A l'égard des *couleurs* et des *prix*, on connaît, en général, les *vins rouges de Graves*, de 50 à 100 écus la pièce; les vins blancs de *Langan*, *Prignas*, *Barsac* et *Sauternes*, de 195 à 210 francs la pièce; les *vins blancs et rouges de Pedensac* et de *Castres*, les premiers de 34 à 38, les derniers de 40 à 50 francs la pièce.

Nulle part on n'a raffiné, sur l'art de couper les vins, à un si haut point de perfection qu'à Bordeaux; nulle part peut-être on ne

serait en état de créer une si grande variété d'espèces avec autant d'économie. Il faut une étude laborieuse de plusieurs années pour connaître ces secrets, et pour savoir appliquer avec succès une longue suite d'essais coûteux. De tous les vins de Bordeaux que l'on boit hors de France, il y en a très-peu qui soient *naturels*, c'est-à-dire, purs; la plus grande partie est *frélatée* ou *coupée*, c'est-à-dire, composée avec différentes drogues, ou mélangée de plusieurs autres vins. Cette dernière falsification est peut-être la plus innocente, et elle est même quelquefois nécessaire pour que le vin se conserve et puisse supporter le transport. On connaît encore à Bordeaux les *vins cuits* que l'on prépare, en les faisant bouillir avant la fermentation, ce qui les maintient toujours *doux*. Il y a aussi des *vins de passe* que l'on obtient sans pressoir, en faisant une infusion d'eau sur des raisins séchés, qu'on laisse ensuite fermenter. L'exportation des vins, année commune, va jusqu'à 150,000 pièces. Elle a diminué considérablement, depuis la cessation du commerce du Nord et des Provinces-Unies.

On fait aussi beaucoup d'envois d'eau-de-vie, dont la commune a un degré et demi, et la meilleure, qu'on appelle *esprit d'eau-de-vie*, jusqu'à treize degrés.

La ruine générale du commerce de Bordeaux a obligé les négocians à former d'autres entreprises, surtout celle d'armer des vaisseaux en course, et c'est la plus générale. On compte dans ce moment, à Bordeaux seulement, vingt et un corsaires, et plusieurs actionnaires ont déjà fait leur fortune par de riches prises sur les Portugais et les Anglais venant de la Jamaïque, des Indes-Orientales et du Brésil. Hier, par exemple, l'*Intrépide* a amené un brick anglais, dont on évalue la cargaison à un million et demi. On m'a montré sur la rivière six grands bâtimens portugais, qui portaient cent vingt hommes d'équipage et douze canons, et qui avaient été pris à l'*abordage* par de petits bâtimens-corsaires, avec quatre-vingts hommes et quatre canons seulement.

Cependant, on n'entend de toute part que des plaintes sur la décadence du commerce et sur l'absence du numéraire. Les

superbes raffineries qui, à cause de la bonne qualité des eaux, fournissaient un sucre excellent, et que la facilité du transport faisait rechercher dans le Nord, sont aujourd'hui sans activité, par le manque de cassonnade. La grande quantité de fabriques et manufactures en verres, faïence, draps, quincaillerie, indiennes, etc., n'ayantplus de débit aux colonies, sont au moment de leur ruine totale. Le commerce de vins, d'eaux-de-vie, de vinaigre a souffert de la guerre; et les ouvriers que ces différentes ressources faisaient subsister, sont dans l'indigence la plus extrême. Tout se plaint; il n'y a plus que les charpentiers, les constructeurs de vaisseaux et fabricans d'agrès, qui trouvent encore à s'employer, à raison des fréquens armemens qui ont lieu. J'ai pris la plupart de ces renseignemens à la Bourse. Mais, au nom de *bourse*, n'allez pas vous figurer les bourses de Hollande : celle de Bordeaux est étroite, mal-propre, et retrace en petit le Palais-Royal. De même la *place ci-devant Royale*, qui se trouve devant la Bourse, et qui donne sur la rivière, paraît, avec raison, trop circonscrite et trop mesquine pour

une ville de cent mille habitans, telle que Bordeaux.

Au reste, les riches négocians qu'on trouve ici passent pour être adonnés au luxe et à l'intrigue. On les taxe aussi de peu de bonne foi et d'extravagance; mais je n'oserais rien décider sur ces reproches, ainsi que sur ceux qu'on leur fait d'avidité, de mauvaises mœurs, etc.; reproches qu'il serait trop injuste de généraliser. Parmi les exceptions que j'aime à faire, je mettrai au premier rang l'estimable Berquin, auteur de tant d'ouvrages à l'usage de l'enfance, né à Bordeaux.

LETTRE X.

Départ. Société de voyage. Landes de Bordeaux. Échasses. Hôtelleries moitié espagnoles.

A Bayonne, Mai 1797.

Enfin, me voilà au pied des Pyrénées, et à quatre lieues seulement de la frontière d'Espagne. Tout m'annonce le voisinage de cette intéressante contrée.

Je voulais me rendre ici par la diligence, qui coûte soixante et dix francs, et qui fait le trajet en trois jours; mais on m'offrit pour cinquante francs une place dans une voiture de retour. En traversant le faubourg St.-Jean, les belles maisons et les jardins dont il est rempli nous offrirent un aspect riant et agréable. Les deux lieues suivantes, les campagnes sont parfaitement bien cultivées : c'est le plus superbe paysage que l'œil puisse embrasser. Nous passâmes devant la maison de campagne

pagne du ci-devant évêque de Bordeaux. Les statues du jardin étaient mutilées, les croisées et les volets en pièces, et les balcons tout brisés. Bientôt le chemin devint sablonneux ; les belles plantations se changèrent des deux côtés en bruyères stériles : alors nous entrâmes dans les fameuses *landes* de Bordeaux.

L'un de mes compagnons de voyage était un petit Biscayen d'un certain âge. Il avait servi, dans sa jeunesse, sur un vaisseau des colonies ; il avait fait ensuite plusieurs voyages en Guinée, et un très-grand nombre à Saint-Domingue ; enfin, il avait été employé dans le port de Brest ; il retournait en ce moment dans le sein de sa famille, pour y couler en paix le reste de ses jours. C'était un excellent homme, plein de saillies spirituelles, d'une sérénité imperturbable, et qui, malgré son gasconisme, possédait une foule de connaissances utiles et précieuses. Il avait avec lui sa nièce, jolie créole de treize ans, remplie d'esprit et d'éducation. Elle chantait à merveille, et paraissait, à en juger par le feu

voluptueux de ses deux prunelles noires, s'être tout-à-fait affranchie de l'enfance.

Mon second compagnon de voyage était, ainsi que le premier, marin et Basque. C'était un homme grand, bien fait, et dans toute la vigueur de l'âge. Il allait à Bayonne prendre le commandement d'un vaisseau qu'on venait d'armer en course. Ayant, depuis peu, partagé une prise considérable, il portait sur lui une bourse bien garnie, et nous faisait goûter à tout moment de sa provision d'excellent vin de Médoc.

J'ai passé ces cinq jours dans cette agréable compagnie, sans un seul moment d'ennui. Chacun avait tant d'aventures à raconter, les narrations de l'un réveillaient tant de souvenirs à l'autre, que leurs récits se succédaient sans interruption. Pour varier, mademoiselle Jeannette chantait de tems en tems sa chanson, et je m'efforçais aussi de mêler quelque chose du mien à cette intéressante conversation.

Je ne saurais mieux vous donner idée de la route que nous fîmes, qu'en vous rappelant la contrée de Lunebourg ; la seule différence, c'est qu'on trouve ici une

plus grande quantité de bruyères. Les dix dernières lieues offrent de grandes files d'osiers et de sapins. On ne rencontre des hameaux que toutes les trois ou quatre lieues, et une culture bien supérieure à ce que le sol marécageux semble promettre. Tout le monde ici est monté sur des échasses, et c'est ainsi que les paysans suivent leurs troupeaux, que l'on rencontre assez fréquemment. Comme ils s'accoutument de bonne heure à cette invention, ils s'en servent comme d'un prolongement naturel de leurs jambes, et marchent, par ce moyen, avec une rapidité tout-à-fait surprenante. Plusieurs dansent, se tournent avec facilité, et vont jusqu'à ramasser de terre la monnaie qu'on leur jette, sans descendre de leur monture. L'aspect de ces figures gigantesques, surtout celles des jeunes filles, a quelque chose de très-comique.

Dans toutes les auberges où nous entrâmes, et qui étaient assez propres, je remarquai déjà quelques rapprochemens avec les habitudes espagnoles. On nous demandait, par exemple, si nous voulions dîner à l'huile ou au beurre, si nous

souhaitions du café ou du chocolat. Un mêts très-commun ici, ce sont des abattis d'oies cuits dans leur jus.

LETTRE XI.

Les Pyrénées. Bonnets à la mode des Basques. Faubourgs de Bayonne. Premier aspect. Situation de la ville. Allées marines, *ou promenades le long des quais. Environs délicieux de Bayonne.*

Bayonne, Mai 1797.

DEPUIS deux jours, nous apercevions déjà une partie des Pyrénées, et pouvions distinguer parfaitement leurs sommets couverts de neige; mais, à trois lieues de Bayonne, nous les découvrîmes dans toute leur magnificence.

La culture s'améliorait, le chemin commençait peu à peu à monter, les maisons de campagne et les jardins à se multiplier. Tout d'un coup nous aperçûmes, du sommet d'une colline, la ville de Bayonne au bas des montagnes, dont les masses d'azur semblaient à peine éloignées d'une lieue de chemin. Cette foule de villages et de

plantations, l'aspect de la ville et de la rivière, en partie couverte de vaisseaux; enfin, la majesté de cet ensemble était d'une beauté frappante.

Nous fûmes acostés par une jolie paysanne qui venait de chercher des légumes dans un jardin. Elle portait cette coîffure piquante, qui de Paris nous est venue en Allemagne, et qui sied si bien à nos femmes. C'est un mouchoir de fin linon, dont les deux bouts sont rattachés par derrière en pendans, et dont les deux autres bouts se nouent, et forment une rosette sur le front. Les Biscayennes, qui sont très-bien faites, savent tellement varier les formes de ce mouchoir, et leurs légers chapeaux de paille, ornés de rubans, s'y adaptent si bien, que je serais presque tenté de préférer cette coîffure à toute autre.

Bientôt le chemin alla en descendant, et nous ne tardâmes pas à entrer dans le faubourg du Saint-Esprit, qui n'est séparé de Bayonne que par le fleuve Adour. Tout, à présent, a un air espagnol; les maisons sont garnies de balcons, sur lesquels on étend des toiles; les boutiques sont sans clôture,

et l'on y voit les ouvriers travailler en chantant. Par-tout on rencontre des femmes montées sur des ânes, ou des paniers sur leurs têtes; des mulets chargés, ou des traîneaux attelés de bœufs. Les accens même de la langue basque, auxquels on n'est pas encore fait, et le bourdonnement des tambourins, au son desquels dansent les jeunes filles, ajoutent encore quelque chose au piquant et à la nouveauté du spectacle.

Le pont ayant été abattu, nous fûmes obligés de passer la rivière sur le bac. Une foule de curieux s'étaient rassemblés sur le rivage, et semblaient vouloir disputer avec nos bateliers à qui ferait le plus de bruit. Notre voiture était-elle à leurs yeux un phénomène extraordinaire? le trajet avait-il quelque chose de dangereux? Point du tout; c'est que c'était pour ces gens-là une habitude et un besoin de faire du tapage.

Quelques voyageurs ont parlé de la beauté de Bayonne; mais je suis fâché de ne pouvoir être de leur avis. Tout considéré, cette ville me semble peu considérable, assez

mal-propre, elle a quelques belles rues, plusieurs édifices assez beaux, et une assez grande place; mais tout cela est bien déparé par un théâtre délabré et un corps-de-garde en ruines.

Bayonne est située à une lieue de la mer, au confluent de deux fleuves. L'un, appelé la Nève, sépare la ville en deux parties, qui communiquent chacune par un pont. On arrive dans l'une en entrant par la *porte de France*, d'où l'on voit se précipiter la Nève dans l'Adour. Ce dernier fleuve sépare la ville du faubourg, et forme, après s'être joint avec la Nève, un excellent port, auquel le superbe quai sert de promenade.

Une double haie d'ormes touffus entretient ici une fraîcheur délicieuse. A droite, au-dessus de la rivière, on aperçoit d'abord la contrée, au dessus de la ville, où serpente l'Adour; puis une partie du faubourg; la haute citadelle, sur une montagne, bâtie en forme de terrasse; les chantiers des vaisseaux et quelques plantations. A gauche s'ouvre à travers les allées du glacis, la partie inférieure du

paysage, avec ses riches campagnes couronnées par les Pyrénées. Si la vue n'était pas obstruée par une grande colline de sable, qui forme une vaste saillie, de la pointe du quai on verrait l'Océan dans toute sa magnificence. Le tumulte vivant du port, les parfums des prairies voisines, l'air pur et élastique de la mer, rendent cette promenade très-agréable à toutes les heures du jour; mais le soir y prête de nouveaux charmes et un nouvel intérêt.

Ce quai, que les Bayonnais appellent les *Allées marines*, n'est pas la seule promenade de Bayonne. Les allées qui environnent le glacis jusqu'aux rives de la Nève, les prairies qui tapissent ces vallées charmantes; enfin, toute la campagne parsemée de jardins, de vignes et de maisons de plaisance, offrent un aspect extrêmement varié. On ne trouve dans cette ville aucun point de vue, d'où l'on ne découvre la ville et les rivières qui l'arrosent, les cimes des Pyrénées, ou la mer.

LETTRE XII.

Commerce de Bayonne. Exportations. Importations. Course. De la bonté et des qualités du chocolat.

Bayonne, Mai 1797.

JE puis vous donner ici quelques renseignemens sur le commerce de Bayonne. — Son commerce principal résulte de ses relations avec l'Espagne, dans les ports de laquelle on envoie surtout les produits suivans : des draps de Languedoc, des soieries de Lyon, de Tours et Avignon; des toiles, des toiles peintes de Rouen et de Saint-Malo; des chapeaux et des rubans, des bas de soie, des galons, des montres et des ouvrages en acier. On reçoit en échange de la laine, du vin, de l'huile, des marchandises d'Amérique, surtout du bois à teinture, des piastres et des lingots.

Au Nord, surtout aux villes anséatiques, Bayonne exporte des vins, entr'autres le vin

blanc d'*Anglet* et le vin rouge du Cap Breton (ce dernier se recueille à gauche et l'autre à droite de l'Adour); de la réglisse, du raisiné, du chocolat, etc. Bayonne reçoit en échange beaucoup de marchandises du Nord, dont le froment est l'article principal. On entretient un commerce de cabotage très-actif avec toutes les côtes de France. Des vaisseaux de Rouen, Nantes, Saint-Malo, Bordeaux, etc., apportent les produits de leur commerce pour l'Espagne, et en reçoivent en échange des marchandises d'Espagne, auxquelles Bayonne sert en quelque sorte d'entrepôt.

Depuis la cessation actuelle du commerce, les négocians de Bayonne ont employé une grande partie de leurs fonds à faire des armemens. On compte en ce moment neuf corsaires équipés par des actionnaires, qui font la course avec beaucoup de succès. On prit, le mois passé, un grand bâtiment anglais, qui, chargé de morue et de marchandises de fabriques, allait de Liverpool à Oporto. On a envoyé la morue et les marchandises anglaises en contrebande à Bilbao, où ces deux articles sont

très-recherchés, et l'on en a retiré un gain énorme. Les Basques, au reste, sont excellens marins ; la découverte qu'ils ont faite de *Terre-Neuve*, leur navigation vers le passage de *Davis*, sont hors de doute : la preuve, c'est que la plupart des ports de ces contrées portent des noms basques.

Une branche considérable du commerce de Bayonne, est le chocolat, dont on fait un grand débit, non-seulement en France, mais encore dans tout le Nord. Puisque j'ai trouvé l'occasion de me procurer des renseignemens sur cette denrée, vous ne lirez peut-être pas sans intérêt quelques détails à ce sujet.

La bonté du chocolat dépend d'abord de la qualité du cacao même. Il y en a de trois espèces principales : caracas, quayaquil (1), cacao des îles de Saint-Domingue, Martinique, Curaçao, etc. Le caracas est extrêmement cher, même en tems de paix ; et dans les meilleures années, la livre ne va jamais au dessous de trois francs. Pour faire du chocolat, on mélange le caracas avec du

---

(1) Deux colonies espagnoles en Amérique.

quayaquil. Deux parties de caracas et une partie de quayaquil donnent la première qualité; deux parties de quayaquil et une partie de cacao des îles, la seconde; et le simple cacao des îles, la troisième.

La bonté du chocolat dépend, en second lieu, du soin qu'on se donne pour le faire griller, de la juste dose du cacao, de sucre et des différens aromates qui entrent dans sa composition, et de l'attention à le bien élaborer, afin de faire un mélange plus ou moins parfait des ingrédiens.

Les caractères d'un chocolat bon et non falsifié, sont les suivans : une couleur de chair foncée; un grain ferme, fin et luisant, de petites raies blanches, une odeur aromatique, une facilité à se fondre dans la bouche, avec une sensation de fraîcheur, de ne produire aucune espèce de colle en se refroidissant, et d'offrir en dessus une crême huileuse.

Les caractères généraux du chocolat mauvais et falsifié, sont : une couleur noire de poix, un goût fade de sirop, un grain farineux, inégal et grossier; une odeur de brûlé lorsqu'on le cuit, enfin une humi-

dité glutineuse, une dissolution aqueuse, et un sédiment gras et mélangé.

On falsifie le chocolat de plusieurs manières, d'abord par un mélange inégal de diverses espèces de cacao; par exemple, lorsqu'on vend un quart de caracas, un quart de quayaquil et une moitié de cacao des îles pour première qualité, qui devrait être de deux tiers caracas et un tiers quayaquil; mais les plus honnêtes fabricans de chocolat se voient forcés à cette falsification, dès que le prix du bon cacao hausse considérablement, et que le public ne veut pas sortir des prix ordinaires.

Les falsifications nuisibles et condamnables sont les suivantes: d'exprimer l'huile du cacao pour en vendre le beurre aux apothicaires et aux chirurgiens; ensuite d'y substituer de la graisse d'animaux, et de faire griller à l'excès le cacao pour lui faire perdre ce goût étranger, de le mêler avec du riz, de la farine, des pommes de terre, du miel, du sirop, etc. Une livre de chocolat-caracas, coûtant même ici près de trois livres, vous vous imaginez bien de quelle qualité doivent être ces sortes de

préparations en Allemagne. Au reste, il faut que le chocolat soit cuit d'une manière convenable pour avoir toute sa force et une bonne saveur. La règle est de prendre une tasse d'eau pour deux onces de chocolat. On l'y laisse fondre doucement au feu, et on le verse dès qu'il commence à monter; ensuite on le fait cuire encore quelques minutes dans la tasse sur de la cendre chaude.

LETTRE XIII.

Fête pour la paix. Jeu de Paume. Combats de taureaux. Caractère des Bayonnais. Arrangemens pour le voyage d'Espagne.

Bayonne, Mai 1797.

HIER, tout Bayonne était en l'air; car on célébrait une fête à l'occasion des préliminaires de la paix de Léoben avec l'Empereur. Le cortège était composé, comme de coutume, de chœurs de musique, de jeunes gens des deux sexes, de fonctionnaires publics, de gardes nationales, etc. Il était très-singulier de voir un char de triomphe en treillages verts, couvert de branches de sapin et de toile rouge, où Mars, Apollon, la Victoire et Cérès étaient assis en très-bonne intelligence. Ce sera sûrement ignorance ou manque de civisme de ma part, mais je trouve quelquefois ces cérémonies mesquines et un peu ridicules. La fête finit le soir par un feu d'artifice, qui en fit le principal ornement.

Dimanche

Dimanche passé, je vis aussi, pour la première fois, une partie de paume. Cet exercice est un des plaisirs favoris des Bayonnais, et en général des Basques. La légèreté, l'agilité, l'intérêt et l'attention que l'on y met, furent pour moi un spectacle tout-à-fait nouveau. La foule nombreuse des spectateurs semblait, par son enthousiasme et ses acclamations, pousser l'ambition des joueurs au dernier période.

On se portait encore avec plus d'ardeur au *combat du taureau*, qu'on venait nouvellement d'introduire devant *la porte d'Espagne*. Comme les Espagnols des environs, conduits par des affaires de commerce ou par le plaisir, se rendent souvent à Bayonne, pour les y attirer encore davantage, quelques spéculateurs habiles ont imaginé d'établir, à l'aide d'un *torreador* (1) espagnol, un combat de taureau. La nouveauté de ce spectacle attirait tout Bayonne; mais plusieurs connaisseurs qui étaient à même de juger par comparaison, le trouvèrent détestable. Effectivement, on

(1) C'est-à-dire, combattant avec les taureaux.

n'y voyait que deux taureaux bien apprivoisés, qui, pendant quelques heures, furent impitoyablement tourmentés par quelques *bandoillers* (1) et leurs chiens.

Au reste, les Bayonnais passent généralement pour être les *Gascons des Gascons*, et leurs exagérations sur la prééminence de leur petite ville, sont aussi insoutenables que ridicules. On leur reproche d'ailleurs, d'être rusés et artificieux, surtout envers les étrangers. S'il était permis de tirer d'un exemple particulier une induction générale, je ne manquerais point ici de preuves. En voici un exemple : comme je cherchais une occasion pour Bilbao, on m'adressa un voiturier qui, pour trois jours que dure ce voyage, ne fit pas difficulté de me demander jusqu'à vingt piastres, encore prétendait-il n'employer qu'un seul mulet. Pendant que je lui représentais tout ce que sa demande avait de déraisonnable, plusieurs personnes très-bien mises survinrent, et, d'elles-mêmes,

---

(1) Ce sont des hommes qui lancent de petits javelots, *banderillas*, entourés de papier, et quelquefois garnis de poudre à canon.

prirent le parti du voiturier, et trouvèrent qu'il demandait un prix très-modéré : heureusement que, par d'autres renseignemens, je m'étais assuré du contraire. Ainsi, je brisai là-dessus, et je pris d'autres mesures.

J'entendis parler d'un vaisseau biscayen qui chargeait des marchandises, et qui s'apprêtait à partir sur la fin de la semaine. C'était un caboteur qu'on appelle ici *chasse-marée*. Je me rendis chez le capitaine, qui était un assez bel homme, jeune, et fort traitable; il ne me demanda, pour moi et mes effets, que cinq piastres (1). Nous fûmes d'accord sur le champ, et après-demain je pars avec lui.

---

(1) Encore ce prix était-il trop haut, à ce que j'appris ensuite. Le prix ordinaire pour une personne et sa malle, n'est que de vingt francs.

LETTRE XIV.

Port de Bayonne. Barre dangereuse. Occupations. Craintes.

Boucaut, près de Bayonne, à l'embouchure de l'Adour, Mai 1797.

J'AVAIS compté vous écrire cette lettre d'Espagne ; mais les espérances que je formais se sont envolées, dans la force du terme ; car le vent est au sud.

Avant-hier, à quatre heures du matin, le capitaine me fit appeler. Quelque diligence que je fisse, j'arrivai encore trop tard, et je fus obligé de le rejoindre avec un bateau. La rivière offre une perspective superbe ; c'est de là qu'on voit Bayonne avec ses montagnes et ses environs, qui forment un amphithéâtre et un aspect qu'il est plus aisé d'admirer que de décrire.

Le vent tourna tout-à-coup au sud, et nous donna une chaleur insupportable. Toute l'athmosphère semblait en feu, et l'eau du

fleuve presque tiède. L'ombre des voiles étendues nous procurait très-peu d'abri : ainsi, voyant peu d'espoir de changement, je me suis fait descendre à terre, et je suis resté à l'auberge.

Voilà déjà deux jours d'écoulés à attendre; le vent est un peu plus à l'est; mais la *barre* donne peu d'espoir. Nous sommes allés plusieurs fois jusqu'au fanal des pilotes, à la pointe de la digue; mais le fracas des vagues est terrible; leur mugissement ressemble au tonnerre, surtout pendant la nuit. Il faut prendre patience. Le capitaine me dit qu'il est resté ici quelquefois vingt jours : nous pourrons regarder comme un bonheur, si nous en sommes quittes cette fois-ci pour une semaine.

Quelque peine que l'on se soit donnée pour construire ces deux belles digues pour l'avantage du commerce de Bayonne, cette dangereuse *barre* y apporte toujours un obstacle presque insurmontable. On dit que cinq ou six vaisseaux y périssent presque chaque année. Nous vîmes encore sur les dunes la carcasse d'un vaisseau qui y avait échoué le mois précédent.

Près de nous sont deux vaisseaux hollandais, portant pavillon russe, et trois danois, qui vont à Amsterdam, à Hambourg et à Brème. Tous les capitaines, et tour-à-tour les matelots, viennent chaque jour à terre pour voir la *barre* et se rafraîchir à l'auberge. Les Hollandais y mènent avec eux leurs femmes et leurs enfans. Mon capitaine biscayen, joue tous les jours avec ses gens au jeu de quilles, et le gain sert à boire en commun.

Attendre le vent dans un port, c'est être condamné à l'ennui. Ma seule ressource est un petit bois derrière la maison, où je vais lire mes livres espagnols. Notre hôte est en même tems pêcheur et pilote; mais il est hors de chez lui toute la journée. Cela me contrarie infiniment, à cause de son excellente conversation, dont je ne puis jouir que le soir.

Nous sommes aujourd'hui au cinquième jour, et la *barre* ne semble pas plus tranquille. Le capitaine est allé à la ville pour faire sa provision de viande fraîche. Chacun de nous porte ses espérances au surlendemain, où la lune entrera dans le premier

quartier. Alors, la mer commence un peu à se calmer. Jugez, il me faudra peut-être encore rester ici une quinzaine ! quelle perte de tems ! — Mais, je quitte la plume ; n'écrivez jamais, à moins d'être en bonne humeur.

◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇

LETTRE XV.

Départ. Vues de la côte. San-Sebastian. Vent contraire. Guetaria. Première impression. L'hôtesse biscayenne. Lits singuliers. Arrierros. Les ames chrétiennes. Bibliothèque d'un chirurgien.

Guetaria, Biscaye, Juin 1779.

AVANT-HIER au soir, nous avions été, selon notre coutume, sur le fanal des pilotes, et la *barre* semblait devenir plus traitable. Le capitaine conçut quelque espoir; et effectivement, nous nous mîmes en mer le lendemain à midi. Le vaisseau fut remorqué par deux grands bateaux à l'autre côté de la rivière. Nous fûmes les derniers à faire cette manœuvre, et j'avais bien observé les cinq autres. Quelqu'effrayantes que soient les secousses que reçoivent la proue et la poupe du vaisseau, cela est très-peu sensible pour ceux qui sont dessus. Les autres navires firent route vers

le Nord ; nous restâmes seuls : un cabotage n'est qu'un demi-voyage sur mer.

A mesure que nous nous éloignions, les flancs bleuâtres des Pyrénées se développaient dans toute leur majesté. Au loin, une file de montagnes se propageait en masses irrégulières et confuses du côté de la mer, et se terminait en une pente escarpée de rochers couverts d'habitations et de champs cultivés. Derrière nous on voyait disparaître peu à peu la côte verdoyante de la Gascogne, et vis-à-vis briller les voiles des vaisseaux dans l'éloignement.

Nous avions un vent d'est, faible à la vérité, mais assez favorable. Nous aperçûmes bientôt la citadelle de *San-Sebastian*, située sur un promontoire. Le soleil était prêt à se coucher ; les ombres des rochers s'allongeaient, et une fraîcheur délicieuse s'élevait du sein de la mer. Les pointes des Pyrénées brillaient d'une lumière dorée, et une teinte plus foncée colorait la surface des flots. Nous jetâmes l'ancre sous le canon de *San-Sebastian* ; la nuit était douce, le ciel étoilé, et la mer parfaitement calme.

Mais autant la nuit avait été belle,

autant le matin devint orageux. Le ciel n'offrait que des nuages sombres, le vent commençait à souffler avec force au sud-ouest, et la mer à grossir. Nous avions beaucoup de peine à louvoyer contre le vent et les courans. Cependant, le capitaine se décida à tenir la mer, et nous manœuvrâmes aussi bien qu'il nous fut possible.

L'après-dînée, le vent devint si violent, qu'il fit entièrement pencher le navire, de manière que les vagues l'inondaient. Nous résolûmes donc de pincer le vent, et d'entrer dans le premier port qui s'offrirait à nous. Ce fut celui de Guetaria. Nous y abordâmes le soir à sept heures. On envoya à notre rencontre un bateau, qui nous conduisit heureusement à une petite digue, où nous jetâmes l'ancre.

Le village retentissait du son du tambourin; les balcons qui donnaient sur la mer étaient garnis de femmes voilées, et les bateaux sur lesquels nous traversâmes la baie remplis de jeunes filles, singulièrement habillées, et dont les cheveux flottaient en longues tresses brunes. L'aspect d'une foule d'ecclésiastiques qui, en grands manteaux

noirs, et couverts de vastes chapeaux ronds, se promenaient sur la digue; l'habillement de nos pilotes, leurs haut-de-chausses ornés de rubans et de velours noir, leurs gilets rouges et *Retesillas* (1); en un mot, ce coup-d'œil nouveau pour moi, et cette foule de sensations que je ne puis vous rendre, me convainquirent que j'étais en Espagne.

Le capitaine me proposa de me mener dans une auberge, et j'y consentis. Nous descendîmes à terre, et arrivâmes par une porte sans battans dans une petite place, où l'on dansait la *Fandango*, quoique la brune ne permît guère de distinguer les objets. Mon conducteur me recommanda à une vieille que nous trouvâmes dans une cuisine enfumée, où j'entrai, bien résolu de m'arranger de tout ce que je trouverais.

Dans la province de Biscaye, l'ancienne langue cantabre, comme on sait, s'est conservée, et on n'y parle point, ou très-mal, le castillan; de sorte que nous nous trouvâmes, l'hôtesse et moi, dans le cas de ne

---

(1) C'est-à-dire, *reseaux de tête.*

pouvoir nous entendre qu'avec la plus grande peine. Cependant, dès que j'eus répondu affirmativement à sa première demande, savoir, si j'étais *Christiano?* c'est-à-dire, *catholique*, elle sembla être si contente de moi, qu'elle m'apporta une bouteille de grès remplie de vin délicieux, et un grand pain, moitié maïs et moitié froment, mais d'un goût très-agréable. Elle n'avait d'autre chose à y ajouter qu'une douzaine de sardines frites, et son hôte fut obligé de s'en contenter.

Quand je fus me coucher, je ne trouvai pour tout lit qu'une paillasse de feuilles de maïs, étendue sur du sarment, et deux couvertures de laine. Bientôt après entrèrent dans la même chambre quatre muletiers (*arrieros*), qui se partagèrent les deux autres couches. L'un d'eux parlait passablement bien le français; il fut très-charmé de trouver en moi un *Christiano*, et je ne pus me refuser de goûter de sa cruche.

Le lendemain matin, je trouvai dans la cuisine une femme plus jeune que celle de la veille, mais guère plus belle. C'était la

fille de la vieille , et la maîtresse du logis. Elle parlait assez purement castillan, et savait si bien me faire des questions, que mes réponses en monosyllabes suffirent pour l'instruire du motif de mon voyage. « *Senor*, dit-elle, *la grazia de Dios accompagnare à Vm. Espana es el mejòr pays del mundo. Las almas christianas se allegraran de ver à un hermano ; y le ayudaràn à Vm. en todas sas empresas* (1) ». Elle me mena alors dans la *Sala*, que je trouvai assez propre. Sur ces entrefaites, son mari revint à la maison , et m'adressa la parole en mauvais français. Outre son état d'aubergiste, il était en même tems chirurgien de cette petite ville, et avait, dans la dernière guerre avec la France, appris un peu de français avec des soldats qui logeaient chez lui. Je parcourus ses livres, où je trouvai, entr'autres, une traduction de

(1) « Oui, Monsieur, la grace de Dieu sera avec vous. L'Espagne est le meilleur pays du monde. Les ames chrétiennes se réjouiront de voir en vous un frère, et vous seconderont dans toutes vos entreprises. »

la Médecine domestique, de *Buchan*; de l'*Avis au Peuple*, de *Tissot*; un traité complet de chirurgie ; un traité de *Materia Medica*, et une dissertation sur les accouchemens. Cela me convainquit des progrès que fait l'instruction en Espagne ; ce que je remarque ici avec plaisir.

LETTRE XVI.

Guetaria. Situation et aspect. L'Indiano. Contrées montagneuses. Grands aspects.

Guetaria, Juin 1797.

VOUS allez avoir une description détaillée de Guetaria, telle que vous ne la trouveriez peut-être point dans un traité de géographie ; car la crainte de l'ennui m'a tenu ces trois jours assez en haleine.

Le bourg de Guetaria, qui renferme à peu près trois cents habitans, est situé au pied d'une montagne qui embrasse une petite baie. Un haut rocher, qui s'élève vis-à-vis en pyramide, en est séparé par la mer ; mais il y communique par une digue étroite, longue de quatre cents pieds. Du côté droit, qui est le plus élevé, on plonge dans un vaste enfoncement ; au côté gauche, qui est beaucoup plus bas, sont une multitude de cascades formées par la mer, qui roule ses vagues parmi des rocailles de

granit. Lorsque le vent souffle avec force au sud, l'eau monte à une hauteur prodigieuse, et retombe de l'autre côté en pluie extrêmement fine. Sur une saillie, qui est au delà du rocher, on a ménagé une plate-forme, où sont toujours quelques pilotes de garde, pour aller à l'instant au devant des vaisseaux qui demandent à entrer dans le port.

La digue mène directement au pied d'un grand rocher qui domine le village; là, elle fait un détour vers la droite, et forme, par son prolongement, un troisième bassin, où sont les barques des pêcheurs. Les trois autres côtés sont défendus, soit par le rocher, soit par une chaussée qui repose sur une file de petits rochers inférieurs. Au bout de la digue, vers le rivage de la mer, sont une batterie et un corps-de-garde pour défendre la baie.

Pour arriver au sommet du rocher, il y a à peu près pour une heure de chemin, en serpentant toujours à travers les champs et les broussailles. Quoique d'en bas les pointes en semblent impraticables, on y trouve cependant une chapelle et un hermitage, mais qui à présent n'est pas habité. La mer

y offre une vue immense ; on frissonne en jetant en bas les yeux dans l'abîme. Les flancs escarpés et luisans du rocher sont battus continuellement par les vagues.

Guetaria n'a qu'une seule maison bien bâtie, qui appartient à un *Indiano*, c'est-à-dire, un parvenu qui a fait sa fortune en Amérique. Il peut avoir environ mille piastres de rente ; mais ses compatriotes lui donnent des millions. Je fis sa connaissance, et trouvai en lui un homme affable et instruit. Comme il est sans héritiers, il dépense et fait beaucoup de bien au pays. Par exemple, il a fait bâtir, au pied de la montagne, un très-beau puits, et il a le projet de faire construire une nouvelle route pour communiquer avec quelques pays adjacens. Ordinairement il se fait porter, par deux jeunes filles, dans une chaise à porteur ; mais sa seule jouissance semble être de fumer du plus fin tabac de la Havane. Il avait chez lui une provision de plus de deux cents livres de *cigarros*. Au reste, sa maison, sans en excepter même celles des ecclésiastiques, est la seule où l'on trouve des vîtres, des balcons de

fer, des verres à boire, des fauteuils et des plats d'étain.

La montagne, au pied de laquelle le bourg est situé, est supérieurement cultivée. Quel aspect enchanteur! A mesure qu'on s'élève peu à peu, que le groupe des rochers qui environnent la baie se développe, et qu'on gagne insensiblement le sommet, on aperçoit la vaste étendue de l'Océan, et les rivages escarpés qui, des deux côtés, vont se perdre dans les nues. L'œil se promène sur une longue suite de montagnes fleuries et parsemées de châlets; ici, sur la baie couverte de barques de pêcheurs; plus loin, sur le bourg et ses jardins; ensuite elle se repose sur la montagne même. Quelle richesse! quel luxe de végétation! par-tout des champs, des broussailles, des vignes, des châtaigniers et des myrtes; de tous côtés des sources et des cascades; enfin, c'est un ensemble à la fois magnifique et sauvage, auquel la mer, où le regard plonge avec étonnement, ajoute encore de nouveaux charmes.

LETTRE XVII.

La Messe. Ecclésiastiques. Éloquence latine. Pêche de sardines. Commerce et départ.

Guetaria, Juin 1797.

C'EST en vain que nous espérons un vent favorable ; jusqu'à présent nous n'en avons encore aucune apparence. Le capitaine descend chaque jour à terre pour remplir sa *bota*, (*baril*) et entendre la messe. Au commencement, j'ai crû bien faire d'aller aussi à l'église, pour ne pas donner de scandale à mes compagnons. A la vérité, chacun est élevé dans sa secte : mais pourquoi ne dérogerait-on pas à ses idées, quand, à ce prix, on peut gagner la bienveillance de ses semblables? Après tout, ce n'est ici qu'une affaire d'*usage ;* et en fait de religion, je regarde tout *usage* comme une affaire de police.

Mais, m'en croirez-vous, si je vous dis que cette petite bourgade n'a pas moins

de *dix* ecclésiastiques ? J'en fus moi-même étonné quand je vins à le savoir. Deux d'entr'eux s'adressèrent une fois à moi en latin : — « *Bona terra est Hispania* », dit l'un. — « *Tellus optimus et divitissimus*, » ajouta l'autre. — « *Non moriebimur per famem*, » reprit ensuite le premier. — « *Habemus seges et vineas*, *campos et boves*, *castaneas et multas pomas* (1). La conversation continua dans ce jargon latino-hispanique : notre L** n'en serait pas très-émerveillé. Au reste, ces ecclésiastiques se rassemblaient régulièrement tous les soirs dans un cabaret, où, devant un grand plat de sardines frites et une cruche plus grande encore, ils semblaient oublier les soucis de leur ministère.

Les sardines (*sardinas*), dont je viens de parler, fournissent aux habitans, non-

---

(1) C'est-à-dire : L'Espagne est un bon pays. Un pays superbe, riche. Nous ne mourrons pas de faim au moins. Nous avons des blés, du vin, des champs, des bœufs, des châtaignes et beaucoup de pommes. — Mais le comique de ce dialogue est dans la barbarie du stile.

seulement une nourriture peu dispendieuse, mais encore un bon article de commerce. Cette pêche, dans les mois de Juin, Juillet, et Août, est considérable. Trois ou quatre barques de pècheurs développent ensemble un grand filet, dont ils forment un cercle, et attendent ensuite plusieurs heures à l'ancre. Quand ils s'aperçoivent à leurs nœuds que le filet est plein, ils le retirent, et y trouvent une quantité immense de sardines. Leur prix ordinaire est d'environ deux liards la douzaine. On en fait saler des provisions considérables pour l'hiver. Ces sardines, salées ou enfumées, se vendent environ un sou et demi la douzaine. Au reste, ce poisson est de l'espèce de ceux qu'on nomme *Bretling* sur les côtes du Holstein, et non pas cette sardine que l'on vend chez nous; car cette dernière espèce est l'*anchois* des Français, et se pêche dans la Méditerranée.

A bord du St.-Joseph.

Le vent nous est devenu tout d'un coup favorable : un voyage sur mer est une parfaite image de la vie humaine. Comme nous

nous proposions de nous mettre en mer à la pointe du jour, je me rendis le soir à bord. Mon compte ne se montait qu'à dix livres pour six jours. Je reçus les vœux de mon hôte et de mon hôtesse. Nos matelots, avec le capitaine, fêtèrent la veille du départ au cabaret : il était près d'une heure lorsque nous nous rendîmes au vaisseau. La pleine lune colorait la mer et les montagnes ; l'ombre du vaisseau tremblottait sur les vagues, et à l'Orient le fanal de *San-Sebastian* réfléchissait ses feux sur la côte obscure.

Avant que le soleil se levât, nous nous trouvâmes hors de la baie. Le vent était favorable, et la mer calme ; nous n'avions rien à appréhender, si ce n'est les corsaires anglais. Comme notre côte était cachée dans l'ombre, nous nous y tenions le plus près que nous pouvions, espérant par-là ne pas être découverts.

Vers midi, nous appelâmes à nous une barque de pêcheurs, et nous échangeâmes, contre une bouteille d'eau-de-vie de France, un grand plat de sardines. Au défaut de gril, nous les fîmes cuire sur des bro-

chettes de bois, et nous les mangeâmes avec beaucoup d'appétit.

La majeure partie de la côte est bordée de rochers élevés et luisans, parsemés çà et là de quelques buissons de myrte. De tems à autre, les ouvertures nous montraient, dans l'intérieur, des paysages charmans ou des rives intéressantes. La nuit vint, et nous jetâmes l'ancre.

LETTRE XVIII.

Baie de Bilbao. Premier aspect. Portugalete. Rivages charmans du fleuve. Olavijaja. Avenues de la ville. Casa d'Antonio.

Bilbao, Juin 1797.

Ce matin, à mon réveil, je fus très-charmé de revoir le pilote de Bilbao; il était parti la veille avec un bâtiment, et avait jeté l'ancre pendant la nuit dans notre voisinage. Un vent frais enflait nos voiles, et nous atteignîmes bientôt le promontoire *Machichaco*, non sans quelque crainte de tomber dans les griffes de quelque corsaire caché; mais notre bonne fortune ne nous abandonna point encore cette fois-ci. Les pavillons de signaux, que nous vîmes le long de cette côte, étaient espagnols. Nous doublâmes la pointe sans aucune difficulté, et enfin nous prîmes terre dans la baie de Bilbao.

Figurez-vous, à droite, une montagne couverte de verdure, le long de laquelle règne un village composé de maisons blanches, entremêlées de champs et de vergers; représentez-vous, à gauche, une côte plate et basse de rochers, pareillement revêtus de broussailles; dessinez, au fond de cette perspective, une file de montagnes qui menacent le ciel, et vous aurez un premier aperçu de la baie de Bilbao.

Mais, en s'approchant, les autres objets commencent à se développer. On aperçoit à la droite le village de *Portugalete*, avec son église sur la hauteur; à gauche, un petit hameau caché entre des vignes et des groupes d'arbres, et vis-à-vis une multitude de vaisseaux sur le point de mettre à la voile. Nous passâmes heureusement la barre, et le flux nous fit descendre la rivière avec rapidité.

Je ne saurois vous donner une plus juste idée de ces rivages charmans, qu'en vous rappelant les paysages du lac de *Waldstetten* en Suisse; avec cette exception, qu'ici la rivière, étant moins large que le lac, rend par ses fréquens détours ses aspects encore

plus variés et plus séduisans. Ainsi, par exemple, on aperçoit tout d'un coup, sur le sommet d'une montagne, le couvent de Saint-Nicolas, avec ses terrasses ombragées, et au bas une foule de vaisseaux à l'ancre; plus loin, une chapelle, un groupe de maisons au milieu des arbres, et environnées de champs et de vignobles. Tout le pays a un caractère qui retrace la Suisse.

A mesure que nous approchions du port proprement dit, une demi-heure avant d'arriver à Bilbao, la rivière, assez petite, allait toujours en se rétrécissant. Le côté droit est bordé de rochers escarpés, et orné d'un superbe quai; de l'autre, ce sont des champs fertiles qui suivent, en mourant, le penchant des hautes montagnes. Nous passâmes devant une triple file de vaisseaux, et nous jetâmes heureusement l'ancre vis-à-vis d'un port nommé *Olavijaja.*

Accoutumé aux larges fleuves du nord de l'Allemagne, vous seriez bien étonné de trouver sur cette rivière étroite et sur cette eau paisible tous les avantages de la navigation, sans aucun des inconvéniens de cet élément destructeur. Lorsque je con-

sidère ces rivages si rapprochés et si rians, ces montagnes garnies de verdure, ces champs abondans, je crois voir en petit les environs de la Garonne que je viens de quitter.

J'entrepris d'achever à pied, en compagnie de notre capitaine, ce qui nous restait de chemin jusqu'à la ville, que nous n'apercevions pas encore. La route côtoyait le fleuve, et elle était garnie de maisons de campagne et de jardins. Bientôt nous vîmes les clochers de Bilbao, ayant toujours la rivière à côté de nous. Nous traversâmes une allée magnifique; nous passâmes devant un couvent et quelques autres habitations, puis nous nous trouvâmes au milieu de Bilbao. Je doute qu'une autre ville maritime puisse offrir des environs plus pittoresques et plus romantiques. Nous traversâmes le large quai, bordé de plusieurs vaisseaux, et nous descendîmes dans une auberge connue sous le nom de *Casa de Antonio*.

Tout ce qui m'environne en ce moment a je ne sais quoi de singulier, et des formes tout-à-fait étrangères et originales. Les

chambres sont tapissées de toile cirée, où l'on a représenté des combats de taureaux; les sièges sont pauvres, antiques et extrêmement bas; le plafond est revêtu de briques, et les murs tout farcis de saints et de crucifix.

Mais il faut quitter la plume ; j'entends les cloches des religieuses, vis-à-vis de notre auberge et au delà de la rivière, qui sonnent les vêpres, et voilà le salon qui se remplit de monde.

LETTRE XIX.

Situation de Bilbao. Files de montagnes. Le fleuve et les bancs de sable. Architecture de la ville. Population.

Bilbao, Juillet 1797.

BILBAO est situé dans une vallée proche le fleuve *Ybeyzabal* (1), à trois heures de distance de la mer. Au dessus de la ville, la vallée est si étroite, qu'on a été forcé de continuer la chaussée (*camino real*) en anticipant sur une des montagnes voisines. Cette même vallée se rétrécit encore au dessus de Bilbao, qui se trouve dans un angle plus spacieux, et forme un triangle. Dans cette espèce de bassin, la ville est, à la vérité, exposée, en automne et en hiver, à des averses continuelles ; mais, en récompense, elle est à l'abri des vents du

(1) C'est-à-dire, en langue du pays : *la rivière étroite.*

Nord, et jouit de tous les agrémens d'une belle contrée des Alpes.

Figurez-vous deux files de montagnes l'une sur l'autre, qui se terminent en collines plus douces, et forment en bas une étroite vallée presque entièrement occupée par le fleuve. Ces montagnes sont, comme tout le reste, parsemées de champs et de maisons, embellies des plantations les plus variées, de vignes, de châtaigniers, de pommiers, de légumes, de maïs, etc. Rien n'égale la richesse et la pompe que la nature étale de toute part. Ces deux files de montagnes s'avancent presque en ligne droite jusqu'à la côte, où elles s'ouvrent, et où la rivière, plus large, va se mêler avec la mer.

Quelques heures au dessus de la ville, la rivière ne présente guère que l'aspect d'un grand ruisseau; cependant, à l'ouverture de la vallée, elle fait mouvoir plusieurs moulins. Mais bientôt ses rives se rétrécissent de nouveau, et elle roule avec fracas à travers les rochers. Près de Bilbao, elle est si basse, que la plupart des voitures la passent à gué. Cependant, tout près du premier pont, son lit s'élargit; à quelques

pas de là, elle porte déjà de petits bâtimens, et un peu plus loin, des navires marchands de trois cents tonneaux.

On dit qu'il y a tout au plus cent ans, que de plus grands vaisseaux abordaient jusqu'à la ville; mais que, depuis, un banc de sable, qui était au milieu de la rivière, a tellement augmenté, qu'on ne peut plus le passer, même avec la plus haute marée. En effet, dans la basse marée, la rivière est concentrée dans un lit si étroit, qu'à peine deux bateaux pourraient y marcher de front. Le consulat de Bilbao s'occupe en ce moment du plan d'un Irlandais, qui propose d'enlever le banc de sable. Il est à desirer que cela puisse avoir lieu; le commerce de la ville y gagnerait beaucoup, au moins pour la commodité.

La ville de Bilbao, comme je viens de dire, est située sur la droite du fleuve, dans une échancrure de la vallée. Deux ponts, dont le premier est de bois et d'une seule arche, la réunissent avec un autre quartier qui est sur la rive gauche. Sa partie supérieure est antique et désagréable; les rues en sont étroites, les maisons assez

hautes, mais mal bâties. Toutes les rues de cette partie donnent sur la place publique, devant laquelle passe le fleuve. Dans cette place, excepté la maison-de-ville, ornée de balcons dorés et bien travaillés, on ne trouve pas un seul édifice qui mérite attention; mais la partie inférieure de la ville est *neuve*, et comprend trois larges et belles rues, qui toutes aboutissent à l'*Arenal*, nom de la promenade le long de la rivière. Les maisons sont toutes en pierre de taille, dont quelques-unes sont magnifiques. On vient de bâtir, il y a quelques années, derrière l'Arenal, une très-belle file de maisons. Cette partie est séparée de la promenade par un cirque qui sert de jeu de paume (1), d'où l'on a une superbe perspective sur la rivière, la vallée et les montagnes.

Quant à la population, Bilbao semble, au premier aspect, comprendre à peine huit mille ames; mais les habitans y sont

---

(1) *Juego de pelota*; jeu passionnément aimé à Bilbao, et qui donne lieu à beaucoup de paris.

tellement

tellement amoncelés, qu'on en compte plus de treize mille. Les maisons, qui ont jusqu'à quatre à cinq étages, les combles même, sont si peuplés, qu'une très-petite pièce, avec une alcove, paie jusqu'à cinquante piastres de loyer par an; ajoutez qu'une famille espagnole occupe ordinairement bien moins de local qu'une famille allemande; ainsi vous vous imaginerez aisément, combien une seule maison peut contenir de monde. Cependant, on bâtit tous les jours, parce que la guerre force les riches propriétaires à employer ainsi leurs capitaux. Peut-être qu'un jour on embellira aussi la partie supérieure de la ville, dont la perspective est plus riante, parce qu'elle est en pente, et forme une espèce de terrasse.

Les maisons de l'ancienne ville sont construites, la majeure partie, en bois, celles de la nouvelle en briques. Les premières sont sans art et sans commodité; dans les autres, le goût a fait des progrès étonnans. Au lieu des lourds balcons de bois, elles offrent des balcons en fer très-proprement travaillés. Les volets de bois et les petits carreaux ronds

des anciennes sont remplacés dans les nouvelles par de grands carreaux et des persiennes. La seule chose qui étonne et choque tous les étrangers, c'est de voir dans toutes les maisons les lieux d'aisance dans la cuisine, et tout près de la cheminée.

LETTRE XX.

Promenades de Bilbao. Arenal. Le chemin de Olavijaja. Le chemin par Albia au delà du fleuve. Files des montagnes à gauche et à droite. Promenades au dessus de la ville.

Bilbao, Juillet 1797.

COMMENÇONS maintenant nos promenades autour de Bilbao. L'ardent *Solano* a fait place à un zéphyr rafraîchissant, et l'air doux de la mer a ranimé l'existence.

Nous visiterons d'abord ce qu'on nomme l'*Arenal.* Quatre files d'ormes et de tilleuls forment de belles allées touffues; à droite s'élève une superbe église, avec deux clochers; à gauche est la rivière, dont les bords sont bien cultivés, et l'on voit au fond les montagnes. Nous suivons par le couvent des Augustins; et après avoir passé une seconde avenue, l'œil découvre sans obstacle une perspective superbe, tout le cours du

fleuve, et les deux chaînes de montagnes dont je viens de parler.

Nous arrivons ainsi à Olavijaja : ici, nous reconnaissons le superbe groupe de montagnes qui semblent se fermer derrière Bilbao, et qui offrent une si pompeuse fertilité. Pour revenir à l'autre côté, on passe un bac. Après le tumulte du port qu'on vient de quitter, on en goûte, avec d'autant plus de plaisir, la solitude du couvent des Franciscains, ombragé par d'énormes châtaigniers.

Ici se présente un paysage magnifique. De toutes parts sont des collines couvertes de verdure, des vignobles, des demeures riantes et paisibles. Le chemin, par une infinité de détours, présente les aspects les plus variés : des laboureurs, en chantant, cultivent la terre avec leurs bêches de fer ; des femmes sont occupées au bord des ruisseaux ; et dans le lointain, vous entendez retentir les cloches des couvens qui sonnent les vêpres. Nous sommes allés jusqu'au village *Albia*, situé vis-à-vis de *Olavijaja.*

Hier, je vous ai promené sur les bords de la rivière ; parcourons à présent les montagnes. Rappelez-vous les contrées sau-

vages et romantiques des Alpes; ces sources tantôt limpides, tantôt écumantes, qui s'échappent des rochers tapissés de mousse; ces broussailles et ces plantations pittoresques sur ces abîmes et ces masses bleuâtres qui forment l'heureux pays de nos chers Helvétiens; eh bien, on retrouve ici les mêmes tableaux.

Nous avons fait la moitié du chemin, et nous voilà tout auprès du couvent des Capucins. Le brouillard qui couvrait la vallée commence déjà à se dissiper; déjà nous respirons un air plus pur; la vallée se déploie sous nos pieds; mais les objets se trouvent encore trop près de nous, et l'horizon paraît trop circonscrit. Nous allons de hauteur en hauteur, et après avoir monté pendant une heure, nous arrivons enfin sur la cîme de la montagne.

Ici sont plantés deux mâts, pour signaler les vaisseaux, et c'est pour cela que cette pointe porte le nom de *la Punta de las Banderas*, ou simplement de *las Banderas* (1).

(1) Lorsque les vaisseaux entrent dans la baie, on

Par-tout où l'on porte la vue, quelle pompe! quelle variété étonnante d'objets enchanteurs! Ces montagnes imposantes, cette vallée fertile parsemée d'habitations paisibles, ce ruisseau qui serpente doucement sous ces ombrages, ce port hérissé de mâts, et l'immensité de l'Océan qui se déroule à nos regards dans tout son éclat argentin!... Cette contrée égale la plus ravissante de la Suisse, et peut-être même lui est supérieure par le voisinage de l'Océan. A mesure qu'on descend de la montagne, on jouit d'un aspect tout différent par le changement total de la scène. En quittant le couvent des Capucins, on trouve un escalier très-commode, qu'un gentilhomme biscayen a fait tailler dans le roc pour la commodité de sa confrérie.

---

arbore un pavillon *rouge*, (*Bandera*); lorsqu'ils sortent, un pavillon *blanc*; lorsqu'un vaisseau est en perdition sur la côte, le pavillon est *noir*, et lorsque des corsaires paraissent, il est *blanc* et *rouge*. Cette pointe étant la plus haute, et vue des principales rues de Bilbao, ces nouvelles se répandent en un instant.

Autant les sentiers qui règnent sur le côté droit de la montagne, sont pénibles, autant sont doux et commodes ceux qu'on a pratiqués du côté gauche; apparemment qu'on a eu égard aux besoins des hameaux et des pêcheurs qui fournissent Bilbao de marée. Le chemin est large, bien pavé, et ressemble beaucoup, en plusieurs endroits, à ceux du petit *Saint-Bernard.* Sur un des plus beaux points de vue, on aperçoit les montagnes inférieures, la ville, et tout au fond la rivière, avec ses bords cultivés. Comme on est plus près du port, on en distingue clairement les vaisseaux; mais un rocher immense dérobe l'aspect de la mer.

La vue, quoique différente, n'est pas moins belle sur les montagnes qui dominent la ville, et d'où l'œil embrasse toute la vallée. Le long du fleuve et à côté des montagnes sont deux promenades, dont celle de *los Canos*, à cause de ses vues et de son pavé commode, est une des plus agréables que j'aie vues; aussi le cours, nommé *Passeo de los Augustinos*, sur le penchant des montagnes qui sont au levant,

réunit la nouveauté et la beauté des sites. Mais à quoi bon vous parler de tant de promenades différentes ? Les environs de Bilbao n'en forment qu'une.

LETTRE XXI.

Corpus Domini, ou Fète-Dieu. Procession. Figures grotesques. Angelos ou Anges. Combat de taureaux. Afficionados. Chiens. Bien. Embolado.

Bilbao, Juin 1797.

Je vous dois encore la description de quelques fètes qui eurent lieu les premiers jours de mon arrivée ici.

La première était le *Corpus Domini*, ou la Fête-Dieu, une des principales de l'année pour les catholiques. Elle a pour objet le dogme le plus essentiel de cette religion, et en même tems le plus lucratif pour son clergé. C'est la fète religieuse populaire qui sert de date aux transactions civiles les plus importantes, et aux principaux évènemens domestiques : elle devient aussi l'occasion ou le prétexte d'une foule de divertissemens publics et privés, et par cette raison, ainsi que par bien d'autres, elle est en singulière vénération aux

protégés proprement dits de Saint-Antoine, c'est-à-dire, aux tailleurs.

La veille, tous les clochers furent illuminés; de grands feux brûlaient sur toutes les montagnes, et dès les deux heures du matin, toutes les cloches furent en branle. A six heures, les rues étaient déjà remplies de monde qui se pressait autour des autels richement décorés; les balcons étaient chargés de spectateurs; mais la procession ne commença que vers les dix heures.

Quatre personnages gigantesques, savoir, deux hommes et deux femmes, affublés d'un costume ridicule, ouvrirent la marche. Ils avaient de longues perruques de lin et des coîffures de toile cirée de couleur rouge; des vêtemens à l'ancienne mode, tels que de vieilles chasubles, et des andriennes bisarres et grotesques. Ils portaient des tabatières larges comme des plats et des éventails d'une aune de longueur; ils faisaient semblant de vouloir embrasser les spectateurs qui étaient sur les balcons, et auxquels ils touchaient presque; enfin, ils dansaient à chaque coin de rue un très-joli *fandango*. Vous allez me demander com-

ment tout cela peut se faire ? rien de plus simple. Les figures, si vous en exceptez la tête et les bras, ne sont que des échafaudages revêtus de costumes, sous lesquels sont des hommes qui les font mouvoir.

Après cela venaient la musique et une multitude d'*angelos*. C'était des jeunes garçons et des petites filles, la plupart habillés très-richement, avec de longues aîles de carton, couvertes en satin. Il est du bon ton d'habiller en anges ses enfans pour cette procession.

La superstition et la vanité des parens s'en mêlent également, et font que chacun cherche à rivaliser son voisin, et, s'il se peut, à le surpasser. Les enfans sont chargés de bijoux; on leur ombrage la tête sous des tours de cheveux, pour faire flotter entre leurs aîles une longue chevelure tressée. On les décore de toutes les manières possibles; on leur prodigue mille caresses; leurs poches regorgent de bonbons, et chacun les admire avec une sorte de respect, que ces petits êtres même semblent commander par leur démarche altière et leur maintien magistral.

Après les *angelos* venaient les différentes confréries, avec leurs saints respectifs, dont la plupart étaient de bois, et sculptés assez joliment. On les avait habillés en velours ou en soie, et couronnés de fleurs. Un second chœur de musiciens et des nuages d'encens annonçaient le *Venerabile*, c'est-à-dire, la sainte hostie, et une foule d'hommes et de femmes parées fermaient le cortège.

Si la matinée avait été consacrée à la dévotion, l'après-dînée fut destinée à son tour à la *Corrida* : c'est ainsi qu'on nomme le combat du taureau. C'est là la seconde fête populaire dont je veux vous parler, d'autant plus que cette espèce de spectacle est peu connue en Allemagne. L'attente de cette fête, la disposition du local et l'arrivée des taureaux, avaient mis en l'air tout Bilbao. Par-tout on ne s'ent retenait que du *Corpus Domini* et du *combat;* les grands et les petits enfans, ne s'occupant que de *corridas*, s'amusaient à jouter contre des taureaux factices. Les derniers trois jours, les *torros* furent menés par la ville en grand cortège aux acclamations du peuple, et le soir surtout, la place était remplie d'une foule innombrable.

On avait formé, aux deux bouts de la place, deux amphithéâtres : le tout était environné de hautes balustrades. Les banquettes et les balcons, des deux côtés, pliaient sous le poids des spectateurs. Cela n'était rien encore ; les clochers, les toîts des maisons, le pont voisin, les édifices derrière la rivière, jusqu'aux collines et au couvent des Franciscains, situé sur la hauteur, étaient remplis de monde. Dans la place même était rassemblée une foule d'*afficionados*, ou amateurs, qui s'y étaient rendus pour porter des coups aux taureaux ; de manière cependant à pouvoir se sauver au besoin, en s'élançant par-dessus la palissade.

En parlant de ces combats, il faut distinguer les *Corridas de torros* et les *Corridas de novillos*. Les premiers sont les grands combats proprement dits : les combattans y sont à cheval, et il faut que les taureaux soient mis à mort : on en a une foule de descriptions (1). Mais les *Corridas de*

---

(1) On en a aussi des gravures en douze feuilles de différens formats, qui représentent les douze

novillos ne sont que des combats de jeunes taureaux. L'animal ne reçoit que des blessures légères, et on se contente de le tourmenter jusqu'à ce qu'il soit excédé. J'en viens maintenant à ma description.

La place était sablée, et l'enceinte des taureaux à côté de l'un des amphithéâtres. Ce lieu était ouvert par en haut, et chaque taureau avait un emplacement particulier. Plusieurs *afficionados* étaient montés sur les planches, et tourmentaient les taureaux pour les mettre en fureur. Le *corregidor* donna le signal; un huissier, vêtu de blanc, ouvrit l'enceinte, et à peine eut-il sauté par-dessus l'estrade, que le taureau furieux se précipita dans l'arène.

Plusieurs hommes à pied l'attendaient avec des *banderillas*; mais il courut impétueusement vers les quatre côtés de la place, en cherchant une issue. Au milieu de la foule qui

---

scènes principales d'un de ces combats. Elles sont faites d'après nature, et expriment jusqu'aux plus petits détails. On trouve une copie en petit de ces gravures dans la nouvelle édition du Tableau de l'Espagne, par *Bourgoing*.

lui présentait des piques, des fourches, des bâtons, des parasols, on distinguait surtout les *afficionados*, qui semblaient se disputer à qui le premier mettrait son chapeau ou son manteau sur les cornes de l'animal, ou lui porterait un coup. Cependant, on ne pouvait s'empêcher de rire en voyant l'agilité et les postures plaisantes avec lesquelles ils grimpaient sur la balustrade, dès que le taureau paraissait s'adresser sérieusement à eux. Mais bientôt les *banderillas* se multiplièrent à l'infini, et en peu de tems il ne resta plus d'asile au taureau; il en fut couvert de toutes parts, et il s'enfuit à plusieurs reprises en mugissant et en versant des flots de sang. Les spectateurs, pour varier leur plaisir, se mirent de tous côtés à crier pour demander les chiens (*perros! perros!*) On finit par lâcher contre lui un gros dogue.

Alors commença un combat qui montrait l'instinct étonnant de ces deux animaux: l'un cherchait à vaincre par ruse, l'autre par la force. Le chien prenait toujours son ennemi de côté, et se détournait à chaque mouvement du taureau; celui-ci tenait

toujours ses cornes en arrêt pour lancer son ennemi en l'air; ce qui lui réussit plusieurs fois. Si le chien évitait le coup, et parvenait enfin à saisir le taureau, celui-ci l'entraînait en fureur, et essayait de le fouler aux pieds ou de l'écraser contre la barrière : alors, on lâchait un autre chien sur lui, et il demeurait sans défense. A la vérité, il entraînait encore les chiens; mais ceux-ci ne lâchaient pas prise, et restaient fortement attachés à ses oreilles.

Pour les en détacher, huit hommes très-forts s'avancèrent dans l'arêne, et saisirent le taureau par la queue, pour lui ôter sa force; ensuite ils le prirent par les pieds de derrière, le renversèrent à terre, et lui serrèrent les parties. Alors il resta couché dans la défaillance la plus complète, et les chiens lâchèrent prise aussitôt. Quelques minutes après, le taureau se releva en mugissant; il frémissait, et semblait chercher encore son ennemi. Dans cet instant, on fit entrer quelques vaches dans l'arêne, et il les suivit de bon gré dans l'enceinte. On en fit venir un autre. On renouvela cette scène six ou sept fois consécutivement. Pendant le

combat, on n'entendait point de musique; seulement quelques coups de tambour indiquaient de tems à autre les changemens de scène. Dans les entr'actes, les spectateurs prenaient leur goûter (*merienda*); ils marquaient leur impatience en agitant de concert leurs mouchoirs en l'air, et ils applaudissaient les coups de maître, *los golpos excellentes*, par de bruyans : *Bien! bien!* (Bravo! bravo!) Il n'y a que l'éducation et l'habitude qui puissent aguerrir les Espagnols à ce spectacle cruel; il n'y a qu'une ambition mal entendue, un défaut de culture et l'ignorance des vrais plaisirs de l'homme, qui puissent nourrir en eux cette passion barbare. On rougit de la nature humaine, quand on voit l'homme se faire une fête de l'atrocité.

Le soir, je fus témoin d'une scène comique. La place était illuminée avec des fagots de sapin, et au milieu par quelques tonneaux enduits de graisse de baleine; toute la place fourmillait de monde : tout d'un coup on lâcha un jeune taureau, dont les cornes étaient garnies de boules de cuir (*embolado*). Les feux, la foule, la musique

l'épouvantèrent tellement, qu'il se précipita tête perdue parmi les spectateurs, et en renversa par douzaines; enfin, on l'enveloppa avec un manteau; on lui attacha des fusées, etc.; et cette plaisanterie, qui d'abord avait manqué d'être funeste, finit par amuser la multitude.

LETTRE XXII.

Constitution et privilèges de la province de Biscaye. Morgue des habitans. Administration de la ville. Alcade et Corregidor. Impôts de la ville. Police. Ordonnance singulière. Prisons. Loi contre l'ingratitude.

Bilbao, Août 1797.

La province de Biscaye est, comme on le sait, une province qui ne dépend pas proprement de l'Espagne, mais qui est sous sa protection. C'est une espèce d'anomalie politique, que de voir un petit pays républicain réuni à une pareille monarchie. En effet, quelque illimitée que soit l'autorité des rois d'Espagne dans leurs autres provinces, il est vrai de dire qu'en Biscaye ils n'ont qu'un simulacre de domination. Ici, il n'existe ni garnisons, ni douane, ni papier timbré, ni de *sises* (accise); en un mot, de toutes les impositions royales, on ne

connaît que le *donativo*, c'est-à-dire, le don gratuit. La Biscaye se gouverne par elle-même; elle reçoit, par pure condescendance, un *corregidor* et un commissaire de la marine; mais elle ne fait exécuter aucun ordre de l'Espagne, sans la sanction de son gouvernement particulier. Cependant on ne peut nier que les privilèges de la province et les prétentions de la puissance royale ne se trouvent très-souvent en opposition, et que les premiers ne paraissent pas remporter toujours la victoire.

Tous les habitans de Biscaye se donnent la qualité de *hidalgos*, c'est-à-dire, gentilhomme. Ce n'est qu'en Biscaye, disent-ils, que l'ancienne noblesse cantabre s'est conservée sans mélange de sang maure et étranger; et, ajoutent-ils, le roi même n'approche pas de la noblesse d'un Biscayen. Le plus petit ouvrier, le plus grand seigneur du canton, sont, à cet égard, parfaitement égaux; mais le gouvernement du pays est dans les mains de ces derniers, et il est annuellement renouvelé par la majorité des paroisses.

Quant à l'administration de la ville, on

procède tous les ans, après la fête de Noël, à l'élection des huit *régidors*, sur lesquels repose chaque fois le droit de voter des habitans. Ces *régidors* choisissent leurs successeurs, ceux-ci les *alcades* et autres fonctionnaires, qui élisent le consulat, ou le tribunal de commerce. Tous ces emplois doivent être administrés *gratis*; cependant, les *régidors* et les *alcades* jouissent de quelques avantages, moyennant les baux sur les vins, ce qui assujétit chaque fois le fermier à une taxe assez conséquente. L'*alcade* gagne encore davantage dans les procès; car il est presque passé en droit de corrompre les juges. Au reste, il faut observer que devant des *alcades* on ne plaide que verbalement, de même qu'on ne plaide que par écrit devant le *régidor*. Les premiers jugent au civil, et les autres au criminel. Les derniers, à Bilbao, dans toutes les causes, jugent en dernier ressort, et l'on ne peut appeler de leur sentence qu'aux tribunaux supérieurs de Valladolid et de Madrid.

Dans la ville, on ne connaît aucune taxe, si ce n'est une très-modique imposition

foncière et une contribution volontaire à l'hôpital. Il n'existe pas la moindre accise, ou droit de douane. Bilbao n'a pas même, pour ainsi dire, de portes, et elle est toujours ouverte à tout venant. Il n'y a que le pont qui se ferme le soir au moyen d'une grille, mais dont les barreaux sont si écartés l'un de l'autre, qu'il est facile de passer à travers, si on veut.

La police n'est pas entièrement négligée; on a sur cela un code de règlemens que chaque alcade fait publier dans le même ordre au moins une fois par an. Parmi ces règlemens, il y en a qui concernent l'examen des poids et mesures, la propreté des rues, la stabilité des pots de fleurs sur les balcons, etc. Un des plus anciens et des plus respectés interdit l'usage des carrosses et autres voitures de luxe, qui d'ailleurs ne peuvent avoir lieu, à cause de la petitesse des rues. Ainsi, toute voiture étrangère qui arrive est contrainte de rester au dehors de la ville, et il n'y a que des traîneaux qui puissent y entrer.

Parmi les règlemens nouveaux des alcades, il s'en rencontre de très-bisarres :

par exemple, un alcade vieux et veuf ordonna qu'aussitôt après l'*angelus*, sous peine de prison, aucune femme ne pourrait paraître avec un homme dans les rues ; et l'on en arrêta, pendant la première semaine, au moins trente ; mais les gens distingués se trouvant trop particulièrement compris dans cette défense, cette loi rigoureuse tomba bientôt en désuétude.

A cette occasion, je vous dirai quelque chose des prisons, et je vous observerai qu'elles sont hors de la ville, dans une très-belle situation, proche le rivage de la mer. La plupart des prisonniers sont au premier étage, où ils jouissent d'un air sain, et de la vue de la campagne et de la grande route ; le geolier n'oublie pas qu'il a affaire à des *hidalgos*, et les passans leur distribuent des aumônes très-abondantes. On regrette seulement de ne pas voir quelque différence entre le sort des débiteurs et celui des criminels. Au reste, les délits graves sont si rares en Biscaye, que l'on ne se souvient pas, depuis quarante-six ans, d'en avoir vu d'exemple.

Je dois encore vous parler ici d'un phé-

nomène en législation, c'est que parmi les anciens règlemens il doit se trouver, à ce qu'on assure, une loi contre les enfans et les élèves ingrats, qui condamne les délinquans à des amendes pécuniaires au profit de leurs bienfaiteurs. Cependant, il est si difficile de vérifier ces oui-dire, que je n'ose affirmer ce fait, que je me contente de rapporter.

LETTRE XXIII.

Mœurs simples et caractère des Biscayens. Plaisirs de Bilbao. Romerias. Tertulias. Cafés et boutiques. Marchands de vins. Concerts d'amateurs. Femmes.

Bilbao, Août 1797.

AUTANT il y a de simplicité dans la constitution de la Biscaye, autant on en trouve dans les mœurs de ses habitans. Si j'avais à peindre la Biscaye en un seul mot, je dirais : ce sont des Alpes espagnoles habitées par des Grisons. Les Basques ont la même haine pour les innovations ; la même roideur, le même amour pour la patrie et la liberté, la même droiture de caractère, la même finesse ; mais ils tiennent du climat, plus de feu et de vivacité.

Il ne faut donc pas chercher à Bilbao, quelque riche que soit cette ville, les di-

vertissemens qu'on trouve par-tout ailleurs; point de théâtre, point de cabinets de lecture, etc. — Des promenades, (*Romerias*), ou bals publics; des (*Tertulias*), ou sociétés où l'on passe la soirée : voilà toutes les ressources qu'offre cette ville.

On aime ici passionnément les promenades; les dames de Bilbao viennent y briller à l'envi. Au premier abord, la vue de tant de personnes en voile noir a quelque chose de triste; mais l'œil s'y accoutume bientôt, et l'on n'en trouve les Biscayennes que plus aimables. — Parlons des *Romerias*.

Les Biscayens ont ici une danse nationale qui se termine presque comme le *Fandango* proprement dit, et qui est accompagnée d'une musique singulière, mêlée de petits tambours et de petites flûtes. On y voit une file de jeunes personnes se prendre par la main, et se suivre en ligne droite; celle qui est en tête fait, de tems en tems, quelques pas mesurés en se retournant vers ses compagnes : la noblesse, la grace brillent dans tous ses mouvemens. Les autres ne font que défiler nonchalamment derrière elle.



Le Fandango.

De leur côté, les hommes, conduits de même par un coryphée, forment une autre file, et s'approchent insensiblement des femmes, qui s'avancent au devant d'eux. Tout d'un coup, la musique prend un mouvement plus rapide ; chaque danseur se trouve en face d'une danseuse, et alors commence un *Fandango*, dont les gestes précipités ont une expression qu'il est plus aisé d'imaginer que de rendre. Ces assemblées ont lieu, en été, presque tous les dimanches et fêtes, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et se nomment *Romerias*.

Une *Romeria* est une fête pour tout Bilbao ; il s'y trouve presque autant de spectateurs que de danseurs ; car la passion pour ce genre de plaisir est générale. Le lieu de la danse est ordinairement sous des arbres touffus, dans le voisinage de quelque cabaret ; mais comme il y a toujours moins d'hommes que de femmes, il arrive souvent que beaucoup de ces dernières se trouvent sans danseurs. Elles sont alors forcées d'y suppléer entr'elles. Cela ne les empêche pas de s'amuser infiniment. Mais

leur plus grand plaisir, c'est de heurter malicieusement à leur passage surtout ceux qui ne dansent point, en criant avec de grands éclats de rire : « *Toma la culada.* » Il en résulte souvent des chutes très-risibles. Ce badinage devient plus fréquent, surtout à la brune, avant que la place soit illuminée avec des tonneaux enduits d'huile de baleine. Au reste, la musique de ces danses ne coûte rien; ces frais, d'ailleurs modiques, sont supportés par les couvens, les confréries, les personnes riches, ou la commune ; il y a même des fondations faites exprès pour cela. — Venons aux *Tertulias.*

Ces sociétés ont déjà été décrites par d'autres voyageurs ; elles sont les mêmes à Bilbao que par-tout ailleurs. Les femmes y paraissent en habits de couleur et à la mode avec lesquels elles n'osent sortir que le soir. Un étranger y est facilement introduit avec des lettres de recommandation ; mais, soit fierté ou manque de savoir-vivre de la part des Espagnols, on n'y reçoit aucunes prévenances. Habitué aux bonnes sociétés de France ou d'Allemagne, on se trouve, en

quelque sorte, isolé dans ces cercles où règne une conversation purement *locale*, et tout ce que l'on voit inspire le dégoût et l'ennui. En effet, Bilbao a tous les défauts des petites villes, et cela va très-loin dans une petite ville espagnole.

Quant aux divertissemens publics, cela se réduit à un petit nombre de cafés et de cabarets. On est surpris de ne pas en voir davantage dans une ville de commerce aussi conséquente. L'un de ces cafés, près de l'Arenal, est tenu par un Suédois-Allemand de Wismar, qui a épousé une Hollandaise, et qui s'est fait catholique. Comme il est en même tems traiteur, et que sa femme sait un peu de toutes les langues, c'est là que se rassemblent la plupart des maîtres de navires. Au reste, on trouve dans les entre-sols, qui ici servent de magasins, des billards assez mauvais, dont il faut se contenter. Les autres cafés sont encore pires. Un Français se propose d'en établir un plus commode à l'autre bout de l'Arenal.

Il y a des cabarets le long des quais, sur le chemin qui mène à Olavijaja, qui

sont très-fréquentés par les matelots et les capitaines de vaisseaux : ils ont une renommée un peu équivoque ; mais la grosse joie qui y règne varie et anime beaucoup cette promenade.

Depuis peu, on a commencé à former un concert d'amateurs, dont on est en grande partie redevable aux commerçans bohémiens établis ici. En général, ce sont eux qui, joints à leurs domestiques, composent la musique de ville de Bilbao, sans oublier pourtant deux trompettes allemands payés aux frais du public. Ces messieurs ont aussi des collections de musique dont ils fournissent les diverses églises; car les habitans de la Bohème, comme on sait, naissent presque tous virtuoses. Leurs gens font l'ornement principal des fêtes du consulat, *Dios de Campo*, et ils enchantent tout Bilbao de leurs marches, en revenant le soir sur la rivière dans des bateaux magnifiquement illuminés.

Voilà tout ce qui regarde les divertissemens de Bilbao. Si l'on veut des livres et des papiers publics, on en trouve quelques-uns en espagnol chez des espèces de bou-

quinistes, qui vendent en même tems du plomb à tirer et de la cire luisante. Cependant, il y a dans toutes les bonnes maisons étrangères les meilleures feuilles françaises et quelques bonnes bibliothèques.

Je finis par quelques mots sur les femmes de ce pays. Selon moi, elles réunissent la dignité des Espagnoles à la beauté des Anglaises. Leur teint frais, leurs yeux noirs et brillans, leur belle chevelure, leur embonpoint, l'harmonie de leur personne, la vivacité de leur maintien, — tout est séduisant pour un étranger. Si les hommes entendaient l'art de les former ; si une culture plus générale développait leurs excellentes dispositions ; si une retenue excessive, un peu de roideur, une fierté un peu sauvage ne déparaient point leurs aimables qualités, leur empire serait sans bornes, et leurs charmes irrésistibles. Dans la classe inférieure, elles sont fortes et laborieuses, et l'on s'en sert pour porter des fardeaux très-pesans. En général, dans toutes les conditions, les mœurs sont ici, d'après des témoignages dignes de foi, les plus pures de toute l'Espagne.

LETTRE XXIV.

Commerce de Bilbao. Exportation. Laine. Châtaignes, etc. Manière de les envoyer. Importation. Commerce de l'intérieur. Tiendas. Contrebande. Commerce aux étrangers. Maisons bohémiennes. Difficultés d'obtenir la permission d'établir des maisons de commerce. Haine contre les Français. Prêtres français émigrés. Langue biscayenne.

Bilbao, Août 1797.

De toute la côte septentrionale de l'Espagne, Bilbao est, sans contredit, le port le plus important; cependant, ses exportations sont en très-petit nombre, et se réduisent à la laine, aux châtaignes, au fer et à l'huile.

Les négocians de ce pays font acheter la laine par leurs agens dans les provinces intérieures, et les envoient en Angleterre, en France et en Hollande. Ces envois vont annuellement

annuellement à cinquante ou soixante mille sacs, dont le prix monte à cinq millions de piastres. Vous allez croire que cet article a souffert pendant la guerre, c'est précisément le contraire. La consommation en draps n'en a été que plus forte, et les commissions pour l'étranger n'en ont été que plus considérables.

Tant que dure l'embarquement de cet article, qui se fait ordinairement les derniers mois de l'été, les rues et l'Arenal sont couverts de sacs de laine, et toute la rivière et le port garnis de barques qui en sont chargées (1); chacun de ces grands sacs est foulé sur le tillac avec une machine faite exprès pour cela, afin que le vaisseau puisse contenir une cargaison convenable à sa capacité.

Vous imaginerez facilement que dans le transport d'une si grande multitude de sacs, il doit tomber une quantité de laine dans le chemin; cependant personne n'ose-

(1) *Gabarras lanches*, ou des barques longues dans lesquelles on amène les cargaisons aux vaisseaux.

rait en relever le moindre flocon, parce qu'il est défendu, sous peine d'excommunication, de toucher à la laine des étrangers. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas remarqué que l'on pensât à faire ramasser cette laine; elle reste en pure perte dans les rues, sans doute au détriment des commettans. Avec quelle facilité ne pourrait-on pas occuper à cette besogne une foule de pauvres enfans qui sont ici en si grand nombre ! et quelle excellente économie, si, au lieu de laisser perdre cette laine, on avait soin de la faire filer !

Une autre exportation de Bilbao, ce sont les châtaignes, qui croissent en profusion dans toute la Biscaye, surtout dans la contrée de *Castro*. Les paysans les apportent au commencement de Novembre à la ville, et le prix se règle sur l'abondance de la récolte. Ordinairement la *Fanega*, ou sac de vingt-cinq livres, se vend une piastre. Tous les chemins sont alors couverts de petites charrettes tirées par des bœufs, et chargées de cette marchandise. Les négocians indiquent à leurs correspondans les jours où ils comptent les faire embarquer. Les voi-

tures les déchargent un peu au dessus de la ville dans des barques. Nombre de personnes sont occupées alors à les peser et à les trier; comme les châtaignes trop mûres sont sujettes à moisir, et qu'elles gâteraient les autres, elles appartiennent de droit aux pauvres. On en vole encore une assez grande quantité; mais l'abondance de cette denrée empêche de faire attention à cette perte. Cependant, le bénéfice d'un négociant qui a reçu des commissions de ce genre est très-incertain. Les châtaignes, comme toute marchandise sujette à se gâter, s'assurent moyennant une foule de clauses. Si le trajet dure trop longtems, et que le capitaine du vaisseau, à cause du mauvais tems, ne puisse ouvrir les lucarnes, pour donner de l'air à cette denrée, et la faire sécher de tems en tems au soleil sur le tillac, alors la moitié et souvent la totalité de la cargaison arrive toute pourrie. La majorité de cette exportation va à Londres, à Bristol, à Amsterdam, à Bremen et à Hambourg.

Deux autres produits, mais dont l'exportation ne se fait que dans les ports d'Espagne même, sont le fer et l'huile. Le fer de Bis-

caye (1) est très-propre à être travaillé, à cause de sa souplesse, et on en envoie de fortes cargaisons à *Corunna* (Corogne), à *Ferrol* (Lissabon) et à Cadix. Une partie des huiles de la Castille voisine s'exportent dans les ports les plus proches; par exemple, à *Plenzia*, *Rivadeo*, etc., sur de petites barques.

L'importation de Bilbao est très-conséquente. On n'y manque d'aucun produit du Nord. Les articles principaux sont : le froment, le lin, le chanvre, les bois de construction, les produits de manufactures anglaises, françaises et allemandes, de la morue, des fromages, de la graisse de baleine, etc., etc. Bilbao approvisionne les provinces de la vieille et nouvelle Castille et le nord de l'Arragon, de la majeure partie de ces objets. La consommation de morue (*Bacalao*), par exemple, est si considérable,

---

(1) Les minerais qui contiennent ce fer, proviennent des fameuses mines de Sommorostro, et sont transportés sur l'eau à Bilbao; on les décharge au dessus de la rivière, et de là on les envoie aux forges. Le directeur de ces mines est un Allemand.

que les Danois, qui la fournissent depuis la guerre d'Angleterre (vers la fin de 1796), ont tiré de Bilbao plus d'un miliion de piastres, quoique la morue de Norwège le cède de beaucoup en bonté à celle de Newfoundland (*Terre-Neuve.*)

D'après ce que nous venons de dire, on voit que Bilbao fait encore par terre un commerce très-important. La multitude de mulets qui vont chercher ces divers articles est si grande, qu'à certains jours il en part jusqu'à quarante. Ainsi, toute la ville de Bilbao est remplie de dépôts de marchandises (*Tiendas*) ; et comme, dans ce nombre infini de magasiniers (*Tenderos* et *Tenderas*), personne ne vend que très-peu en détail, et encore très-chèrement, les prix se tiennent toujours très-haut. Vous imaginez aisément jusqu'où doit aller le prix des marchandises qui passent des mains des négocians dans celles des détaillans, et de là aux regrattiers. Pour ne vous citer que le lin, vous saurez qu'un quintal de vaisseau de Riga (c'est-à-dire, quatre quintaux) fait trois cent quarante-deux livres de Biscaye. Un quintal de vais-

seau Thifenhausen se vend à Riga, au prix moyen, vingt-cinq écus d'Albert; à Bilbao, soixante-cinq piastres. Un écu d'Albert fait vingt-une réale de Vellon, et une piastre vingt : jugez quel énorme bénéfice!

Ajoutez-y ce que produit la *contrebande.* Toutes les importations, à Bilbao, ne se paient qu'un pour cent; mais aux frontières des autres provinces, elles paient les hauts droits usités. Il y a même des articles qu'il est absolument défendu de faire entrer; par exemple, du tabac, des mousselines, etc. Cependant, les négocians de Bilbao envoient des caisses entières d'étoffes, des balles de tabac à fumer et à raper, etc., à leurs correspondans de l'intérieur : on gagne les commis de la douane, ou bien on les fraude. Les muletiers entrent quantité de montres et de bijouteries; les moines même, sous leurs larges manches et sous leurs capuchons, passent de longues carottes de tabac.

Parmi les négocians étrangers de Bilbao, les Allemands sont en plus grand nombre. Ce sont principalement des marchands de verre bohémiens qui, peu à peu, se mon-

tent en marchandises de toute espèce, et finissent par commercer sur tout le reste. On trouve ces maisons de commerce dispersées dans toute l'Espagne, et elles reçoivent la plupart des marchandises qui viennent de Nuremberg, Augsbourg, Renscheid, Heilbronn, etc., par Amsterdam et Hambourg. Ces négocians faisaient autrefois des affaires plus considérables qu'à présent. Depuis que l'Espagne a aussi établi des fabriques et des métiers, et que le nombre des maisons bohémiennes s'est accru, on dit que ce commerce lucratif a baissé considérablement.

Cependant, l'établissement d'une maison de commerce étrangère ne laisse pas de souffrir ici beaucoup de difficultés. Pour en obtenir la permission, il faut d'abord que celui qui la demande fasse preuve de noblesse, c'est-à-dire, il faut qu'il prouve, par des titres incontestables, qu'il n'a jamais eu de juif dans sa famille. Ces preuves s'appuient quelquefois par de bonnes piastres, et il dépend souvent du consulat (1) d'ad-

(1) Il faut au reste observer que le *Consulat* ou

mettre ou de rejeter la demande ; de manière que l'égoïsme du commerce, l'avidité ou les haines particulières trouvent toujours à se satisfaire. Cela arrive surtout à l'égard des maisons françaises, envers lesquelles on use ordinairement de plus de rigueur qu'envers les maisons allemandes, parce que les *Alimanes* ont en général ici la renommée d'être *una nacion mas noble* (1).

En général, les Biscayens ont pour les Français une espèce de haine nationale qui, depuis les derniers évènemens, a été poussée chez ce peuple peu éclairé, jusqu'à l'horreur. *Francès, a la Francèsa !* est

---

Tribunal de commerce ne reconnaît point d'agens ou de consuls étrangers; ainsi on n'en trouve point à Bilbao, mais que dans l'occasion, par exemple, d'un naufrage, il les remplace à grands frais pour ceux qui en ont besoin.

(1) Le mot *noble*, dans cette acception, signifie *noblesse d'extraction* chez les Biscayens. C'est pourquoi il n'y a à Bilbao que trois maisons françaises, qui ne font presque que la commission, et qui éprouvent mille difficultés.

presque devenu un titre de proscription et une qualification infamante, que d'ordinaire la populace accompagne de pierres. Tout hérétiques qu'ils sont, les Anglais sont mieux vus ici : il s'en trouve un assez grand nombre munis, à cause de la guerre, de passe-ports américains.

Cette haine contre les Français souffre cependant des exceptions à l'égard des prêtres émigrés et réfractaires ; on a reçu ces infortunés avec beaucoup de générosité et de philanthropie. Mais, comme leurs confrères ne voulaient pas leur permettre de dire la messe dans la ville, ils se sont répandus par milliers dans le voisinage. Portugalete, Santa-Ursa, etc. en sont pleins. On fait monter le nombre des prêtres français réfugiés en Espagne à vingt-deux mille. Outre les profits qu'ils retirent de leurs messes (douze sous), ils se livrent aux travaux mécaniques, exercent la médecine, enseignent les langues, servent les riches chanoines, et emploient tous les moyens possibles pour sustenter leur malheureuse existence.

Avant l'époque du 5 septembre 1797,

qui leur a enlevé tout espoir de retour, ils arrivaient par troupes à Bilbao. Un grand nombre avait déjà franchi la frontière de France, et des milliers étaient embarqués et sur le point de mettre à la voile, quand arriva la funeste catastrophe. Dans quelque secte qu'on ait été élevé, on ne saurait refuser de la compassion à ces malheureuses victimes de la terreur, qui, ayant abandonné l'asile qu'ils venaient de trouver en Espagne, et ayant épuisé leurs dernières ressources, pour rentrer dans leur patrie, se voyaient de nouveau exposés à l'indigence et aux hasards d'une vie errante et fugitive.

Je terminerai cette lettre par quelques observations relatives à la langue biscayenne (*Basquenz. Lengua Bascongada*).

D'après les meilleurs écrits sur cette matière, il paraît prouvé que cette langue est l'ancienne langue des Cantabres, qui s'est conservée pure et sans alliage. *Larramedi* et *Hervas* (1) assurent qu'elle ne ressemble à

(1) Tous les deux ex-jésuites, l'un natif de Biscaye, l'autre de Gallice. Larramedi a composé un

aucune des langues connues, quant aux sons, aux significations et aux tournures. Dans l'usage habituel elle a été obligée de recourir à la française et à l'espagnole, pour exprimer les idées nouvelles de la vie civile. Cependant, telle qu'elle est, c'est encore la *seule* langue de la majorité des Biscayens qui n'apprennent que très-peu, et même point du tout le castillan, et elle n'est pas même entièrement délaissée par les gens comme il faut. Elle semble hérissée de consonnes; et malgré son accent un peu chantant, elle n'est pas sans quelque rudesse. On prétend qu'elle est riche en mots poétiques, et qu'elle a beaucoup de souplesse; mais des gens instruits l'accusent de prolixité et d'obscurité dans ses locutions et dans ses tours (1).

Dictionnaire biscayen-espagnol-latin, et une grammaire, mais qui sont devenus très-rares. Hervas est un philologue célèbre, présentement à Rome. Voyez plus bas ce qui le concerne, dans les notices sur la littérature espagnole.

(1) Ce passage n'offrant rien de très-satisfaisant sur la langue peu connue et cependant très-curieuse

des Basques, je me suis adressé à M. de Humboldt, frère du célèbre physicien à qui nous devons tant de découvertes sur le galvanisme, et connu lui-même en Allemagne par un excellent ouvrage de littérature. Ce savant estimable, qui vient de faire un voyage en Espagne, en a rapporté quantité d'observations intéressantes. Ayant compulsé tout ce qui a été écrit concernant la langue basque, et profitant des lumières qui lui sont offertes sur cette matière, par les savans tant Français qu'Espagnols de cette contrée, il se propose de publier incessamment le résultat de ses utiles recherches. En attendant, il a bien voulu me communiquer à ce sujet quelques idées, que je m'empresse d'offrir à mes lecteurs.

« La langue biscayenne mériterait bien, de la part des philologues, une attention particulière. Jusqu'ici on ne s'en est que très-peu occupé. Cependant, en parcourant même superficiellement un dictionnaire biscayen, on trouve que cette langue, (abstraction faite des noms, étrangers à la première époque de la civilisation de cette contrée, et qu'elle a successivement empruntés des Romains, des Français et des Espagnols,) possède un très-grand nombre de mots qui lui appartiennent en propre, et qui tous ont un caractère véritablement original, quant à leur racine et à leur formation. Cette langue primitive, et non dérivée, pour ne pas dire mendiée, du latin, comme la plupart de celles qui règnent à présent dans le midi de l'Europe, semble cependant avoir de commun avec les langues la-

tine, allemande et même grecque, une foule de mots radicaux, qui pourraient guider les étymologistes : elle leur servirait de flambeau dans leurs recherches sur cette langue ancienne et primitive, d'où sont sortis peut-être la plupart de nos idiômes, et dont elle conserve encore des restes précieux. Ceux même qu'effaroucherait la sécheresse d'une étude aussi rebutante, ne laisseraient cependant pas de fixer avec plaisir leur attention sur la manière dont les Biscayens composent les signes de leurs idées ; ce peuple n'employant presque que des signes complexes pour exprimer les conceptions que toutes les autres langues peignent avec des signes simples, tels que *lune*, *soleil*, etc. Il serait toujours infiniment curieux pour le philosophe, d'observer et de suivre l'analogie d'après laquelle les Biscayens combinent certaines idées pour en former de nouveaux signes, et exprimer leurs perceptions. Sans doute on en tirerait des résultats très-utiles sur l'originalité et la manière de voir de ce peuple ingénieux ; il y a plus, la théorie de la langue biscayenne n'est pas sans utilité relativement à l'histoire des langues en général, à leurs différences particulières et à leur composition. Sans parler de plusieurs autres singularités qui lui sont propres, elle semble en quelque sorte tenir le milieu entre ces langues qui, comme celle des *Galibis* de Guyane, sont absolument sans flexions, et n'expriment toutes les modifications d'idées que par des mots différens, et les langues les plus cultivées, où les

syllabes finales sont tellement amalgamées avec le son fondamental, que les mots ne semblent plus des sons composés, mais des sons simples et radicaux ; et où l'on ne distingue plus comment ce qui dans l'origine n'était que composé, a pu devenir une simple modification d'inflexion. Mais jusqu'ici, les auteurs biscayens qui ont écrit sur leur langue, ont eu très-peu de connaissance des autres idiômes ; ils ne se proposaient guère pour but que de mettre le lecteur en état de comprendre, de parler et d'écrire le basque, quoique la grammaire du père Larramedi présente un peu plus de théorie, et qu'elle aille même peut-être à l'excès à cet égard. Au reste, nous n'avons absolument aucun Dictionnaire qui offre l'ensemble des familles des mots biscayens. On n'a encore qu'un vocabulaire espagnol-biscayen, où les mots biscayens sont rangés par ordre alphabétique, d'après l'espagnol. Les écrivains étrangers qui ont parlé de cette langue, n'en donnent, selon moi, qu'une idée très-incomplète. La chose à laquelle ils ont le moins songé, c'est de mettre leurs lecteurs à portée de juger par eux-mêmes. Ils vont bâtissant systêmes sur systêmes, ils se plaisent à faire dériver la langue basque, tantôt des langues orientales, tantôt du Celte; mais ils ne nous donnent que très-peu d'idées sur sa composition ; sans compter que les exemples qu'ils allèguent pour appuyer leurs chimères, semblent souvent choisis avec autant de partialité que de mal-adresse. Ils se perdent surtout en disputes inutiles sur l'affinité

ou la différence de la langue biscayenne avec le bas-breton. *La Tour-d'Auvergne*, dans ses *Origines Gauloises*, regarde leur *différence* comme démontrée. Comme il était né bas-breton, et qu'il a longtems demeuré parmi les Basques, il semble que son opinion devrait être du plus grand poids dans cette matière. Cependant, avant de pouvoir prononcer en définitif sur la différence de ces deux langues, il faudrait les examiner beaucoup plus à fond dans leurs mots radicaux, que cet observateur, d'ailleurs d'un très-grand mérite, ne semble l'avoir fait. Tout considéré, il vaudrait beaucoup mieux que laissant ces questions épineuses, un littérateur se contentât d'offrir aux amateurs des langues un aperçu détaillé de la langue biscayenne; qu'il s'attachât à en développer le système. et la partie soit grammaticale, soit lexicale, autant que le permet l'insuffisance de nos moyens; et à bien distinguer les mots radicaux des dérivés, pour nous présenter un double dictionnaire, d'après l'alphabet biscayen, et d'après celui d'une autre langue. C'est ainsi que l'on pourrait rassembler sous un seul et même point de vue, toutes les familles des mots biscayens, et par-là embrasser la masse entière des idées que cette nation, jusqu'à présent abandonnée à elle-même, a su exprimer. Ce n'est qu'après un travail de cette nature, que le lecteur se trouvera en état d'apprécier cette langue, et d'en tirer des résultats. Un pareil essai pourrait être regardé comme un essai préliminaire à l'histoire générale des langues,

qui est à faire, et comme acheminement à une grammaire universelle. Au reste, les sources principales que l'auteur d'une pareille entreprise devrait consulter, seraient les suivantes :

1) *Diccionario trilingue, del Castillano, Bascuence y Latin, su autôr el padre Manuel Larramendi de la compannia de Jesus. En San-Sebastian*, 1745. *Fol.* 2 volumes.

2) *El impossible vencido; arte de la Lengua Bascongada Su autor... Larramendi. En Salamenca*, 1729, 8 vol.

3) *Gramatica Escuaraz eta Froncesez... Um Harrit. Bayonan*, 1741, 6 vol. (A cette grammaire se trouve réuni un petit vocabulaire, mais très-imparfait, biscayen et français, et français biscayen.)

Parmi les livres imprimés en langue biscayenne, le suivant est un des plus intéressans :

Les proverbes Basques, recueillis par le Sr. d'Ochenart ; plus les poésies Basques, du même auteur. A Paris, 1657, 9 vol.

LETTRE

LETTRE XXV.

Vivres. Anchois. Châtaignes. Fruits. Vins. Climat. Maladies. Médecins.

Bilbao, Septembre 1797.

On lit dans plusieurs géographies, que Bilbao est la ville d'Espagne où l'on existe au meilleur compte; cependant c'est une de celles où l'on vit le plus chèrement. Une nombreuse population concentrée dans un très-petit espace, une grande affluence d'étrangers, beaucoup de circulation de numéraire, semblent en être les principales causes.

Voilà pourquoi les *sardines*, dont la pêche est ici très-considérable, doivent se regarder comme un des plus grands bienfaits de la nature en faveur des habitans peu aisés. Les marchandes de Portugalete et de Santa-Ursa en fournissent régulièrement ces diverses places, et se contentent de six à sept *quartos* pour la douzaine;

ce qui est très - modique , en proportion du prix des autres denrées. Si l'on prenait quelque soin d'encourager la pêche sur les côtes, on verrait indubitablement résulter une augmentation avantageuse de cette denrée. Les essais que l'on a faits pour se procurer un autre poisson qui ressemble à la morue, ont été couronnés par les succès les plus heureux. Cela paraît d'autant plus à desirer, que deux autres espèces de poissons, qu'on pêchait autrefois ici en quantité , ont beaucoup diminué, depuis une trentaine d'années ; savoir : les *Xibiones* (Sepias) et les *Anguilas* ou *Angullas*. Ces derniers ne se pêchent qu'en hiver, époque où ils remontent le courant et s'approchent du rivage. Ils ressemblent, quant à la couleur et à la forme , à de fins *vermicelles*. On les enfile par centaines, et on les envoie à Madrid dans des bocaux. Ils sont, à ce qu'on dit, un des mêts favoris de la reine.

L'hiver, on a la ressource des châtaignes, dont, indépendamment de l'exportation , on conserve une grande quantité ; même au détail, ils ne se vendent pas plus d'un

quart (un liard) la douzaine. Dans cette saison, les pauvres ne se nourrissent que de pain de maïs, de châtaignes, ou de morue, souvent pourrie. Au reste, on trouve à Bilbao des fruits en profusion, surtout des pommes, dont on fait quelquefois du cidre. Quelques vallées produisent aussi de petites oranges aigres : il en vient de meilleures par mer, des côtes de Portugal.

On cultive ici beaucoup de vignes, mais le vin qu'on en tire n'égale pas, à beaucoup près, celui de Navarre et de Castille. C'est une espèce de boisson légère et rougeâtre, que les habitans nomment *Chacoli*, et qui sert plus à rafraîchir qu'à fortifier. Mais les femmes en général en boivent, les hommes y mêlent des vins plus forts. On est fâché de voir que l'art agraire ait fait ici si peu de progrès, et que par conséquent on n'entreprenne rien pour l'amélioration de cette espèce de vin.

L'air de Bilbao et de toute la Biscaye est excellent, et tel qu'il doit être dans un pays de montagnes et voisin de la mer. Le caractère du climat est une température extrêmement douce. Les chaleurs y

sont modérées par des vents continuels qui viennent de la mer, excepté les jours où l'on est incommodé par le *Solano* (1). Les hivers sont d'une douceur extrême, un peu pluvieux; mais les belles journées sont assez fréquentes. Rarement les arbres perdent tout-à-fait leurs feuilles, et la verdure commence déjà à reparaître vers la fin de Janvier.

Il est vrai cependant, que ces hivers trop mous produisent souvent des fièvres putrides épidémiques, qui peut-être sont aussi causées par les alimens et l'intempérance des habitans. C'est encore l'époque où la petite vérole fait d'autant plus de ravage, que les médecins sont d'une ignorance profonde, et traitent par les rafraîchissans toutes les constitutions faibles ou fortes sans aucune distinction. Cette classe ici semble encore tenir à ces tems barbares, où l'on ignorait les premiers élémens d'une police réglementaire à cet égard. Me croirez-vous, si je vous dis, qu'il y a ici des médecins qui, dans des rhumatismes chroniques,

(1) Vent du Sud-Est.

n'emploient autre chose qu'un onguent de *storax*, et que, dans certaines maladies cutanées, que vous devinerez facilement, ils n'appliquent que de l'eau de *Goulard* ou quelques emplâtres imbibées de mercure ?

LETTRE XXVI.

Départ de Bilbao. Miravalles. Tableau de la Posada. Paysage. Réminiscences de Chamouny. Ordunna. La Penna. Nuit terrible. La Requa. L'ouragan. Venta. Changement des paysages et des hommes. Habillemens. Villa nueva. Sierra de Union. Aspects sauvages des rochers. Auberge devant Burgos. L'ecclésiastique français, et le pélerin. Burgos.

Burgos, Octobre 1797.

La scène a tout-à-fait changé pour moi depuis cinq jours; me voilà au milieu de la vieille Castille. Après avoir quitté Bilbao, je me suis bientôt enfoncé dans les montagnes; mais une foule de mulets chargés et une longue file de charrettes attelées de bœufs, rendaient la route très-vivante. Il est vrai que d'abord le craquement de ces voitures m'était extrêmement à charge, attendu



Tableau d'une Posada.

que l'usage n'étant point de graisser les roues, elles tournent à nud sur l'essieu.

(*Première journée.*) Nous ne nous étions mis en route qu'à quatre heures de l'après-dînée. Nous continuâmes de marcher après le soleil couché. L'air était délicieux; dans le lointain nous étions éclairés par le reflet des forges; le bruit mesuré des enclumes se mêlait aux sons ennuyeux des sonnettes (1). Nous parvînmes enfin à Miravalles, gros bourg situé dans les montagnes, à la proximité du fleuve, presque à trois *Leguas* de Bilbao.

Toute la *Posada* était remplie de muletiers (*Arrieros*), venant de Castille, au point que ceux qui survinrent trouvèrent à peine où se loger. Bientôt on se rassembla autour d'un large foyer, où une foule de personnes faisaient cuire leur souper; les tables se couvrirent de plats et de cruches,

(1) (*Zumbones*) des sonnettes de cuivre cylindriques, de deux pieds de long, et d'un demi-pied de diamètre, qu'on pend au col du mulet qui termine la file; elles servent à juger de la lenteur ou de la vitesse de sa marche.

et les groupes multipliés se pressèrent l'un auprès de l'autre. Ici ce sont deux individus qui battent la mesure sur leurs cruches ; là un gros nouvelliste, qui ne vient, dit-il, que d'arriver de *Bayona de Francia.* Plus loin, un joueur de guitarre, des jeunes filles folâtrant avec leurs amoureux ; à côté, quelques ivrognes sur le point d'en venir aux mains. Ajoutez-y les cris glapissans de l'hôtesse, qui fait ses comptes, les voix confuses des buveurs qui demandent du vin ; l'éloquence du cabaretier qui s'évertue pour vendre une bourrique ; un tambourin qui fait danser la jeunesse, le tintamarre des mulets, séparés de la cuisine par une simple cloison ; enfin l'aboiement des chiens, mêlé à tout ce sabbat, et vous aurez une peinture fidelle de cette scène bruyante qui, par sa variété même, ne laissait pas d'offrir quelque intérêt.

Nos lits se trouvèrent cependant excellens. La chambre à coucher était couverte de nattes (*Esteras.*) Le lendemain, à mon réveil, je fus agréablement surpris de trouver ce paysage parfaitement semblable à notre délicieuse vallée de Chamouny :

même conformation dans les rochers, même dessin dans les cabanes, même mélange de champs et de plantations. Ainsi que là se voit un torrent qui roule du sommet de la montagne ; il n'y avait pas même jusqu'aux sommets du Mont-Blanc, qui ne vinssent embellir le tableau ; des masses de nuages argentins se promenaient sur ces cimes élevées, et complétaient l'illusion de l'ensemble.

(*Seconde journée*). Notre voiturier avait peu dormi la nuit précédente : il se leva très-tard. Nous ne nous mîmes donc en marche que sur les dix heures. Nous traversâmes plusieurs villages ; toujours dans une vallée délicieuse et bien cultivée, d'où nous apercevions la perspective riante des montagnes éloignées. Nous arrivâmes vers les deux heures à la petite bourgade d'Ordunna, située à l'extrémité de la vallée, et environnée de ce côté-là de belles allées d'arbres. Ce lieu mérite quelque attention, à cause de son ancienneté et du superbe bâtiment des douanes qui s'y trouve.

Nous avions permis à notre conducteur d'aller, pour une demi-heure, à sa maison

qui, selon lui, n'était éloignée de la route que d'une portée de fusil ; mais il revint si tard, que nous ne pûmes quitter Ordunna que sur les cinq heures. L'excuse qu'il nous donna de son retard était assez comique. — « *Mi muger es joven*, dit-il, *y jamàs podemos acabar con el rosario* (1). » Ainsi donc il faisait déjà un peu obscur ; le ciel était chargé de nuages qui nous annonçaient de la pluie, et la *Penna* offrait un épais brouillard. Il était tout-à-fait nuit lorsque nous arrivâmes au pied de la montagne ; le vent se leva, et il commença à tomber une pluie douce. Mais à peine avions-nous marché une heure, que le vent et la pluie augmentèrent de plus belle. La pluie se convertit en neige, et le vent, devenu impétueux, nous poussait au visage un déluge de feuilles fanées. Il faisait si obscur, que nous ne pouvions pas distinguer notre conducteur ; mais je m'aperçus que le chemin allait toujours en zigzag, comme

---

(1) « Ma femme est jeune, et nous ne pouvons jamais finir ensemble le rosaire. »

cela était naturel, en montant une hauteur aussi escarpée.

Bientôt les mulets trouvèrent la trace d'une autre *Requa* (1) qui, une heure avant nous, était partie d'Ordunna; ils commencèrent à hâter le pas. Lorsque nous atteignîmes ceux qui nous précédaient, nous trouvâmes le conducteur dans un grand embarras. Deux de ses mulets s'étoient abattus. Pour les relever, il fallait les décharger, et sans secours il lui était impossible de les recharger. Notre arrivée, à laquelle il ne s'attendait pas de si bonne heure, le tira tout d'un coup de ce mauvais pas. Il nous força, avec un air de générosité tout-à-fait espagnol, de partager avec lui sa large *bota*. Des deux côtés on était content de se voir en compagnie, et nous continuâmes ainsi notre marche.

Mais, plus nous avancions vers la hauteur, plus le tems grossissait. Il commença à faire de la grêle; le vent se changea

---

(1) Une file de six ou huit mulets et quelquefois plus, attachés l'un à l'autre par leur licol.

en ouragan, et malheureusement nous l'avions en face. Les mulets pouvaient à peine se soutenir sur leurs pieds. Le mien s'abattit deux fois ; les ténèbres étaient affreuses. Nous étions alors au sommet de la *Penna*, et pour en descendre, il nous fallait encore au moins trois heures; personne ne pouvait distinguer la voix de son voisin : on ne se parlait pas, car il était aussi impossible de s'entendre que de se voir.

Notre conducteur, qui était à pied, me faisait compassion ; et cependant, vu l'impuissance physique dans laquelle j'étais de le soulager, ma pitié lui devenait très-inutile. Craignant de perdre le prix de son voyage, il se désolait, et nous demandait à chaque instant mille et mille pardons. Il est vrai que c'était lui qui était cause de notre retard; mais aussi n'en portait-il pas la plus grande peine ? Quant à moi, je me faisais une conscience de le rassurer. Malheur à l'être insensible qui agrave les peines de son semblable! Je le mis donc à son aise, et quelques paroles amicales que je lui adressai, lui

firent oublier tous les désagrémens du vent et de l'orage.

Nous commençâmes enfin à redescendre, et à mesure que nous approchions de la vallée, l'orage commença à se calmer. Nous ne pouvions cependant aller que pas à pas, et ce ne fut qu'à minuit que nous arrivâmes à la *Venta*, située au pied de la montagne. On nous reçut avec beaucoup de bienveillance, et nous eûmes sujet d'être contens de notre gîte.

(*Troisième journée*). La vallée s'élargissait de plus en plus : nous parvînmes l'après-midi suivant, par d'assez belles campagnes, parsemées de hameaux, au bout d'environ une heure de marche, à *Osma*, où est la douane, sur la frontière de la province de *Alava*. Les commis se contentèrent de nous tâter les poches, et nous firent prier par le conducteur de leur donner le pour-boire, (*para echer un trago*) que nous tenions déjà tout prêt.

Ici la culture commença à diminuer, le pays à s'étendre, les costumes et les physionomies à prendre un air plus étranger. Le climat aussi devenait plus rude, les

villages par lesquels nous passions, n'étaient qu'un amas de huttes faites de terre et souvent percées à jour ; cependant les églises étaient toujours grandes et magnifiques, et l'on ne manquait pas non plus de couvens. Les champs, pour la plupart, étaient incultes; et autant que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait ni arbres, ni arbrisseaux ; au lieu de mulets, on rencontrait fréquemment de petits ânes (*Borricos*), presque point de bœufs, mais une grande quantité de cochons noirs et d'excellens troupeaux de brebis. Les gîtes devenaient plus mal-propres, et le pain ainsi que l'eau, de plus mauvaise qualité ; mais le vin était meilleur et à meilleur prix.

Nous aperçûmes bientôt des hommes en longs chapeaux de feutre, en manteaux longs couleur de terre, les pieds enveloppés de haillons, et ayant à la main des bâtons noueux ; au lieu des jupons de couleur et des corsets élégans des Biscayennes, nous ne vîmes plus que des blouses d'un jaune gris ; à ces belles tresses dont je vous ai parlé, avaient succédé des cheveux courts, hérissés et couverts d'un bonnet de feutre,

et par dessus d'un voile noir. Les visages me paraissaient plus allongés, les traits moins beaux, mais les yeux plus brillans et plus animés. L'aisance du Biscayen et sa gaîté pétulante avaient disparu ; on n'apercevait plus que l'indigence, et des physionomies sérieuses et tristes : cependant la langue semblait prendre un caractère plus pur et un accent plus sonore. Nous traversâmes l'Ebro, et nous passâmes la nuit dans une mauvaise bourgade appelée, si je ne me trompe, *Villa nueva*.

(*Quatrième journée.*) Le chemin que nous fîmes ce jour-là, étoit assez uni ; mais on ne voyait par-tout que des landes désertes, et un sol aride et calcaire. Cependant, après une marche de quelques heures, la vallée se resserra, et nous entrâmes dans une chaîne de rochers que nous avions depuis longtems en face. C'était une partie de la *Sierra de Union.* Nous la passâmes dans l'endroit le moins large, pour la laisser à notre gauche ; ce qui abrégeait singulièrement notre route.

Les formes gigantesques de ces rochers nuds et menaçans me rappelèrent les

rochers qui bordent les lacs de glace du Montpanvert (dans les Alpes de Faucigny.) Jamais je n'aurais pensé revoir ces images au milieu de l'Espagne. Tout offre ici le tableau de la plus hideuse stérilité. Nous passâmes une gorge où d'énormes rochers s'amoncelaient sur nos têtes avec un aspect terrible; sur la pointe la plus élevée était assis un hermitage. Enfin, nous arrivâmes parmi ces rochers bouleversés à un couvent de Capucins. Les moines industrieux ont pratiqué un jardin riant sur ces demeures inhospitalières; ils ont même su y conduire un ruisseau pour arroser leurs plantations. Spectacle enchanteur qui contraste avec avantage au milieu de cette contrée déserte, et parmi tant d'objets effrayans!

L'après-dînée, nous reprîmes la plaine, qui est toute environnée de côteaux couronnés d'oliviers. Nous trouvâmes la route assez vivante; elle était remplie de moines, de femmes, voyageant sur des mulets, de charrettes attelées de bœufs, et de nombreux troupeaux de *borricos*. — Le chemin passait dans une vaste étendue de terres incultes, qu'on aurait pu changer en campagnes

pagnes fertiles. Nous arrivâmes ensuite dans une ferme, à une demi-heure de Burgos, où nous nous décidâmes de coucher cette nuit-là, à cause de l'excellent fourrage qui s'y trouve. En entrant dans la cuisine, notre attention se porta d'abord sur deux personnes assises au coin du feu. La première était un homme grand et maigre, à physionomie très-plate, et aux cheveux bouclés; l'autre, assez gros, d'un air noble et spirituel, habillé en pélerin, un crucifix attaché au col, un chapelet en guise de ceinture, et presque chauve. Le premier avait dans la figure je ne sais quoi de bas et de fier tout à la fois, comme il arrive souvent aux gens mal élevés qui cherchent à se donner des airs. Il avait le chapeau sur la tête, et chassait au loin la fumée de sa pipe avec beaucoup de gravité, en crachant orgueilleusement sur les tisons. L'autre, la tête nue, était tapi dans un coin éloigné de la cheminée, et mangeait modestement un morceau de pain sec, à quoi il joignit une petite cruche de vin qu'on lui apporta. Je reconnus bientôt le premier, à ses questions et à sa prononcia-

tion, pour un ecclésiastique français; et l'autre pour un homme comme il faut, à qui la dévotion avait fait tourner la tête.

Le prêtre français fit mine d'abord de vouloir se retirer, nous prenant pour des négocians républicains; mais, rassuré par notre conducteur, il nous adressa la parole en français. Selon lui, les puissances coalisées devaient incessamment entrer en France, et égorger au moins huit millions de républicains, pour faire rentrer les prêtres émigrés dans leurs bénéfices. Il est affreux de voir jusqu'où l'égoïsme et la rage des factions peut pousser le cœur de l'homme : on serait presque tenté de regarder la cruauté comme une portion de notre essence, et de la croire une qualité naturelle qui se développe en nous aussitôt que l'occasion et les circonstances nous en offrent les moyens.

Ce matin, enfin, nous sommes arrivés à Burgos, et nous ne quitterons cette ville qu'après-dîné. Vous trouverez ce qu'il y a à voir ici d'écrit dans plusieurs autres voyages, ainsi je vous en fais grace. Si l'on desire connaître les habitans de l'ancienne Castille, il faut les observer à Burgos ; nulle part on

ne trouve autant de gens mal vêtus, et autant de mendians dans les rues. Aussi cette ville a-t-elle, malgré son étendue, un aspect triste et inanimé. L'hospice royal passe pour très-riche ; on m'a dit que le jour seul du Vendredi-saint il distribue aux pauvres jusqu'à quinze cents boisseaux, (mesure de Dresde) de froment, en petits pains. Les autres églises, ainsi que les couvens, font les mêmes largesses, et par-là fournissent un encouragement journalier à l'oisiveté et à la paresse. Il semble que toutes les institutions qui ne suivent pas l'esprit du siècle, finissent à la fin par devenir pernicieuses ; au surplus, Burgos est tellement exposé de toute part au vent du nord, que la plus grande chaleur de l'été y est toujours modérée; mais, en récompense, les hivers y sont plus rigoureux. Effectivement, nous avons aujourd'hui un air d'automne, qui tient de l'Allemagne ; l'éloignement des côtes tempérées de la mer nous devient sensible de plus en plus.

LETTRE XXVII.

Chemin à Lerma. Pauvreté. Le mulet malade. Conjurations et eau-bénite. Chemin à Aranda. La jeune Fille sans bras. Aranda. Les dragons. Scène d'hôtellerie. Messe. Bossequillas. Tableau de misère. Venta San-Lorenzo. Chemin sur la Somosierra. Noble Gardo. Buitrago. Auberge catalonienne. San-Augustin. Différences de la Castille neuve. Chemin à San-Sebastien. Première vue de Madrid. Avenues. Rue vivante. Officiers de la Douane.

Madrid, Octobre 1797.

AVANT que je vous parle de cette capitale, il faut vous raconter comment j'y suis arrivé.

(*Cinquième journée*). La chaussée (*Caminoreale*) qui nous avait conduits si commodément jusqu'à Burgos, se termina tout d'un coup aux approches de cette ville. On entre dans une route difficile, hérissée

de pierres, et toute montueuse. Bientôt on voit Burgos dans le fond, au dessous de soi. Les terres me parurent mal cultivées; cependant il y a par-ci par-là quelques bois et quelques vignobles. Nous rencontrâmes d'assez beaux troupeaux de brebis; mais, dans toute la journée de six *Leguas*, on ne trouve d'autres habitations que deux *Ventas* pour changer les montures.

Vers le soir nous aperçûmes d'une hauteur la petite ville de *Lerma*, tout près d'une rivière, et environnée d'arbres. Du côté droit, une ceinture de bois s'étendoit à gauche, et l'on voyait les montagnes de *Guadarrama*, dorées par les derniers feux du soleil. Nous trouvâmes l'auberge extrêmement sale; cependant on nous donna des lits dans une pièce assez propre. On nous servit du pain et du vin, également mauvais, et quelques saucisses, toutes farcies de poivre. Les femmes ont toutes ici des jupons couleur de terre, garnis de larges falbalas verts, des bas noirs, et des corsets d'un rouge foncé. Dans tout le bourg, il n'y a pas une seule vître aux fenêtres, excepté à l'église et au presbytère.

Le lendemain matin, sur le point de nous mettre en route, on s'aperçut que le mulet qui me portait n'avait pas mangé, et qu'il était malade. Aussitôt longue consultation parmi tous nos *Arrieros*, qui étaient sur le point de charger leurs montures; la plupart furent d'avis de prendre du repos; mais la journée se passa sans que le mulet se rétablît. On le lava avec du vin chaud, on lui fit prendre une potion, on lui appliqua un emplâtre; rien ne fit effet. A quoi attribuer cela? Rien de plus simple, l'animal était ensorcelé.

Pour détruire le charme, on apporta une quantité d'images de saints de toute espèce, des chapelets, et un grand baquet d'eau-bénite. On traîna l'animal sous une porte-cochère; on le plaça la tête vers l'église, on le chargea d'images et de rosaires: une vieille édentée, marmotant une kyrielle d'*ave*, procéda à l'exorcisme, et l'on finit par inonder le mulet d'eau-bénite, depuis la tête jusqu'aux pieds. Effectivement, quelques heures après, l'animal commença à manger, et le lendemain il était parfaitement guéri. Vous imaginez bien que, sans

avoir la coupable témérité de mépriser l'efficacité de ce bain sacré, je pus au moins, d'après les principes de ma secte, me permettre quelques doutes. Il me parut donc assez probable, d'après plusieurs symptômes, que ce mulet avait une rétention d'urine, et que l'eau qu'on lui avait jetée avait facilité les voies et opéré sa guérison (1).

(*Sixième journée*). Entre *Lerma* et *Aranda*, terme de notre journée d'aujourd'hui, qui est de six et demi *Leguas*, nous traversâmes une belle plaine, en partie plantée de vignes. A midi, nous trouvâmes, dans un cabaret, une jeune fille sans bras, qui, avec ses pieds, tournait la broche, et faisait des cuillères de bois. Après le dîné, nous rencontrâmes une foule d'*Arrieros*, qui, en marchant, s'amusaient à disputer à qui lancerait le mieux des pierres, comme ils venaient de disputer à qui boirait le mieux. Les environs d'Aranda sont supérieurement cultivés. Nous entrâmes dans cette ville par une belle allée de peupliers.

(1) Tout le monde sait que le froid produit cet effet.

Ce bourg, assez considérable, appartient aujourd'hui au *Principe de la Paz.*

La *Posada* était remplie de dragons, qui étaient là depuis peu de jours. Les cabaretiers et les muletiers les traitaient avec beaucoup de respect, et ne les appelaient jamais autrement que *Sennores soldados* (1). Leur conversation roulait sur la campagne qu'ils venaient de faire en Roussillon : c'était un plaisir d'entendre leurs rodomontades : « Voyez-vous ce sabre? eh bien, il a embroché une demi-douzaine de Français. » Je vous rapporte celle-ci comme une des plus modérées.

Après le soupé, on dansa devant la porte le *Fandango*; le son du tambourin fit accourir une foule de jeunes filles. Dans ce tumulte, plusieurs spectateurs montèrent sur la caisse qui contenait l'orge (2) aux mulets, dont le dessus fut enfoncé sous

---

(1) « Messieurs les soldats. » Il est d'usage, en leur parlant, de les appeler simplement *Militar! quien Vm.*

(2) On donne de l'orge aux chevaux et aux mulets (*Celada*) parce que dans toute l'Espagne on ne cultive point ou très-peu d'avoine.

le poids. L'hôtesse en devint si furieuse, qu'elle s'élança, un tison à la main, contre les auteurs du dégât. On parvint enfin à l'appaiser ; mais, de ma vie, je n'entendis un si grand déluge d'injures et de menaces.

Le lendemain, jour de fête, il fallut assister à la messe au couvent des Franciscains. L'église était surchargée d'ornemens magnifiques, mais elle exhalait une odeur de cadavres insupportable. Les femmes, agenouillées sur des peaux de mouton, avaient des voiles blancs sur leurs habits gris ; les hommes étaient vêtus plus proprement qu'ailleurs ; on voyait beaucoup de chapeaux et très-peu de manteaux déchirés. Cela montrait quelque aisance ; et en effet je sus qu'Aranda avait quelques tanneries et plusieurs manufactures de laine.

(*Septième journée*). Plus nous nous approchions des montagnes, plus le tems se gâtait. Le soir, nous sentîmes un froid très-cuisant, et cependant à midi le soleil était d'une chaleur insupportable. Cette journée ne nous offrit aucun aspect agréable, ni intéressant ; la route était mau-

vaise et incommode, et les deux villages, où nous sommes passés, étaient tristes et misérables, nommément le bourg de *Bossequillas*, où nous avons couché.

En mettant le pied dans la cuisine (1), nous ne trouvâmes que des objets de misère. Auprès du feu était un grabat où, sur des feuilles de maïs, étaient deux enfans avec la petite-vérole, et couverts d'une peau de mouton; de l'autre côté, une femme nouvellement accouchée, dont le nourrisson avait aussi la petite-vérole; un autre marmot qui en sortait et qui avait perdu un de ses yeux. Le père, qui faisait le ménage avec la plus jeune de ses filles, s'était disloqué le bras. Pour comble d'infortune, l'indigence la plus extrême et un manque absolu de vivres et de ressources. Ainsi nulle propreté à attendre dans cette espèce d'hôpital, où les malades étaient réduits, pour toute nourriture, à une tisanne de mauve avec de l'oximel.

Notre malheureux hôte fit tout ce qu'on

(1) Dans les auberges d'Espagne la cuisine est le lieu où l'on se rassemble.

pouvait faire avec un bras seulement. Sa bonhommie et son obligeance ne se rallentirent pas une seule minute. Il est une certaine élévation de sentiment qu'on ne saurait qu'indiquer, mais qui m'intéressa d'abord à cet homme, je ne sais pourquoi.

(*Huitième journée*). Le lendemain matin, nous vîmes devant nous, au nord, les montagnes de *Guadarrama*, avec leurs cîmes couvertes de neige. Après une marche de trois heures et demie, nous arrivâmes au bas de cette chaîne dans la *Venta Santa-Lorenzo*, où il y avait jusqu'à un pied de neige. C'était sur le midi, mais le soleil avait très-peu de force. On ne voyait partout que chandelles de glace. Cette partie de la chaîne de Guadarrama s'appelle *la Somosierra.*

Plus nous montions, plus le froid devenait pénétrant. Le chemin était presque en entier couvert de neige. Les flancs glacés de ces rochers inaccessibles, ces abîmes bordés de sapins, ces campagnes éblouissantes par leur éclat, le morne silence qui régnait dans cette contrée, tout me rappelait l'idée des Alpes, surtout vers le Saint-Gothard.

Enfin, après deux heures et demie, nous arrivâmes au village escarpé de *Noble Gorda*, situé sur la pointe de la montagne; il y règne, neuf mois de l'année, un hiver de Sibérie. Les habitans font quelque commerce, entr'autres de cochons et de bois, ce qui les aide à subsister.

La route, qui conduit à *Somosierra*, est une des plus magnifiques de toute l'Espagne; elle a été commencée par Ferdinand VI, et achevée sous Charles III. Nous en descendîmes assez rapidement; nous trouvâmes en bas un air sensiblement plus doux, et nous arrivâmes, après une marche de deux grandes heures, à la petite ville *Buitrago*, qu'à ses tours antiques et à ses murailles on ne tarde pas à reconnaître pour une forteresse.

Le sentiment des difficultés vaincues et la jouissance de ses propres forces est très-sensible en voyageant, surtout dans les montagnes, où la nature des lieux vous la rappelle à chaque instant. Occupés de ces réflexions, nous entrâmes dans *la Posada*, où nous fûmes agréablement surpris de trouver pour hôtes des Catalans qui y avaient

apporté l'industrie, la propreté et la gaîté de leur pays. Leur physionomie, leur teint, leur costume, leurs meubles, tout les distinguait avantageusement.

Parmi la foule des voyageurs qui arrivaient de Madrid, se trouvait un chirurgien qui venait de subir son examen, et qui, ayant été admis au concours, allait prendre possession d'un emploi dans une petite ville. C'était un jeune homme qui avait étudié d'après le *nouveau plan*, et qui surtout semblait s'être formé sur les écrits de notre *Pleuck*. Je le quittai à regret le lendemain, après avoir conçu de lui beaucoup d'estime.

(*Neuvième journée*). Notre route, qui était de six *Leguas*, nous conduisit parmi des champs bien cultivés et à travers quelques villages jusqu'à *San-Augustin*, qui fut notre dernière couchée avant d'arriver à Madrid. On ne pouvait s'empêcher de s'apercevoir qu'on était en Castille, et qu'on approchait de la capitale. On remarquait plus de propreté et d'aisance; les meubles et ustensiles étaient plus distingués; la langue et les mœurs indiquaient

plus de culture ; les vivres étaient de meilleure qualité , et le discours ne roulait que sur les dernières nouvelles de Madrid. Nous en partîmes le lendemain sur les cinq heures , pour achever les six petites *Leguas* qui nous restaient encore.

(*Dixième journée*). Je trouvai le chemin plus mauvais et plus inégal que je ne m'y étais attendu , et il nous fallut encore franchir maintes collines très - escarpées. Cependant le paysage était parfaitement cultivé, et couronné dans le lointain par des forêts. Nous arrivâmes donc à *San-Sebastian*, à trois *Leguas* de Madrid. Là nous eûmes , pour ainsi dire , un avant-goût de la capitale, en voyant des maisons bien bâties et des croisées hautes et grillées. Je vis ici , pour la première fois, servir le dîné par portions, et nous pûmes nous procurer des pains au lait et des vins de liqueur , (*vinos generosos*).

Nous étions encore éloignés de presque deux *Leguas* de Madrid , lorsque d'une hauteur nous découvrîmes cette ville , avec ses tours innombrables. Plus nous approchions, plus les objets se développaient, et surtout le

nouveau château se montrait à nos regards. Toute la campagne était bien cultivée, et les blés nouveaux s'élevaient dans toute leur magnificence. Nous entrâmes dans une route superbe qui, à chaque pas, devenait plus intéressante et plus animée.

Ici, une foule de femmes qui allaient au marché sur de petites bourriques, avec leurs jupons bleus retroussés par-dessus leur tête, en guise de voiles; là, des hommes en gilets noirs sans manches, avec des réseaux verts autour de la tête et des manteaux couleur de terre, allaient deux à deux sur un seul mulet. Des dragons faisaient caracoler leurs chevaux, des *calesins* remplis de femmes, des officiers en chaise de poste, de longues files de mulets chargés de bagages, et des troupes de *boricos* à vide, se croisaient de tous côtés. Cependant, ni avenues, ni jardins, ni faubourgs ne nous annonçaient le voisinage de Madrid. Tout, excepté une seule ferme assez grande, est absolument nud aux environs de cette ville.

Lorsque nous arrivâmes à la poste de *Fuencarral*, dont le nom est écrit sur

le ceintre, dans un quarré de porcelaine, il fallut nous arrêter pour être visités. L'examen est très-rigoureux, surtout par rapport au tabac. Avant que notre tour vînt, nous vîmes visiter plus de trente paniers; cela se fait d'une manière très-singulière. Les commis de la douane ont de longues barres de fer cannelées et frottées de suif. Ils les passent en tout sens dans les paniers; s'il y a du tabac, il s'attache au suif, et c'est ainsi que se découvre la contrebande. Pour nous, nous fûmes expédiés plus vîte, parce que nous avions fait plomber nos porte-manteaux, et que nos passe-ports ne marquaient point que nous fussions commerçans. Je fus surpris de trouver à quelques pas de la poste, tout au milieu de la route, un tas de boue sur lequel était une charogne; mais bientôt l'aspect d'un grand et large chemin bordé de maisons élevées, avec une infinité de balcons, d'églises et de couvens, fixa toute mon attention.

LETTRE XXVIII.

Situation et vue de Madrid. Division et population. Architecture. Rues. Places. Tableau d'une rue vivante. De la place célèbre nommée : la Puerta del Sol. *Affiches. Vendeurs. Multitude bigarrée. Midi et après-midi. Filles. Crieurs. La soirée. Scènes détachées.*

Madrid.

MADRID est au centre de l'Espagne, et de tous côtés presque également éloignée de la mer ; c'est la plus élevée de toutes les villes espagnoles. Elle est située dans une plaine inégale, à quelque distance du *Manzanares*. Elle présente trois vues principales ; l'une du côté du chemin de *San-Sebastian*, la seconde sur les hauteurs devant la poste d'*Alcalà*, la troisième sur un côteau devant la poste de *Segovie*. Toutes les trois sont différentes, mais la dernière me semble la plus belle.

C'est de là qu'on voit la ville dans sa plus grande étendue ; à l'Est, les jardins du *Retiro*, le *Prado*, et les autres plantations qui sont au bord de la rivière ; à l'Ouest, le palais neuf, les allées qui côtoient le fleuve et quelques châteaux. On suit le cours du *Manzanares* avec ses ponts et ses canaux, et l'on distingue dans le lointain les hautes montagnes de *Guadarrama* couvertes de neige.

Madrid forme un quarré régulier, dont deux côtés regardent le fleuve et deux autres la campagne. La ville est environnée d'une muraille peu épaisse, mais assez haute et bâtie avec de la boue ; on peut en faire le tour à son aise en trois heures et demie. En tirant une ligne de la *Puerta de Fuencarral* jusqu'à celle de *Toledo*, on coupe la ville dans sa longueur et à la distance d'une heure et un quart ; Si l'on tire une autre ligne de la *Puerta de Alcalà* jusqu'à celle de *Segovie*, on partage la ville dans toute sa largeur, qui exige, pour la traverser, à-peu-près trois quarts-d'heure de marche. On compte, d'après les renseignemens les plus nou-

veaux donnés par *Lopez* (1), (mis à part la garnison, les hôpitaux et les enfans), cent trente mille neuf cent quatre-vingts habitans, sept mille cent maisons, soixante-dix-sept églises, quarante-quatre couvens d'hommes et trente-un couvens de femmes. La plupart des églises et des couvens ne sont pas isolés, mais enclavés parmi les autres édifices.

Les vieilles maisons sont presque toutes bâties en bois, mais les nouvelles en pierre de granit, qui vient de seize à dix-huit lieues de Madrid. Les anciennes maisons outrepassent rarement quatre étages, mais la plupart des nouvelles en ont jusqu'à quatre ou cinq. Les premières sont décorées de peintures qui représentent des combats de taureaux, des danseurs, etc., où l'on retrouve les anciens costumes. Les autres sont tout-à-fait simples et presque toutes peintes en jaune. Les anciennes croisées sont hautes et étroites, les balcons petits, les frontispices saillans ; dans les nouveaux édifices, c'est tout le contraire,

(1) Dans la *Geografia moderna.*

tous sont dans le goût italien ; on ne manque pas cependant d'images de saints, de crucifix et de madones.

Ce mélange d'édifices anciens et nouveaux frappe surtout dans les lieux remarquables par leur magnificence ou leur difformité. Par exemple, dans la rue d'*Alcalà*, ou près de la douane, qui est superbe, vous voyez un bâtiment vieux et mesquin, et en face des constructions maussades et sans apparence. Dans la rue de la *Conception*, on trouve plusieurs édifices superbes à côté de certaines maisons qui ressemblent à des baraques, etc. La rue d'*Alcalà*, la *Red de San-Luis*, la rue de *San-Hieronymo* sont, sans contredit, les plus belles et les plus vivantes, mais elles sont défigurées par beaucoup de vieilles fabriques ; la rue de *Toledo*, celle de *Segovie*, le *Calle mayor*, qui a des arcades basses, offrent en grande partie des constructions anciennes et peu agréables : par-ci par-là sont quelques nouveaux édifices assez réguliers. La première de ces rues a même quelques terreins incultes. La place célèbre *la Puerta del Sole*, est décorée d'un côté du grand et

magnifique bâtiment des Postes, *el Correo*: les deux autres ne représentent que des maisons dégoûtantes, dont deux même étaient étayées, et qu'on a fini par démolir. Quant à la *Plaza mayor*, dont la description se trouve par-tout, pour pouvoir l'admirer, il faut n'avoir pas vu les belles places des autres capitales. Mais, toute comparaison à part, un quarré fermé de tous côtés, qui ne présente aucune perspective, ne me semble pas fait pour embellir beaucoup une ville; au reste, comme je ne me propose pas de vous donner ici une topographie de Madrid, je vous renvoie au plan de cette capitale, que l'on trouve ici chez tous les marchands d'estampes, (1) et auquel l'ouvrage suivant sert d'explication: *Madrid à la vista, ò descripcion general compendiosa, que muestra quantos templos, fundaciones religiosas, quarteles, barrios, manzanas, calles, casas, edificios, tiendas, y*

---

(1) Il est préférable à la copie que l'on trouve dans l'ouvrage de Bourgoing, à cause des noms qui y ont été ajoutés, et d'une plus grande netteté.

operarios contiene, arreglado el dia 10 *de Diciembre de* 1797. — C'est une feuille d'impression serrée, qui contient les notions les plus récentes ; celles de *Ponz* dans ses voyages, et de *Lopez* dans sa description de la province de Madrid, sont les plus détaillées.

Jetons maintenant un coup - d'œil sur une des rues vivantes, par exemple, sur la *Red de San-Luis*; quelle foule variée! quel tintamarre ! Des femmes vêtues de noir et voilées, des hommes en longs manteaux, des porteurs d'eau, des marchands de fruits, des équipages superbes, des diligences poudreuses, de légers *calesins*, des voitures de rouliers attelées de mulets et gémissant sous leur énorme poids, une multitude d'ânes avec leurs bâts et des sonnettes au col, des troupeaux de chèvres que des paysans vont traire de porte en porte, etc.

Plus loin, des musiciens aveugles, qui chantent des *Tonadillas* (1), et des *Alguaziles* criant des arrêts de police ; une

(1) Chant populaire espagnol.

foule de porte-faix de Gallice, des processions où l'on porte des chapelets, des gardes avec un tambour en tête, et des confréries qui escortent un convoi funéraire en chantant des pseaumes; le bourdonnement des cloches de toutes les églises voisines, et enfin la procession solemnelle du *Venerabile*; les clochettes des enfans de chœur se font entendre, tout le monde s'agenouille, toutes les bouches sont muettes, tous les chapeaux bas, toutes les voitures s'arrêtent; cette masse tumultueuse semble comme pétrifiée ... deux minutes! et tout reprend le mouvement accoutumé.

Le centre de Madrid, qui sert de point de ralliement à tous les habitans et de rendez-vous général à tous les gens d'affaires, est la place dont je viens de vous parler: *la Puerta del Sol*, où aboutissent les rues les plus vivantes, la *Red de San-Luis*, la *calle mayor* et celle de *San-Hieronymo*.

Les places publiques servent dans toute l'Espagne de promenade et de lieu de rassemblement. On en trouve dans toutes les plus petites villes, même dans les vil-

lages, où elles sont ordinairement devant les églises. C'est là que l'Espagnol se délasse de ses travaux, et qu'il va se chauffer au soleil pendant l'hiver. Ceux même qui ne sortent presque jamais de la ville, ne manquent pas de s'y rendre exactement. Imaginez donc l'aspect que doit offrir à Madrid la *Puerta del Sol.*

Onze heures ont sonné ; une troupe d'officiers de la garde avec des *bandoulières* éclatantes, une foule d'ecclésiastiques en talares noirs, des dames charmantes, avec leurs voiles brodés en or, tenant par le bras leurs *Cortejos*, et une file bigarrée et enveloppée de manteaux, débouche de tous les coins de rues, pour lire des affiches, (*Noticias sueltas*). — « Aujourd'hui il y » a prône et musique chez les Franciscains : » on donnera opéra et tel autre spectacle ; » c'est demain qu'est le combat du taureau, » ou que commence la *Novenna de San-* » *Felipo.* Hier on a perdu une petite fille » au Prado, ce matin un chapelet; il y a trois » jours on a volé tel bijou : si le voleur l'a » fait par besoin, et s'il veut le faire rendre » par son confesseur, on lui promet une

» récompense honnête. Après-demain on » vendra à l'enchère un grand crucifix, « une image de la Madone et un *Naci-* » *miento* (1). Ce soir, la procession des ro- » saires se mettra en marche sur les huit » heures. »

En attendant, la place se remplit à chaque instant, au point que l'on a bien de la peine à y pénétrer. Là sont des crieurs de journaux qui vous fendent les oreilles, des gens qui louent les gazettes pour un *Quart*, des gardes wallonnes et suisses qui vous offrent des marchandises en détail, et des fiacres qui cherchent pratique ; des crieurs de vieux habits, des savetiers, d'astucieux vendeurs d'images et de cigares ; des marchands de toute espèce qui tourmentent les passans. Ici l'on voit un ingénieux *memorialista* (2) avec un cercle nombreux

---

(1) Une crèche où est l'enfant Jésus et les deux autres personnes de la Trinité, en bois, de plâtre, etc.

(2) Ecrivain public. On en trouve dans presque toutes les rues fréquentées. Leur métier est très-lucratif; presque dans toutes les expéditions, on ne reçoit pas de demandes verbales. Celui qui desire un passe-port, ne peut l'obtenir que par

autour de lui ; là on tire une pendule à la loterie , un bâteleur fait danser des singes ; plus loin l'on fait l'adjudication d'une propriété : quelques belles au minois fripon se mêlent dans la foule , tandis que des capucins à longue barbe se promènent avec gravité; ici vous êtes entouré d'une couple de chanteuses de ballades , là importuné par un mendiant ; à tout cela se joint le bruit des carrosses et des *Calesins* et de la fontaine voisine où retentissent les voix glapissantes des porteurs d'eau.

Cette place est bien plus bruyante encore les dimanches et fêtes , où la foule se précipite dans les églises des environs. Il est du bon ton de passer ces jours-là dans la place , et plus d'une belle qui n'a pas trouvé son amant dans le lieu saint,est sûre de le rencontrer ici. Les groupes s'amassent alors jusqu'aux portes des églises,et tout le monde est paré de ses plus beaux atours.

---

un mémoire, *memorialito* , qui passe par les mains de plusieurs commis de bureau, jusqu'à la signature définitive, qui est confirmée par plusieurs autres. Cette ancienne méthode multiplie les expéditionnaires et augmente beaucoup les frais.

Voilà une heure, la foule se disperse. Les porte-faix se rangent auprès des maisons, pour faire la *Siesta* ou prendre leur repas; toutes les boutiques se ferment, aux coins des rues les petits marchands couvrent leurs étalages ambulans pour s'étendre à côté sur le pavé; la place est abandonnée, les rues bruyantes se trouvent comme mortes, et rarement l'on rencontre par-ci par-là quelques passans. Mais aussitôt que vêpres sonnent, tout semble se ranimer; à quatre heures, la place se remplit de nouveau.

Voilà le moment où les beautés faciles sortent de leur retraite, et viennent se répandre de tous côtés. Alors, aucune femme honnête n'oserait aller dans Madrid, sans être accompagnée de son *Cortejo* (1) ou de sa *Duenna* (2), souvent même de tous les deux. Celles dont nous venons de parler

---

(1) « Ami de la maison, amant, compagnon. » Nous donnerons plus bas des détails à ce sujet.

(2) Autrefois une gouvernante sévère, salariée par l'époux, et souvent choisie parmi ses parentes; mais dans les mœurs actuelles, ce n'est plus qu'une femme de chambre ou une domestique.

s'affranchissent de cette servitude. Leur démarche légère et hardie, leurs jupons courts et voltigeans, dont les franges longues et transparentes laissent voir à chaque pas une jambe fine et parfaite ; ces voiles voluptueux, qui accusent leurs formes plutôt qu'ils ne les couvrent; leurs gros bouquets de fleurs, et le jeu fripon de leurs éventails, distinguent ces syrènes dangereuses. Un mot, un regard, en passant, suffisent pour assigner un rendez-vous, dont ensuite on convient plus à son aise dans une rue voisine.

Les belles de la première classe, qui tiennent encore à quelques dehors, ont ordinairement avec elles une petite fille de huit à dix ans, qui leur sert de *Duenna ;* fières de leurs charmes, elles attendent qu'on les prévienne par des hommages. Celles de la seconde, qui vont seules, ont moins de réserve ; elles sourient avec grace, et emploient tout ce que les agaceries ont de plus séduisant.

C'est alors que viennent, sur la place, les vendeurs d'eau fraîche (*Aguadores.*) — *Agua fresca! agua fresquita! Quien beve?*

quien quiere? Ahora viene de la fuente! (1) Ils portent sur leurs épaules une grande cruche de grès, attachée avec des courroies, et ils ont des gobelets dans une machine de fer-blanc. Le verre coûte un *Quarto*. Les vendeuses d'oranges : (*Naranjeras.*)-- « *Naranjas! naranjas! Dos por tres quartos! Por tres quartos dos!* » (2) Les bouquetières (*Roseras.*)—« *Tome Vm! tome Vm! Sennorito! Sennorita! Tres por un quarto! Que hermosas! que ricas! El manojo un quarto! Que hermojas io las tengo!* (3) Les fiacres (*Caleseros.*)—« *Un calesin, Sennor? Quantos assientos! Tome Vm. que Calesin y que Caballo io tengo! Vamos Sennor una vuelta! al canal, ò adonde Vm. quiera* (4).

---

(1) « De l'eau fraîche! de l'eau rafraîchie! qui veut boire? qui en veut? elle sort de la fontaine? »

(2) « Des oranges! des oranges! deux pour un quart! pour trois quarts, deux! »

(3) « Prenez-en, prenez-en, mon cher petit monsieur. Ma petite dame! comme elles sont belles! comme elles sont superbes! le bouquet un quart! qu'elles sont belles! »

(4) « Un cabriolet, monsieur? combien de places? Voyez quel cabriolet et quel cheval j'ai? Venez

Les vendeurs de gazettes : — » *Gazetta nova! gazetta nova! No tengo mas que medio dozena! quien quiere la ultima gazetta? Tome Vm. la ultima que tengo* (1). — Et enfin les mendians : — *Sennor, una limosina! Por Maria santissima! Una limosina a este pobrecito, qüe no puede gannar! Una limosina por los dolores de Maria santissima!* (2) — Peu à peu, les équipages commencent à se rendre aux théâtres et au *Prado*, et de tous côtés des voyageurs passent en carrosses sur des mulets et des *Borricos*. Enfin, le crépuscule commence, les cloches sonnent l'*Angelus*, on allume les lanternes devant les Madones, et dans les maisons, les cabaretiers et les limonadiers éclairent leurs boutiques; par-tout

---

donc, monsieur? une promenade au canal, ou par-tout où il vous plaira. »

(1) « La gazette nouvelle! je n'en ai plus qu'une douzaine! qui veut ma dernière gazette? Prenez, monsieur, voilà ma dernière. »

(2) « Une charité, monsieur! pour l'amour de la très-sainte Vierge! Une charité pour un pauvre, qui ne peut rien gagner! Une charité par les souffrances de la très-sainte Vierge. »

sont de petites tables garnies de pains au lait et de lanternes de papier. — « *Que ricos! què tiernecitos! que blanditos!* (1) Le bruit des passans, le roulement des carrosses croît à chaque instant, et la place est toute remplie de monde. Ici retentissent des guittares et des *Voleros*; là, une chanteuse entonne les vaudevilles les plus nouveaux et ses histoires de pendus; là, un vigoureux missionnaire, à couleur de cuivre, débite son sermon devant une populace contrite : c'est là qu'on se donne des rendez-vous amoureux.

Voilà maintenant la troisième classe des courtisannes en plein exercice; toutes sont sorties à l'entrée de la nuit de leur taudis; elles ont pris du courage dans quelque guinguette (*Bottelleria*), et elles s'avancent bien conditionnées sur la place. — « *Ah hijo de mi alma* », disent-elles en se jetant au col du premier venu, et en lui couvrant la bouche de baisers, « *como va? como te hallas querido? Quieres ver mi*

(1) « Comme ils sont mollets! comme ils sont frais! comme ils sont tendres! »

quartito ? Saves que tengo una camita ? No se ha visto camita semejante! » (1). Ajoutez à cela des gestes qui vous feroient rougir même dans l'obscurité. Cependant, ces filles ne manquent souvent ni d'esprit, ni de talens, et plusieurs même ont la tête meublée de vers qu'elles vous récitent. Ces scènes ont lieu au coin de la maison de la poste (*Correo*) et de la *Red de San-Luis*, jusqu'à ce que la procession du rosaire (*Rosario*,) avec ses lanternes, ou que la générale, qui vient du corps-de-garde, les écarte pour quelques momens.

---

(1) « Ah ! fils de mon ame ! comment cela va-t-il ? Que fais-tu, mon petit ? Veux-tu venir me voir ? Sais-tu que j'ai un excellent lit ? tu n'en a jamais vu de semblable. »

LETTRE

LETTRE XXIX.

Promenades de Madrid. Prado. Premier aspect. Arrosement. Equipages. Contrastes. Tableau de ceux qui se promènent en carrosse. Aspect vivant de la multitude. Angelus. La soirée. Allées du Retiro. Paseo de las Delicias. Autres promenades du côté de l'ouest de la ville. Environs en général.

Madrid.

ALLONS voir à présent les promenades de Madrid. Commençons par la plus célèbre, savoir le *Prado* (1).

Le *Prado* a environ pour trois quarts-d'heure de marche ; il est situé presque au bout de la ville, qu'il coupe dans sa longueur depuis la porte de *Recoletos* jusqu'à celle de *Atocha*. Les allées de ce *Prado* sont à leur tour coupées par les rues de

(1) Il faut prononcer, *Pra-o*, en mangeant le *d*.

San-Hieronymo, par celle *del Jardin botanico* et celle d'*Atocha*. Son entrée, près de la porte de *Recoletos* jusqu'à la rue de *Alcala*, est étroite; il n'a qu'une seule allée près de la grande route; tout au bout est une superbe fontaine, où l'on va rarement. La seconde partie, de la rue de *Alcala* jusqu'à la rue de *San-Hieronymo*, offre au milieu une large allée qui suit la route; elle est garnie de bancs, et ornée d'une fontaine antique. La troisième partie, depuis la rue de *San-Hieronymo*, est plus étroite, et n'a que deux allées de côté, qui enclavent le chemin, et une fontaine à chaque extrémité. La quatrième partie, depuis la rue *del Jardin botanico* jusqu'à la rue de *Atocha*, suit la même ligne le long du fossé, et au bout est une autre fontaine. Indépendamment de l'entrée principale qui coupe tout le *Prado*, il en est une autre du côté droit; toutes les deux sont bordées de maisons et de jardins.

La première vue du *Prado*, à commencer de la *Calle di Alcala*, est superbe; la largeur de la rue, les palais, les couvens avec leurs terrasses, et les autres édifices, tous

d'une belle architecture ; la vue qui donne sur la porte magnifique où conduit une avenue, quatre files de grands arbres touffus, de superbes fontaines de marbre ; tout cet ensemble produit un effet ravissant. On peut dire la même chose de la vue qui est du côté de la rue de *San-Hieronymo*, qui présente à son entrée un palais, un hospice magnifique et deux superbes couvens, et dans le fond le château royal de *Buen Retiro*. Le troisième aspect, du côté de la rue *del Jardin botanico*, est plus étroit, et n'a rien de remarquable. Celui de la rue de *Atocha* est extrêmement vivant, et la vue plonge dans une longue allée jusques sur le monastère de *San-Thomàs*.

L'embellissement du *Prado* est, comme on sait, l'ouvrage du comte d'Aranda. Le terrein offrait de grandes difficultés pour les plantations, on les a surmontées moyennant un arrosement artificiel, à des frais très-considérables. Pour cet effet, on a pratiqué, au milieu des arbres, de petits canaux d'un pied de largeur et autant de profondeur, qui tous les jours sont alimentés

par les fontaines. Autour de chaque arbre est une petite fosse circulaire, destinée à retenir l'eau, jusqu'à ce qu'elle monte assez haut pour s'écouler dans le canal suivant. De cette manière, les arbres qui, pour la plupart, sont des ormeaux et des châtaigniers, conservent toute leur fraîcheur.

Quatre heures sonnent; la *Siesta* est finie, on arrose les allées du *Prado*, les vendeurs d'oranges et de confitures arrivent, les loueurs de chaises disposent leurs voitures, les promeneurs se dispersent dans les allées, les carrosses y passent pour se rendre dans l'intérieur ; bientôt ils se multiplient; les dragons, commandés pour veiller au bon ordre, sont à leur poste; les files commencent à se former, et s'alongent à chaque instant : on voit bientôt les voitures s'écouler lentement par centaines, et le milieu se remplir de cavaliers qui se promènent à cheval.

Rien n'est plus intéressant que ce spectacle par sa nouveauté. C'est là que l'on trouve des équipages de toute espèce et de toute forme dans le goût le plus moderne

et le plus ancien, depuis le carrosse de parade jusqu'au fiacre le plus misérable. Cela forme un contraste très-singulier dans les détails et dans l'ensemble. Ici, c'est un élégant vis-à-vis, avec deux mulets décrépits, la tête chargée d'un licol, qui le traînent avec des cordes; plus loin, des coursiers élégans, avec des harnois à l'anglaise, tirant une lourde voiture gothique; une troupe de laquais poudrés et un cocher mal-propre, en manteau gris, les couleurs les plus ridicules dans les livrées, les peintures et les formes les plus bisarres, et la profusion la plus mesquine dans la dorure et les ornemens; en un mot, un mélange barbare et tout ce qu'il y a de plus discordant : j'ose même assurer qu'après avoir passé en revue à peu près deux cents carrosses, on n'en trouve pas dix de passables, tels qu'on les voit dans de grandes capitales d'Allemagne, par exemple, à Berlin; et que surtout on n'y voit pas vingt attelages avec des chevaux, les mulets étant ici presque généralement préférés, parce qu'ils résistent plus à la fatigue. Au reste, on voit suspendue à

chaque carrosse, entre les roues de derrière, une petite banquette peinte, qui se place sous le marche-pied aussitôt que le maître veut en descendre.

L'aspect de ceux qui se promènent en carrosse n'est pas moins intéressant. On en jouit très-distinctement, parce que les panneaux de toutes les voitures sont ôtés, ou bien remplacés par des glaces. Le voile et la *Basquina*, en un mot, tout le costume espagnol a entièrement disparu ; les dames rivalisent entr'elles en modes et en ajustemens ; elles sont toutes transformées en Grecques, et les nudités qu'excuse le climat, sont autorisées par les décisions de leurs modèles.

Quelle vivacité ! quel art ! quelle lutte pour attirer les regards, se saluer, s'observer, se faire des signes ! De jeunes filles avec leur *Duegnas*, et des belles avec leurs *Cortejos ;* de vieux *Duques* avec leur confesseur ; des nourrices avec leurs nourrissons ; des prieurs au visage joufflu, et des officiers effrontés ; de vieilles momies de *Duquesas* (duchesses) et de jeunes enfans folâtrans!.... Mais comment crayonner

un tableau mouvant qui change à chaque instant ? Ici des laquais courent exécuter les ordres de leurs maîtres; des promeneurs s'approchent des voitures, pour dire des douceurs aux dames ; des voitures quittent la file, et d'autres les remplacent ; là, un mulet se cabre et dérange toute la file ; les dragons caracolent de tous côtés ; les gens à cheval croisent la haie ; de malheureux mendians et des vendeurs de fruit poursuivent les voitures, les objets ne restent pas un seul instant dans le même état.

Les sièges qui se continuent du Jardin botanique jusqu'à l'autre bout du Prado, sont tous occupés par la foule bigarrée de spectateurs, ainsi que les chaises de l'allée principale, qui fourmille de promeneurs. Les allées latérales de *Buen Retiro* et la pelouse de l'extrémité supérieure sont pareillement couvertes de monde. Les vendeurs d'eau vont criant au milieu des allées ; les patrouilles silencieuses les suivent lentement. Les gens de pied retournent gaîment de la promenade, et tout le Prado retentit d'un bourdonnement sourd. Si les voiles des femmes et les manteaux des hommes

permettaient plus de variété, le plaisir serait complet.

Mais le crépuscule survient; les cloches sonnent *l'angelus* et tous les promeneurs demeurent comme des statues; tous les carrosses s'arrêtent immobiles. La prière est finie; les piétons reprennent de nouveau leur marche, les voitures obstruent toutes les rues. Voici l'heure des *Tertullias*, et le Prado devient moins bruyant; mais cette voluptueuse obscurité, le jeu magique des ombres de la lune, l'odeur embaumée du Jardin botanique et les sons harmonieux des guitarres, retiennent plus longtems l'étranger, jusqu'à ce qu'enfin l'épaisseur des ténèbres et le calme universel, le forcent de s'éloigner.

Il est une autre promenade dans le voisinage du *Prado*; c'est le jardin du *Retiro*, de ce palais vaste, mais peu intéressant, que tout le monde connaît. Quoique ce jardin se détériore chaque jour, il offre cependant encore assez d'agrémens: sa situation élevée, qui domine sur une partie du *Prado*, sur la ville et sur les campagnes voisines; un air pur et rafraîchissant,

de belles allées et des bosquets agréables, une grande pièce d'eau et plusieurs petits bassins, la place du Mail bien ombragée et une superbe ménagerie d'animaux exotiques, la grande fabrique de porcelaines, et les habitations des ouvriers, tout cela attire chaque soir un grand nombre de promeneurs, qui se pressent quelquefois dans les allées le long du bassin et de la place du Mail.

C'est surtout la classe distinguée qui semble affectionner ce jardin, parce qu'il y règne liberté entière de costumes, et surtout parce que les femmes sont toutes obligées de se dévoiler à l'entrée (1). On a donc le plaisir de voir ici tout à son aise le changement des modes et des habillemens. Quant aux hommes, il existe pour eux une loi qui n'a rien de gènant, c'est d'òter en entrant leur chapeau pendant quelques secondes; et les sentinelles ont coutume d'y veiller si soigneusement, qu'ils ne manquent jamais de crier à l'étranger qui

(1) D'après un ordre ancien et rigoureusement observé du comte d'Aranda.

ignore cet usage : « *Senor à la entrada se quita el sombrero* (1). »

Une troisième promenade est formée par les allées qui s'étendent de la porte de *Atocha* jusqu'au *Manzanares.* (*Paseo de las delicias*), dont l'une conduit en ligne directe sur le pont du canal jusqu'à la rivière ; l'autre détourne à droite, coupe les champs et se rejoint à la première près du canal. Les arbres bien entretenus sont hauts et touffus, et l'on a la vue d'une plaine riche et verdoyante, arrosée par une infinité de petits fossés.

Les gens distingués et le peuple fréquentent souvent cette promenade, les uns avant que d'aller en carrosse au *Prado*, les autres les jours de dimanche. Le principal but est de respirer un air plus frais. On y voit donc toujours des voitures qui attendent, tandis que les cavaliers et les dames vont se promener sur le grand pré le long du *Manzanares.* La dernière promenade, surtout le dimanche, est comme jonchée de personnes de toute espèce, qui

---

(1) « Monsieur, en entrant ici, on ôte son chapeau. »

y passent leur après-dînée à danser, à manger, à jouer au ballon, ou à d'autres jeux.

On trouve encore une allée très-agréable, avant d'arriver à la porte de *Atocha*, en tournant à gauche au bout du *Prado*. Elle conduit à un couvent de Chartreux, mais elle est un peu solitaire. Ce n'est que lorsque le nombre des carrosses est très-grand au *Prado*, que les longues files s'étendent jusques-là; et cela n'arrive que rarement.

Hors de la porte à gauche, on passe devant de superbes jardins couverts de légumes et arrosés par des pompes à chaînes; une allée épaisse et ombragée conduit le long des champs jusqu'à la porte d'*Alcalà*. La vue est douce et champêtre; on aperçoit des fermes, des moutons, des laboureurs conduisant leur charrue, et enfin la grande route remplie de passans et de voitures.

Voilà les promenades qui sont au levant; je vais maintenant vous montrer le côté du couchant, devant la porte de *Segovie*.

Avant de traverser le superbe pont, digne d'un plus beau fleuve, on peut prendre

à droite l'allée qui mène au château du *Prado*. On voit sur la gauche les taillis du Manzanares : près de là, sur la hauteur, est le nouveau château royal. Quelque différent que soit le jugement des architectes sur cette masse encore informe, tous cependant conviennent de l'effet désagréable qu'elle fait sous ce point de vue. En effet, un pan de muraille en ruines, au dessus de laquelle s'élèvent quelques maisons peu apparentes, une porte mesquine et une colline de sable mal-propre, ne semblent pas embellir beaucoup les approches d'un édifice, destiné à être le séjour des personnes du rang le plus élevé. Mais poursuivons notre route qui s'éloigne du Manzanares; le chemin est bordé des deux côtés de beaux jardins. L'aspect en est agréable et champétre. On trouve par-ci par-là des chapelles, des fermes, des guinguettes, et l'on respire l'air pur qui vient du *Guadarrama*.

Au retour, on descend dans la vallée, où coule une petite rivière dans plusieurs canaux resserrés ; ce site offre des bosquets délicieux. Au bord des canaux on voit une infinité de blanchisseuses qui ont

chacune leur place séparée, sur laquelle elles tendent en été des toiles, et tout le fond est plein de cabanes à laver et de places pour sécher. Il faudrait voir cet endroit, pour se former une idée du caquet tumultueux de cette multitude de blanchisseuses réunies.

Le derrière de cette allée, où plusieurs prairies aboutissent, sert, les dimanches et fêtes, de rendez-vous à la classe moyenne qui habite le couchant de la capitale. Toute la plaine est alors couverte de personnes qui goûtent sur le gazon, jouent au ballon, aux cartes, qui dansent des *Valeros*, etc.

A gauche de la porte de *Segovie*, on arrive bientôt à un chemin agréable : Il conduit à des champs fertiles, et donne sur les côteux bien cultivés qui se trouvent à droite au delà du Manzanares. Le chemin monte insensiblement, et l'on voit à gauche dans le fond quelques cabarets, où les soldats des régimens suisses ont coutume de se rassembler, pour y jouer à différens jeux. On y entend toutes sortes de langues : mais c'est l'allemand qui domine; le bord du chemin est rarement sans spectateurs.

Plus loin, à droite, se trouve un plus grand nombre de guinguettes. Les buveurs sont assis sur la route ou sous des berceaux ombragés de branches de sapin, où ils célèbrent gaîment le Dieu du vin. Mais bientôt on découvre de nouveau le Manzanares et les rives voisines ; puis le pont superbe de *Tolède*, et au fond les maisons de vignes, qui joignent les dernières cabanes des blanchisseuses. En allant toujours en ligne droite, on retombe au *Paseo de las Delicias*, dont je vous ai déjà donné une idée.

Par cette esquisse, vous voyez que la plupart des environs de Madrid ne sont pas si nuds et si déserts qu'ils l'étaient peut-être il y a trente ans. Aussi du côté du nord et de l'est, on voit des champs la plupart cultivés, et peu-à-peu les habitans finiront par applanir les buttes de sable et de terre calcaire qui restent encore. En pensant aux difficultés qu'un sol stérile, un climat brûlant et la pénurie des eaux occasionnent, on ne saurait trop louer le zèle et le soin que le gouvernement apporte pour embellir la capitale.

LETTRE XXX.

Climat. Variabilité. Chaleur. Mesures de précaution. Froid pendant l'hiver. Maladies régnantes. Médecins. État de la Médecine en général. Vivres. Marchés. Manière de vivre de la classe supérieure et inférieure. Prix. Pains. Eau. Porteurs d'eau en gros et en détail. Botellerias. Vin. Bierre. Cafés. Auberges. Maisons particulières. Prix.

Madrid.

LE climat de Madrid a cela de particulier, qu'il est très-variable et sujet à passer d'un extrême à l'autre. Autant la chaleur de l'été est étouffante, autant le froid est cuisant pendant l'hiver; il n'est pas rare de voir régner tour-à-tour les quatre vents dans une même matinée. Cependant en général l'air est très-léger et très-pur. Les physiciens espagnols expliquent toutes les bisarreries du climat par

la situation élevée de Madrid, son éloignement de la mer, la proximité des montagnes et la vaste étendue des plaines.

La chaleur, surtout dans la canicule, est si extrême, qu'il semble que ce soit du feu que l'on respire. Cependant dans l'intérieur des maisons, on trouve le secret de s'en garantir. Les maisons sont toutes fermées en dehors avec des persiennes et des rideaux, et en dedans avec des volets. Le plancher, fait en carreaux, est continuellement arrosé, tous les balcons sont couverts de toiles, et les portes constamment ouvertes. Au surplus, les architectes espagnols ont pour règle de construire les pièces très-hautes et très-longues, et d'y faire peu de croisées; mais, en récompense, de multiplier les portes et de les faire toujours correspondre. Quand on a plusieurs pièces, on en change selon les parties du jour; les familles moins aisées se répandent dans la cuisine, dans les corridors, à la porte de la maison, etc. On se déshabille sans façon, et personne ne se dérange de son travail. Toutes les autres occupations de la journée vont leur train ordinaire; la place, le

théâtre

le théâtre, le *Prado*, les *Tertullias*, les cabarets sont remplis comme à l'ordinaire; seulement on prolonge la *Siesta*, on boit plus souvent, et l'on veille une partie de la nuit. Il n'y a que lorsque le *Solano* règne, et que l'on respire comme un feu liquide, qu'on remarque dans les rues, même hors des heures de la *Siesta*, un plus grand calme; mais après le coucher du soleil, le tumulte n'en augmente que davantage, et tout le monde sort au grand air, pour jouir de la fraîcheur du soir. Au reste, c'est une règle, que les propriétaires arrosent les rues matin et soir.

Plus la chaleur de l'été a été grande, plus le froid de l'hiver devient sensible, quoique le thermomètre ne tombe que très-rarement à dix degrés au-dessous de la congellation; mais les murailles à demi ruinées, les pièces longues et élevées, où aucune croisée, ni aucune porte ne ferment bien, les planchers en carreaux, dont les tapis de nattes (*Esteras*) ne se réchauffent que très-faiblement; le défaut de poèles et de cheminées, mal remplacés par des brasiers (*Brasero*), toutes ces

circonstances contribuent à rendre encore plus âpres les vents glacés du Nord, qui viennent des montagnes, et qui produisent un froid humide, insupportable pour l'étranger.

La nature du climat produit plusieurs épidémies ; les fièvres, surtout putrides, la phtysie et les coliques sont les plus communes. Les changemens brusques de l'atmosphère et l'air vif et pénétrant, imprégné en été de parties sablonneuses, en sont les causes les plus prochaines. La colique, (*el colico de Madrid*) est un accident très-dangereux qui, à ce que l'on dit ici, ne peut être bien traité que par les médecins du pays. Je n'en ai pas été attaqué ; mais les symptômes de cette maladie, ainsi que son traitement, me semblent indiquer qu'elle tient au système nerveux.

On compte à Madrid *dix-huit* hôpitaux, dont on a décrit en détail les avantages et l'administration. Ce qu'on ne connaît pas, c'est le nombre de médecins, que l'almanach royal porte à cent quarante-cinq. On peut imaginer combien d'empi-

riques doivent se trouver dans cette foule ; mais, depuis que le Protomédicat, qui a l'avantage de compter parmi ses membres des hommes tels que *D. Luis Ortega*, a rendu l'examen (concours) plus difficile, on peut espérer, chaque année, des résultats plus heureux dans cette partie de la police civile.

Jusqu'à présent on a toujours donné la préférence aux médecins anglais et allemands. Un Irlandais, *O-Scalan*, par exemple, est le premier qui ait fait connaître l'inoculation en Espagne (1), et les médecins attachés aux divers ambassadeurs, ont trouvé, en exerçant leur art, autant de bénéfice que d'honneur. Cependant, chaque *Decennium* voit augmenter, en Espagne, le nombre des habiles médecins, et c'est surtout l'université de Valence qui a la gloire de former les plus distingués.

Ces progrès auront surtout une influence marquée sur le traitement des maladies vénériennes. Ce n'est que depuis peu qu'on

---

(1) Par sa « *Pratica moderna de la inoculation.* »

a commencé à faire usage des méthodes étrangères, et déjà la pratique en est devenue plus générale, graces à l'instruction publique qui s'améliore de jour en jour. L'humanité souffrante doit même à deux botanistes espagnols la découverte de deux spécifiques tirés du règne végétal, et qui sont aujourd'hui connus aussi en Allemagne (1).

La chirurgie s'est pareillement ressentie des changemens heureux qu'ont produit les dix dernières années. On lit dans les papiers publics les rapports d'une foule d'opérations heureuses, dont les descriptions indiquent au moins des praticiens qui savent juger de la difficulté des cas, appliquer les remèdes convenables, et imiter les français leurs maîtres. Un des plus habiles oculistes de cette ville, est *Donna Victoria Feliz*, célèbre par une foule d'opérations aussi heureuses que difficiles.

L'objet dont je viens de vous parler

---

(1) L'*Agave* et *Begonia*. On possède cet ouvrage en allemand, dans une traduction faite de l'italien, et qui est, si je ne me trompe du *D. Kreuchauf*.

me porte naturellement à vous dire quelques mots des alimens et des comestibles en général.

Le marché d'une ville et les denrées qu'on y vend, donnent, à plusieurs égards, la mesure du luxe qui y règne. Si, dans les petites villes de province, le pain, la chair, le poisson, les légumes et les fruits forment la principale consommation, on trouve réunis dans la capitale toutes les jouissances de la gourmandise, et les produits de toute l'Espagne entassés sur un seul point. Le marché de Madrid est la *Plaza Mayor* dont nous avons parlé. S'il ne peut être comparé au marché de *Cowentgarden* à Londres, il est cependant assez considérable pour Madrid; et l'abondance de comestibles de toute espèce qu'on trouve en partie sous les arcades, et en partie sur la place même, répond à l'importance d'une capitale. A son entrée, on voit affichées deux grandes feuilles *in-folio*, dont l'une contient la taxe du poisson, et l'autre celle des autres denrées, distribuées d'après certaines règles. Ces deux feuilles se renouvellent de samedi en samedi, quoique

l'utilité d'une pareille institution soit encore assez problématique.

Dans la dernière classe, la manière de vivre de l'Espagnol est extrêmement simple ; ses mêts sont presque tous les jours les mêmes, et il met très-peu de variation dans sa nourriture : du bouilli ou du rôti, des poissons cuits ou frits, des légumes secs ou frais, des œufs, des oignons, forment son repas ordinaire, et le petit peuple de Madrid ne connaît guère d'autre assaisonnement que le poivre d'Inde. Les personnes d'un rang plus élevé ne restent pas moins fidèles à leurs mêts nationaux ; mais elles y joignent, à l'aide de cuisiniers français, les raffinemens de la gourmandise moderne. C'est pour ces tables distinguées que la *Plaza Mayor* fournit les faisans de l'Arragon, le *Vesugo* frais de Biscaye, envoyé dans la glace ; les pommes de Grenade, de Valence, et les melons d'eau de l'Andalousie.

Les vivres ordinaires ne sont pas absolument chers : par exemple, la livre de bœuf (1) coûte onze ou douze sols ; la livre

(1) Proprement de la vache, mais d'un goût

du meilleur pain vingt-un deniers, la douzaine d'œufs vingt sols, etc. Les légumes et les citrons sont quelquefois à si bon marché, que pour quatre sols, quatre personnes peuvent faire un repas; les citrons sont à un sol la pièce. L'usage en Espagne est que les hommes, et non les femmes, aillent au marché; on ne peut même, dans la classe inférieure, charger les autres de ce soin, sans encourir le reproche d'une mauvaise économie.

A Madrid, le pain et l'eau sont excellens. Il y a différentes sortes de pain; le plus fin se nomme *Pan candial*, et se cuit à la livre et à la demi-livre, sous la forme de petites couronnes (*cercles*) ou de chapeaux quarrés; mais, tout blanc et tout agréable qu'il est au goût, il ne laisse pas de charger beaucoup les estomacs qui n'y sont pas accoutumés, parce que sa pâte se pétrit de nouveau avec de la farine sèche, pour le rendre plus blanc. On cuit donc pour les amateurs une seconde sorte de pain (*Pan*

---

excellent, parce que jamais on ne trait les vaches. On emploie les bœufs aux travaux champêtres.

Frances), qui tient le milieu entre le *Pan candial* et le pain français proprement dit, mais qui surpasse de beaucoup ce dernier en blancheur. Outre celui-ci, il y en a encore de trois autres sortes, qui servent aux besoins de toutes les classes.

Quant à l'eau, elle vient du *Guadarrama*, d'où on l'apporte à Madrid sur du sable et du gravier. Elle a toutes les bonnes qualités de l'eau des montagnes. Nos pompes et nos réservoirs sont entièrement inconnus ici; on ne voit que de grands arbres creusés, garnis de plusieurs robinets qui aboutissent dans un bassin. Ce n'est que dans un très-petit nombre de maisons particulières que se trouvent des tuyaux. L'usage d'envoyer chercher l'eau par les domestiques n'est pas connu à Madrid; il en résulte un commerce d'eau qui mérite quelque attention.

Ce petit trafic est entièrement dans les mains des *Gallegos* (1), ou des Galliciens,

---

(1) Les *Gallegos* sont en partie des porteurs d'eau et en partie des porte-faix, (comme les Auvergnats à Paris;) les *Asturianos* sont ordinairement cochers et laquais.

qui sont les vendeurs d'eau tant en gros qu'en détail ; ils forment une corporation particulière, qui se partage les quartiers, les rues et les maisons; de manière que les pratiques de chacun des individus qui la composent sont pour lui une propriété qu'il peut laisser en héritage à ses enfans, ou vendre à un autre *Gallego*, mais jamais à un étranger. Le métier que font ces gens est très-pénible, mais en même tems si avantageux, que la plupart, après quelques années, retournent avec des sommes assez considérables dans leur patrie, et vendent leur place cinquante à soixante piastres. Ils reçoivent, dans chaque maison où ils apportent journellement un tonneau d'eau (1), une piastre par mois; pour deux, le double, etc., et chacun fournit à peu près dix à douze maisons. On les voit donc, en été, à toute heure à la fontaine, où, pour avoir plus ou moins vite leur charge, ils en viennent souvent aux coups. On se sert aussi de ces *Aquadores*, pour pourvoyeurs, lorsque le chef de la maison, par

---

(1) A peu près quatre grandes pintes d'eau.

état, ne peut pas remplir lui-même cette fonction, et qu'il n'est pas assez riche pour avoir un domestique. On n'a à craindre d'eux aucune infidélité, tous les prix étant fixés comme nous l'avons dit. Au reste, cette corporation paie annuellement une imposition pour l'entretien des pompes.

Il y a dans ce genre une seconde classe, savoir, les vendeurs d'eau en détail. Ceux-ci se répandent de toutes parts dans la ville, et ne forment point de corporation distincte. Ils parcourent les rues avec de grandes cruches sur la tête, et tout le monde est libre d'exercer cette profession. Ainsi, un pauvre savetier, surtout dans l'été, se contente de travailler le matin, et l'après-midi il va vendre de l'eau. Ils portent leurs verres dans de petites machines de fer-blanc ou dans des paniers. Le prix du verre est fixé à trois deniers; et ils peuvent pendant les chaleurs, gagner à ce métier leurs seize à vingt sols par jour.

Le vin qu'on boit ordinairement à Madrid, est le *Vino de la Mancha*, surtout celui *Valdepennas* et de *Manzanares*. La pinte qui dans la *Mancha*, se paie tout au plus dix-huit

deniers, revient à Madrid, à cause des droits d'entrée, à quarante-quatre. Comme l'on sait, le vin en Espagne se conserve partout, non point en tonneaux ni en bouteilles, mais dans des outres faites de peaux de bouc (*Pellejos*), et il perd souvent de sa force dans le passage d'un vase à l'autre; sans compter le goût de goudron qu'il contracte toujours dans les outres nouvelles, à moins de prendre les plus grandes précautions. Cependant, on le vend pur et sans apprêts; l'art de le falsifier étant encore inconnu aux marchands de vin de ce pays.

Leurs *Bottellerias*, ou cabarets, sont très-fréquentés, surtout par les gens du commun, qui ne prennent jamais de vin que par *Copas*, c'est-à-dire, par quart de chopine, s'imaginant par-là multiplier leurs jouissances. Lors même, qu'ils font de plus copieuses libations, ils conservent toujours l'usage des petites portions; et par la fréquente répétition de ces petites mesures, qui vont souvent jusqu'à douze *copas*, ils donnent aux marchands de vin un profit plus considérable.

On a du vin *de la Mancha* rouge et blanc. Le premier est d'une odeur aromatique très-agréable, et d'une couleur superbe de rubis, et fort capiteux. Il est encore plus délicat que le vin de Bourgogne; mais il s'évapore aisément, et échauffe beaucoup ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cependant, les Espagnols, tout en le buvant, fument sans difficulté leurs cigares. Le vin blanc, quant à la couleur, ressemble parfaitement au Champagne; il est un tant soit peu âpre, mais moins fort et meilleur marché que le rouge. On l'envoie dans des paniers en Angleterre et en Amérique.

On trouve encore à Madrid des vins de liqueur (*Vinos generosos*) dans les magasins où se vendent les vins fins. Quand on veut boire du *Malaga*, du *Xeres*, des vins de *Canarie*, de *Madère*, etc., purs et sans mélange, c'est là qu'il faut s'adresser. Dans d'autres *Bottellerias*, on trouve aussi de la bierre de *San-André*, qui est une faible imitation du *Porter* des Anglais, à raison de dix-huit sols la bouteille; elle est brassée par un Anglais, qui s'est établi dans un

port septentrional de l'Espagne, et qui, pour obtenir le privilège, s'est fait catholique. On dit que son entreprise a été facilitée par des envois très-considérables en Amérique. Quant aux cafés, ou plutôt aux magasins de café, il y en a plusieurs à Madrid; mais à peine méritent-ils qu'on en fasse mention. Le meilleur que l'on prend est à la *Fontana d'oro* (la Fontaine d'or.) On y trouve au moins une gazette (*el Diario*) de Madrid, et les pratiques connues peuvent aussi s'y procurer la gazette de Londres. La nation, en général, paraît peu goûter ces espèces de rassemblemens.

Quant aux auberges bien montées, il n'y en a guère qu'une seule, la *Croix de Maltha* (*Cruz de Maltha*), dans la rue d'*Alcalà*, qui ne laisse rien à desirer, si ce n'est un plus grand local. Elle offre en même tems la meilleure *Fonda*, c'est-à-dire, le plus fameux *restaurateur* de Madrid. Il y a une foule d'autres *Posadas*, mais où l'on ne dîne guère ordinairement. Presque toutes les rues offrent d'autres petites *Fondas*; où la société n'est pas toujours des meilleures; étant composée de mu-

letiers, de petits revendeurs, de soldats, etc. Cependant, toutes les classes y trouvent de quoi satisfaire à leurs besoins ; de même il y a des maisons où l'on se borne à louer des lits. « *Aqui se alquilar camas* ! » (1) est écrit en lettres d'or sur une large enseigne. Le prix d'un lit mauvais et sale, sans fournir de chandelle, est de deux sols par nuit ; avec de la chandelle et des draps blancs, huit sols ; et ainsi du reste, d'après une taxe graduelle, jusqu'à seize et à vingt-quatre sols.

Le séjour, dans une auberge aussi grande que la *Croix de Malthe*, étant très-cher, il deviendrait à la longue trop coûteux pour beaucoup de voyageurs ; je leur conseille de prendre un logis dans des maisons particulières, dont on trouve chaque jour une foule d'annonces dans le journal de Madrid. « *un matrimonio busca un hosped* » (un ménage demande un pensionnaire.) Ainsi, l'on trouve mille occasions de se mettre en pension. On paie alors pour une chambre garnie, avec une alcove (*Sala con*

(1) Ici se louent des lits.

Alcova), treize à quatorze réaux (1) par jour, y compris le déjeûner et le souper. On ne saurait trop recommander ce parti à tous les étrangers qui desirent se familiariser avec la langue du pays, connaître plus particulièrement les mœurs et les usages de la classe moyenne des habitans, et se procurer en même tems mille autres avantages sociaux. Le loyer ne va guère qu'à cinq réaux par jour.

(1) On peut porter le réal à 5 et 6 sols.

LETTRE XXXI.

Dames espagnoles. Leur caractère en général. Leur figure. Développemens plus particuliers de leur caractère. Mélange de religion et de libertinage. Défaut de délicatesse sur ce qui tient à la volupté. Rapports d'un amant. Mariages. Cortejos. Vie domestique. Esprit de vengeance. Exemple. Habillement. Basquina et Mantilla. Coëffures. Bas et souliers.

Madrid.

Si les hommes se distinguent ici par le caractère, les femmes se distinguent par le tempérament. Je vais vous parler des Espagnoles.

Un entêtement fanatique pour le système religieux de leur pays, un orgueil qui veut tout courber sous son empire, une bisarrerie qui ne connaît d'autres lois que les siennes, une passion pour la vengeance à qui rien n'est

n'est sacré, et un penchant effréné pour la volupté, voilà des qualités peu aimables; mais tout cela est compensé par une fidélité et un attachement à toute épreuve, par la force d'ame, par un héroïsme poussé au plus haut degré. Toutes leurs sensations sont violentes, mais elles ont un caractère d'énergie et de sublimité qui vous entraîne en dépit de vous.

La physionomie d'une Espagnole porte l'empreinte de sa sensibilité. Sa taille svelte, sa démarche majestueuse, sa voix sonore, son œil noir et brillant, la vivacité de ses gestes, en un mot, tout le jeu de sa figure annonce la trempe de son ame. Ses charmes précoces se développent de bonne heure, pour se faner très-rapidement. Le climat, les alimens échauffans, l'excès dans les plaisirs, tout y contribue. A quarante ans, une Espagnole semble avoir le double de son âge, et tout son extérieur décèle son épuisement et une vieillesse prématurée. Elles ont presque toutes la lèvre supérieure velue. Cette particularité indique la force de leur tempérament; mais elle a je ne sais quoi de désagréable, qui les oblige de re-

courir aux *Velleras*, dont le métier est d'épiler. Elles ont aussi presque toutes les dents gâtées par l'usage immodéré des *Dulces* ou sucreries.

Une Espagnole tient sincèrement et irrévocablement à ses idées religieuses : sa tendre vénération pour la Madone, son attachement à son patron, peuvent occuper son cœur enfantin, la pompe des cérémonies amuse ses sens encore novices; mais ces pieuses illusions, cet enthousiasme mystique et ses saints attendrissemens, ouvrent son ame à l'amour. Aimer un saint, c'est déjà reconnaître son sexe. Ainsi, la volupté et la dévotion sont, depuis l'âge de seize ans, les occupations les plus importantes d'une Espagnole, et c'est sous ce point de vue que l'on peut expliquer les contradictions de sa conduite, et ses alternatives continuelles de pénitences et de désordres, ainsi que l'influence physique des prêtres sur elle.

Partagée entre les devoirs religieux et les plaisirs des sens, l'Espagnole semble être en guerre continuelle entre sa conscience et son tempérament. Mais en dépit des contraintes, la nature l'emporte à la longue

sur la rigueur des principes, et l'on finit par se tranquilliser, moyennant la possibilité d'expier une jouissance avec une messe ou une prière. Ainsi, il n'est pas rare ici de voir une belle s'arracher des bras de l'amour, pour aller s'agenouiller devant une Madone, et, réconciliée par cette dévotion, courir de nouveau s'abandonner à la volupté.

Une Espagnole n'est rien moins que délicate dans ce qui concerne les sens. Avec une imagination fougueuse et des desirs brûlans, elle ignore les charmes et l'illusion que le sexe emprunte de la délicatesse : ainsi, les expressions les plus libres et les regards les plus lascifs, n'ont rien qui puisse la faire rougir. Ce qui effaroucherait la chaste pudeur d'une Allemande ou d'une Anglaise, paraît tout simple et tout naturel à une Espagnole ; et elle se livre sans aucune réserve aux images licencieuses que l'autre oserait à peine s'avouer à elle-même.

On serait cependant trompé, si l'on allait fonder sur ces observations le succès de certaines vues. L'Espagnole s'explique là

dessus avec une liberté mâle; ses lèvres, ses yeux, ses oreilles n'ont rien de chaste, mais son orgueil lui défend d'aller plus loin. Une entreprise de la part d'un homme à cet égard, marquerait de la supériorité, mais c'est elle qui veut dominer. Toute espèce d'avance serait rejetée avec dédain. Elle ne veut pas être choisie; c'est elle qui veut choisir ; c'est elle qui se charge du rôle de l'homme ; elle ne lui laisse que le soin de lui complaire, en s'abandonnant tout entier à ses desirs. Voilà pourquoi l'homme timide et froid fait souvent plus de fortune auprès d'elle que l'amant le plus entreprenant et le plus passionné. Son despotisme veut forcer le premier à rendre hommage à ses charmes, car son orgueil l'a désigné pour son esclave. Plus il semble indifférent, plus elle montre d'ardeur; plus il l'évite, plus elle le cherche; on dirait qu'elle l'aime, mais elle ne veut qu'en être aimée; elle a l'air de se livrer à lui, mais elle ne pense qu'à le réduire sous ses lois.

Au reste, l'Espagnole est fidelle et constante. L'énergie de son caractère la préserve de légèreté, et son orgueil de bassesse.

Elle est susceptible des sentimens les plus élevés, des sacrifices les plus nobles, des actions les plus généreuses; mais il faut en chercher la source, moins dans son attachement pour l'objet aimé, que dans la haute idée qu'elle a d'elle-même. Elle envisage un amant comme son bien et sa propriété ; elle a pour lui toutes les complaisances qu'elle aurait pour elle-même, et elle en exige en retour le dévouement le plus complet.

Rien de si onéreux que la gène attachée au titre d'amant; c'est une série non interrompue d'attentions et de soins minutieux. Enchaîné au bras de sa belle, il faut qu'il la suive par-tout comme son ombre. Au *Prado*, à la messe, au théâtre, au confessionnal , jamais il ne doit la quitter; le poids de ses affaires de tout genre, repose sur lui. Jamais , et surtout les fètes , il n'oserait l'aborder les mains vides. Le desir le moins prononcé, le caprice le plus indécis , est un ordre pour lui; et le respect le plus inviolable pour ses fantaisies , l'humeur la plus égale et la plus soumise , sont des devoirs sacrés : en un mot, il est

en tout l'agent passif de sa belle, dont la fougueuse imagination lui commande souvent l'impossible, avec l'égoïsme le plus impatient.

Voilà les Espagnoles en général. Nous allons à présent les considérer sous le rapport du mariage.

Cet engagement se forme d'après une apparence d'inclination réciproque ou souvent de pures convenances, et la bénédiction nuptiale le rend indissoluble. L'époux qui semblait être le très-humble esclave de sa belle, se change tout-à-coup en maître le jour de ses noces. Mais tandis qu'il s'efforce de revendiquer ses droits oubliés, son épouse défend les siens avec d'autant plus d'obstination; et dans le moment où il cherche à la dépouiller de son autorité, c'est alors qu'elle augmente ses prétentions. Ainsi le mariage devient une source d'hostilités perpétuelles qui nourrissent la désunion parmi les époux; et voilà la cause principale qui perpétue l'usage du *Cortejat.*

Le nom de *Cortejo* exprime en général un amant, mais plus particulièrement celui d'une femme mariée. Très-sou-

vent cet amant n'en a que le titre, et l'on pourrait lui donner plus convenablement celui *d'ami de la maison*, ou de *complaisant*, sur lequel reposent tous les soins dont nous avons parlé plus haut. Mais comment concilier cet usage avec l'ancienne jalousie des Espagnols envers leurs femmes ? et a-t-on quelques notions précises sur son origine ? Je ne puis répondre ni à l'une, ni à l'autre de ces deux questions ; mais je remarquerai que les *Cortejos* se trouvent rarement dans la classe moyenne du peuple, et presque jamais dans la dernière ; que souvent ils ne servent que pour l'étiquette, mais que plus souvent encore ils jouissent de tous les privilèges du mari. Au reste, cette espèce d'intimité tient à des lois si rigoureuses, que les deux parties s'isolent en quelque sorte des autres individus de leur sexe, et regardent la moindre prise au soupçon comme une faute impardon nable. Mais si, d'un côté, une dame surveille son *Cortejo* avec la plus extrême jalousie, en récompense elle use envers lui des égards les plus sévères : toutes celles qui sont dans ce cas ne répondent aux avances des étran-

gers indiscrets, ou mal instruits des usages du pays, que par un silence méprisant ou par un orgueilleux dédain. Aussi, dans toutes les *Tertullias*, on place toujours les *Cortejos* à côté de leurs dames, et l'on ne saurait disconvenir que cette loi gênante et servile ne contribue infiniment à donner aux sociétés un air froid et monotone.

En parlant de la multiplicité des mauvais mariages chez les Espagnols, je ne prétends cependant pas exclure toute exception contraire. Mais pour peu qu'on porte ici un œil attentif dans l'intérieur des ménages, on se convaincra facilement que les bons mariages, rares par-tout, le sont davantage encore en ce pays. En effet, où les Espagnoles prendraient-elles la véritable instruction qui convient aux femmes, c'est-à-dire, des idées justes sur leur destination et leurs devoirs? Toute leur éducation se réduit à connaître le système des dogmes et des cérémonies auxquels on donne le nom de religion; à cultiver quelques talens extérieurs, comme la danse, la guitarre ou la broderie. Le mariage devient pour elles un état de plaisir et d'oisiveté. C'est sur le mari que retombe

tout le soin du ménage et des achats. Il est très-rare, dans la première et la moyenne classe, de voir des mères qui allaitent leurs enfans. Tous les journaux des grandes villes, telles que Madrid, Cadix, Malaga, Valence, Barcelone, etc., sont remplis de demandes et d'annonces de nourrices. On y met souvent la condition expresse d'emporter le nourrisson (1).

Il est vrai qu'autrefois les femmes étaient en Espagne dans le plus cruel esclavage, au point que, depuis la civilisation générale, la jalousie espagnole avait passé en proverbe: mais avec le tems, les mœurs de cette contrée, allant d'un extrême à l'autre, sont presque devenues plus libres que par-tout ailleurs. Les femmes y font et reçoivent les visites, composent à leur gré leurs *Tertullias;* vont aux fêtes publiques sans consulter leurs maris; dépensent le revenu de leur dot comme il leur plaît, et se font donner en outre une certaine quantité d'ajustemens

---

(1) Cette coutume qui règne aussi en France, est inconnue dans la patrie de l'auteur de ce voyage. *Note du traducteur.*

qui entrent dans leurs conventions. En un mot, les Espagnoles savent non-seulement user de leurs droits, mais elles font encore valoir leurs prétentions dans toute leur rigueur. Il règne parmi elles un esprit de corps, au moyen duquel la moindre atteinte contre l'usage commun, est repoussée comme une entreprise et une injure faite à la majorité.

Ces mariages, mal assortis, produisent quelquefois les vengeances les plus terribles. Un des exemples les plus récens, et qui eut lieu pendant mon séjour à Madrid, est le suivant.

Dona Antonia, femme charmante d'environ vingt-neuf ans tout au plus, était mariée à un négociant d'un caractère doux, mais capricieux et d'une constitution faible. Elle avait toujours vécu très-retirée lorsqu'un jeune homme de Valence, qui venait étudier en droit à Madrid, fut recommandé à son mari et eut accès chez elle. Son extérieur plut à *Antonia*, et lui valut sa faveur et tous les droits qui y sont attachés. Mais le mari s'aperçut de leur liaison, et, par des offres et des moyens honnêtes, il réussit à éconduire le jeune

homme, sans qu'il fût possible à *Antonia* de s'y opposer.

Cependant les lettres d'*Antonia* suivirent par-tout son amant, et l'amour et la vengeance les rendirent si éloquentes, que le jeune homme, après quelques mois, manqua à sa parole et revint secrètement à Madrid. Alors il recommença à la voir dans une maison particulière, et chaque jour sa passion devint plus forte. Enfin, le moment arriva où *Antonia* crut pouvoir lui révéler le dessein qu'elle avait formé depuis longtems. Elle lui proposa d'assassiner son mari, et lui offrit, à cette condition, sa main et sa fortune. *Juan* frémit d'horreur à ces paroles; il la pria de renoncer à cette idée, en lui faisant envisager les suites terribles d'un si noir attentat, auquel il se refusa absolument. D'abord elle lui témoigna le plus froid mépris, puis se livra à tout ce que le désespoir a de plus extrême. Elle employa tour à tour les menaces, les prières et les imprécations; enfin, elle mit en usage tout ce que la vengeance, la haine, la ruse et l'amour purent lui suggérer. *D. Juan* céda enfin; il consentit, et la mort

du mari fut résolue. Ils s'occupaient des moyens de l'effectuer, quand la circonstance suivante vint en presser l'exécution.

Antonia avait fait présent à *Don Juan* d'une de ses montres. Son mari s'aperçut qu'elle manquait. Pour lui donner le change, Antonia accusa la cuisinière de l'avoir volée, et la renvoya sous ce prétexte. Le négociant l'ayant rencontré par hasard, lui reprocha sa conduite. Cette femme, pour se justifier, finit par lui révéler tout le secret. Il l'amène chez lui, la fait cacher dans une alcove, appelle sa femme, et fait tomber la conversation sur le prétendu vol. On devine le reste. Maintenant tout est perdu. La mort seule de son mari peut la sauver. Le chagrin que le négociant ressentait de l'infidélité de son épouse, lui avait donné la fièvre, et il avait été forcé de se mettre au lit. On décida d'envoyer le dimanche suivant tous les domestiques hors de la maison, et de laisser seul le malade. L'ouverture de la porte du balcon était le signal dont on était convenu. Le tout fut exécuté. Un poignard à la main, l'amant se glissa dans l'appartement ; il se jeta sur le malade, lui porta plusieurs

coups dans la poitrine , et s'échappa. L'infortuné ayant appelé au secours , une jeune fille , qui était auprès de sa tante Antonia , l'entendit. Le bruit que fit *Don Juan* en s'enfuyant , attire de nouveau son attention; elle court à l'appartement de son oncle, qu'elle trouve nageant dans son sang, et appelle aussitôt Antonia. On imagine bien que celle-ci ne manqua pas de crier au secours et de feindre le plus grand désespoir. Cependant le jeune homme avait gagné la porte de Tolède et allait quitter la ville , lorsqu'il s'aperçoit qu'il est sans argent. Il revient sur ses pas , et retourne chez lui pour en chercher. Préoccupé de l'embarras où il se figure celle qu'il aimait, il se rend chez une de ses amies, pour attendre de ses nouvelles.

Deux jours s'écoulèrent, et le bruit de cet assassinat se répandit dans tout Madrid. Dans cet intervalle, la personne qui était dans le secret de leur liaison, le révéla à son confesseur, qui lui conseilla d'aller en instruire l'*Alcade mayor*. Le soupçon fut confirmé par une lettre interceptée, et les coupables furent arrêtés. *Don Juan* avoua

aussitôt; et Antonia, qui avait commencé par nier son crime, fut convaincue. Le procès dura quatre mois, au bout desquels on les condamna au dernier supplice. Toutes les instances et les offres les plus considérables furent inutiles. D'abord Antonia se mit en fureur, quand elle apprit que son amant avait avoué. Elle l'accabla de reproches et d'injures; mais dans les derniers instans, son amour sembla renaître avec une nouvelle ardeur. Quand on lui lut sa sentence : « *Y Don Juan tendra la misma suerta?* » (1) demanda-t-elle : on lui répondit qu'oui. (2) *Pues, Sennores la siento mucho mas que la mia*..... et elle s'évanouit.

Cependant arriva le jour de l'exécution. On avait dressé un échafaud sur la *Plaza Mayor*. Après avoir communié dans la chapelle des Dominicains, les deux patiens furent conduits au supplice par la confrairie *del Refugio*. Ils étaient tous les deux habillés de noir. Antonia pleurait. Elle

(1) « Et D. Juan aura le même sort? »

(2) « Eh bien, messieurs, je m'en afflige beaucoup plus que du mien.

voulut embrasser son amant pour la dernière fois, mais il détourna brusquement la tête, jusqu'à ce que le confesseur vînt à bout de les réconcilier. Elle avait demandé en grace d'être étranglée la première, mais la sentence portait que les deux exécutions auraient lieu au même instant. Ils étaient tous les deux sur un siège séparé. Juan s'évanouit au moment où on lui passa la corde. Mais Antonia s'assit avec beaucoup de décence, en jetant les yeux sur son amant. Ils furent expédiés en une minute. (1)

Suivant l'usage, les cadavres restèrent exposés dans le même état, jusqu'au coucher du soleil. Douze cierges de cire jaune brûlaient auprès sur des guéridons noirs, et quelques valets de l'exécuteur faisaient la garde. Toute la place, depuis quatre heures du matin, fourmillait de monde, et ne dé-

(1) Pour entendre ceci, on doit savoir qu'il y a une différence en Espagne entre être *étranglé* (dar garotes) et être *pendu* (ahorcar); dans le premier supplice on se sert d'une roue qui fait tourner une corde à travers un poteau, devant lequel est assis le criminel

semplit pas de tout le jour. Les observations et les jugemens qu'on y entendait, portaient tous le caractère de la nation. Comme les cadavres avaient la figure noire, à cause du sang qui y avait reflué dans la suffocation, on attribuait naturellement cet effet à la violence que le diable avait faite à leur ame. On comparait l'une et l'autre figure. Les hommes excusaient Juan; les femmes, de leur côté, prenaient la défense d'Antonia. Le grand nombre s'apitoyait sur leur sort. Voilà probablement ce qui engagea quelques jours après un curé à dire au prône : *Qu'il savait de science certaine que Madrid renfermait des milliers de femmes dont la moitié s'était rendue coupable de semblables attentats, et dont l'autre en méditait l'exécution.* Je veux croire que, dans son zèle, le pieux pasteur avait un peu exagéré; mais il est sûr que d'après leurs mœurs, les Espagnoles ne sont que trop portées à se défaire de leurs maris par le poison ou par toute autre voie. Mais laissons ces idées lugubres, et disons quelque chose des habillemens.

L'habillement national est différent de

l'habillement

l'habillement privé, auquel il ne sert en quelque sorte que d'enveloppe. Il consiste, pour les femmes, en une jupe (*Basquina*) et une espèce de voile appelé *Mantilla*. La première est absolument noire, ou d'un noir rougeâtre (*morena*); l'autre est blanc ou noir, et dans les petits endroits quelquefois rouge ou vert. Les *Basquinas*, ou jupes, sont ordinairement de velours ou de soie moirée, garnies de falbalas simples, doubles ou triples très-larges, et ornées de houpes de soie. Elles sont ouvertes pardevant, et nouées avec des rubans, et ne se ferment que par le bas. Les *Mantillas*, ou voiles, faits avec du casimir de Silésie, de Saxe ou d'Angleterre, sont ordinairement garnis de broderies ou de falbalas dentelés, surtout les noirs, dont on fait usage en hiver. Ils s'attachent à un bourrelet retenu par un peigne, ou au ruban qui ceint la tète et retient les cheveux. Tantôt on le rejette, en guise de petit mantelet, sur la tête et les épaules; tantôt on s'en couvre la figure ou le sein. Quelquefois on le laisse flotter librement; on l'òte sou-

vent hors de la ville, où on le laisse tomber par derrière.

La *Basquina* et la *Mantilla* sont donc les deux pièces qui constituent véritablement l'habillement national des Espagnoles, et sans lesquelles elles ne se montrent point en public. La classe indigente et les grisettes vont quelquefois sans *Basquina*, mais rarement sans *Mantilla*; encore cela ne se fait que par le mauvais tems ou dans les petites villes, car il est indispensable d'avoir les deux vêtemens pour être complètement habillée.

Les jeunes filles, dès la plus tendre enfance, portent déjà la *Basquina* et la *Mantilla*, et c'est sans doute l'habitude de ces vêtemens, prise en bas âge, qui donne aux Espagnoles l'élégance, l'art et la grâce toute particulière avec laquelle elles les emploient; grâce qui les distingue de toutes les autres étrangères. En effet, la *Mantilla* a l'air d'un sac, quand elle est portée par une Allemande ou une Française, et ne leur sied point du tout : l'est-elle par une Espagnole, c'est un ajustement gracieux qui donne à tous ses traits un air vif et piquant.

Comme elles se sont familiarisées avec le voile dès la plus tendre enfance, tous leurs mouvemens sont en harmonie avec ses ondulations. Court et diaphane, selon l'usage actuel, il ne cache point leur corset, et laisse apercevoir toutes les grâces de leur taille svelte et voluptueuse. Dans les provinces méridionales, pendant les mois d'été, les femmes portent quelquefois de légers gilets sans manche, et enveloppent alors leur sein et leurs bras dans la *Mantilla* d'une manière très-agréable. Les visites d'étiquette se reçoivent toujours en *Mantilla* et en *Basquina;* mais dans l'intimité, on se défait de l'une et de l'autre, pouvant les repasser en un instant. Ces deux vêtemens sont commodes, et font quelquefois négliger ceux qui sont en dessous.

Les femmes de la première classe font usage des modes de France, et ont presque renoncé à l'habillement national, à moins qu'elles n'aillent à pied, dans des assemblées publiques, à l'église ou au théâtre. On peut se dispenser toutefois de les porter à la campagne, et même au jardin de *Retiro*.

Au reste, la mode a déjà étendu son empire, même sur cette espèce d'habillement. Les *Mantillas* sont à présent raccourcies. On porte des robes noires à la taille longue, dans lesquelles le corset et la *Basquina* font suite d'une seule pièce. L'on a même des *Basquinas* de filet noir très-transparentes, sous lesquelles on aperçoit des jupes légères qui décèlent les formes. L'hiver, on porte des espèces de pelisses, ou *russiennes*, sur lesquelles on rejette le voile; mais les personnes de l'ancien tems trouvent beaucoup à redire à ces nouveautés, et donnent à celles qui les adoptent les sobriquets de *Pierracas y Madamitas* (1).

L'habillement privé consiste en corsets et jupons d'étoffe de soie, de coton, etc. Les jupes blanches ou de couleur, qu'on

---

(1) On sait que cet habillement date du tems des *anciens Maures*, et qu'il est encore en usage dans les pays barbaresques. Les éventails paraissent avoir aussi la même origine; ce qui explique leur usage presque universel en Espagne, depuis la reine jusques à la mendiante, depuis la vieille jusques à l'enfant de trois ans.

met sous les *Basquinas*, se nomment *Guardapies* et les «*Intimos*» *Exaguas*. Elles sont garnies d'une toile blanche très-légère, et ornées de franges. Les lois du luxe exigent qu'on les renouvelle tous les jours, et même plus souvent encore. Au reste, les corsets ont banni les corps de baleine, et les hanches postiches ont heureusement disparu depuis longtems.

Quant à la coîffure des Espagnoles, elle diffère, suivant les rangs et les provinces, chez toutes les femmes qui n'ont point adopté, avec les modes de France, l'usage de friser leurs cheveux.

Les femmes de la classe moyenne portent presque par-tout la *Cofia*, espèce de grande bourse de tafetas, avec des falbalas multipliés. La *Coffia* s'attache au milieu de la tête, et embrasse les tresses de derrière. Elle est surmontée sur celles de devant d'un peigne d'ivoire, auquel se trouve alors attaché le bourrelet dont nous avons parlé, destiné à soutenir la *Mantilla* : on y ajoute souvent une aigrette.

La coîffure des femmes du peuple varie selon les différentes provinces. En Bis-

caye, ce sont des mouchoirs blancs ou de couleur qui couvrent une partie de leurs longues tresses, et servent à distinguer les filles des femmes mariées. Dans la vieille Castille, dans les Asturies, en Gallice, les femmes ont des bonnets de feûtre pointus, avec des ailerons et une chevelure coupée en hérisson. Celles de l'Estremadure portent leurs chignons à la française, enveloppent leurs cheveux de rubans, ou font usage de petits bonnets blancs. Celles de l'Andalousie ont des chapeaux de paille; celles de la Catalogne, des réseaux, etc. etc. Les cheveux des Espagnoles sont, en général, d'un beau noir, et l'usage de la poudre y est encore très-rare.

Elles mettent une élégance particulière dans leurs bas et leur chaussure. Par cette raison, leurs jupons sont assez courts; de manière qu'à chaque pas qu'elles font, on peut distinguer le gras de la jambe à travers des franges longues et mobiles. Lorsqu'elles le peuvent, leurs bas sont de soie et leurs souliers garnis de paillettes d'argent. Leur luxe, dans ce genre, est si grand, que beaucoup de femmes en usent

deux paires neuves par semaine ; aussi stipule-t-on expressément cet article dans les contrats de mariage. Les talons hauts sont encore en usage (1). Des boucles d'oreilles magnifiques et des rosettes en diamans sont aussi beaucoup en usage, ainsi que les bracelets et les colliers. Ce dernier ornement, dans la classe indigente, consiste souvent en un méchant rosaire, où l'on enfile des jetons et de petites plaques de cuivre jaune.

J'ai plusieurs fois entendu distinguer les Espagnoles des différens pays de la manière suivante : «les Biscayennes sont laborieuses; les Catalannes, excellentes ménagères; les Castilannes, prudes ; les Andalousiennes ardentes; les Valenciennes propres; et celles de ma province, belles... les plus belles.

(1) A Madrid et Cadix, etc., les Françaises qui portent des talons plats, s'exposent à des railleries continuelles.

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRE PREMIÈRE.

LETTRE II.

LETTRE III.

LETTRE IV.

LETTRE V.

LETTRE VI.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XVIII.

LETTRE XIX.

LETTRE XX.

LETTRE XXI.

LETTRE XXII.

LETTRE XXIII.

LETTRE XXIV.

LETTRE XXV.

LETTRE XXVI.

LETTRE XXVII.

LETTRE XXVIII.

LETTRE XXIX.

LETTRE XXX.

LETTRE XXXI.

VOYAGE
EN ESPAGNE,

Aux années 1797 et 1798;

Faisant suite au Voyage en Espagne, du citoyen BOURGOING.

PAR

CHRÉTIEN AUGUSTE FISCHER.

Traducteur, CH. FR. CRAMER.

Avec un appendice sur la manière de voyager en Espagne. Avec figures.

TOME II.

A PARIS,

CHEZ { DUCHESNE, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 30.
LERICHE, Libraire, quai des Augustins, n°, 46. }

AN IX. — 1801.

VOYAGE EN ESPAGNE.

LETTRE XXXII.

Remarques générales sur l'aspect du pays et sur la première impression. Caractère des Espagnols. Vie sociale. Ton. Système ecclésiastique. Progrès. Littérature et Librairie. Bibliothèques. Détails plus particuliers de la bibliothèque royale. Journaux et Gazettes. Tableau et contenu.

Madrid.

Un nouveau pays est un nouveau monde pour un voyageur ; la nature, les hommes, les choses, tout se présente à lui sous des formes plus intéressantes et plus animées. A chaque pas qu'il fait, sa curiosité s'augmente, et il ne reste pas oisif un seul instant. Ce sont les premiers aperçus qui décident chez lui de l'idée de l'ensemble et

du jugement qu'il en porte. Mille petits traits différens composent la masse générale, et l'on ne saurait la saisir trop promptement pour la rendre avec ce coloris auquel l'habitude enlève bien vîte sa fraîcheur.

En entrant dans la vieille Castille, on trouve un pays tout nouveau. Des plaines uniformes, peu d'habitations, des champs rocailleux et presque stériles, avec quelques vignes çà et là; de nombreux troupeaux de brebis, mais peu de gros bétail; point de prairies, point de forêts, point de jardins ni de maisons de campagne; en général, une contrée déserte et monotone. Le petit nombre de hameaux qu'on rencontre n'annoncent que la misère. Les maisons sont de boue et à demi ruinées; les toîts, percés à jour, sont chargés de pierres, pour résister aux vents; mais les chapelles, les églises et les nombreux couvens sont d'une construction solide et magnifique.

Si l'on entre dans les chaumières pour en connaître les habitans, l'on y voit une mal-propreté dégoûtante, (A) une ignorance totale des arts mécaniques, (B) de l'industrie

domestique et de l'économie publique. (C) Leurs instrumens, leurs travaux, leur nourriture et leur habillement, (D) tout porte l'empreinte de la misère et du besoin. Personne ne montre ni curiosité ni intérêt. (E) De la fierté et de la gravité, (F) de la probité, peu de culture, mais beaucoup d'esprit naturel. Leur figure bazanée et brûlée par le soleil, leurs cheveux noirs comme la poix, leurs sourcils touffus, rebutent au premier abord. Ils ont tous je ne sais quoi de sombre, de sauvage et de sinistre; mais on se fait bientôt à cet extérieur national, et l'on se plaît souvent à y démêler l'expression de la finesse et de la générosité. (G)

Si l'on considère le caractère des Espagnols en général, en faisant abstraction des différences qu'y apportent les pays et les professions, on trouve que l'orgueil et la générosité en sont la bâse. Joignez à cela un respect profond pour le système et les cérémonies catholiques; (H) un attachement imperturbable à tout ce que l'usage a consacré; enfin, une aversion prononcée pour tout ce qui est étranger et pour toute innovation. (I)

La différence des contrées, comme nous venons de le dire, apporte quelques variétés. Les habitans des provinces méridionales sont plus civilisés que ceux des provinces du nord. La classe supérieure a reçu plus de culture étrangère; mais malgré cette nuance qu'on ne saurait nier, le caractère général reste toujours le même; la manière de vivre et les mœurs, dans tout ce qui concerne l'existence, se ressemblent absolument.

La vie sociale n'offre point ces ressources intéressantes qu'on trouve en France, en Angleterre et en Allemagne. Dans la capitale même, et dans les ports de mer les plus opulens, on ne connaît point encore ces établissemens publics et ces réunions charmantes dont fourmillent Paris, Londres, Vienne et Berlin. Tout se réduit aux spectacles, aux combats de taureaux, aux promenades et aux *Tertulias ;* mais la vie champêtre et le luxe des jardins y sont presque généralement ignorés.

On a donné souvent la description des spectacles et des *Tertulias.* Ces derniers offrent presque par-tout le même aspect

et le même esprit. Les grands repas de société sont inconnus ici ; on se borne le soir à des assemblées régulières, où l'on donne de légers raffraîchissemens. La conversation, le jeu, et quelquefois une espèce de bal, remplissent le vide du tems. Les *Tertulias* sont des sociétés d'étiquette qui ont lieu à des jours fixes et dans lesquelles la dame de la maison forme, en quelque manière, le point de réunion. Il est à croire que cette monotonie de la vie sociale influe sur la culture générale : il en résulte une espèce de stérilité d'idées; une habitude de n'envisager les objets que sous un seul point de vue, et un certain pédantisme dans les manières.

En général, on ne peut s'empêcher de remarquer que le ton de la société, même dans les classes supérieures, n'a pas encore atteint cette aimable finesse et cette aménité qu'on trouve déjà dans beaucoup d'endroits de l'Allemagne. Ce n'est pas que les Espagnols manquent d'esprit et de vivacité; mais c'est que chez eux la nature agreste n'est pas embellie par une éducation soignée, que les lumières et les avan-

tages de la culture ne sont pas encore assez répandus, et que l'esprit général est encore dans les ténèbres, et borné aux jouissances purement sensuelles.

La plupart des systêmes religieux ne sont que les premiers essais de la raison. Fondés sur l'ignorance et la faiblesse des hommes, il faut qu'ils perdent de leur autorité, dès que l'esprit commence à se développer : aussi tendent-ils toujours à en empêcher la culture; et quelle espèce de culture doit-on attendre, tant que l'éducation restera dans les mains du clergé ? Quels obstacles cette éducation n'aura-t-elle pas encore à surmonter! Combien d'entreprises utiles seront sacrifiées à l'intérêt des ecclésiastiques ! et combien de tems la routine cléricale doit-elle encore influer sur le système politique !

Mais telle est la force des choses et l'irrésistible activité de l'esprit humain, qu'en dépit des prestiges et de toutes les entraves, on est cependant parvenu en Espagne à voir naître aussi des rayons de lumière. (K) Le gouvernement a reconnu qu'il est de son propre intérêt de commander à un peuple instruit; il a commencé à saper le pouvoir

ecclésiastique, et à seconder la culture. On aurait peut-être à desirer un système plus ferme, un plan mieux entendu, une marche plus suivie ; mais enfin, et c'est beaucoup, on a commencé. Les restes de la barbarie ne disparaissent-ils pas ? Le contraste des idées raisonnables et des vieilles institutions ne devient-il pas plus sensible ? La masse des connaissances utiles ne s'agrandit-elle pas de jour en jour ? Oui, certes ; la nation espagnole a commencé à développer ses forces dans le silence, pour fixer bientôt sur elle les regards de l'Europe étonnée.

L'influence bienfaisante d'une plus grande liberté de penser se fait sentir déjà jusques dans les sciences. (L) La littérature et la librairie sont, pour ainsi dire, deux sœurs qui se secondent et s'encouragent réciproquement ; mais la librairie n'est que la cadette ; il faut que la littérature croisse et se développe la première. La librairie ne se forme progressivement qu'après elle, et sert de règle pour en juger. Si donc l'esclavage politique ou religieux empèche le développement de la

littérature, la librairie restera de même imparfaite et bornée.

C'est ce qui est arrivé à l'Espagne. A la fin de sa plus belle période, elle tomba dans une décadence universelle, et il fallut qu'au commencement du siècle actuel, elle recommençât absolument la carrière des lettres. Si elle n'y avance qu'à pas lents, si quelquefois même elle paraît rétrograder, il ne faut en attribuer la cause qu'au clergé, qui voudrait condamner pour jamais la nation à l'ignorance, afin de pouvoir la dominer, et qui fait de la raison un monstre et un crime dans la vue de la subjuguer. Dans un pays où le moindre mot peut vous exposer, où la censure est entre les mains des moines, il ne faut pas songer à voir fleurir la littérature.

Un autre inconvénient naît de l'imperfection même de la librairie. Ce défaut, qui est une suite de l'abandon de la littérature, devient une cause secondaire de sa décadence ; le peu de livres qui ont paru ont été imprimés aux dépens du roi, ou des auteurs même, et ces entreprises ont toujours été à perte.

Mais la librairie s'est perfectionnée depuis que l'influence des ecclésiastiques a diminué, depuis que la masse des connaissances s'est augmentée, et que la littérature a gagné de la consistance et de la force. On écrit davantage, parce qu'il est permis d'imprimer davantage ; et l'on imprime plus, parce qu'on lit plus. Il est vrai que les libraires espagnols ne peuvent pas se comparer à nos libraires d'Allemagne ; mais on en trouve dans toutes les villes grandes et moyennes ; cela suffit pour donner le branle. Ces *Libreres* ne sont pas libraires de fonds, et en même tems d'assortiment ; mais une espèce qui tient le milieu entre les deux, c'est-à-dire qu'ils réunissent à leurs ouvrages de fonds *quelques* articles que leurs confrères leur donnent en commission, sans être ensemble dans une correspondance suivie, ou tenir un assortiment complet. Ils n'ont donc point de catalogues entiers de leurs assortimens, et connaissent rarement d'autres livres que ceux qu'ils ont dans leur boutique. Si vous leur en demandez un qu'ils ne connaissent point, ils en envoient le titre à quelque correspondant,

dans la supposition qu'il puisse se trouver chez lui en commission ; ou ils se le procurent d'un tiers, qui peut-être le vend pour un quatrième, etc. Quelles longueurs ! et quelle augmentation de prix ! Ils vendent les livres reliés, et quelquefois aussi on trouve chez eux les meilleurs ouvrages français ou anglais. Les petits libraires, à l'instar de nos bouquinistes, ont des échoppes aux portes des églises et sur la calle d'*Alcalà*. Cependant on trouve quantité de gros libraires dans *el Puesto de Cerro*.

Monsieur le professeur Sychsen nous a donné une idée de la *littérature espagnole*, avec une introduction générale très-instructive (1), à laquelle je renvoie mes lecteurs. Comme additions à cet estimable ouvrage, je tâcherai de vous offrir au moins un essai pour compléter la liste des productions les plus importantes des huit dernières années, rangées dans leurs classes respectives, et vous donner quelques rensei-

---

(1) Dans la traduction allemande du voyage de Bourgoing.

gnemens sur leur contenu. Dans cette note, je ne passerai cependant pas sous silence les *traductions* qui en font la principale partie, parce qu'ils vous donneront une mesure juste de la marche et des progrès des études ; mais on n'en aura jamais une liste complète que lorsqu'il paraîtra en Espagne des catalogues suivis de livres (1) et des feuilles régulières de critique. (*Voyez* les additions dans la lettre suivante, numéro XI.)

Deux ressources importantes de la littérature, sont les bibliothèques et les journaux. Madrid possède, sans compter les collections de livres dans les couvens, trois grandes bibliothèques principales ; je veux dire la *Bibliothèque Royale*, celle de *San-Isidro*, et celle du *Duque de Medina Sidonia.*

La *Bibliothèque Royale* se trouve à l'extrémité occidentale de la ville, dans le

(1) L'imprimerie royale a commencé un semblable catalogue, quant à ses livres de fonds. Aussi donne-t-elle sur 10 exemplaires un rabais de 5 pour cent.

quartier de *las Cannas del Peral.* Elle est située sur une assez grande place, vis-à-vis de l'Opéra ; mais l'extérieur en est aussi peu remarquable que l'intérieur. L'édifice n'était, dans l'origine, qu'un corridor, par lequel on allait du palais du roi à l'église voisine. Ainsi, la bibliothèque ne contient proprement que deux longues salles étroites et écrasées, avec autant de cabinets dans les côtés faiblement éclairés. On en couvre le pavé en hiver avec des nattes (*Esteras*), et on les échauffe moyennant douze grands brâsiers (*Braseros.*) Les armoires grillées se trouvent aux côtés, et au milieu des tables propres à recevoir quatre personnes. Lorsqu'on demande quelque livre, les quatre conservateurs se contentent d'indiquer les numéros, et les préposés vont les chercher. La bibliothèque s'ouvre tous les jours pendant cinq heures, et la clôture s'indique par une très-belle pendule, et en outre par une sonnette. On y tient affiché un arrêté très-remarquable, qui défend d'entrer en papillottes ou en habits déchirés, et qui ordonne même de n'avoir des houpelandes (*Schanz-*

looper) (1) que comme un manteau, et non point comme un habillement. On donne pour raison de cette distinction bizarre la négligence des jeunes gens, qui, sous cette couverture, cachent souvent des chemises et des culottes sales. Un Suisse, posté pour cet effet à la porte, est chargé de veiller à l'exécution de cette ordonnance.

On porte le nombre des livres de cette bibliothèque à deux cent mille ; mais si l'on compare ce local avec les salles des bibliothèques presque aussi fortes de Dresde, de Vienne, etc., on trouvera cette évaluation peu croyable. Peut-être faut-il y comprendre la salle des *livres défendus*. Cependant, dans ce cas même, le nombre paraît encore exagéré. Presque tous les

(1) Cet habillement, hollandais d'origine, que l'on connaissait depuis longtems en Russie, et qui ensuite a été introduit presque partout par les Français, commence aussi en Espagne insensiblement à faire perdre l'usage des manteaux. On a affecté ici aux Houpelandes le nom de « *Citoyen* » qui indique assez son origine, on dit « *Ponga Vm. su Citoyen* » (mettez votre houpelande !)

livres espagnols, ainsi que les meilleurs livres étrangers, s'y achètent : ainsi, il est naturel que cette bibliothèque doive s'augmenter d'année en année. Quant aux bibliothécaires, on ne saurait, à la vérité, les comparer aux *Dassdorf* ou aux *Reuss* (1), littérateurs qui semblent nés pour leur emploi ; mais au moins on n'a pas lieu de se plaindre d'eux. Au reste, il est aisé de s'imaginer que beaucoup de livres étant prohibés, ils sont souvent dans le cas de se refuser aux demandes qu'on leur fait. Mais, qui croiroit que des ouvrages tels que le *Voyage de Twiss en Espagne*, le *Tableau de l'Espagne*, par *Bourgoing*, et une foule de pareils écrits, soient de ce nombre ? Aucun, homme discret, ne demandera un *Voltaire*, etc. ; mais pour des ouvrages d'histoire ou de géographie, on n'y fait pas grande attention. Cependant, il est à présumer que beaucoup d'ouvrages un peu délicats ont échappé à l'ignorance

(1) Le premier est conservateur de la Bibliothèque de Dresde et le second de celle de Gottingue (*Note du Traducteur.*)

des censeurs, et je m'y suis moi-même procuré, sans difficulté, les écrits de Bolingbrocke et de Shaftesbury.

Quant aux journaux et ouvrages périodiques, voici ceux qui paraissent en Espagne :

1. *Memorial Litterario*; par mois, depuis Juin 1791, 1793. Ce journal a été interrompu, mais ensuite il a été continué régulièrement, et l'on a récapitulé, dans des volumes supplémentaires, ce qui avait été omis. Il revient à Madrid pour toute l'année à trente-six réaux; et jusqu'à la frontière de l'Espagne, franc de poste, soixante-quinze réaux. Le libraire *Castillio*, à Madrid, en reçoit les abonnemens *frente à las grades de G. Felipe el Real.* — Pour en faire connaître le plan actuel, je donnerai ici la table d'un des plus récens numéros : — Sur les suites dangereuses des monopoles de commerce ; — sur quelques animaux et quelques plantes qui indiquent les changemens du tems ; — sur la culture et les moyens d'introduire le café à la Havanne ; — si les anciennes monnaies celtiques ont des inscriptions biscayennes ; —

sur les ouvrages qui ont remporté le prix à la société de la Grenade ; — notices sur la littérature étrangère ; — sur la statue de Memnon ; — sur l'existence et la situation de quelques îles peu connues entre le Japon et la Cacifornie ; — sur les obstacles qu'apportaient les philosophes anciens aux progrès de la saine philosophie ; — sur l'essai de Garnerin sur les parachûtes ; — observations médicales ; — littérature intérieure.

2. *Miscellynea instructiva y curiosa, ò Anales de litteratura, ciencias y artes.* « Mélange instructif et amusant, ou Annales de la littérature, des sciences et des arts », en cahiers libres. Ce journal a remplacé, il y a quelques années, un ancien journal : *Espiritu de los mejores diarios de Europa*, et contient beaucoup d'extraits des meilleurs journaux étrangers, avec plusieurs autres articles originaux, très-estimables surtout par des notions statistiques et géographiques. Le cahier revient, à Madrid, à quatre réaux ; dans les provinces, à cinq. Le libraire principal est *Alonso.* Un des numéros les plus récens contient les articles suivans : Wadströn, sur

sur les colonies de *Sierra Leona* et de *Bulama*. — Lettre du ministre français de l'intérieur, sur la propagation des plantations d'arbres. — Marmontel sur l'illusion dramatique. — Invention d'un nouveau moulin-à-sucre (*Ingenio de arucar*) sur l'île de Cuba. — Notices sur l'Amérique septentrionale, par Coope. — Sur les moyens de seconder le penchant que les enfans ont d'apprendre. — Sur les descentes en Angleterre, depuis les tems de Guillaume le Conquérant. — *Arrêté du roi de Prusse, sur l'Académie de Berlin*. -- Arrivée des deux éléphans de la Haye à Paris. — Observations pour déterminer la différence des méridiens de Paris et de Madrid. — Sur l'agriculture à Guatimala. — Smith sur la danse comme art d'imitation. — Sur l'usage intérieur du phosphore. — Sur les privilèges. — Sur les possessions vénitiennes aux côtes de l'Albanie et dans la mer voisine. — Sur l'ouvrage du sénateur Arunni : *Droit maritime de l'Europe*. — Anatomie de la retine. — Sur les précautions qu'il faut avoir en faisant l'aumône. — Sujets de prix ; livres étrangers, etc. etc.

3°. *Semanario erudito y curioso de Salamanca* , depuis 1795 « Séminaire érudit et amusant de Salamanque . » Dix-huit réaux chaque numéro.

4.° *Correo literario de Murcia*, depuis 1792 «Poste littéraire de Murcie. » Ces deux journaux paraissent par mois, et contiennent des articles d'objets d'utilité générale, des extraits de livres, etc.

5°. *Correo mercantil de Espanna y de sus Indias* « Poste de commerce de l'Espagne et de ses colonies. » Deux feuilles par semaine, depuis la fin de 1792. Il revient à Madrid à trois piastres et deux réaux; et franc de poste, dans les provinces, cinq piastres et douze réaux. Il contient des observations sur la température, relativement à l'agriculture, aux légumes ; — les tableaux comparatifs du prix des bleds ; — des articles technologiques, économiques, commerciaux, toujours relativement à l'Espagne ; — des notices géographico-statistiques sur des contrées éloignées de la monarchie ; — des nouvelles de commerce; — des listes de vaisseaux qui sont entrés dans les principaux ports de l'Espagne; —

les cours du numéraire, et sur la fin de l'année un aperçu des exportations et importations dans les principaux ports du royaume. — Le bureau est *Calle d'Alcala*, n°. 3.

6°. Les *Diarios*, c'est-à-dire, « journaux ou notices d'intelligences, » qui paraissent dans les différentes villes de l'Espagne, doivent aussi se compter ici. Ils contiennent, outre les notices ordinaires, des mélanges sur des connaissances utiles en tout genre; et certainement, ce journal ne contribue pas peu à les répandre.

7°. Les gazettes de Madrid et de Barcelonne paraissent deux fois la semaine; le *Correo de Cadix* et le *Postillon del Correo* tous les jours. Les nouvelles politiques ne sont pas, à la vérité, très-intéressantes; mais on y trouve cependant, avec assez de détail, les notices relatives à la littérature et aux arts. J'y ai lu la traduction des lettres de Lalande, sur les travaux de Messier et de Burkhardt, touchant à la dernière comète; les notices du voyage de Lalande chez Zach de Gotha; les sujets des prix proposés par les principales aca-

démies de l'Europe, etc. On regarde le stile de ces gazettes comme assez pur et assez soutenu. Elles contiennent aussi des extraits d'ouvrages du pays.

8°. *Mercurio historico y polìtico*, tous les mois. Il ressemble, quant à la forme, au journal politique; mais il est moins plein, et ne contient que des nouvelles. Il termine aussi par des notices relatives à la littérature et aux arts.

9°. *Correo litterario de Gérona*, (en Catalogne) deux fois la semaine, dont un numéro est toujours consacré au militaire.

Les «almanachs» qui paraissent annuellement sont, outre l'*Almanach de la cour*, les suivans:

1°. *Almanack nautico, y Efeméridas astronomicas para el anno — càlculadas de òrden de. S. M. para el Observatorio real de Cadiz*, de l'imprimerie royale de Madrid (*Imprenta real*); douze réaux; c'est-à-dire: «Almanach de marine, et éphémérides astronomiques pour l'année de...,» rédigé, par ordre du roi, par l'observatoire de Cadix.

2°. *Almanack mercantil ò guia de com-*

mercianies « Almanach de commerce. » Il contient le tarif complet de la douane espagnole; — les adresses de commerce et des tribunaux de commerce des différentes places ; — des nouvelles des places étrangères ; — des comptes-faits des intérêts des *Vales Reales* ; — des tableaux comparatifs des poids et mesures étrangèrs avec celles de l'Espagne, etc. Chez *Cerro*. Prix, une piastre.

3°. *Noticias varias y curiosas de Madrid para el anno*... « Nouvelles différentes et curieuses sur Madrid. » Elles contiennent des additions à l'Almanach de la Cour; par exemple, les noms des membres du tribunal de la ville (*Ayuntameinto*) et autres bureaux inférieurs qui manquent dans l'autre, ou bien les changemens topographiques les plus récens et d'autres notices locales, qui ne sont pas inutiles aux voyageurs. Chez *Castillo* et *Cerro*. Six réaux.

LETTRE XXXIII.

Additions et pièces justificatives relativement aux détails ci-dessus. Mal-propreté des Espagnols, des rues, des maisons. Peu de connaissances en arts mécaniques. Ustensiles et meubles. Défaut d'industrie domestique. Ignorance de l'économie politique. Nourriture. Mêts espagnols. Habillement et costume des hommes. Curiosité et intérêt. Fureur de questionner. Hospitalité. Générosité par caractère. Manière de se comporter. Orgueil et gravité, et comment il en faut juger. Physionomie. Systême ecclésiastique, son état actuel, ce qu'il produit. Haîne pour les étrangers et les innovations. Français. Ton politique. Tableau des établissemens d'instruction publique à Madrid. Sociétés patriotiques. Littérature. Philologie et Littérature en général. Théologie. Législation. Philosophie. Morale. Politique.

Science du commerce. Géographie. Histoire. Antiquités. Voyages. Technologie et arts. Mathématiques. Physique. Astronomie. Agriculture, et autres sciences qui s'y rapportent. Education. Belles-Lettres. Conclusions.

Madrid.

(A) « *Une mal-propreté dégoûtante.* » Cette mal-propreté naît particulièrement du défaut de linge. Il est vrai que le pays fournit du linge grossier; mais il est très-cher. Une mauvaise chemise revient toujours à une piastre et demie; une chemise fine, de bonne toile de Silésie ou de *hollandesas contrahechas*, à quatre. Le beau linge entre donc parmi les articles de grand luxe, et en général on en manque, quoique sur cela les différentes provinces et professions offrent de grandes variétés. Par exemple, la classe commune ne change de linge que tous les mois, et il en résulte beaucoup de mal-propreté et des maladies cutanées inévitables.

Quant à certains insectes, on ignore ici

la délicatesse des autres nations. Dans les villages, les petites villes, et même dans les mauvais quartiers des grandes villes, les gens mariés ou les voisins sont dans l'usage de s'en débarrasser mutuellement en public. Quand ce service a lieu entre des jeunes gens non mariés, c'est une preuve sûre de leur intimité. Au surplus, il y a dans les grandes villes des personnes qui se chargent spécialement de cette besogne, et qui en font métier ; elles vont régulièrement dans les maisons pour servir leurs pratiques, et elles en reçoivent d'autres dans leurs chaumières construites de nattes, dans les places, devant les portes des maisons, etc. Le climat, l'usage des réseaux, et l'abondance des cheveux, concourent ensemble à multiplier cette génération incommode, qui souvent ne respecte pas les plus belles têtes.

En général, on remarque beaucoup de mal-propreté dans les lieux publics et dans les maisons particulières. Madrid et Cadix sont sans contredit, si vous exceptez leurs mauvais quartiers, les deux villes les plus propres de l'Europe ; surtout Cadix, où l'on

ne va presque point en voiture. Aussi cette partie de la police n'est pas entièrement négligée dans la plupart des grandes villes; mais dans les petites, dans les bourgs et dans les villages, on n'y fait pas la moindre attention. Si, même à Madrid et à Cadix, on rencontre dans certains quartiers des charognes, des ordures, etc., jugez de ce qu'il doit arriver dans des endroits moins considérables.

Quant à la propreté domestique, on la trouve plus fréquemment dans les provinces septentrionales et méridionales, que dans les provinces de l'intérieur. Il est naturel que la classe élevée se distingue à cet égard de la classe inférieure. Cependant, la mal-propreté règne dans toutes les provinces et dans tous les états en général. Souvent même elle s'amalgame avec le luxe et le faste le plus pompeux. On trouve souvent les insectes les plus incommodes dans les palais les plus magnifiques; et tandis qu'on en respecte l'extérieur, personne, même les femmes, ne se fait scrupule d'en salir le vestibule et l'escalier de la manière la plus choquante.

Si l'on ajoute à tout cela le défaut de lieux d'aisance, et la multitude des locataires qui s'entassent dans les habitations, il sera facile d'imaginer que les ménages de ce pays-ci ne peuvent offrir une très-grande propreté.

(B). « *Une ignorance totale des arts mécaniques.* » Même dans les plus grandes villes, où l'on serait à même d'avoir des artistes et des ouvriers habiles, on cherche en vain, dans beaucoup de maisons, plusieurs meubles d'usage, comme des commodes, des tables à se laver, etc.; mais dans les petites villes, dans les bourgs et les villages éloignés, on manque presque entièrement de mille petites commodités qui se trouvent par-tout en Allemagne dans les moindres endroits. Pourquoi? c'est que les prix en sont encore trop hauts et les occasions de se les procurer très-rares, à cause de l'éloignement. Les hommes, bornés dans leurs idées, sont indifférens sur toutes ces jouissances, et s'en tiennent au plus strict nécessaire. Ainsi, dans beaucoup de villages de l'intérieur, à peine trouve-t-on chez les ecclésiastiques quelques verres à boire.

Les couteaux, les fourchettes et les cueillers se regardent comme des objets de curiosité. La seule chose que l'on trouve par-tout, ce sont des pendules de bois, parce que les horlogers allemands du *Schwarzwald* (*de la Forêt-Noire*) promènent en Espagne cette marchandise de ville en ville. Mais si l'on examine les charrues, les faucilles, les établis, les coignées, etc., qui se font dans le pays, on sera surpris de leur imperfection et de leur grossièreté. L'habitude à tout ce qui est ancien, et de ce qui tient au système ecclésiastique, bannit toute combinaison et toute idée d'amélioration, malgré les talens naturels des Espagnols et les efforts que les sociétés patriotiques font de toute part pour ranimer et policer la nation, soit par des écrits, soit par des primes.

(C) « *De l'industrie domestique et de l'économie publique.* » La fabrication de certaines étoffes communes, la préparation de certains alimens sont ignorés, ainsi que le moyen d'élever des abeilles, de planter les arbres; en un mot, l'art d'utiliser les produits animaux et végétaux.

(D.) « *Leur nourriture et leurs habillemens.* » Nous avons déjà dit plus haut que les mêts nationaux se sont conservés, même dans les classes supérieures, quoiqu'on les combine avec ceux de la cuisine étrangère. La cuisine espagnole se réduit presque à ce qui suit : 1. La *Ollo*, ou *Puchero*, dans laquelle on cuit ensemble plusieurs légumes, du bœuf, du lard, et de petits saucissons (*Chorizos*); on en mange auparavant le jus, en guise de potage. 2. *Percado*, poisson à l'huile et vinaigre, ou frit (*frito.*) 3. *Guisado*, espèce de fricassée, composée principalement de volaille. On la fait cuire à l'huile dans la poële, et l'on y ajoute souvent des *Tomates*, ou pommes d'amour. 4. *Hueros estrellados*, œufs brouillés, ou une espèce d'omelettes soufflées; *Fritos*, des œufs au beurre noir, tous deux avec des *Tomates*. 5. *Gaspacho*, espèce de *soupe à la limonade*, composée de vinaigre, d'oignons, de pain et d'huile. Tous ces mêts sont souvent assaisonnés d'une grande quantité de poivre, surtout de piment, dont les gousses, encore vertes (*Pirrentones*), se font sécher ou confire dans le vinaigre.

Dans les provinces méridionales, les muletiers et autres voyageurs portent ordinairement avec eux leur huile et leur vinaigre dans des cornes de vache, et des tranches de lard (*Presas*) dans des boîtes de fer-blanc.

Quant au *costume*, nous avons parlé de celui des femmes; sur celui des hommes, nous observerons qu'à la vérité, le manteau est encore l'habillement le plus ordinaire; mais il s'en faut beaucoup qu'on le porte habituellement. Les gens de la classe supérieure et moyenne s'habillent à la française ou à l'anglaise, selon qu'on est en paix avec l'une ou l'autre de ces nations. Les vieillards conservent les anciennes modes; les jeunes gens copient toutes les nouveautés, et on trouve en Espagne des élégans aussi achevés que partout ailleurs. Avec les manteaux, on porte toujours des gilets courts, surtout dans la classe inférieure, qui conserve plus fidellement cet habillement national et à laquelle l'on semble abandonner aussi exclusivement les résaux et les ceintures.

(E.) « *Ni curiosité ni intérêt.* » La curiosité

n'est pas un trait à négliger, pour peindre le caractère des Espagnols. Elle résulte en partie de leur peu de connaissance des mœurs et des objets étrangers, et en partie de leur penchant à l'activité, qui ne demanderait qu'un peu plus de développement et une meilleure direction. Leur entretien avec les étrangers se passe presque tout en interrogations; cela est commun aux grands comme aux petits : votre nom, le lieu de naissance, votre âge, votre fortune, les affaires qui vous amènent, vos relations, tout, jusqu'aux plus petites bagatelles, ont de l'intérêt pour eux. Ils aiment surtout à savoir le prix des habillemens, des meubles de votre pays, etc. etc. — Je pourrais donner ici mille exemples de l'affection des Espagnols envers les étrangers, et de leur hospitalité. Cette dernière surtout existe plus ou moins dans les différentes provinces, spécialement les méridionales, comme un reste des mœurs des Maures. Dans ces parties de l'Espagne, personne dans la classe commune ne saurait prendre même un verre d'eau sans en offrir à son voisin, et surtout si c'est une femme. Il en

est de même lorsqu'on se met à table ; vous entendez à tout moment vous demander : « *Es Vm. servido! senn Vm. servido* (1)! » Il est vrai qu'on n'est guère tenté de se rendre à leur invitation, à cause de la bizarrerie des mêts ; mais on est sûr d'être toujours bien accueilli. Un Espagnol se croirait même offensé, si on refusait ses offres quand on semble en avoir besoin ; il vous dirait : *Porque no toma Vm? Somos Espagnoles* » (2). En général, on trouve chez les Espagnols un sentiment naturel de justice et d'équité, une très-grande honnêteté, et une générosité qui perce dans toutes leurs actions, et qui rend cette nation si estimable à tout observateur impartial. Malgré cela, les Espagnols ne sont pas trop empressés de faire de nouvelles connaissances, à moins que vous n'excitiez leur compassion. Une méfiance assez habituelle les rend un peu boutonnés, et fait qu'ils ne s'ouvrent que difficilement ; mais, en récompense,

---

(1) En voulez-vous? prenez, je vous en prie.

(2) Pourquoi n'acceptez-vous pas? Nous sommes Espagnols!

si une fois ils se sont déclarés pour vous, vous pouvez compter sur leurs services. Celui qui parle leur langue obtient plus aisément leur confiance, et vous ne trouverez guère de nation qui mette un plus haut prix à l'estime de ses semblables.

(F.) « *De la fierté et gravité.* » L'orgueil n'est au fond qu'une certaine élévation de caractère, dont la gravité est l'expression fausse ou exagérée. On reconnaît cela au premier coup-d'œil chez l'Espagnol. Quoique, dans certains cas, il soit un peu jaloux des prérogatives de son rang, il ne le fait pas sentir aux autres; et quoique l'on puisse aisément le captiver en lui montrant des déférences et en le traitant avec un certain respect, il s'indigne cependant en voyant des manières rampantes. Un titre supérieur semble le flatter; mais il apprécie peu ses avantages à cet égard. On parle beaucoup de la fierté et de la gravité espagnoles; mais il est certain, que l'on trouve chez eux moins de cérémonies, et plus de véritable politesse; moins de morgue, et une plus grande égalité entre les diverses conditions; moins d'orgueil chez

chez les grands, et plus de mépris pour les préjugés de la naissance que dans notre Allemagne. Un *Duque d'Ossuna*, *de Medina Sidonia*, par exemple, traite les gens de lettres et les artistes, et tout autre individu, avec une considération et une civilité dont on souhaiterait trouver chez nous plus d'exemples.

(G.) On ne saurait dire que les Espagnols soient laids; au contraire, ils ont une physionomie fine et très-expressive; mais le premier aspect ne leur est pas favorable auprès des habitans de nos contrées du Nord. Leur teint livide et basané leur nuit même quelquefois auprès des femmes de leur nation, dès qu'ils se trouvent en concurrence avec un étranger, et c'est un proverbe assez commun chez les belles : *Nos otras gustamos las carnes etrangeras* (nous goûtons la chair étrangère.) Cependant, les provinces produisent des différences à cet égard; un Biscayen est plus blanc qu'un Castillan, et un Catalan moins foncé qu'un Andalousien.

(H.) La variabilité des opinions humaines, et le discrédit de tous les systêmes spécu-

latifs de dogmes, sont démontrés par mille exemples. Comment donc les idées religieuses ont-elles pu se soutenir ici ? C'est qu'on les grave de bonne heure dans une raison encore naissante ; que les premières impressions portent un caractère ineffaçable, que des habitudes une fois formées ne se perdent presque jamais, et que la plupart des hommes sont trop indolens ou trop faibles pour soumettre leurs opinions au tribunal de l'examen. Si à tout cela vous ajoutez que ce système est secondé de toute la force publique, il vous sera facile de résoudre tout-à-fait ce problême.

C'est ce qui est arrivé en Espagne, et ce qui y a encore lieu en partie. Je dis : en partie, parce qu'avec la culture générale, l'influence du système ecclésiastique a aussi commencé à diminuer ; mais le triomphe du *véritable catholicisme*, j'entends par ce mot la religion universelle, est encore très-incomplet. Il est vrai que les mœurs s'étant adoucies, l'inquisition du système ecclésiastique est devenue un tribunal purement de discipline morale ; mais l'ancien esprit est encore le même. Il est

vrai que les malheureux, nés et élevés hors du bercail, ne sont plus condamnés aux flammes comme autrefois; mais les mesures secrètes, dans certaines occasions, ne semblent pas beaucoup meilleures. On ne force personne à professer la religion dominante; mais les papiers publics annoncent les conversions qui ont lieu, avec un air de triomphe (1).

Dans la classe commune, l'Espagnol n'a aucune idée distincte de sa religion ni de ses dogmes. Il suffit d'aller à la messe pour être *Christiano*; celui qui y manque est réputé *Judeò* ou *Moro*. Ainsi, pour eux, le genre humain se divise en hommes qui vont à la messe, et en hommes qui n'y

(1) Ces nouveaux convertis ne sont pas ordinairement les meilleurs sujets, mais on trouve aussi parmi eux des hommes honnêtes. Dans le fait c'est généralement l'intérêt temporel qui dirige ces sortes de conversions. Ainsi plusieurs Anglais ont renoncé à leur croyance, pour obtenir la permission d'établir des manufactures privilégiées, ou des brasseries; et je connais un ou deux matelots hollandais qui ont apostasié pour faire de bns mariages et se procurer de la fortune.

vont pas; en chrétiens, juifs ou payens. Les femmes, surtout, ont souvent des conceptions si confuses sur ces prétendus juifs, que, par aversion naturelle et physique pour la circoncision, elles seraient capables de résister à la plus belle figure et à leur propre tempéramment; étant singulièrement sujettes à confondre les deux particules indivisibles du *be* et du *ver* (1).

I. *Une aversion prononcée pour tout ce qui est étranger et pour toute innovation.* Cette haîne, il est vrai, est bien diminuée dans les classes supérieures; mais on ne laisse pas d'y rencontrer des personnes qui ne le cèdent point à cet égard aux gens du commun. Si, dans un parti, tout ce qui est exotique, se recommande de soi-même, et si le mérite étranger y est préféré au mérite national; l'autre bien plus nombreux méprise tous les progrès de la culture étrangère, toutes les inventions des autres nations, et ne voit dans un étranger qu'un

---

(1) Jeu de mot intraduisible, dans l'original. *Be-schneidung* signifie en allemand : *Circoncision*, et *Ver-schneidung*, *Castration*. *Note du Tr.*

ennemi de la patrie. Cette haîne ne frappe sur aucune autre nation plus fortement que sur la française. Il est vrai que le parti anglais et le parti français sont toujours en lutte, même au pied du trône. Ce dernier semble depuis peu (en 1799) commencer à l'emporter ; mais la chaleur de ces factions est plutôt le résultat de la haine que se portent entr'eux quelques puissans seigneurs, que de l'intérêt national. Celui-ci épouse le parti anglais, parce que son ennemi favorise les Français ; celui-là se déclare contre les Anglais, parce que son adversaire n'aime pas les Français. Puis, les principes de la révolution française, malgré toutes les précautions qu'on a prises, se sont considérablement répandus ; l'abolition des dîmes surtout (*diezmos*) a trouvé beaucoup de partisans, et l'on peut avancer que l'Espagne ne manque point de cercles révolutionnaires clandestins. Cependant, en général, les excès du régime de la terreur ont produit ici la crainte et l'exécration ; le fanatisme raisonné du clergé et l'autorité du système ecclésiastique est encore d'une très-grande

influence sur la manière de voir en politique du plus grand nombre. La monarchie espagnole trouve dans cette haîne nationale qu'on alimente contre les Français, dans l'esprit des différentes provinces, dans la constitution du clergé et dans la fidélité de la nation envers son chef, des appuis au moins très-apparens. Je dis apparens, car malgré toutes les inquisitions politiques et ecclésiastiques, certains symptômes sont palpables, et il semble que le gouvernement, vu la corruption générale, ne saurait se promettre une existence bien durable.

K. *Des rayons de lumière.* Voici le tableau des académies publiques, des collèges, des établissemens d'instruction, etc., seulement à Madrid :

1. *Real Academia Espannola.* « Académie Royale d'Espagne. »

2. *Real Academia de la Historia.* « Académie Royale d'Histoire. »

3. *Real Academia de las nobles Artes.* « Académie Royale des Arts », avec une bibliothèque, qui ordinairement s'ouvre pendant quatre heures, trois fois la semaine.

4. *Real Academia medica Matritense.* « Académie Royale de Médecine de Madrid. »

5. *Real Societad economica Matritense, y Junta de Damas unida à la Societad.* « Société Royale économique de Madrid, avec une association composée de dames du premier rang qui s'occupent d'essais bienfaisans d'économie et de police domestique.

6. *Réal Academia de Derecho, con el titulo de Carlos III.* « Académie Royale de Droit, appelée de Charles III. »

7. *Real Academia de Jurisprudencia practica, con el titulo de la purissima Conception* « Académie Royale de Jurisprudence pratique, nommée : » *de la Conception immaculée.* »

8. *Real Academia de Jurisprudencia teorico-practica.* « Académie Royale de Jurisprudence théorique-pratique. »

9. *Real Academia de sagrados Canones, Liturgia, Historia y Disciplina ecclesiastica* « Académie Royale des sacrés canons, de la Liturgie sacrée, d'Histoire et de Discipline ecclésiastique. »

10. *Real Academia de Derecho civil canònico y patrio* « Académie Royale du Droit civil, canonique et patriotique. »

11. *Réal Academia de Derecho patrio còn el titulo de nuestra Sennora del Carmen* « Académie Royale du droit espagnol, sous le titre de N. D. du mont Carmel. »

12. *Real Academia Latino-Matritense.* « Académie Royale latine de Madrid. »

13. *Estudios reales.* « Collège royal de Saint-Isidro, » fondé par Philippe IV (1626), et renouvelé par Charles III (1770). Les objets dès cours que font les professeurs employés à ces chaires, d'après leurs prospectus imprimés, sont comme il suit, savoir : Théologie, — philosophie morale, — mathématiques (deux professeurs), — physique expérimentale, — logique, — langue arabe, — langue hébraïque, — langue grecque, — rhétorique, — poétique, — règles de la langue latine, — syntaxe, — premiers élémens, — et ajoutez à cela une vaste bibliothèque ouverte tous les jours, pendant cinq heures.

14. *Real Seminario de Nobles*, fondé par Philippe V, 1727. « Académie royale des

chevaliers. » Les objets d'instruction donnés par autant de professeurs, sont : les mathématiques pures et pratiques, — l'architecture militaire et de plans, — physique expérimentale, — idiotismes de la langue latine, — rhétorique et poétique, — élémens de la grammaire et syntaxe, — géographie, chronologie et histoire, — langue française, — calligraphie.

15. *Real Gabineto de Historia natural.* « Cabinet royal d'histoire naturelle. » Il est ouvert deux fois la semaine, même pour les gens du commun, et vêtus d'habits ordinaires. Il est donc très-fréquenté. On me dit que les inspecteurs, sous peine de perdre leur emploi, ne doivent ni demander ni recevoir quoi que ce soit. Il y a été ajouté l'année précédente :

16. *Real Escuela de Mineralogia.* Le directeur et le premier professeur de cette « *école de minéralogie* » est M. Herjen, autrefois secrétaire privé du ministre autrichien, comte de Kaganeck. Ce savant estimable recevait, depuis plusieurs années, une petite pension pour soigner les nouvelles collections minéralogiques pour le cabinet ;

il a traduit en même tems, encouragé par la cour, l'*Oryctognosie* de feu M. Wiedemann, et a été placé, avec des appointemens considérables et plusieurs autres émolumens, à la tête de ce cabinet, comme professeur de minéralogie (Mars 1798), soit pour classer ces riches trésors selon son vaste système, soit pour faire des cours. Il est aussi payé pour voyager dans les provinces espagnoles, relativement à la minéralogie. Comme c'est un homme d'une habileté rare, et dans la force de l'âge, on ne saurait douter, que par lui cette science, dans un pays si riche, et qui n'a pas encore été exploité, n'ait à faire beaucoup de progrès. Les professeurs allemands et les amateurs de la minéralogie me sauront gré, peut-être, de leur donner ici son adresse. Je suppose toujours que leur délicatesse les empêchera d'en abuser, pour lui faire des demandes indiscrètes, les envois de cette nature occasionnant des frais énormes. — Au reste, la voici : *Don Christ. Herjen, Professor de la Real Escuela de Mineralogia en Madrid, — Acudir al Gabinete de Historianatural.*

17. *Real Jardin botanico y Laboratorio de Chimica.* «Jardin royal botanique, et laboratoire de chimie ; » avec plusieurs professeurs extraordinaires pour l'application de la chimie aux arts et métiers.

18. *Real Observatorio e Escuela de Astronomia y Geographia matematica* « Observatoire royal et École d'astronomie et de géographie mathématique. » Cette académie a été instituée par le *principe de la Paz.*

19. *Real Estudio de Medecina.* « Institut clinique, » depuis 1796, avec une bibliothèque et un grand hospice.

20. *Real Colegio de Medicina* , depuis 1795 ; et celui *de Chirurgia*, déjà depuis 1785. On y fait régulièrement des cours ; mais pour examiner les candidats et pour l'inspection générale, on a institué le

21. *Tribunal del Protomedicato.*

a. *Médecine.* Trois médecins supérieurs , ordinairement les médecins ordinaires du roi ; — trois examinateurs ; — un surnuméraire.

b. *Chirurgie.* — Un chirurgien supérieur ;

le chirurgien ordinaire du roi ; — trois examinateurs ; — un sur-numéraire.

c. *Pharmacie.*—un apothicaire supérieur; l'apothicaire ordinaire de la cour ; — trois examinateurs ; — six surnuméraires.

d. *Conseil supérieur de l'art vétérinaire* (*Protoalbeyterato.*) — Un président ; — trois examinateurs ; — un secrétaire.

Au reste, on compte en Espagne soixante et une sociétés patriotico - économiques, dont les transactions ont fourni, il y a quelque tems, un extrait utile qui a été annoncé. Pour en faire connaître plus particulièrement l'esprit, je vous marquerai ici quelques - uns des sujets les plus nouveaux proposés par celle de Madrid :

Le moyen de planter les arbres pour les conserver plus sûrement ? Prix, une grande médaille d'argent, de la valeur de soixante-quatorze piastres.

Comment exciter plus efficacement l'industrie des habitans des campagnes ?

Le meilleur moyen d'établir un hospice d'enfans-trouvés, et comment améliorer ceux qui existent ?

On a encore annoncé des prix *pour la culture la plus convenable d'une certaine quantité de Kermès :* cent cinquante piastres. — *Pour une chaise de paille de travail natté*, quatre piastres. — une grande médaille d'argent de quarante-huit piastres, *pour la meilleure paire de bas de soie à la manière des fabriques françaises*, et une autre médaille du même prix *pour une paire à la manière anglaise.* — Une autre grande médaille *pour le meilleur rasoir à l'anglaise.* — Cinq piastres *pour la meilleure reliure a l'anglaise d'un* In-folio, etc.

(L) *Littérature :*

I.

Philologie et Littérature en général.

1. *Gramatica alemana, compuesta para la nacion Espannola* « Grammaire allemande à l'usage des Espagnols. » L'auteur de cette grammaire est le père *Antonio de Villa*, confesseur des étrangers au grand hospice. Faite d'après l'ancien système de

Gottsched, elle est très-prolixe, et l'on n'y a pas suivi la bonne méthode. On promet incessamment un dictionnaire allemand et espagnol; et en attendant on vend ici le nouveau dictionnaire de poche allemand et français, qui depuis quelques années a paru à Leipzig.

2. *Coleccion de los autores principales latinos.* «Collection des principaux auteurs latins;» six volumes *in*-8°. La livraison en a déjà été faite en partie d'auteurs entiers, en partie d'extraits, placés d'après un certain ordre, pour arriver des plus aisés aux plus difficiles.

3. *Diccionario castellano de ciencias y artes, con las voces correspondientes en latin italiano y frances*, quatre volumes in-folio; trois cent quatre-vingts réaux, chez *Ranz, calle de la Cruz.* « Dictionnaire des sciences et arts, avec les dénominations latines, italiennes et françaises.» Cet ouvrage a été commencé par le père *Stephan Ferreros y Pando*, et achevé, par ordre du roi, par le premier bibliothécaire *D. Miguel de Manuel.* La quatrième partie, de neuf cent quatre-vingt-huit pages,

est en quelque sorte une réduction des trois premieres, et contient seulement les mots en espagnol, en latin, en italien et en français. On peut l'acheter séparément pour cent vingt-cinq réaux. En tête de la première partie se trouve la vie du célèbre jésuite qui avoit travaillé plus de vingt-cinq ans aux deux tiers de ce dictionnaire.

4. *Diccionario universal latino-espannol, por Don Manuel de Valbuena*, in-folio, huit cent soixante pages, chez *Baylo, calle de las Carretas*, quarante-six réaux. C'est un extrait assez bien fait du grand dictionnaire de *Forcelini* et *Facciolati*, avec beaucoup d'additions géographiques, scientifiques, étymologiques et grammaticales selon les différentes périodes de la langue. L'auteur travaille aussi, d'après le même plan, à un dictionnaire espagnol-latin.

5. *Tratado de la elocucion, ò del perfecto lenguage y buen estilo respecto al castellano, por D. Mar. Madramany y Calatayud.* Ce traité contient une courte histoire de la langue espagnole et un discours complet philosophico-aesthétique sur le stile.

6. *Elementos de las lenguas.* Cet abrégé contient un article sur la *langue universelle*, relativement à la télégraphie, par des signaux et des sons, sur la terre et sur l'eau, chez *Fernandez et Comp.*, trois réaux. Ce livre mériterait un examen plus approfondi, surtout à cause de l'article ci-dessus.

7. *Origen, progresos, y estado actual de toda la literatura* « Sur l'origine, les progrès et l'état actuel de toute la littérature. » L'auteur est l'*Abate Andrès*, connu en Allemagne par la traduction qu'on a faite de ses *lettres sur l'Italie.* Cet ouvrage, qui est déjà de six volumes, a été originairement écrit en italien; il a été traduit en espagnol par le frère de l'auteur.

8. *Introduccion general al estudio de las ciencias y de las bellas lettras*, chez *Castillo*, six réaux. « Introduction générale à l'étude des sciences et beaux arts. » Il est tiré d'ouvrages français sur la littérature; mais, dans les notes, il contient des listes des meilleurs originaux espagnols, des traductions dans plusieurs objets des sciences, et en tête une notice sur les meilleurs auteurs comiques de ce siècle.

Lorsque

Lorsque je l'ai demandé, la seconde édition était sous presse, de manière que je ne la connais que par les extraits.

9. *Diccionairo nuevo y completo de las lenguas Espannola è Inglesa, Inglesa y Espannola*, de l'imprimerie royale. « Dictionnaire espagnol et anglais, et anglais et espagnol. » Les auteurs en sont deux moines irlandais, *Thomas Connelly*, dominicain, et *Thomas Higgins*, carme. De même, les professeurs des langues orientales et le bibliothécaire de *San Isidro Heydeck*, étaient occupés à publier un dictionnaire anglais-espagnol, et français-espagnol. Il a paru aussi plusieurs grammaires de ces deux langues et de la langue italienne.

10. *Apparatus eruditionis, tam rerum quam verborum, per omnes artes et scientias*, trois vol. *in*-8°. C'est un aperçu général de tout ce qui est utile à savoir. Cette espèce d'Encyclopédie du monde et des sciences doit servir pour étudier les anciens auteurs latins et leur langue.

11. *Exàmen de la possibilitad de fixar la significacion de los sinònimos de la lengua castellana.* « Sur la possibilité de fixer

les synonymes de la langue castillane. » L'auteur est *Don Joseph Lopez de la Huerta*, autrefois secrétaire à l'expédition du cabinet.

12. *Pàrafrasis Araba de la tabla de Cebes*, par *D. Pablo Lozano*. Elle contient: 1.) la traduction arabe de la table de Cèbes, avec voyelles ; 2.) trois cents proverbes arabes, avec voyelles; 3.) la même traduction de la table, sans voyelles; 4.) la traduction espagnole ; 5.) remarques. Le tout a été imprimé dans l'imprimerie de la cour, aux frais du roi, avec une magnificence extraordinaire : l'ouvrage coûte trente-six réaux, et bien relié, quarante-cinq. Pour les connaisseurs de la langue arabe, c'est en Allemagne une production très-remarquable.

13. *Bibliotheca Espannola*, deux vol., (soixante-douze réaux), de l'imprimerie royale; contient : 1.) des notices géographiques sur les Rabbins espagnols (*Escritores rabinos*;) 2.) les titres de leurs ouvrages en hébreu, latin et espagnol; 3.) une critique de ces livres. L'auteur est le feu *Don Juan Rodriguez de Castro*, bibliothécaire

royal. Ses héritiers possèdent les papiers nécessaires pour continuer cet ouvrage.

14. Plusieurs traductions d'auteurs grecs et romains, entr'autres de Jules César *de Bello Gallico*, par *D. Joseph Goya, y Muniain.* C'est un pendant magnifique au *Salluste* de l'infant *D. Gabriel;* mais comme celui-ci mourut pendant l'exécution, l'ouvrage serait resté dans l'oubli, sans l'intérêt qu'a bien voulu y prendre le roi actuellement régnant. Deux vol. in-4°., avec beaucoup de gravures, de l'imprimerie royale; cent quatre-vingts réaux. — Du même traducteur, on a la poétique d'Aristote, avec l'original grec à côté; également, aux frais du roi, quoiqu'imprimée avec moins de luxe.

15. Je dois encore citer quelques ouvrages du fameux grammairien et polyhistor *J. Lorenzo Hervàs y Panduro*, ex-jésuite, dont plusieurs ont été publiés séparément, et d'autres font partie de son ouvrage célèbre: *Idea del Universo.* Nous ferons connaître plus bas cette collection en vingt-un volumes. Nous ne parlons ici que de son *Aperçu général de toutes les langues con-*

nues, *et de leurs différences et affinités ;* — de son *Compendium de trente langues exotiques ;* — de sa bibliothèque des auteurs qui ont écrit des grammaires et des dictionnaires des langues africaines, asiatiques et américaines. — *Hervàs* vit à Rome, et écrit en italien ; mais il est né en Gallicie ; il fait traduire ses ouvrages par quelques amis lettrés en espagnol. Pallas le cite avec distinction dans son grand dictionnaire. On dit que ses écrits ont été traduits en anglais. Comparez le N°. E. 28.

I I.

Sciences Théologiques.

1. *Reflexiones de la naturaleza escritas en alemand para todas los dios del anno*, *por el cèlebre . M C. C. Sturm*, *y traducidos del Frances al Castellano*, quatre volumes ; quarante réaux, chez *Quiroga.* « Réflexions sur la nature, écrites en allemand par le célèbre Sturm, traduit en castillan d'après la traduction française. » Ce livre, à cause de sa rareté, mérite certainement la première place dans ce catalogue.

2. *Defensa de la Religion christiana, por D. Juan Joseph Heydeck.* « Défense de la religion chrétienne. » C'est proprement la traduction d'un original hébreu, qui prouve les connaissances de ce grand *orientaliste*; il est destiné principalement à convertir les Juifs. Trois forts volumes *in*-8°.

3. *Introduccion à la Sagrada Escritura*, etc. « Introduction à la sainte Ecriture, et méthode pour la mieux entendre. » Deux volumes. C'est une traduction de l'ouvrage latin de *Bernhard Lamy*. Elle fait partie de la nouvelle impression de la Bible en espagnol, avec gravures. Il paraît aussi une Bible séparée, avec gravures, d'après les pareilles collections anglaises et hollandaises.

4. *Colleccion de Sermones espannoles sobre todas asuntas y materias en general.* « Collection de sermons espagnols sur toutes sortes de sujets. » On les a rangés d'après les jours des mois et des fêtes. Plusieurs volumes, le tout est encore incomplet.

5. *Viage al pais de los Pantheocràcios.* — Un roman théologico-politique dans le

goût des républiques imaginaires. Deux volumes in-8°.

6. *Colleccion en Latin y Castellano de las Bulas, constituciones encìclicas y Decretos de Benedicto XIV.* — Elle contient outre la collection des bulles de Benoît XIV, une foule d'observations canonico-historico-diplomatiques. Quatre volumes in-4°.

III.

Ouvrages de Jurisprudence.

1. *Teatro de la legislacion universal de Espanna ò Indias.* « Théâtre de la législation universelle d'Espagne et de ses colonies. » Vingt-huit volumes in-folio.

2. *La Librerìa de Jueces, por Martinez.* « Bibliothèque des Juges », huit vol. in-4°., avec quatre volumes supplémentaires, sous le titre : *Adiciones à la Librerìa de Jueces.*

3. *Extracto puntual de todas las pragmaticas, cedulos, etc., en el regnado de Carlos III.* Et

4. *Extracto puntual de todas las prag-*

maticas, cedulas, etc., en el regnado de Carlos IV. Tous les deux ouvrages des collections des ordres royaux de Charles III et de Charles IV.

5. *Extracto del Derecho, y leges generales de Espanna.* « Extrait du droit et des lois universelles de l'Espagne. » Ce livre contient une courte histoire et aperçu de l'ancien droit ; ensuite vient un abrégé utile des anciennes et nouvelles ordonnances royales, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours. Cet ouvrage facilite l'usage de celui sous les numéros 1 et 2. Deux volumes.

6. *Pràctica criminal por principios, contra los abusos introducidos, por D. Juan Alvarez Posadilla.* « Pratique du droit criminel, d'après les principes, contre les abus introduits. »

7. *Colleccion de los Tratados de Paz, Alianza, Commercio, etc.* « Collection des traités de paix, d'alliance, de commerce, etc., depuis Philippe V jusqu'à Charles IV. » Cette nouvelle collection, faite sous les ordres du *Principe de la Paz*, se joint à une plus ancienne de *Joseph Antonio de Abreu*, en douze volumes.

8. *Maximas sobre recursas de fuerza y proteccion, por D. Joseph de Covarrubios*, conseiller d'état. Chez *Castillo*. in-8°. Dans l'introduction, on examine assez rigoureusement les limites de la puissance politique et spirituelle, et les droits du roi sur le clergé, les biens ecclésiastiques et la judicature ; ensuite les administrations de la puissance ecclésiastique sont considérées plus spécialement ; l'étendue de leurs droits, etc., y est discutée, et il y est prouvé que le roi, dans tous leurs jugemens, est le juge en dernier ressort. — Des lecteurs sensés n'ont ici besoin d'aucune réflexion.

9. *Repertorio general de la pràctica universal forense de los Tribunales superiores e interiores de Espanna e Indias.* « Répertoire universel de la pratique générale des tribunaux supérieurs et inférieurs de l'Espagne et des Indes. » Huit volumes in-4°., et deux volumes de supplémens. L'auteur est l'avocat royal *Don Pedro Boada*.

10. *Manuel alfabético de delitas y penas, segun las leges y pragmaticas de*

Espanna. «Manuel alphabétique des délits et des peines, d'après les lois espagnoles. »

11. *Còdigo de las costumbres maritimas de Barcellona.* Deux volumes, magnifiquement imprimés, chez *Sancha*, à Madrid. « Code des coûtumes maritimes de Barcelone. « L'éditeur est *Don Antonio de Capmany*, secrétaire de l'Académie royale d'Histoire, ouvrage important. Le *premier* volume contient l'antique code espagnol, original et traduit; un discours sur son origine, son authenticité, son autorité; les traductions, les commentateurs de ce code, et un aperçu historique des anciennes lois maritimes des autres nations. Le *second* volume contient la traduction de l'ancien droit maritime de l'île de Rhodes, et une collection des anciennes lois maritimes des deux couronnes de Castille et d'Arragon; les ordonnances de l'assurance de Barcelone, Burgos, Séville, antérieures à toutes les assurances connues; les anciennes lois sur les armateurs espagnols et sur la guerre maritime; enfin, un catalogue des auteurs qui ont écrit sur le commerce et le droit maritime, classés d'après les différentes nations.

I V.

Science de Médecine.

1. *Quinologia ò Tratado del arbol de la Quina ò Cascarilla, etc.* « Quinquinalogie, ou traité de l'arbre de Quinquina ou Cascarille. » Une description de cet arbre et des autres sortes de quinquina nouvellement découvertes dans le Pérou ; — sur la manière de l'utiliser, de le choisir ; -- sur le commerce qui s'en fait ; — sur l'efficacité des extraits de l'écorce du quinquina nouveau, prouvée par des exemples; on trouve à la fin de ce traité un appendice d'expériences chymiques, et un examen analytique sur cet objet. Par *D. Hipòlito Ruiz.* Chez *Castillo.* Six réaux. — L'examen du quinquina et de ses différentes sortes était un objet principal de la grande expédition botanique faite dans le Pérou, que l'auteur de cet ouvrage dirigeait. Des observations encore plus importantes, fruit d'un séjour de onze années, sont contenues dans le livre suivant :

2. *Flora Peruviana et Chilensis, sive Descriptiones et Icones plantarum Peruvianarum et Chiliensium, auct. Hipp.*

Ruiz, *et Josepho Paron*. Un vol. in-*fol.* avec 106 gravures, sur lesquelles se trouvent les figures de 210 nouveaux genres de plantes. Tout l'ouvrage contiendra 2000 figures, et n'excédera pas sept volumes. Le volume actuel revient, chez *Sancha*, 260 réaux, en noir; car les figures ne sont enluminées que pour ceux qui en font la demande. Pour l'avoir complet, il faut aussi s'en procurer le *Prodromus : Nova genera plantarum Peruvianarum et Chiliensium*, chez le même libraire, pour 120 réaux.

3. *Hippoliti Ruiz de vera fuci natantis fructificatione commentarius*, un cahier in-4°., avec une figure, chez *Castillo*, 6 réaux. L'auteur, très-célèbre, observa cette plante marine, (en espagnol: *Sargazo*) dans son voyage de mer; et il eut le rare bonheur de pouvoir observer toutes les parties de sa fleur et de son fruit. Des botanistes en font beaucoup de cas. A la fin de ce discours il traite de l'usage de cette plante contre le scorbut.

4. *Ant. Jos. Cavanilles Icones et Descriptiones plantarum quæ aut sponte in Hispania crescunt, aut in hortis hospitantur;*

jusqu'à présent 4 volumes, dont chacun contient 100 planches de figures ; il consiste en plusieurs parties. Le Ier. Vol en 3 p. le vol. II en 3, le vol. III en 3, le vol. IV en 4 ; de l'imprimerie royale ; excellente collection. Les trois premiers tomes contiennent 136 plantes du jardin botanique, (la plupart du Mexique, venues de semence) 156 de Valence, et un grand nombre des environs de Madrid et Mentrida, entre lesquelles il y en a plusieurs nouvelles. — A ce livre on doit joindre :

5. *Floræ Hispaniæ delectus, sive insigniorum plantarum per Hispaniense imperium sponte nascentium Icones et descriptiones.* Ce sont plusieurs cahiers ; mais dont le nombre m'est échappé. L'éditeur est le célèbre *Don Cas. Gom. Ortega* ; le peintre *Don Munnoz de Ugena.* Tout a été exécuté aux frais du roi, avec une magnificence et une exactitude vraiment espagnole.

6. *Cas. Gom. Ortega - novarum aut rariorum plantarum horti reg. botan. Matrit. descriptionum Decades, cum nonnullarum iconibus.* J'en ai vu six cahiers.

Les deux derniers contiennent deux nouveaux genres ; deux espèces originaires du Pérou, deux autres nouvelles de l'Espagne, une de l'île de Cuba , une du Brésil , une de Botanybay, les autres du Mexique , 4 planches de gravures , in-4°. 6 réaux , chez *Castillo.*

7. *Caroli Linnæi Philosophia botanica annott. explanatt. supp. aucta* , *cura et opera Cas. Gom. Ortega-acc. J. Andr. Murray, nom. triv.* in-4o. avec planches, 20 réaux. L'édition est encore plus correcte que l'original même. — Le cours élémentaire de *Ortega* est encore connu , en 2 vol. in-8°. dont il a paru en 1796 une édition très-augmentée , et avant une traduction en italien , chez *Bodoni* , à Parme.

La *parte pratica* de la botanique de Linnée a aussi été traduite en 8 vol. par le professeur *Don. Antonio Palau y Verdera.*

8. *Nova generum polygamiæ clarificatio* , *auct. Vinc. Alf. Lorente*, *Reg. Botanices*, *Acad. Maritensis et Carthaginensis in regno Valentino socio*, 6 feuilles in-4°. 4 réaux , chez *Castillo.* L'auteur démontre ,

d'après longues observations, combien il y a de difficultés attachées à la classification des plantes polygamiques, d'après la méthode de Linnée; il en indique une nouvelle, plus aisée et plus sûre, pour déterminer les genres et les espèces, quand l'on n'a pas à la main un exemplaire de chaque espèce.

9. *Elementos naturales y chìmicos de agricultura, del Conde Gyllemberg.* « Elémens de l'Histoire Naturelle, de la Chymie et de l'Agriculture, etc. » traduit de l'anglais par *C. G. Ortega*, in-8°. Dans la seconde édition se trouve un appendice, qui offre des termes techniques du texte dans la nouvelle nomenclature chymique.

10. *Tratado sobre las ùlceras de las piernas, — par Underwood, etc.* « Sur les ulcères des pieds, » avec des observations sur la cure des ulcères scrophuleux. Ce livre a été traduit de l'anglais par l'ancien médecin des hospices, *J. Santiago Garcia.*

11. *Tratado de las enfermedades de las ojas. — por Louis Gendron.* « Traité sur les maladies des yeux, » traduit du français, par le célèbre oculiste *D. Fr.*

Marin, qui y a ajouté les figures des instrumens propres à l'opération de la fistule lacrymale, et de la cataracte.

12. *Principios de Cirugìa para los principiantes.* — « Elémens de la chirurgie pour les commençans, » avec un traité sur l'accouchement, d'après la méthode usitée dans l'hospice universel.

13. *Tratado teòrico y practico de las ulceras ò ungas,—por Bell.* La traduction est du médecin royal *Dr. Bartholomeo Pinnera y Siles.* Elle n'est pas faite sur l'original, mais d'après une traduction française de *Bocquillon.* On pourrait presque appeler cet ouvrage un nouveau travail, puisque le traducteur y a joint plusieurs traités, additions, critiques, etc. et appliqué le tout à l'Espagne.

14. *Sistema, ò curso completo de Cirugìa* par *Bell.* La grande chirurgie, bien connue de *Bell.* 6 vol. in-8°. avec toutes les figures. Le traducteur est l'habile *D. Santiago Garcia.* Voyez le numéro 10.

15. *Tratado de materià medica del Dr. Cullen.* De même traduit par *Dr. Pinnera y Siles,* sur la traduction française de *Bocquillon,*

avec beaucoup de remarques, additions, etc.; le tout relativement aux observations pharmaceutiques et thérapeutiques les plus récentes; 4 vol. in-8o. Voyez le num. 15.

16. *Pharmacopea Hispana, regis jussu et impensis*, 1794, in-8o. à Madrid, imprimée chez *Ibarra*, par le *Protomedicat*. 15 réaux.

17. *Elementos ò principios de Medicina pràctica del Dr. Cullen.* C'est la Nosologie de *Cullen*, donnée de même par le *Dr. Pinnera y Siles*, d'après la traduction de *Bocquillon*, avec une infinité d'observations, d'additions, etc. 4 vol. in-8o. Dans le quatrième volume on trouve un appendice important, relativement aux deux spécifiques américains, l'*Agavia* et la *Begonia* (1). On a ensuite, d'après les ordres

(1) Il sont connus en Allemagne, parce que l'on a traduit la traduction italienne daprès l'original espagnol, qui porte le titre suivant: *Demostracion de las eficaces virtudes nuevamente descubiertas en las raices de dos plantes de nueva Espanna, especies de Agave y de Begonia, para la curacion del vicio venereo y escrophuloso y de otras graves enfermedades qui resisten al uso del Mercurio, y demas remedios*

ordres du roi, fait des expériences avec ces médicamens dans trois grands hospices, qui ont été publiées ici. L'auteur fait précéder son traité de la description botanique de ces plantes antivénériennes : il traite de leur vertu, de leur manière d'opérer ; il donne la manière diététique et médicinale d'en faire usage. Il est en même tems traducteur de l'ouvrage français de *Le Roux, sur la rage*, pareillement avec des observations et additions.

18. *Pharmaciæ elementa, Chemiæ recentis fundamentis innixa, auctore Franz Carbonell, Pharmac. Botan. civit. Barcinocensis Coll. Ph. et Med. Dr.* (et membre actuel de presque toutes les sociétés espagnoles,) in.4°. 16 réaux.

---

concidos ; por D. Franc. Xavier Balmis. « Exposition des vertus efficaces, nouvellement découvertes dans les racines de deux plantes de la nouvelle Espagne, c. à. d. des espèces de *l'Agave* et de la *Begonia*, pour la guérison du mal vénérien et scrophuleux, et autres maladies graves, qui résistent à l'usage du mercure, et autres remèdes connus ; par le Dr. *Franc. Xavier Balmis.* » On dit qu'on peut s'en servir avec fruit dans les cas les plus désespérés. Chez *Aguilera*, 26 réaux, avec une planche.

19. *Tratado de las enfermedades de los ojos*, *por Plenck*. « *Plenck*, sur les maladies des yeux, » traduit du latin, et augmenté par *D. Dom. Vidal*, chirurgien de chambre, chirurgien supérieur de la flotte, et Vice-directeur du collège de chirurgie à Cadix.

20. *Nuevo método de tratar las fracturas y disloc. por Pott.* Traduction de l'original de l'excellent ouvrage de *Percival Pott*, « sur les hernies et les entorses. » Le traducteur est *D. Fr. Xav. de Cascaron*, chirurgien de la cour.

21. *Tratado elemental de chimica*, *por Lavoisier.* « Chimie de *Lavoisier.* » Le traducteur est *D. Juan Manuel Munariez*, capitaine d'artillerie, et professeur des mathématiques à Madrid, 2 vol. in-8o. avec 13 planches de figures.

22. (1) *Elementos de chimica*, *por Chaptal*, traduction de l'ouvrage de *Chaptal* : « Elémens de chimie, par *D. Higin, Ant. Lorente*, professeur de chimie.

(2) *Elementos de historia natural*, *y de chimica*, *por* M. *Fourcroy*. C'est la chymie

de *Fourcroy*, vraisemblablement par le même traducteur.

23. *Tratado completo de la flebotomia.* « Traité complet sur la saignée, » par *D. Juan Fernandez del Valle*, premier professeur dans l'hospice universel. Du même est pareillement la

24. *Cirugìa forense general y particular*, «Chirurgie universelle et spéciale,» 2 v. in-8.

25. *Advertencias critico medicas*, *por D. Patricio Sanchez.* Ce traité contient une multitude de règles utiles diététiques, et cherche à réfuter plusieurs préjugés populaires en fait de médecine.

26. *Curso completo de Anatomia del cuerpo humano*, par *El. Dr. Jayme Bonells*, *etc.*« Cours complet d'anatomie du corps humain, » par le *D. Juan Bonells*, médecin de la *Duquesa d'Alba*, et membre de plusieurs sociétés littéraires. Le *D. Ignacio Lacava*, chirurgien du roi, a quelque part à cet ouvrage, dont il a paru jusqu'à présent 2 vol. in-8o. Il contient les observations les plus récentes, et finit par une méthode pratique pour disséquer, faire des préparations, etc. L'appendice suivant:

la meilleure manière de prévenir l'infection des salles anatomiques, semble être calculée pour le climat du pays.

27. *Instruccion sobre el método de curar à los ahogados à los sufogados, ect.* C'est une bonne traduction, de l'excellent ouvrage français de *Portal : sur la mort imaginaire.*

28. *Breve instruccion sobre el modo de conserver los ninnos expositos* «. Sur la conservation des enfans trouvés, » ouvrage qui a été approuvé par le Protomedicat. L'auteur est *D. Santiago Garcia*, à présent médecin de la maison des enfans trouvés, (*Inclusa*) à Madrid; Voyez aussi les Nos. 10 et 14.

29. *Idioma natural del cuerpo humano, ò indagaciones sobre el pulso, etc.* Le titre, très-prolixe, peut en même tems donner l'aperçu du contenu. (« Indications » naturelles sur le pouls, dans lesquelles les » idées de *D. Solano de Luque* ont été plus » développées; déterminations des carac- » tères par lesquelles le pouls indique les » évacuations critiques et symptômatiques » pour guérir par ces remèdes, soit inconnus,

» soit négligés, les maladies graves et chro-
» niques, presque sans le secours des mé-
» dicamens; contenant cent quatre-vingts
» observations. On a ajouté l'opinion des
» Chinois sur le pouls, et une collection de
» tous les écrits les plus remarquables sur
» les nouvelles découvertes du *Dr. Solano.*»
— C'est à nos médecins à juger de l'utilité de cet ouvrage, au moins il contient des observations intéressantes. Chez *Escribana.* — Un autre ouvrage remarquable, relativement au *pour* et *contre*, semble être le suivant :

30. *Tarantismo observado en Espanna*, dont le titre complet indique aussi le contenu : « Maladie des tarentules en Espagne,
» ou essais relatifs à l'histoire de la ta-
» rentule; des effets de son poison sur l'hom-
» me, et sa guérison par la musique; com-
» ment ce moyen doit y être appliqué, et
» l'usage qu'on peut en faire dans d'autres
» maladies, démontré par trente-cinq obser-
» vations, parmi lesquelles sont les der-
» niers faits qui ont eu lieu dans le grand
» hospice de Madrid, et quelques autres
» qu'on a omis jusqu'ici, réservées pour les

» sceptiques. » L'auteur est le *Dr. Français Xavier Cid*, membre de l'académie royale de médecine, et médecin titulaire de l'archevèque de Tolede. Il s'est fait connaître encore par une *dissertation epitolaris, circa inventionem pulsus anti-dicroti, tanquam veri signi futuram diarrhœam demonstrantis, in prosecutionem inventi pulsifici Solani.* Les deux ouvrages se vendent chez *Arribas, Carrera de S. Géronimo.*

31. *Instruccion breve e metodica sobre el conocimiento y curacion de todas las enfermedades venereas.* C'est une traduction de l'ouvrage connu de M. le conseiller *Fritze*, « sur les maladies vénériennes. » Le traducteur est le Licencié *Don. Ant. Lavedan*, chirurgien de la famille royale. D'après le nouveau plan d'étude, cet abrégé doit servir comme livre élémentaire dans tous les cours publics de chirurgie.

33. *Experimentos acerca de la digestion en el hombre y en diversas especies de animales*, in-4°. C'est une excellente traduction de l'ouvrage de *Spalanzani* sur la digestion, et le traducteur est *D. Jos.*

Bonillo, examinateur attaché au Protomedicat.

34. *Hermanni Boërhave Institutiones medicæ; editionem istam curavit et auxit Joan. Bap. Soldevilla, Medic. Doctor, Censor, Archiater*, 4 vol. in-8o. à l'usage des jeunes médecins, avec plusieurs notes explicatives, toujours relativement à l'Espagne, avec beaucoup d'additions et appendices considérables, et une introduction à l'étude de la médecine, contenue dans les quatre préfaces.

35. *Errores y perjuicios del sistéma espasmodico del Dr. Cullen.* C'est l'ouvrage connu de *Brown*, où il cherche à élever son propre systême sur les ruines de celui de *Cullen*. Le traducteur est le *Dr. Joachim Serrano Manzano*, membre de la société clinique.

36. *Tratado de las enfermedades periodicas sin calentura. etc.* « Traité des maladies périodiques sans fièvre, de *Frederic Casimir Medicus*, médecin de garnison à Manheim. Ce traité a été fait par *D. Santiago Garcia*, d'après la traduction française. Voyez le Numéro 28.

37. *Memoria médico-pràtica sobre la insolation.* « Mémoire complet sur les coups de soleil ; » maladie qui n'est pas rare en Espagne.

38. *Diario de los nuevos descubrimientos de las ciencias fisicas.* C'est une traduction du journal connu français *sur la physique*, etc. ect. ; elle paraît par cahiers.

39. *Resumen historico y experimental de las fénomenos électricos.* C'est une traduction de l'ouvrage de *Sigaud la Fond*, « sur l'électricité. » Le traducteur est *Don Taddeo Lope*, officier de génie.

40. *Coleccion de los mas preciosos adelantamientos de la Medecina.* « Collection des progrès les plus récens de la médecine, du *Dr. Raf. Elleseker et Man. Fernandez Barra.* »

41. *Petitorio farmaceutico dispuesto por el Real Proto-medicato.* Les auteurs avoient surtout en vue l'exclusion de médicamens inutiles, superflus et douteux ; de manière que ce *petitorium* devient maintenant, pour les médecins et les apothicaires, la juste mesure de leurs demandes réciproques.

42. *Tratado de las enfermedades mas principales agudas y cronicas del pecho.* « Les principales maladies aiguës et chroniques de la poitrine, » du *Dr. Ant. Corbellà y Fondevila*, ci-devant protomédecin dans les provinces *del Rio di Plata*, *Paraguay et Tucuman.*

43. *Elementos de Veterinaria.* « Elémens de la médecine vétérinaire, » du *Dr. Sigism. Malats*, premier directeur de l'école vétérinaire. Jusqu'à présent 6 vol. Les quatre premiers tomes traitent de l'anatomie, et les deux autres de la *Materia medica.* L'ouvrage suivant est tout semblable.

44. *Gurà Veterinaria*, en 4 volumes. Mais cet ouvrage traite avec plus de détails des *Caballarios*; c'est-à-dire des maladies des chevaux, mulets et ânes.

45. *Medicina y cirugìa Forense ò Legal.* C'est une bonne traduction de la « police médicale-chirurgique de *Plenck.* » Le traducteur est *D. Hig. Ant. Lorente.* Voyez le numéro 22.

46. *Elementos fisico-chimicos de la analisis general de las aguas.* Ce sont les « sept premiers traités sur l'analyse chymique des

eaux, prises dans des opuscules. de *Bergman*, » d'après le travail de *Moreau*, qui a traduit ce livre en français, in-4o. Le traducteur n'a pas manqué de consulter les nouvelles découvertes en chimie.

47. *Diccionario universal de Fisica.* Une traduction du « dictionaire universel de physique de *Brisson.* »

48. *Perjuicios que acarean el género humano y al estado las madres, que rehusan criar sus hijos*, etc. « Sur les inconvéniens qui arrivent à l'homme et à l'état, par la négligence des mères qui n'allaitent pas elles-mêmes leurs enfans ; et sur les moyens de remédier à l'abus des nourrices. » L'auteur est *D. Jayme Bonells.* Voyez le numéro 26.

49. *Preceptos generales sobre las operationes de los partos*, 2 volumes *in-4.*, avec 24 planches. « Manuduction théorétique-pratique à l'accouchement, » dans laquelle on a eu recours aux institutions les plus récentes des plus fameux accoucheurs français. » L'auteur est *D. Jos. Ventura Pastor*, accoucheur à Madrid.

50. *Nuevo metodo de operar en la hernia crural, por D. Ant. Gimbernat.* « Nou-

velle méthode pour la cure des fractures des os, des jambes, par *D. A. G.* chirurgien du roi, et directeur du collège chirurgical, in-4o. chez la veuve *Ibarra*, 8 réaux.

51. *Tratado de las enfermedades endémicas; etc.* « Sur les maladies endémiques et épidémiques des bêtes à laines, » très-circonstancié et très-détaillé, par *D. J. A. Montes*, chirurgien à l'hospice de *Aranjuez.*

52. *Operaciones de Cirugìa segun las mas selecta doctrina de antiguos y modernos.* « Opérations de chirurgie, d'après les meilleures méthodes anciennes et modernes, » du *Dr. Fr. Villaverde,* professeur au collège royal de chirurgie à Cadix.

I V.

Philosophie, Morale, Politique, Commerce.

1. *Investigation de la naturaleza y causas de la rigueza de las naciones.* Traduction de l'original de l'ouvrage de *Smith*, « sur la richesses des nations. » Le

traducteur est le *Dr. Jos. Alonzo Ortiz*, qui y a ajouté plusieurs notes et additions concernant l'Espagne ; 4 vol. in-4o. Cet ouvrage avait déjà été donné dans l'extrait qu'avait fait Condorcet de l'original.

2. *Ensayo economico sobre el sistema de la Moneda-papel y sobre el credito publico.* « Essai d'économie publique sur le papier-monnoie et le crédit pubic, » de *D. J. Ortiz*, surtout fait pour recommander le papier-monnoie espagnol, contre lequel le vulgaire est encore très-prévenu ; ce qui fait que sa circulation éprouve encore beaucoup de stagnation.

4. *Anton. Eximeni, presbyteri Valentini, dialectica, et rerum quas vulgo metaphysicas vocant, libri sex. Matriti ex Typographia regia.* 1796, 2 vol. in-8o.

5. *La Monarquia.* « La Monarchie, » en trois parties. 1.) Sur les caractères de la monarchie en général. 2.) de la même relativement à la nation, et 3.) relativement au gouvernement espagnol.

6. *Tratado de la decadencia y ruina del sistema de Hacienda de la Gran Bretanna.* L'écrit connu de *Payne*, « sur la

décadence des finances anglaises. » La traduction avait encore la tendence politique d'inspirer aux riches actionnaires de la défiance contre l'Angleterre, et plus de confiance en la banque de *Carlos*.

7. *Coleccion alfabetica de las aranceles de la Gran Bretanna*. « Collection alphabétique des ordonnances anglaises sur la douane, et extrait des lois et des ordonnances, ect. qui en Angleterre ont été portées pour l'institution de la douane et la promotion du commerce, » compilées par l'ordre du roi; en 4 volumes in-8o.

8. *Catalogo de los Derechos y usos de Comercio*, *relativos al paso del Sund*. Cette collection contient l'histoire et les lois relativement à la navigation au passage du Sund, traduit du français par *Luis Miguel Badin*, consul espagnol à *Helsingœr*.

9. *Historia de la legislacion del comercio de las Indias*. « Histoire de la législation et le commerce de l'Amérique, » par *D. Antunnez*, membre du conseil des Indes. On y trouve l'histoire remarquable de la police commerciale de l'Espagne, et de son systême colonial, le tout imprimé

d'après l'ordre chronologique, depuis les tems les plus anciens, jusqu'aux tems récents, chez *Cerro*, 21 réaux, in-8°.

10. Une contrefaçon de la *Logique et Métaphysique de J. Aug. Ernesti*, avec une introduction et des remarques de *Joach. de Condado*, professeur du Droit naturel à l'académie des nobles à Madrid.

11. *Observaciones sobre el spìritu de las leges.* etc. « Observations sur l'esprit des lois, sur la religion, la morale, la politique, la jurisprudence et le commerce, » par *Jos. Garriga.*

V.

Histoire, Géographie et Antiquités.

1. *Historia del gobierno del difunto Emperador Pedro Leopoldo*, etc. Une traduction de l'ouvrage italien « sur l'administration politique de l'empereur Léopold. »

2. *Vida de Joseph II, Emperador de Alemania.* « Vie de Joseph II, empereur d'Allemagne, » 4 volumes, in-8°. Ce livre

paraît être original ; cependant on y a employé des matériaux étrangers. Déjà avant cet écrit il avait paru un abrégé et une collection d'anecdotes sur le même monarque.

5. *Vidas del Emperador Leopoldo III, y de Gustavo III, Rey de Svecia.* « Vies de l'empereur Léopold III, et de Gustave, roi de Suède, » 4 volumes in-8o.

7. *Coleccion de estampas de todos los retratos de los Reyes de Espanna,* » Collection de 89 portraits, qui représentent les monarques espagnols, depuis Athanaric, jusqu'à Charles IV, avec des épigraphes historiques, » par *Don Manuel Rodrigues,* membre de l'académie des beaux arts de *San-Fernando.* Chaque feuille se vend un demi-réau ; et toute la suite revient à 132 r. Elles répondent à la nouvelle édition de l'Histoire de *Mariana* et *Minnana.*

5. *Vidas de los Reyes de Espanna.* « Vies des rois de l'Espagne, » 4 volumes, avec les portraits de ces princes, pour 142 réaux. Les biographies de *Charles II, Philippe V,* et *Louis I,* peuvent aussi s'acheter à part, dans un petit volume, pour 8 réaux ;

de même celles de Ferdinand VI et de Charles III.

6. *Geografia historica - moderna , por D. Tomas Mauricio Lopez.* Cet ouvrage offrira une géographie plus spéciale de l'Espagne. Le premier volume contient la description du Portugal et de la province de Madrid. L'auteur à cet égard s'est servi de plusieurs notices non imprimées , qui lui ont été communiquées pour sa description d'Espagne.

7. *Diccionario geografico universal.* « Dictionnaire universel de géographie , 3 volumes in-4o. de *Don Aut. Montpalau.* Un ouvrage plus vaste sur la géographie est :

8. *Nuevo metodo para apprender por principios la Geografia general y particular*, 2 vol. in-4o. Elle contient la géographie - mathématique , les élémens de l'astronomie , la géognosie , un aperçu de la géographie ancienne , et une ration détaillée sur les dernières et les plus récentes découvertes. On a commencé une description historico-géographique de la terre , sous le titre de

9. *Nueva historia universal de todos los pueblos del mundo.* « Histoire universelle de tous les peuples de la terre. » Elle fera 46 volumes in-8°. ; elle ne contiendra, si l'on en croit la préface, « ni hors-d'œu-» vres d'érudition, ni fables ridicules, ni » récits ennuyeux de faits militaires, mais » l'esprit de l'histoire pour des gens du » monde instruits. » On voit que par-tout les bonnes têtes prennent la bonne route, suivent un même plan, et que les libraires trouvent déjà des raisons pour hasarder une pareille innovation, dans l'espérance d'avoir des abonnemens.

10. *Colleccion de Crònicas y documentos inéditos y raros, etc.* « Collection de chroniques et documens inédits et rares pour servir à l'éclaircissement de l'histoire d'Espagne, » in-4°. Les premiers volumes contiennent les Chroniques de *Florian de Ocampo*, et *Ambrosio de Morales*; et les suivans la continuation de ces Chroniques, par l'évêque *Prudencio de Sandoval.* Dans la suite, les Opuscules historiques de *Ambrosio de Morales*, dans lesquelles il a compulsé des documens originaux et inédits, dans

la bibliothèque de l'*Escurial*, y trouveront une place. Madrid, chez *Cano*.

11. *Colleccion de varones illustres de la nacion Espannola.* « Biographies des anciens Espagnols célèbres. » Cette collection contient déjà douze cahiers, avec des portraits, dans lesquels on trouve les vies de *Antonio de Morales*, *Gonzale Fernandez de Cordoba*, *Franc. de Quevedo y Villegas*.

12. *El honor Espannol.* « Histoire de l'héroïsme espagnol, d'après les différentes époques de l'histoire espagnole. » Elle contient un tableau de tout ce que les Espagnols ont exécuté de plus brillant, avec des biographies de leurs plus grands hommes.

13. *Diccionario històrico de varones illustres en santidad, dignitades, armas, ciencias y artes, hijos de Madrid.* « Histoire des hommes célèbres, saints, hommes d'état, militaires, hommes de lettres, et artistes, nés à Madrid ; » 4 vol. in-4°.

14. *Colleccion de estatuas del antiguo.* Cette collection contient les gravures de toutes les anciennes statues qui se trouvent dans les salles de l'académie des Beaux-

Arts ; elle a déjà seize cahiers. Chacun, huit réaux ; chez *Barco.*

15. *De primo Typographiæ Hispanicæ ætate Specimen. Auct. Raymundo Diosdado Caballero. Romæ.* 1793. Ce traité contient le catalogue des éditions espagnoles jusqu'à 1500, et plusieurs observations et additions historiques et littéraires sur les évènemens postérieurs de la typographie en Espagne, jusqu'au tems actuel ; in-4°., douze réaux ; à Valence, chez *Minguet.* On peut joindre à ce livre :

16. *Typografia Espannola*, ò *historia de la introduccion y progresos del arte de la Imprenta en Espanna.* « Histoire de la typographie espagnole, son introduction, sa propagation, et ses progrès en Espagne, avec un aperçu des typographies d'Europe et de la Chine, par le père *Fran. Mendez*, Augustin. » Chez le frère portier du couvent, l'auteur étant en même tems son propre libraire. (*En el Convento de S. Felipe el Rèal en la Porterià.*)

17. *Fasti novi orbis*, in-4°., chez *Barco.* Ce livre traite, après une courte introduction

historique de la conquête de l'Amérique, des bulles des papes, relativement à leur réception et leur exécution. Il mérite attention, parce qu'il est méthodique et complet.

18. *Mercurio general de Europa, lista de sucesos varios acaecidos en los annos de* 1757 *et* 1758. « Sur plusieurs évènemens arrivés en 1757 et 1758, « Production mémorable du Jésuite *P. J. Fran. de Isla*, alors très-célèbre en Espagne; réimprimé à cause de sa rareté.

19. *Historià del luxò y de las leges suntuarias de Espanna.* « Histoire du luxe et des loix somptuaires en Espagne, » par *Don Juan Sempere y Guarinos*, fiscal de la chancellerie, à *Grenade*; chez *Munita, à Madrid*; 2 volumes in-8°. Le livre part des tems les plus anciens jusqu'au tems actuel; il finit par un parallèle très-intéressant.

20. *Cartas en que se dan noticias ineditas.* « Collection de plusieurs notices non imprimées de manuscrits et monumens arabes, ou additions à l'*Espanna arabe de Masdean*, » dans son *Historia de la*

Cultura Espannola; » si je ne me trompe, dix-huit collections; chez *Martinez*.

21. *Nuevo plan del célebre teatro de la antigua Sagunta, ahora Murviédro.* « Nouveau plan du théâtre célèbre de Sagonte, avec un traité sur ce théâtre, et un second sur le cirque qui y est aussi établi, » du *D. Henri Palos y Navara*, commissaire royal pour les antiquités de cette ville et leur conservation. Une partie très-remarquable de cet ouvrage contient des observations sur l'art de distribuer la voix. Le dernier siège est éloigné de la scène de deux cent dix pieds, et on entend tout très-distinctement. Le théâtre s'est conservé presqu'entier; six réaux, chez *Escribano*, à Madrid.

22. *Compendio historico de la historia de las variaciones de las Iglesias protestantes.* « Abrégé de l'histoire des variations des églises protestantes. » C'est la traduction de l'ouvrage italien de *Roncaglia*, très-augmenté et dans une forme polémique par le *P. Gabriel Quijano*.

23. *Joan. Genes. Sepulvedæ Cordub. opera tum edita, tum inedita, accurante*

Regia historiæ academia ; quatre volumes in-4°. — *Sepulveda*, le contemporain et souvent le compagnon de Charles V, écrivit l'histoire de la découverte de l'Amérique, jusqu'à la conquête du Mexique ; l'histoire des premières huit années du gouvernement de Philippe II, etc. Ces ouvrages sont ici réunis, avec quelques autres articles qui n'ont pas encore paru. — Cette édition est exacte ; cent seize réaux, dans l'imprimerie royale.

24. *Historia de la vida de Marco Tulio Ciceron.* « Une traduction de la vie de Cicéron de *Middleton*, » faite sur l'original, du célèbre chevalier *Azarra*, (maintenant à Paris.) On voit quels hommes s'occupent aujourd'hui de la littérature en Espagne. C'est un ouvrage de luxe, avec des portraits, gravés d'après les bustes originaux, pendant qu'*Azarra* était à Rome. L'impression, les vignettes sont excellentes ; 4 Volumes. Cent vingt réaux l'édition la plus commune ; et la meilleure, cent quatre-vingts-dix réaux. De l'imprimerie royale.

25. *Vida del Dr. Benjamin Francklin.* « La vie de Francklin, » traduite de l'an-

glais, avec son portrait, et quelques additions historiques.

26. *Aparato geografico para entender con mayor facilidad la gazeta.* « Un dictionnaire de gazette, » d'après un très-bon plan; comparez les numéros 7 et 8.

27. *Investigationes historicas sobre los principales descubrimentos de los Espannoles.* « Recherches historiques sur les principales découvertes des Espagnols dans l'Océan de l'ouest, aux quinzième et seizième siècles, » contre le traité de *Otto*, dans le second vol. des *Transactions philosophiques de Philadelphie*. L'auteur *D. Christòbal Aladéra*, divise son travail en cinq sections. 1) Sur plusieurs documens relatifs à cette matière, non imprimés. 2) De la découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb. 3) De la découverte des îles Azores. 4) De la découverte du Brésil, par *Pedro Alvares Cabral.* 5.) Du détroit de Magellan, avec un appendice sur l'état des arts et des sciences à cette période, avec les portraits des navigateurs les plus célèbres, et une copie du Planispherium de Martin Behem, chez *Gomez*,

Calle de las Carretas. On peut acheter les gravures séparément.

28. Il faut nommer ici encore les ouvrages historiques et philosophiques du célèbre ex-jésuite espagnol *Don Lorenzo Hervas y Panduro.* Nous avons indiqué quelques-uns de ses écrits, sous le numéro I, 15, et le numéro VIII, et nous observons ici que la collection de tous ses écrits paraît en 21 volumes in-4°., sous le titre : *Idea del universo.* Elle contient une *Encyclopédie générale du monde.* En voici les parties principales. *a*) L'histoire de la vie humaine. Un tableau physique, moral, politique et littéraire de l'espèce humaine. *b*) Histoire du ciel. Voyez numéro VIII. 1. *c*) Histoire de la terre. *d*) Histoire des langues. Voyez numéro 15. — Ensuite viennent, apparemment comme additions : Histoire des almanachs chez toutes les nations de la terre. — Préjugés des Hommes, en matière civile, politique, et en fait de sciences. — Sur la morale des Chinois. — Bibliothèque des jésuites espagnols, qui se sont distingués comme écrivains, de 1758 à 1789. L'ouvrage le plus important de cet auteur est :

29 *Escuela Epannola de Sordomudos*; deux volumes in-4°. « Sur l'instruction des sourds-muets. » Le premier volume donne des développemens historiques, philosophiques, psychologiques; le second traite 1.) de la méthode, de faire entendre aux sourds-muets la langue espagnole et toute autre par écrit. 2.) Développement ultérieur des différentes méthodes. 3.) Manière de faire concevoir à des élèves sourds-muets des idées métaphysiques ; chez *Castillo*. Qu'on compare avec cet écrit :

30. *Carta del Ab. D. J. Andres sobre el origen, etc.* « Sur l'origine et le sort de l'instruction des sourds et muets, » de l'*Ab. Andres*, connu aussi parmi nous par ses *Lettres sur l'Italie.* Il s'efforce de prouver, presque jusqu'à l'évidence, que cet art n'a pas été inventé par l'*Abbé de l'Epée*, mais qu'il a été découvert, publié et perfectionné en Espagne. Chez *Sancha.*

V I.

Voyages.

1. *Observaciones sobre la historia natural, geografia, agricultura, poblation y*

frutos del regno di Valencia. « Observations sur l'histoire naturelle, la géographie, l'agriculture et les produits du royaume de Valence. » Deux volumes in-4°. avec des *vues*, *etc.* L'auteur, est le célèbre *D. Ant. Jos. Cavanilles.* Voyez n.° IV, p. 4.

2. *Reflexiones politicas y èconomicas sobre la poblacion, agricultura, artes, fabricas y commercio de Arragon.* in-4°. « Considérations politiques et économiques sur la population, l'agriculture, les arts, manufactures et le commerce d'Arragon. » L'auteur est *Don Majore Damaso Generes*, docteur en théologie à *Saragosse.*

3. *Historia de la èconomia politica de Aragon.* « Histoire politique économique de la statistique d'Arragon, de *Don Ignazio de Asso*; ouvrage très-exact et complet. Chez *Alonso.*

4. *Noticia y plan de un viage para reconocer Archivos, y formar la coleccion diplomatica de Espanna.* « Notice et plan d'un voyage pour compulser les archives nécessaires, afin de former la collection diplomatique de l'Espagne; fait par l'ordre du roi, par *J. Manuel Abella*, (sur la recom-

mandation du *Principe de la Paz*), précédé de quelques notices sur les collections déjà existantes, et sur ce qui reste encore à faire. De l'imprimerie royale.

5. *Noticia y plan de un viage arquitectònico-antiquario.* « Notice et plan d'un voyage relativement à l'architecture, » fait par ordre du roi; par *Don Joseph Ortiz.* Chez *Cieso.* Un demi-réal.

6. *Compendio de observaciones que forman el plano de un viage politico y filosofico.* « C'est une instruction complète pour un voyage littéraire et statistique. »

7. *Historia de la vida y viages del capitan Jayme Cook.* « Biographie de Cook, par *Kippis*, » traduit de l'anglais. Deux volumes in-4°. Tous ses voyages avaient déjà été traduits antérieurement.

8. *Compendio cronològico de la historia y estato actual de la Russia.* « Un coup-d'œil sur l'histoire, la constitution, la géographie, et les mœurs de la Russie, *etc.*; » puisée dans les auteurs russes et allemands. Par *Don Luis de Castillo*, ci-devant agent espagnol à Pétersbourg.

On a surtout eu égard aux liaisons commerciales de ce pays avec l'Espagne.

9. *Description historial de la provincia y Archipiélago de Chiloe en el regno de Chile.* « Description historique de la province et de l'Archipel de Chiloe dans le royaume de Chili. » De *P. Pedro Gonzalez de Agueros*, ci-devant missionnaire et gardien au couvent de la Propagande à *Ocopa* au Pérou. Elle contient en outre une notice des vastes Archipels *Guaitecas* et *Guayaneco*, au sud de cette province, et sur les îles *de Otahiti*, avec une grande carte. in-4°. Chez *Baylo, calle de las Carretas.*

10. *Guia genéral de postas, y travesìar de Espanna.* « Livre de poste de l'Espagne, » pour l'année 1794. Par *Don Bern. Espinal y Garcia*, directeur des postes à Valence, avec une petite carte. Je n'ai pas pu me le procurer, mais je suppose qu'on en aura fait quelque nouvelle édition.

11. *La relacion de la embaxada del Lord Macartney à la China.* « La traduction du grand voyage anglais à la Chine, » avec l'original de *Stounton.*

12. *Trages Asiaticos.* « Costumes asiati-

ques. » Près de quatre-vingt-dix cahiers, dont, par exemple, les numéros 77 et 78 représentent des costumes chinois.

13. *Descripcion de las provincias de Espanna.* « Description des provinces de l'Espagne. » Un vol. in-folio. On y a joint la nomenclature de toutes les places. Un vol. in-folio.

14. Une nouvelle traduction du *Dictionnaire universel géographique de Vosgien*, en cinq volumes in-4°. Comparez le n°.V, p. 7, etc.

15. *Viage à Constantinople en el anno* 1784. « Voyage à Constantinople, l'an 1784. » in-4°. magnifiquement imprimé, avec vingt-quatre gravures superbes. Il contient le voyage de l'escadre espagnole qui, après le traité d'alliance, portait des présens à la Porte, avec beaucoup d'observations statistiques et historiques, et des détails sur les mœurs des Turcs, qui peut-être ne se trouvent nulle part avec autant de fidélité. L'appendice contient un second voyage à l'ile de Chypre et aux côtes de la Syrie.

VII.

Technologie et *Arts.*

1. *Instituciones de Aritmética y Geometria pràcticas.* « Institutions pratiques d'arithmétique et de géométrie, à l'usage de jeunes artistes. » Par *D. Benito Bails*, premier directeur de la classe des mathématiques à l'académie des Beaux-Arts.

2. *Arte del Blanqueo.* « Traduction de l'ouvrage français de Bertholet et Decroizilles sur la nouvelle méthode de blanchir. » L'ouvrage sur l'*Art du Teinturier* était déjà traduit antérieurement, et augmenté de beaucoup d'observations locales. — Un ouvrage original sur l'Art du Teinturier est le suivant :

3. *Tratado practico sobre el arte de la tinture y reglas experimentadas para tintas, vedas, lanas, hilos y esparto en rama.* In-folio, avec douze planches, sur lesquelles sont représentées les manipulations.

4. *Tratado de hilar, devanar, doblar y roncer las sedas.* « Traité complet

sur la manipulation des cocons de soie et de la soie brute. » L'auteur est Français, un certain *Joseph Lapayasse* qui a introduit, par ordre du roi, cette méthode de *Vaucanson* à Vinalesa, près de Valence, et qui en outre est salarié par le roi, pour contribuer *gratis* à l'instruction de tous ceux qui le desirent. L'importance de cette entreprise pour les manufactures de soie d'Espagne, et en particulier de Valence, est évidente.

5. *Ensayo de Metallurgia.* « Cours abrégé de la métallurgie, » par *D. Franc. Xavier de Salla*, ci-devant directeur de loterie au Mexique.

6. *Memoria fisico-economica sobre el mejoramiento de los lienzos en Galicia.* « Sur l'amélioration des tisseranderies en Gallicie; » essai patriotique qu'on suivra enfin, dans toutes les manipulations relatives à la culture et la préparation du lin, de la tisseranderie du lin, du blanchissage, etc.

7. *Tratado do resinar el canàmo.* (1) « Sur

(1) On vend aussi à l'imprimerie royale pour

la préparation du chanvre. » Pour favoriser l'industrie dans l'intérieur du pays qui, jusqu'à présent, ne cultive et n'utilise pas assez cet objet. Avec figures.

8. *Don Domingo Garcia Fernandez. Informes sobre algunas produccionos naturales, descubiertas en estas ultimos tiempos, en los dominios de Espanna.* « Notices sur quelques productions de la nature, découvertes nouvellement dans les contrées de la domination espagnole. » L'auteur était déjà connu par la traduction de l'ouvrage de *Bertholet, sur l'art du Teinturier;* il est directeur de la monnaie.

9. *Instruccion para grabar en cobre, y perfectionerse en el grabado.* « Instruction complète pour graver en cuivre, d'après les manières les plus diverses et les plus récentes, » avec un catalogue historique et critique des meilleurs graveurs, depuis les tems les plus reculés jusqu'en 1750.

---

4 réaux, la description d'une nouvelle machine qui fait les trois opérations principales de la préparation du chanvre et du lin, avec moins de frais, de tems, et de peine. Les inventeurs en sont les *DD. Salva y Sampons* à Barcellone.

10.

10. *Descripcion de las maquinas de mas general utilidad, que hay en el real gabinete de ellas estabilicido en el Buen Retiro.* « Description des machines les plus utiles de la collection du palais *del Buen Retiro*, par ordre du roi. »

11. *Memoria y explicacion de las maquinas, etc.* « Sur les machines et les instrumens à faire les toiles étroites de laine. » Traité utile et complet sur cette branche de manufactures, dont l'introduction était très-desirée en Espagne ; avec dix planches.

12. *Arte de medir sierras y aforas los liquidos y solidos.* « Méthode très-complète et exacte du professeur *D. Franc. Verdejo Gonzalez.* »

13. Collection de gravures des tableaux les plus précieux des galleries royales. Jusqu'à présent trois cahiers, dont chacun contient 6 feuilles, par des graveurs français et espagnols. Dans la boutique de la *Calle del Alamo*, n°. 1. La feuille coûte quarante réaux. Comparez la collection de têtes prises dans les tableaux des plus anciens et des plus célèbres maîtres espagnols,

à la manière de crayon (*gabadoas a estilo de lapiz*) *de Ñavia*. Chez *Barco*.

14. *Douze vues d'Aranjuez*, gravées par *Carmona*, *Selma*, etc.; deux cents réaux.

15. *Dix vues de la Carraca* près de *Cadix*; dix-huit réaux. Ajoutez *Cadix de la partie orientale et de la nouvelle ligne de Munnoz*. Un demi-piastre.

16. *Cent feuilles représentant les uniformes des troupes espagnoles*, de 1798, avec des notices militaires et statistiques. Chaque feuille trois réaux; chez *Escribano*.

16. *Los Gritos de Madrid*. « Les vendeurs et les vendeuses de Madrid. » Suite considérable. Chaque feuille trois réaux, chez *Escribano*.

17. *Comentarios de la pintura encaustica del pincal*; in-8°., deux cent trente-cinq pages, sans l'introduction. « Sur la peinture Encaustique. » Les artistes, et hommes de lettres espagnols, se sont fait beaucoup d'honneur en ressuscitant la peinture Encaustique, surtout le savant *Abate Don Vincente Requemo*, qui a écrit sur cette matière un volume entier en italien.

Don Pedro Garcia de la Huerta, présentement à Rome, y a ajouté de son còté une foule de notions, fondées sur ses propres expériences. — De l'imprimerie royale.

VIII.

Sciences, Mathématiques, Physique, Astronomie, etc.

1. *Viage ectàtico al mundo planetario, en que se observan el mecanismo y los principales fenòmenos del cielo se indagan sus causas fisicas*, etc., chez *Castillo.* « Voyage dans le monde planétaire, dans lequel le mécanisme et les principaux phénomènes du ciel sont observés, et leurs raisons naturelles examinées; » par l'*Abate Don Lorenzo Hervàs y Panduro*; cent feuilles, (voyez numéro 15,) un volume in-4°., avec planches. Roman astronomique, qui contient une représentation complète de la science. J'ai donné une description plus ample de cet ouvrage dans les *Ephémérides universelles géographiques, de* 1799, au numéro *Mai.*

2. *Uranografia, ò Descripcion del cielo.* « Description du ciel, » par *D. Jos. Garriga*, professeur à l'observatoire royal de Madrid, avec trois grandes cartes célestes. Le suivant est du même auteur.

3. *Curso elementar de Meteorologia.* « Cours élémentaire de Météorologie, » par ordre du roi; quatre volumes in-8°., dont le premier contient les élémens préliminaires de l'astronomie.

4. *La Meteorologia aplicada à la Agricultura.* « La Météorologie appliquée à l'Agriculture. » C'est l'ouvrage connu de *Toaldo*, traduit par *D. Vicente Alcalà Galiano.*

5. *Memoria sobre algunos métodos nuevos de calcular la longitud por las distancias lunares, y applicacion de su téorica à la solucion de otros problemas de navigacion, por Don Joseph de Mendoza y Rios.* « Traité sur quelques méthodes nouvelles, pour calculer la longitude par les distances de la lune, et l'application de sa théorie à la solution d'autres problêmes nautiques, » par Mendoza y Rios. — Voyez, sur ce célèbre capitaine de

vaisseau, *les éphémérides universelles*, *au mois de Décembre*, 1798.

6. *Memoria sobre el càlculo de la latitud del lugas por dos alturas de Sol*, *por D. Dionys Alcalà Galiano.* « Traité sur le calcul de la latitude d'un lieu par deux élévations du soleil. » L'auteur, qui commandait une galliote lors du dernier voyage de la découverte faite à la côte du nord-ouest de l'Amérique, montre que les principes ordinaires de ce calcul important peuvent tromper ; il en propose donc de nouveaux et de plus sûrs. Chez *Ibarra* 4 r.

7. *Elementos de Aritmética*, *Algebra*, *y Geometria*, *por D. J. S. Garcia*, professeur de mathématiques à Salamanca, in-8°., avec des gravures. Ce livre a eu, en une année et demie, deux éditions, et c'est un extrait des livres élémentaires les meilleurs et les plus nouveaux de l'étranger.

8. *Curso de Matematicas para la ensennanza*, *etc.* « Cours de mathématiques à l'usage de l'académie royale noble, » par *D. Thadd. Lope*, professeur des mathématiques à la même académie. Jusqu'à présent deux volumes in-8°. qui promet-

tent un systême très-complet de toutes les sciences mathématiques.

9. *Tratado de Aritmética numerìca con principios de Algebra, hasta equationes del segundo grado.* « L'Arithmétique et les Elémens de l'Algèbre jusqu'aux équations du second degré, » par *D. Antonio Rossel*, professeur de mathématiques, au collège de *San Isidro.*

10. *Compendio de Aritmética teorica y practica.* « Arithmétique théorique et pratique, » par *D. Franc. Verdejo Gonzalez*, professeur de mathématiques au collège royal. — Et en outre une foule d'autres abrégés de livres de banque, de négoce, d'élémens de la géométrie, etc. Cette science est considérablement cultivée ici.

11. *Tratado teòrico-pràctico demostrado de las reglas de combinacion én general.* « Sur les lois de la combinaison en général, et leur application à la loterie royale. »

12. *Tratado de Matemàticas para instruccion de los Militares*, deux volumes

in-8o. « Traité de Mathématiques pour les militaires, tiré des meilleures sources. »

13. *Fisica experimental ò Instituciones de la natural Filosofia.* « Manuel de philosophie expérimentale, enrichi des découvertes les plus récentes. » (jusqu'à 1793.) par *D. Theod. de Almeyda*, membre de l'académie des sciences à Lisbonne, trois volumes. Cet ouvrage est remarquable en ce qu'il est traduit du portugais.

I X.

Agriculture et Sciences y relatives.

1. *Lecciones pràcticas de Agricultura y economià.* « Institution pratique d'agriculture et d'économie; quatre volumes in-8o. Ce livre a été compilé des meilleurs écrits en économie, toujours relativement à l'Espagne.

2. *Semanario de Agricultura, Artes y Oficiòs.* « Ecole d'agriculture, d'arts et métiers, en forme de journal. » Elle est destinée aux ecclésiastiques des petites villes et bourgs, pour s'instruire au besoin. Elle a surtout pour but de faire connaître les

ressources économiques des autres pays, et même de quelques provinces d'Espagne. Avec des figures, ce livre coûte, tous frais faits, dans les provinces, cent quatorze réaux.

3. *Curso completo ò Diccionario universal de Agricultura.* « Cours complet, ou dictionnaire universel d'agriculture théorique et pratique, et de médecine vétérinaire. » C'est une traduction de l'ouvrage donné par l'*Abbé Rozier*, avec les applications nécessaires à l'Espagne. Le traducteur est *Don Juan Alvarez Guerra*, membre de la société économique de Madrid.

4, *Noches di Diciembre. Entretenimientos rusticos.* «Nuits de Décembre. Entretiens rustiques, et dialogues à l'usage des gens de la campagne,» par *Don Miga Ignaz Perez Quintero*, 2 volumes in-8°. Ce livre paraît se borner à recommander l'ancienne méthode d'agriculture, pour la rendre plus agréable aux laboureurs ; mais on y a adroitement glissé les nouvelles découvertes.

5. *Tratado pràctico de colmenas, ò pas-*

torìa de las abejas. « Traité sur l'éducation des abeilles. » On a bien raison de recommander cette branche d'économie rurale, l'éducation des abeilles étant encore très-peu suivie, excepté dans l'Estremadure.

6. *Sobre los abonos segun las differencias del terreno.* Traduction faite pour l'Espagne, du célèbre ouvrage anglais de *Kirwan* : « Sur les manières d'engraisser les champs. »

7. *Instruccion para pastores y ganaderos.* « Instruction pour les pâtres et propriétaires de bétail. » C'est une traduction faite pour l'Espagne, de l'ouvrage de *Daubenton*, d'après l'extrait de 1795. Le traducteur est *Don. Fran. Gonzalez*, professeur à l'école vétérinaire de Madrid; avec des figures, traduit par ordre du roi. De l'imprimerie royale, pour un prix extrêmement modique.

8. *Kalendario rustico para el anno de* 1798. « Almanach pour les campagnes, de l'an 1798. « Il contient une notice des connaissances économiques les plus importantes, et s'est prodigieusement répandu, à cause de son bon marché ; deux réaux.

9. *Tratado de los granos y de la moliende ellos.* « Sur le bled, et sur la manière de le moudre. » Ce traité contient les expériences les plus nouvelles des meilleurs économes et technologues étrangers.

10. *El Sardinero instruido, ò tratado fisico de la vegetacion, etc.* « Le jardinier instruit. » Il contient une instruction très-détaillée, et puisée dans les meilleurs ouvrages étrangers, et surtout français. L'auteur est un ecclésiastique, *D. J. Antonio Sampil.*

11. *Resumen del cultivo de las moreras y de la cria de gusanos de seda.* « Sur la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie. » Manuel pour le peuple, qu'on vend deux réaux. On traite plus amplement encore de cette éducation dans l'ouvrage suivant.

12. *Arte de la cria de Agusanos de seda, por Don Juan Lanes y Duval*, in-8°.

13. *Agricultura de las vinnas.* « Instruction complète sur la culture des vignobles, et l'art de cuver les vins. » Elle fait la cinquième partie du numéro 1.

14. *Historia de la Agricultura Espan-*

nola. «Histoire de l'Agriculture espagnole.» L'auteur est *D. Franc. Luis de Laporta*, chez *Alonso.*

15. *Causas de la escavéz y deterioro de los caballos de Espanna.* « Sur la décadence des haras en Espagne. » Deux rapports sur les haras d'Andalousie, publié par ordre du roi, par *D. Pedro Pablo de Pomas*, membre de plusieurs sociétés. Le même a écrit :

16. *Sobre lo excellentes que fueron en la antiguedad los caballos de las demas provincias de Espanna.* « Sur l'excellence des anciens chevaux d'Espagne. » Ouvrage qu'il faut joindre au précédent à cause de l'affinité des matières. Tous les deux ; chez *Castillo.*

X.

Education.

1. *Exemplos morales, ò las consequencias de la buena y de la mala education, en los varios destinos de la sociedad.* « Exemples moraux de la bonne et de la mauvaise éducation dans les différens rap-

ports de la société, » par *Don Juan Rubiò*, Directeur et Visiteur de l'école royale.

2. *Gazeta de los ninnos.* « Gazette des enfans. » Tous les mois un cahier, et l'année pas au dessus d'un demi-piastre; chez *Sancha.* Elle contient, d'après un plan bien entendu, les élémens des connaissances les plus utiles, et peut servir de preuve pour montrer combien la culture de l'esprit fait de progrès en Espagne.

3. *Bibliotheca de buena éducacion, ò el amante de la ninnez y de la inventud.* Traduction adaptée à l'Espagne, de « *l'Ami des enfans, par Berquin,* » livre avidement recherché.

4. *Crianza fisica de los ninnos desde su nacimiento hasta lo pubertad.* « Éducation physique des enfans, de la naissance jusqu'à la puberté. » C'est une traduction, adaptée à l'Espagne, de l'ouvrage de l''horloger génevois *Ballexferd* qui a été couronné en 1762 par la société des sciences d'Amsterdam.

5. *Método artificial de criar à los recienados y dar les una buena education fisica.* « Traité sur la méthode et l'art de

faire vivre les nouveaux nés, et de leur donner une bonne éducation physique. » On a pris pour base la méthode d'élever les enfans-trouvés, couronnée en 1789 par l'académie de médecine de Paris. Le traducteur est le médecin royal *Don Joseph Iberti*, membre des sociétés de médecine de Paris, Londres, de l'institut de Bologne, etc. Il y a ajouté une traduction du traité *sur les maladies des enfans*, etc. par *Rosenstein*; deux volumes in-8°.

6. *Educacion de los ninnos.* C'est une bonne traduction de l'ouvrage connu de Locke sur l'éducation.

7. *Guia del ninno instruido y padre educado.* Bon *abécédaire*, clair, d'après une méthode nouvelle améliorée, pour apprendre à lire aux enfans. Il contient, outre les articles de foi, une petite morale, appropriée surtout aux artisans et gens de la campagne; une bonne arithmétique, etc.

8. *Ensayos politicos cientificos y militares sobre la instruccion y estudios de la iuventad espannola, que se dedica à la carrera de las armas.* « Système d'éducation, surtout pour ceux qui se destinent au

militaire, avec la littérature de l'art militaire.

X I.

Belles lettres.

1. *Mexico conquistada.* « La conquête du Mexique », en vingt-six chants, par *D. Juan de Escoiqniz*, précepteur du prince des Asturies ; trois volumes in-8o., de l'imprimerie royale.

2. *La Musica.* « La Musique, » par *D. Tòmas de Yriarte.* Imprimée magnifiquement, avec six figures. Poëme charmant didactique, digne de son objet, en six chants. Cet art au reste trouve ici de plus en plus des amateurs. Les libraires annoncent tous les jours des pièces nouvelles de musique des compositeurs allemands et italiens ; c'est une preuve que tout cela se débite bien.

3. *Zumbas, Archizumbas, etc.* « Lazzis, Archi-Lazzis, » etc. Deux volumes in-8o. Ouvrage plein de satyres mordantes contre les moines et la vieille *routine*, tout en racontant les aventures d'un fripon voyageur.

4. « *Colleccion de Saynetes.* Collection des meilleures petites pièces de théâtre. » L'éditeur est *Don Ramon de la Cruz*, chez *Quiroga*; jusqu'à présent quatre volumes in-8°.

5. *Colleccion de novelas escogìdas de los mejores autores espannoles.* « Collection de nouvelles choisies des meilleurs auteurs espagnols ; » huit à dix volumes; chez *Castillo* ou *Cerro.*

6. *Colleccion de las Comedias nuevas*; chez *Castillo.* « Recueil d'un grand nombre de comédies, » qui depuis huit ans ont été représentées à Madrid.

7. *La muerte de Cesar.* « La mort de César. » Tragédie doublement mémorable, parce qu'elle est traduite de l'original de Voltaire (1), et parce que le traducteur *D. Mariano Luis de Urquijò* y a ajouté un *Discours sur la situation présente du théâtre espagnol, et sa réformation indispensable.* Cette traduction mérite, à cause

(1) J'ai trouvé aussi dans l'infinité des recueils de nouvelles et de contes bleus qui paraissent à Madrid, le *Zadig* et le *Memnon* de cet homme célèbre, quoique sous d'autres noms.

de ce discours plein de connaissances, l'attention des littérateurs allemands. Chez *Castillo*, dix réaux. En réponse à cet ouvrage, a paru :

8. *Discurso con que se refuta el de D. M. de Urquijò*, chez *Escribano* ; cinq réaux. « Curieux par comparaison ».

9. *Arte de ser feliz, expuesto en quatro epistolas morales en prosa, escritas en Alleman, por M. Utz, con otras dos, intitulades la Riqueza y la Gloria y el Amigo de los Hombres.* « L'art d'être heureux, en quatre épîtres en prose, » d'après Md. Utz, avec deux autres. *La richesse et la gloire, et l'ami des hommes* ; chez *Hurtado* ; in-8°.

10. *Obras poéticas de Don Ignacio de Meràs y Queypo.* L'auteur est valet de chambre du roi ; deux volumes in-8°. Ce recueil contient entr'autres pièces, *la prise* (la première) *de Minorque*, dans laquelle les Anglais eurent tant à souffrir, et le « *Siècle instruit* ; » en six chants. 1) Progrès littéraires. 2) Obstacles créés par l'envie. 3) Charlatanerie. 4) Influence de l'éducation. 5) Arrivée de Minerve à Madrid,

Madrid, après une longue absence. 6) Nécessité des récompenses et des encouragemens ; chez *Barco.*

11. Des traductions, en infinité, de romans anglais et français, parmi lesquels ceux de Richardson, de Fielding, de Darnaud, etc. ; et de Caroline de Lichtfield. Pour juger cependant du goût du public, il faut encore citer le grand succès de la *Cassandre*, qui, malgré ses dix gros volumes, et leur affinité à la « *Banise d'Asie* » (1), a eu, en un an et demi, deux éditions.

12. *Idilios de Gesner en prosa y verso.* « Idylles de Gesner, en prose et en vers. » Belle impression, avec une jolie gravure. Ce recueil contient vingt-quatre idylles de cet auteur, imitées de l'allemand. D'abord on a publié *Le premier navigateur*, (*El primer navegante*,) comme échantillon de la publication des autres productions, il prouve son succès. Le célèbre *Abate Don Juan*

(1) Roman allemand ancien, prolixe, et de mauvais goût, à l'instar de la *Clelie*, *etc. Note du Traducteur.*

Andrès, dans son *histoire littéraire*, parle avec transport de « *l'insigne Gesner*, quoiqu'il ne le connaisse que sur des traductions italiennes. Ces deux ouvrages cités coûtent dix-sept réaux ; chez *Gonzalez*, *Calle de Atocha.*

13. *La Leandra*, roman de l'éditeur *du Samanorio erudito de Salamanca*, (jusqu'à présent deux volumes.) Il s'élève surtout contre le goût corrompu de certains ouvrages, quoique les traductions des romans français et anglais aient un peu contribué à introduire un meilleur ton, même dans les productions de ce genre.

14. *La Comedià nueva.* Une des meilleures comédies, et peut-être la seule, (nous ne parlons pas des *Sagnetes*) offre un bon plan et une diction pure ; elle est en prose. L'édition originale a paru à Parme, chez *Bodoni.* C'est le premier ouvrage espagnol, sorti de cette imprimerie célèbre ; elle est de toute magnificence. On en a fait à Madrid une contrefaçon, qui est à bon marché ; chez *Benito Cano.* J'ai entrepris d'en insérer, dans le mercure de M. Wieland, quelques scènes,

que j'ai traduites : peut-être même pourrai-je le faire connaître au public en entier.

15. *Catalina II. Emperatriz de Russia*, drame en trois actes, donné la première fois le jour de la fête du roi, le quatre Novembre 1797. L'auteur est *D. Luc. Franc. Comella*, un des meilleurs auteurs dramatiques espagnols actuels. La pièce est un éloge de cette princesse. Du même auteur, est aussi *Pierre le Grand.*

16. *Biblioteca entretenida de Damas.* Collection des meilleurs contes et anecdotes, et dont le nombre augmente chaque jour.

17. *Floresta Comica, etc.* Le long titre de ce livre est destiné à indiquer le contenu. « Anthologie-comique, ou collection de contes, fables, etc., avec une description des arlequins (*Graciosos*) de la scène espagnole, dans laquelle sont insérés les bons mots et les saillies, etc. de nos meilleurs auteurs; » il coûte sept réaux, chez *Escamilla.*

J'abandonne mon lecteur à ses réflexions sur cette esquisse, que j'ai tâché de lui tracer ; il y verra les progrès qu'ont fait

depuis peu les Espagnols, dans les différentes branches de la littérature. Si ce peuple avait la liberté de cultiver toutes les autres sciences aussi librement que la médecine, etc. les meilleurs ouvrages des autres nations lui serviraient de modèle et d'encouragement ; au reste, je le répète, je n'ai indiqué ici que les ouvrages les plus importans ; car le recueil complet aurait peut-être tenu trois fois plus de place. Mais je me suis attaché à donner l'esprit de la littérature actuelle, au lieu d'en faire l'inventaire complet; et à la représenter plutôt dans son ensemble que dans ses détails. D'après quelques ouvrages, il sera facile de juger du reste par approximation. — Comme peu de personnes connaissent la langue espagnole, j'ai cru devoir traduire ces titres, ou bien donner une idée succincte du contenu. J'ai omis les dates des livres, parce qu'il était impossible, vu la négligence des journaux, d'en avoir une notion exacte ; mais les noms des libraires que j'y ai ajoutés pourront être de quelque utilité aux amateurs qui desireraient se les procurer.

LETTRE XXXIV.

Départ de Madrid. Guadarrama. Alamo. Casarubios. Portugais. Marché. Santa Eulalia. L'Alcade. Principe de la Paz. La belle fugitive. Scènes de nuit. Talavera de la Reyna. Aspects. Dormir à la belle étoile. Aigardo. La Parleta Velvis. Le possédé. Le vieux Franciscain. Puerto del Pico. Paysages des Alpes. Truxillo. L'Hermite. Casas de san-Antonio. Serranos. La Roca. Environs de Badajoz. Aspect de la ville. Pont sur la Guadiana.

Badajoz, Mai 1798.

J'AI fait un voyage de neuf jours, délicieux pour moi; car jai presque toujours été au milieu des montagnes.

Première journée. Il était dix heures du matin, lorsque nous quittâmes Madrid. La chaleur était un peu tempérée par le vent d'ouest. Sur la hauteur, en face du pont de

Segovie, nous admirâmes encore une fois ce beau coup-d'œil dont je vous ai parlé. Le ciel pur et serein brillait sur les sommets découpés du Guadarrama, et les tours innombrables de Séville étincellaient dans une mer d'azur; je trouvai les champs supérieurement cultivés; l'horison était borné par des bois et des côteaux charmans.

Nous traversâmes sur un mauvais pont le Guadarrama, qui prend naissance dans cette chaîne de montagnes. Les rives en sont plates et désertes; une inondation avait détruit quatre arches du grand pont, construit en pierre de taille; et plus de deux cents ouvriers étaient occupés à le rétablir. A mesure que nous gagnions la rive opposée, nous trouvâmes des campagnes très-bien cultivées, et couvertes alternativement de vignes (1) et de bleds, ce qui formait un effet très-varié et très agréable.

Bientôt nous arrivâmes à la mer, qui n'est éloignée que de trois *leguas* de Madrid. Dans ce pays les habitations ne sont com-

---

(1) En Espagne on laisse la vigne ramper à son gré sur le sol.

posées que d'un rez-de-chaussée, sans compartimens dans l'intérieur. J'y trouvai les femmes assez élégamment vêtues; toutes les portes en étaient garnies.

La route allait toujours en montant; la culture paraissait s'améliorer, et le paysage se diversifier à chaque pas. Nous marchions lentement sur nos mulets, pour jouir de la douceur de la soirée. A la brune, nous arrivâmes à la petite ville *Casarubios*, où sont quelques manufactures de toile.

La *Posada* était excellente, et extrêmement vivante, à cause de l'arrivée de deux voitures qui venaient de Lisbonne. Mais les voyageurs, qu'on disait être des émigrés, disparurent bientôt, et les voituriers portugais servirent de plastron aux brocards des muletiers. L'ancienne aversion qui subsiste entre les deux nations, se manifesta par des railleries et des sarcasmes amers; l'hôtesse même, ainsi que ses filles, les assaillirent de mille injures grossières. Les Portugais étant les plus faibles, furent assez sages pour prendre le tout de bonne grace, et prêtèrent beaucoup de matière à la gaîté par leur jargon, qui

sur les Espagnols fait le même effet que le patois de la Basse-Saxe sur les Saxons.

Le lendemain j'allai au marché ; du pain, de la viande, et quelques légumes, voilà tout ce qu'on y trouvait. J'y vis cependant une marchande qui vendait du lait de chèvre, et qui se servait d'une corne de vache en guise de mesure. J'appris qu'il n'y avait dans toute cette petite ville qu'une seule boulangerie, (*Panaderia*) qui appartenait à l'Alcade; ce qui devait augmenter le prix du pain et le rendre arbitraire.

Seconde journée. Nous traversâmes d'assez beaux champs de maïs, et des vignobles ; mais le paysage était très-monotone. Nous dînâmes dans la *Venta do Gallo*, à trois *leguas* de *Casarubios*, et nous y trouvâmes un courier, qui venait de tomber en apoplexie. Le postillon avait couru à la poste voisine pour chercher du secours, et prendre des ordres : tout était dans la désolation. Après avoir fait, pendant les quatre heures suivantes, deux autres *leguas*, nous aperçûmes enfin, à la pointe du jour, *Santa Eulalia*, dans une très-jolie situation, au milieu d'un

bocage. Les derniers feux du couchant se réfléchissaient sur le clocher du village et rougissaient les riantes collines. Les maisons y sont pauvres ; mais l'habillement des habitans indique quelque aisance.

A peine étions-nous arrivés à la *Posada*, que l'Alcade y entra. C'était un homme petit et trapu qui, au lieu de son costume de magistrat, n'avait qu'une petite veste noire, une culotte de velours surannée, et un grand réseau. Il nous salua, en baissant la tête, et s'assit avec gravité sur l'unique siège qui restait libre. En attendant le souper, nous avions fait venir du vin, qui est excellent dans cet endroit. Nous prîmes la liberté de l'inviter ; il accepta, sans cependant rien perdre de sa gravité. Alors il nous demanda avec empressement des nouvelles, et cela fit tomber la conversation sur le *Principe de la Paz*, dont la démission ou la disgrace occupait alors toute l'Espagne. Aussitôt que l'on entama cette matière, tous les *Arrieros* alors présens se rassemblèrent autour de notre table, et chacun d'eux fournit une anecdote nouvelle ou quelque observation. Cela me

prouva au moins, que même dans la classe commune, on n'est plus aujourd'hui aussi indifférent sur les affaires publiques que l'on pourrait s'imaginer (1).

Il était déjà tard lorsqu'un autre muletier arriva avec une femme jeune et très-

---

(1) Les jugemens et conjectures que l'on se permettait sur le *Principe de la Paz*, (ou *Godoy*, qui est son nom de famille,) étaient aussi hardis que variés. Selon quelques-uns, sa liaison avec une femme d'opéra avait excité la jalousie de sa nouvelle épouse et de son ancienne protectrice ; on avait voulu le perdre par degrés, et enfin l'éloigner tout-à-fait. Selon d'autres, sa chûte était l'ouvrage du parti anglais, auquel tenait, comme on sait, son ancienne protectrice et son confesseur ; Godoy n'ayant pas voulu se prêter, dans une certaine affaire, aux raisons d'état. Une troisième opinion affirmait hardiment qu'il avait pris congé de lui-même, pour ne pas se compromettre avec les deux partis. D'autres prétendaient savoir de science certaine que Godoy et sa protectrice avaient formé ensemble un grand plan ; que Godoy avait été éloigné par méfiance, etc. On voit au moins par-là combien les jugemens de Madrid, quels qu'ils fussent, intéressaient la classe inférieure.

jolie, qui sur son voile portait un immense chapeau rond, comme le sont ceux des hommes. Nous apprîmes qu'elle avoit été livrée à l'*Arriero* par l'*Alcade del barrio* à Madrid, et qu'il était chargé de la mener à *Badajoz.* Elle était plongée dans une affliction profonde; elle se contenta d'un peu de pain et de vin, et demanda en grace d'aller se coucher. On la conduisit dans une petite chambre qui donnait sur la cour, où l'*Arriero* l'enferma, et dont il emporta la clef dans sa poche.

Il pouvait être minuit lorsqu'enfin la joyeuse compagnie songea à aller se coucher. Le muletier ouvre la porte pour s'assurer de sa prisonnière; elle avait disparu. Aussitôt tout est en allarme; on fait sortir les mulets de l'écurie; tous les hommes se mettent en l'air pour courir à sa poursuite. Son malheureux gardien se voyait déjà dans la forteresse. (*El Precidio*).

Trois heures s'étaient écoulées; je tremblais presqu'involontairement sur le sort de la belle fugitive, lorsque la troupe rébarbative revint avec elle en triomphe. Son chapeau et son voile s'étaient égarés;

ses habits étaient couverts de fange; sa figure et ses mains en sang; elle fondait en larmes, et s'écriait à chaque instant: « C'est l'autre qui m'a trahie! »

Alors parut le petit alcade trapu, pieds nuds et en bonnet de nuit, mais son manteau noir sur les épaules, et sa baguette blanche à la main, pour marque de son autorité. Il commença sur le champ à instrumenter et à faire un procès verbal. La malheureuse s'était glissée dans la cour de l'hôtellerie par une petite lucarne; elle avait escaladé le mur à l'aide d'une petite planche, et avait pris la route de Madrid; se voyant poursuivie, elle avait monté sur un arbre. Un de ceux qui la cherchaient, l'avait aperçue à travers les branches, mais quelques pièces de monnaie l'avaient fait taire. Ensuite elle avait tâché de s'enfoncer dans les broussailles, et de s'y cacher; mais elle était tombée dans un fossé, et avait été trouvée par les chiens qu'on avait mis à ses trousses.

Aussitôt que l'Alcade eut entendu parler de l'argent, il somma, sous les peines les plus sévères, l'*Arriero* infidèle de le lui

remettre. Il en défalqua les trois quarts pour ses droits, et rendit le reste à la prisonnière, qui alors se mit à raconter son histoire. Elle avait laissé un vieux mari à Badajoz pour aller vivre à Madrid avec son galant; mais au bout de quelques mois on était parvenu à la faire arrêter. « Non! ajoutait-elle, dussé-je me donner la mort, je suis décidée à ne point vivre avec ce bourreau! » — L'affliction rendait sa voix si touchante, et elle pleurait si amèrement, que tout le monde lui avait presque pardonné.

Cependant cette aventure nous fut préjudiciable. On avait tellement harassé nos mulets pour la poursuivre, qu'il n'était pas prudent de les mettre en route, et que l'un d'eux avait besoin d'une saignée. Nous vîmes donc sur le midi partir la prisonnière, sous la conduite d'un Alguasil. Elle était tellement épuisée, qu'à peine pouvait-elle se tenir, quoiqu'elle eût une selle de femme avec un dossier. Toute la bourgade l'accompagna pendant une demi-heure de chemin, et plusieurs femmes lui offrirent des rafraîchissemens.

Troisième Journée. Le lendemain, nos mulets s'étaient assez reposés pour que nous pussions continuer notre route. Le chemin des deux côtés était bordé d'oliviers, plantés en longues files, entre lesquels étaient des champs de froment. Nous passâmes ensuite la rivière de *Alberca*, sur un très-beau pont, composé de huit arches; il était guéable, et coupé d'une infinité de petites grêves. Dans l'après-dînée, le paysage prit un caractère nouveau; nous vîmes une grande quantité de lièges, et, dans l'éloignement, des montagnes couvertes de neige. Enfin, nous arrivâmes à *Talavera de la Regna*, ville entourée de superbes campagnes et de belles allées d'arbres. L'intérieur riant du pays prouve une ancienne aisance qui s'y conserve encore. Pour la première fois, depuis notre départ pour Madrid, nous trouvâmes dans cette ville du pain blanc, et en général une excellente *Posada*, où nous fîmes provision de vivres, pour n'avoir pas à souffrir la disette pendant les vingt-quatre heures suivantes, la route étant peu fréquentée.

Quatrième Journée. De Talavera nous

prîmes sur la gauche, et marchâmes presque toute la journée à travers des sentiers qui serpentaient parmi des vergers et des prairies fleuries et délicieuses. A midi, nous dînâmes à l'ombre, sous des lièges et de hautes *Encinas* (chênes), tandis que nos mulets paissaient dans la prairie. Le ciel était parfaitement serein, et l'air semblait prendre une température plus douce, à mesure que nous approchions des montagnes.

L'après-dîné, nous vîmes sur une hauteur un couvent qui offrait plusieurs terrasses plantées d'oliviers touffus. Le jardin était émaillé de mille couleurs: les orangers étaient chargés de fruits et de fleurs dont les parfums embaumaient l'atmosphère. Toutes les campagnes d'alentour étaient couvertes de bleds hauts et voluptueux. Par-tout nos regards se reposaient sur la plus fraîche verdure; mais en l'examinant de près, on n'y voyait que des broussailles et des plantes aromatiques et infructueuses.

Comme nous ne pouvions espérer ce soir-là de trouver d'auberge, nous couchâmes dans une belle prairie, environ-

née de toutes parts de côteaux et de bocages, et si pleine d'arbustes odoriférans, qu'au premier abord, ils semblaient nous en fermer l'accès. Nous allumâmes un bon feu; et nous apprêtâmes nos provisions. La *Bota* circula fréquemment de main en main. Nous nous enveloppâmes avec quelques couvertures de laine que nous avions apportées. La nuit était chaude, et il faisait clair de lune; on garotta les mulets par les pieds, et l'on s'abandonna tranquillement au sommeil.

Cinquième journée. Après une marche de trois heures, nous vînmes le lendemain à *Aigardo*, première bourgade de la province de l'Estremadure. La mauvaise culture nous annonça un endroit misérable, et nous le trouvâmes tel en effet. C'était dimanche, on ne pouvait se dispenser d'aller entendre la messe. La plupart des habitans étaient mal vêtus, et mal-propres; quelques-uns seulement avaient des chemises blanches, ce qui semble être ici une espèce de luxe. Les hommes et les femmes n'avaient ni vestes ni corsets; leur habillement se réduisait à un simple manteau ou à un voile

qui

qui couvrait leur chemise : un petit nombre était assis sur des bancs vermoulus, et la majorité accroupie sur le pavé même. Tel est à peu près par-tout le tableau de la condition humaine. Au reste, j'observai que les hommes avaient des manteaux bleus, et les femmes des jupons rouges.

Une heure après avoir passé *Aigardo*, la culture prit un meillèur aspect; l'habillement élégant des habitans de *Laparleta*, (deux demi-heures de là) ne contrastait pas peu avec le costume mesquin du voisinage. Les hommes avaient des culottes d'un brun foncé, des gilets et des bas rouges, et des bonnets de velours noir; les femmes des jupons noirs, des corsets rouges ou verts, et des voiles blancs. Le village d'ailleurs était mal bâti; par-ci par-là l'on voyait aux fenêtres une espèce de boîte de liége, qui servait de berceau aux petits enfans. Depuis notre départ de Madrid, ce n'est qu'ici que nous rencontrâmes une eau bonne et potable : nous achetâmes aussi des fromages de chèvres excellens, à douze sols la livre. La route commençait à monter, et les montagnes étaient très-proches de

nous. Nous arrivâmes, en une heure et demie, à *Velois*, situé au bas des montagnes. Nous y trouvâmes une multitude rassemblée autour d'une prétendue possédée.

C'était une fille puissante, mais laide, et d'à peu près dix-huit ans ; elle était presque nue. On l'avait enfermée dans une chambre, au rez-de-chaussée, dont on avait barricadé les croisées avec de forts barreaux, contre lesquels presque tout le village se pressait. Elle était couchée par terre, et semblait s'entretenir avec un amant ; quelquefois elle s'élançait, comme si elle eût voulu saisir quelque chose, et retombait ensuite sur le sol, en poussant des hurlemens. Sa bouche était écumante, et tous ses mouvemens convulsifs. Déjà le curé du lieu avait inutilement recouru aux reliques, à l'eau-bénite, à l'hostie, et au crucifix ; en un mot, il avait fait un exorcisme dans toutes les formes ; mais un coup-d'œil sur cette malheureuse suffisait pour voir qu'elle était attaquée du *furor uterinus*.

Nous quittâmes ce triste spectacle, et nous arrivâmes par des sentiers escarpés et déserts, qui nous offrirent des vues char-

mantes sur des vallées et d'autres montagnes : enfin, à trois heures de là, nous arrivâmes à *Almaras*, petite bourgade, dont les habitans nous accueillirent avec beaucoup d'hospitalité. Le curé de l'endroit, qui était un Franciscain, s'invita de lui-même à souper de la manière la plus franche, et notre excellent vin lui donna beaucoup de gaîté. Il avait fait la dernière campagne contre les Français, en qualité d'aumônier. Il nous assura qu'il avait vu plus d'une fois Saint Isidore, sous la forme d'un petit nuage, à la tête de l'armée. Pour ne pas affliger ce bon homme, qui parlait du fond du cœur, nous ne montrâmes aucun doute ; nous nous permîmes seulement quelques observations, en passant, sur la malheureuse issue de cette guerre, et ce ne fut pas sans étonnement que nous entendîmes ce bon père attribuer tout cela aux péchés de la reine.

Quelque cordiale que fût la réception de notre hôte, il était dans l'impossibilité de nous procurer de quoi coucher. Nous fûmes donc contraints de passer la nuit sur des bancs, où notre sommeil fut plus d'une

fois interrompu par les *Seguedillas* des jeunes amans du lieu. Je puis avancer hardiment que , dans les petites villes et bourgades , il ne se passe pas de nuit où l'on n'entende une douzaine de sérénades. Cet ancien usage des Maures semble s'être soutenu , dans toute sa force , jusques dans les plus petits villages. Le lendemain matin , à notre départ, vint le bon vieux Franciscain, pour nous dire adieu. Il sortit de ses larges manches une demi-douzaine d'oranges , et un pigeon , en nous priant de les accepter. Nous répondîmes à son honnêteté par quelques cigarres, et nous nous séparâmes, après un déjeûné très-gaî, avec une bienveillance réciproque.

Sixième Journée. Après une marche d'une heure et demie , et après avoir passé le *Tage* , nous entrâmes enfin dans cette gorge, connue sous le nom de *Puerto del Pico* , qui nous reporta de nouveau dans la Suisse. Les rochers étaient couverts de myrthes élevés et de lavande ; les mi-côtes et les vallées offraient de petits champs et des cabanes parsemés çà et là ; l'air était aussi pur que celui des Alpes, mais

plus doux et plus balsamique. Nous quittâmes le petit bourg appelé *Casas del Puerto*, et arrivâmes à travers des rochers escarpés, et couverts de verdure, par une infinité de détours et de sentiers qui ne finissaient pas, à *Xaraizexos*, situé sur la croupe de la montagne. Des balcons de la *Posada* nous jouîmes de la vue ravissante des vallées inférieures, embellies par les derniers rayons du soleil. Toute la place devant le village se remplit de troupeaux de chèvres; et à notre souper, on nous servit pour la première fois des caniches.

Septième Journée. Nous nous enfonçâmes dans les montagnes par des sentiers tortueux, à travers des rochers escarpés; enfin la gorge s'ouvrit un peu, et nous aperçûmes la ville de *Truxillo*, située sur un rocher élevé, et semblable à une citadelle. La contrée qui y conduit y est déserte : cette petite ville n'a rien de remarquable, si ce n'est la place qui est assez vaste. Les habitans de ce pays sont tellement superstitieux, que notre hôtesse refusa de nous donner à dîner avant que nous eus-

sions entendu la messe, quoique ce ne fût point un jour de fète. En rentrant à la maison, sa fille, âgée de douze ans, s'agenouilla devant sa mère, et récita quelques *pater*. Sans doute cette vieille croit expier par ces actes de piété, les honteuses tromperies qu'elle se permet à l'égard de ses hôtes.

L'après-dînée, nous passâmes devant un bel hermitage, entouré de plantations délicieuses. L'hermite nous apporta du vin et de l'eau, et nous témoigna beaucoup de bonhomie et de cordialité. Nous contribuâmes de bon cœur par une petite charité, à l'embellissement de sa chapelle; car le systême religieux s'adapte toujours au caractère de l'individu qui le professe.

Nous avions déjà derrière nous les hautes montagnes, et leurs chaînes se terminaient par une vallée spacieuse. Sur le soir, nous entrâmes dans une vaste plaine, couverte de joncs. Ne pouvant ce soir-là arriver à la couchée, nous nous décidâmes encore à passer ici la nuit en compagnie d'un nouveau muletier qui venait d'arriver. Après un souper frugal, nous nous fîmes,

à l'abri des ballots de ce bon homme et avec nos couvertures, un lit assez commode, et nous passâmes ainsi la nuit sans le moindre accident.

Huitième Journée. Nous avons voyagé aujourd'hui à travers des montagnes moins escarpées, et dans des vallées charmantes qui, quoique souvent obstruées par des masses de pierres énormes, offraient cependant un terrein assez fertile. Nous trouvâmes de très-beaux champs de froment et de riches prairies, ombragées de lièges. La plupart des villages situés dans les montagnes, annonçaient de l'aisance et de la propreté. Les hommes et les femmes étaient bien vêtus. Ces dernières avaient presque le costume de Biscaye; on les voyait au bord des ruisseaux étendre leur linge, pour le faire sécher. Le dernier village par où nous passâmes, est connu sous le nom de *Casas de San-Antonio.* Par-tout nous vîmes des traces d'une bonne économie rurale, et nous trouvâmes des sceaux, des sièges, des tables et des cruches de liège.

En général les habitans (de la *Sierra*

de San-Pedro) semblaient, comme tous les montagnards, tenir à une classe d'hommes plus robustes, plus gaie et plus laborieuse. On les distingue par le nom de *Setranos*; leur aspect a je ne sais quoi d'extraordinaire. Pendant l'hiver, ces vallées servent d'asîle aux troupeaux des provinces voisines, et ils y trouvent un climat plus doux et une nature plus abondante. Nous rencontrâmes plusieurs de ces troupeaux qui s'en retournaient dans les montagnes de *Léon*, pour y passer un été plus frais. Ils marchent tout au plus quatre heures par jour, et souvent à peine deux. Leurs pâtres les enferment tous les soirs dans des berceaux de filets, et les soins qu'ils en prennent, sont accompagnés de plusieurs usages superstitieux.

Nous eûmes ensuite derrière nous les montagnes, ou *Sierras*, et la route bordée d'arbustes odoriférans allait descendant par une pente très-sensible. La plaine, où nous entrâmes, n'offrait qu'une vaste étendue couverte de myrthe, de romarin, de thym, de ladanum, de buis, etc. Combien de terrein, aujourd'hui perdu, qui, avec

une plus grande population, pourrait dans la suite se changer en campagnes fertiles! Il fallut encore passer cette nuit à la belle étoile; mais, pourvu qu'on ait soin de se bien couvrir, on n'a pas la moindre chose à craindre.

Neuvième Journée. Le chemin était peu varié, et la nature présentait les mêmes objets que la veille. Nous passâmes devant un petit couvent, où deux moines s'amusèrent à exciter contre nous un petit mâtin; mais, en un tour de main, notre guide l'abbattit avec son bâton, et accabla les deux «*C...os de Fraytes*» d'une volée d'épithètes peu respectueuses. Ces traits ne sont pas aussi peu importans qu'on le croirait, et l'on peut en tirer plus d'une conséquence. Le soir nous arrivâmes au village de *la Roca*, entouré de très-beaux champs de froment; nous remarquâmes que le *Solano* avait endommagé les épis, et que le grain était devenu très-petit. Nous fûmes tous charmés de trouver là beaucoup de jardins; nous achetâmes d'excellentes cerises à très-bon marché. Les habitans, surtout les jeunes filles, chantèrent et dansèrent la

moitié de la nuit; l'intérieur des maisons annonçait de l'aisance. Sur toute la route nous n'avons trouvé nulle part de fromâge de chèvre aussi excellent qu'ici ; aussi coûte-t-il un tiers de plus, parce que, dit-on, le sel y est très-cher, et qu'on en emploie davantage qu'ailleurs.

Dixième journée. Jusqu'ici la contrée avait été, si non fertile et bien cultivée, au moins riante et couverte de verdure. On admirait la fécondité du sol, on regrettait seulement de n'y voir aucune habitation, et rien qui sentît la main de l'homme. Mais les cinq dernières *Leguas* de *la Roca* jusqu'à *Badajoz* ressemblent à une solitude d'Arabie. On n'y voit rien que des plantes desséchées, et des plaines nues et sablonneuses; pas la moindre source. On dit que tout le pays manque d'eau, et qu'on ne peut le cultiver. On arrive ainsi à Badajoz, qui est moitié caché derrière une montagne ; enfin on aperçoit cette ville au delà de la *Guadiana* sur la pente d'un côteau. Le chemin serpente entre des rochers et les rives du fleuve ; un pont de vingt arches est tellement uni aux rochers, que la porte a été

pratiquée à travers. La ville avec son ancienne citadelle bâtie du tems des Maures, et la másse blanchâtre de ses maisons, qui se propagent le long de la colline, sont maintenant à découvert, et cet aspect fait une impression qui n'est point sans charmes et sans intérêt.

LETTRE XXXV.

Badajoz, place forte de la frontière du Portugal. Elvas. Rapport des deux lieux. Transport de marchandises. Revendeurs. Contrebande. Exportations. Importations. Détails ultérieurs. Rapport d'amitié entre les deux nations. Langage. Monnaies. Désertions. Des régimens anglais à Lisbonne. Militaire espagnol Tableau des troupes. Régimens soi-disant suisses. Administration des officiers. Sort malheureux des soldats. Particularités sur le Militaire espagnol.

Badajoz, Mai 1798.

On donne à peu près neuf mille habitans à *Badajoz*; mais cette ville n'est pas assez peuplée pour son étendue. La plupart des rues sont extrêmement étroites, les habitations petites et écrasées : au reste le pavé est commode, et les maisons sont blanchies ou peintes avec beaucoup de soin.

Badajoz est, comme l'on sait, une des places frontières de Portugal; mais les ouvrages sont très-peu de chose, et tout-à-fait à l'antique; on y a seulement ajouté quelques nouvelles fortifications. Le territoire espagnol s'étend encore une heure plus loin jusqu'à un petit ruisseau, où les Portugais ont à l'autre rive un poste de dragons. Le long pont sur la *Guadiana* étant, comme nous venons de le dire, adossé aux rochers, la seule route pour aller en Portugal, passe sous les deux dernières arches qui embrassent le rivage.

La première forteresse portugaise, (à quatre grandes heures ou trois petites *Leguas* de *Badajoz*,) s'appelle *Elvas*. Les deux gouverneurs *frontièriers* sont convenus ensemble de laisser entrer, de part et d'autre, sans passe-port; mais cette permission se réduit aux deux forts, et ne s'étend point à l'intérieur des deux royaumes. Cette convention de bon voisinage facilite plusieurs branches de commerce, quoiqu'en même tems elle prête à la contrebande.

Quant au commerce licite, il faut dire que, depuis la dernière guerre avec l'An-

gleterre, il a beaucoup gagné en activité, car la navigation espagnole ayant été beaucoup entravée, à cause des corsaires et du blocus des différens ports d'Espagne, on a fait des entreprises aux colonies, partie sur des navires neutres, partie sur des vaisseaux portugais, par la voie de Lisbonne. Souvent même ces derniers appartiennent à des armateurs anglais, qui, vu l'énormité du gain, s'y prêtent sans aucun scrupule. Aussitôt que les marchandises arrivent, on les fait partir, moyennant des voituriers portugais, jusqu'à la frontière, d'où ensuite ceux d'Espagne les transportent à Cadix, Séville, Madrid, etc., et dans tout le royaume. Le Portugal y gagne les droits d'entrée et de sortie, et occupe en même tems sa marine; l'Espagne aussi jouit au moins d'un pis-aller, à quelque prix que ce soit.

Les fruits, les légumes, et le fròmage que les Portugais apportent à Badajoz, forment une petite branche de commerce, qui ne laisse pas d'être considérable, parce qu'il n'est point interrompu. Les environs de cette ville sont, ou entièrement déserts,

ou destinés uniquement au bled. A peine y rencontre-t-on quelques jardins auprès des couvens ; mais les Portugais cultivent mieux leurs frontières, et en retirent en abondance des oranges, des figues, des citrons, des cerises, toutes sortes de légumes, des fromages de chèvre, des dindons, des pigeons, etc. Outre cela on tient tous les mois à *Elvas* un marché, où se rendent les habitans de Badajoz. Ils y achètent des cargaisons entières d'oranges, pour les revendre très-avantageusement à Madrid. Les plus grosses et les plus belles se vendent le cent, tout au plus, douze réaux, ce qui fait à-peu près vingt gros de monnaie de Saxe.

La contrebande qui se fait ici, regarde l'importation et l'exportation. Les objets qu'il est défendu d'exporter d'Espagne sont, les piastres, le bled, l'huile, les cochons et les *Borricos* ; mais, par adresse, et en corrompant les commis des douanes, on trouve le secret de rendre tout possible. On cache les piastres entre des plaques de fer, que l'on encaisse, et on les envoie de cette manière de Madrid par des *Arriéros* affidés,

aux commissionnaires de Badajoz. Ceux-ci sont déjà, depuis longtems, d'intelligence avec les commis de la douane, et savent bien faire passer cet argent par des occasions sûres. C'est ainsi qu'au commencement de cette année (1798) plusieurs millions ont été exportés à Lisbonne, et de là en Angleterre; cela explique aisément le défaut presqu'incroyable d'argent comptant en Espagne. Le bled et l'huile qu'on acapare dans le voisinage, se transportent avec de faux passeports aux villages limitrophes, et ensuite on leur fait passer la frontière pendant la nuit. La seule exportation des *borricos* et des cochons est sujette aux plus grandes difficultés, attendu qu'on ne permet pas qu'aucun mulet ou âne passe la frontière sans caution. Mais on dit tout bas que les douaniers se sont réservé exclusivement pour eux seuls cet article de commerce.

La contrebande rend encore davantage pour les objets d'importation. Outre plusieurs articles venant de l'Amérique et des Indes orientales, qui, en Espagne, sont surchargés de droits, elle se porte principalement

palement sur le tabac, les toiles de coton, et, depuis la guerre, sur toute espèce de marchandises anglaises. Tout le monde sait que le roi s'est réservé, comme un droit de la couronne, le monopole du tabac, et qu'il fait vendre la livre, qui lui coûte tout au plus vingt gros (trente-deux sols), à un ou un et demi rixdaler en espèces, monnaie de Saxe. Par conséquent le contrebandier qui achète la livre de tabac anglais ou portugais, à raison de six gros, et le revend en détail pour un ou un et demi rixdaler, y trouve un débit aussi lucratif que rapide. Cela a lieu pour les toiles de coton, que la compagnie des îles Philippines, ou les manufactures de l'intérieur, ne pourraient pas fournir à si bas prix. Il en est de même à l'égard de toutes les autres marchandises anglaises prohibées, et par-là même très-recherchées.

Les Anglais vendent à Lisbonne seize à vingt pour cent plus bas qu'autrefois, cela excite encore plus la cupidité des contrebandiers. Il ne faut donc pas s'étonner si presque tout *Badajoz* prend part à ce commerce, et s'il n'y a pas un seul habitant

dans cette ville qui n'aille au marché d'*Elvas* pour en apporter des marchandises; de forts négocians font même ce commerce tellement en grand, qu'ils envoient des caisses entières à leurs correspondans de Madrid.

Il est vrai que les commis de la douane redoublent de tems en tems de rigueur, et vont même jusqu'à faire des visites domiciliaires; mais qu'on ne croie pas que ce soit leur devoir qu'ils ont en vue, ils ne consultent que leur propre intérêt. Il faut bien que quelquefois ils exercent leur ministère, pour éviter l'apparence d'infidélité, et retenir les gens dans la crainte, et par conséquent dans leur dépendance. Mais en payant un quart de ses impositions aux gens de la douane, on peut compter sur leur indulgence, pourvu qu'on le fasse avec loyauté. Ceux avec qui ils sont d'intelligence, peuvent entrer la contrebande en plein jour, sans que personne ne s'en informe. Il y a plus; les inspecteurs et les préposés de la douane vendent eux-mêmes ces marchandises. Il est donc notoire et de fait que les frais de la douane de *Badajoz*

(et peut-être de toutes les douanes), coûtent au roi un quart de plus que les droits ne rapportent. Mais autant les contrebandiers ont peu à craindre des commis, autant ils ont à redouter la maréchaussée des frontières quand la partie se trouve inégale; alors c'est un combat à mort, et ce commerce clandestin devient souvent une source d'assassinats et d'autres forfaits.

Toutefois il résulte de ce négoce, pour les habitans de Badajoz, surtout quant au linge et aux habillemens, une aisance qu'on ne trouve que dans les villes maritimes, et nulle part dans celles de l'intérieur. Une suite plus heureuse encore de ce commerce réciproque est la cessation presqu'absolue de cette haine nationale, qui est presqu'entièrement éteinte ici. Plusieurs Portugais se sont fixés à Badajoz et ont épousé des Espagnoles; en échange, des demoiselles de cette ville ont été demandées par des habitans d'*Elvas*; car si les Portugais d'*Elvas* préfèrent les Espagnoles de Badajoz, celles-ci, de leur côté, croient les hommes d'*Elvas* meilleurs maris. Les Portugais de cette ville viennent donc fréquemment à

Badajoz pour s'y employer comme ouvriers ou commis ; un assez grand nombre se font porteurs et vendeurs d'eau. Ainsi l'on entend continuellement parler à Badajoz l'Espagnol et le Portugais, et les gens des deux nations s'entendent mutuellement dans leur propre langue. Au surplus l'accent espagnol tient beaucoup ici au portugais : on prononce en grassayant les lettres dures gutturales, et on entend presque autant d'expressions portugaises que d'espagnoles. Toutefois les Portugais se distinguent par un jargon plus plat et une espèce de politesse rampante. — Il ne faut pas oublier non plus que, malgré les fréquentes liaisons de commerce entre les deux pays, on ne prend le numéraire espagnol que d'après sa valeur intrinsèque, ce qui, à l'égard des petites pièces, fait une différence de vingt pour cent au moins.

Une autre conséquence, mais qui vraisemblablement cessera avec la guerre, c'est la désertion des régimens anglais qui se trouvent à Lisbonne. On sait que l'Angleterre, au commencement de l'année 1797, prit à sa solde plusieurs régimens portugais,

qui furent formés d'émigrés, d'Allemands, soi-disans Suisses. On les transporta à Trieste, Ancône, à Civita Vecchia, et en Corse, et lorsque cette île fut évacuée, à Gibraltar et à Lisbonne. La désertion aurait été impossible, si les Portugais ne lui eussent prêté les mains; mais les cultivateurs indiquent aux déserteurs les sentiers des montagnes, et les gardes frontières d'*Elvas* les laissent librement continuer leur route en Espagne; ils font plus: si ce sont des musiciens ou des artistes, ils les emploient à leur service. Plusieurs de ces individus se trouvaient à *Elvas* lorsque les Anglais firent demander à Lisbonne qu'on les leur livrât. On les envoya à l'instant avec des recommandations à Badajoz, où ils trouvèrent de quoi s'employer.

On ne s'étonnera donc point si je dis qu'on les voit ici arriver par douzaines. Les régimens étaient composés de vagabonds, de gens du peuple, et de malheureuses victimes de la fraude, qui cherchent à revendiquer leur liberté par des raisons différentes: ils n'ont tous qu'une voix pour se

plaindre des traitemens barbares des officiers anglais. Comme ils arrivent presque toujours dans un dénuement absolu, on a établi ici un piquet de *Guardias Wallones* de Madrid, qui n'a pas de peine à livrer de nouveau ces malheureux à l'esclavage, pour la plus modique rétribution.

Quant à la garnison de Badajoz, elle est composée d'un régiment de cavalerie, et de trois d'infanterie. Quelque peu favorable que soit le jugement de plusieurs voyageurs sur le militaire espagnol, je suis forcé pourtant, d'après ce que j'ai vu à Madrid, ainsi qu'à Cadix, Barcelone et ailleurs, de les contredire. Il est vrai que le soldat espagnol ne saurait se comparer avec celui de la Prusse et de Saxe; mais il n'est cependant pas sans quelque apparence. Il a été formé sur l'ancien pied français, et l'on ne saurait dire qu'il manœuvre mal. Quoique les troupes espagnoles, par défaut d'habitude, et peut-être aussi de bons officiers, aient perdu leur ancienne réputation de bravoure, l'esprit d'héroïsme n'est cependant pas éteint chez eux; peut-être même nos meilleurs soldats allemands, quant à

la bravoure, pourraient leur céder à plusieurs égards (1).

Le soldat espagnol ne porte point de guêtres, point de lourde giberne, point d'uniforme étranglé, point de col roide, de cheveux liés, de lourds bonnets de poil, ou de chapeaux à trois cornes : son vêtement a été combiné d'après le climat ; son chapeau rond, à demi retroussé, son bonnet léger, soutenu par un simple carton, sont ici de nécessité absolue ; il n'a pas l'extérieur apprêté de nos soldats allemands, mais aussi il a moins de roideur ; il ne marche peut-être pas avec autant de précision, mais aussi ses mouvemens ont plus de légèreté ; il a moins d'apparence à la parade, mais il se conduit tout aussi bien en bataille rangée. Tout ceci est vrai, surtout des milices nationales de l'Espagne.

Quant aux soi-disans régimens suisses ou des gardes Wallonnes, ils sont composés

(1) « Mais, dit-on, l'Espagnol est phlegmatique et lent. » — Qu'on le mette en mouvement, il fera tout plier devant lui. Au surplus, ne sait-on pas que ce sont les motifs politiques ou religieux qui font la force d'une armée ?

presqu'entièrement d'Allemands, et il ne s'en trouve peut-être pas, si l'on en excepte les officiers, vingt qui soient suisses ou français. Le commerce de recrues que font les propriétaires suisses de ces régimens, particulièrement les familles *Reding*, *Betschart*, *Rütiman*, etc., de société avec leurs embaucheurs, est aussi révoltant pour l'humanité que honteux pour notre patrie, et ne le cède qu'à leur administration. Tandis que ces embaucheurs enrôlent ces malheureuses victimes de la cupidité, par astuce et par violence, aux frontières de l'Italie, de la Suisse et de l'Allemagne, nos opulens financiers s'enrichissent au prix de notre sang, et les officiers enlèvent encore à ces pauvres soldats, par mille subtilités, au moins un cinquième de leur solde. Ils font ouvertement commerce des congés qu'ils accordent; mais ils en refusent aux soldats indigens, en ne tenant aucun compte des engagemens pris avec eux. Cependant, comme il s'en trouve toujours à qui ils permettent d'acheter les dettes qu'ils leur font faire à la caisse du régiment, ils ont le secret de perpétuer leur

congé ; il arrive de tems en tems de Gènes à Barcelone des vaisseaux entièrement chargés de ces recrues, et le gain que font ces marchands de chair humaine se renouvelle autant de fois qu'ils peuvent abuser impudemment le gouvernement. Je me suis efforcé de renfermer à cet égard ma juste indignation ; mais si je voulais découvrir ici le noir tissu de leurs criantes injustices, et de leurs manœuvres atroces, si j'essayais d'exposer dans tout son jour les horreurs qu'ils se permettent, et de peindre toutes les scènes de misère, de désespoir qui ont lieu dans les casernes, mes lecteurs m'accuseraient peut-être d'exagération, et très-peu sauraient apprécier mes expressions à leur juste valeur.

La quantité de soldats autrichiens qui se sont rendus en Espagne est très-considérable. On dit ici que les Français ont vendu à Gênes des compagnies entières de prisonniers aux embaucheurs Espagnols-Suisses, et l'indigence en a fait tomber un pareil nombre dans leurs mains. Les deux nouveaux régimens suisses, *Jann* et *Zimmermann*, sont totalement composés d'Au-

trichiens, sur la fidélité desquels on ne saurait compter dans la prochaine expédition à Minorque ; au reste, dans les régimens espagnols on trouve souvent aussi un tiers d'Autrichiens.

Mais je laisse ces tristes objets pour ajouter encore trois autres particularités que j'ai observées sur le militaire espagnol. La première, c'est que toutes les punitions, comme chez les Français, se réduisent à la prison. La seconde, que les grades des officiers sont désignés par des galons d'argent plus ou moins larges. La troisième, qu'on fait passer tous les mois une revue générale aux régimens.

LETTRE XXXVI.

Climat d'Estremadure. Badajoz. Promenades. Plaisirs. Boutiques de vin. Jeux. Majos. Femmes. Chanoines. Principe de la Paz. Manuelito.

Badajoz, Mai 1798.

Je vais vous donner maintenant quelques observations sur le climat de ce pays. Permettez-moi de vous rappeler l'étymologie du nom d'*Extremadura* ; le climat d'ici est en effet une alternative perpétuelle des deux extrêmes. Autant les jours sont chauds, autant les nuits sont insupportables à cause du froid. Quelque brûlant que le soleil ait été, dès que la soirée commence, le froid le plus piquant se fait sentir, surtout à Badajoz, qui n'est éloigné de la mer que de vingt-huit lieues ; voilà pourquoi pendant toute l'année il règne ici une espèce de fièvre endémique-gastrique, qui devient épidémique pendant les chaleurs, et ce

fléau prend un caractère plus dangereux encore par l'usage continuel de l'huile et du lard. Au moment où j'écris ceci, il y a déjà plus de sept cents soldats malades à l'hospice.

Badajoz n'a point de promenade publique. Il est vrai qu'on avait commencé à planter une espèce de *Alameida* ; mais les arbres se sont desséchés, et n'ont point été remplacés par de nouvelles plantations. Les habitans par conséquent n'ont pas d'autre ressource que de se promener le soir dans les rues ; au reste ces rues étant très-étroites, les vestibules des maisons qu'on laisse ouverts, se trouvent éclairés et les portes garnies de monde ; tout cela offre un tableau plein de vie et de variété. Ajoutez le son presque continuel des guitarres, et les danses aux castagnettes. La ville présente la plus grande population sur la place de l'église cathédrale (*Campo de San Juan*), ainsi que sur la place d'armes (*Plaza de Armas*), dans la forteresse (1).

---

(1) De cette place, on jouit d'une superbe vue sur les montagnes limitrophes du Portugal ; on y distingue parfaitement la forteresse d'*Elvas*, avec ses

Dans ces deux endroits la fraîcheur de l'air est si vive et si poignante, que la nuit la température va souvent de huit à dix degrés au dessous de celle du jour. Au reste, le ciel ici est si pur, que pendant tout l'été on n'y voit pas le moindre nuage; la nuit les étoiles, surtout les planètes, brillent d'un éclat extraordinaire.

La grande chaleur cependant donne occasion à un commerce très-considérable d'eau, qui se fait à-peu-près entre une vingtaine de personnes. On va chercher cette eau à une source qui est à l'entrée de la ville; on la charge sur des bourriques qui portent des bâts, sur lesquels on place les cruches. Chaque charge contient quatre cruches, et se paie à raison de trois sols. La plus petite famille achetant, tous les deux jours au moins, cette provision, et le *Solano*, qui règne fréquemment ici, obligeant souvent à doubler cette portion, ces *Aguadores* gagnent par fois, en

---

trois citadelles sur les trois pitons de la montagne, surtout lorsque le soleil se cache directement derrière les rochers.

été, jusqu'à une piastre. Au reste on trouve aussi de l'eau à la glace (*Agua de nève*) de l'eau d'orge (*Agua de cebada*), et de la limonade (*Agua de limon*), comme dans les plus grandes villes d'Espagne.

Les plaisirs ne sont pas ce qu'il y a de plus remarquable à Badajoz ; ils se bornent aux jouissances du cabaret, au jeu, à la société des femmes. Nulle part en Espagne on ne trouve un plus grand nombre de *Bottellerias* ; sur quatre maisons, il y en a au moins une où l'on vend du vin. Il est très-capiteux, et aussi fort que la liqueur. Il coûte à-peu-près trois sols la chopine. Quant au jeu, on s'y livre, même en plein marché, tant on y est accoutumé. C'est une espèce de pharaon que, la classe commune surtout, aime avec fureur. On voit souvent des soldats tenir la banque, et rassembler autour d'eux un cercle nombreux composé de leurs camarades et de paysans, auxquels, par mille artifices, ils savent escamoter leur argent. Le gain se paie au gré des pontes, ou en argent, ou au *pro rata*, en morceaux de pudding, espèce de pâte de farine, d'huile, de raisins secs, et de

safran, qu'ils ont toujours là toute apprêtée. J'ai vu aussi quelquefois des *Majos* ou *Capitans* s'exercer publiquement aux armes avec des fleurets.—Au reste, les femmes sont ce qui occupe le plus ici : elles sont extrêmement blêmes ; mais leur taille svelte, et l'expression de leurs grands yeux noirs, font aisément oublier leur teint rembruni. Elles nouent leurs cheveux en petites tresses avec des rubans, et vont tout l'été seulement avec des corsets sans manches, même sous le voile, et savent en général s'habiller avec beaucoup de goût ; la contrebande leur procurant des étoffes à très-bas prix. Les dames de Badajoz passent pour être très-prudes ; mais malgré cela on ne les accuse pas d'être toujours cruelles, et, parmi ceux qu'elles favosent, elles préfèrent, à ce que l'on dit, les officiers et les chanoines. Ces derniers ont tout le tems et le revenu nécessaires pour faire face à leur galanterie ; car sur dix-huit piastres que leur bénéfice leur produit, ils ne donnent aux chantres qui les suppléent, que huit gros par jour.

Badajoz est la patrie du fameux *Prin-*

cipe de la Paz; il descend d'une famille de laboureurs. Ses parens avaient vendu leur bien et vivaient d'un modique revenu. Si l'on en croit le bruit public, *Don Manuel Godoy*, qui était officier de la garde, a fait fortune par sa bonne mine et sa guitarre; quoiqu'il en soit, dans son élévation, il n'a pas oublié ses anciens camarades, et en général ses compatriotes. On ne saurait nier que dans la distribution de tant de places et de pensions, sa faveur n'ait souvent tenu lieu de talent; cependant il n'est pas moins vrai que le « *Principe* » comme on le nomme ordinairement, n'ait aussi encouragé et distingué le vrai mérite, et en général favorisé la culture et les progrès des sciences. Quelque soit le jugement de la postérité à son égard, elle rendra sûrement justice à son cœur et à ses intentions, et sa memoire ne sera point flétrie par aucune action odieuse. «*Manuelito es bueno*» (1) disent les vieilles de Badajoz, surtout sa nourrice, à laquelle il fait une pension, et qui a pour lui le souvenir le plus tendre.

(1.) Le petit Emanuel est bon.

LETTRE

LETTRE XXXVII.

Départ de Badajoz. Récolte. Almendral. Los Santos. Fuente de Cantos. Entrée en Andalousie. Santa Eulalia. Ronquillos. Avenues de Séville. Entrée. Triana. Pont de vaisseaux. Illumination. Avantages de Sevilla. Conseil à ceux qui voyageront. Promenades. Le Guadalquivir. Annales de Sevilla.

Séville, Juin 1782.

J'AI quitté Badajoz en compagnie d'un excellent seigneur espagnol, *Don Luis de Mendoza*, colonel du régiment de Séville, dont le caractère et les talens me seront toujours chers.

Le *Solano* continuel avait hâté la moisson, quoiqu'au détriment des bleds ; on voyait partout des gens de la campagne occupés à ce travail. On fauche le bled à la main, avec des faucilles, dentelées comme des scies. On le bat, en faisant passer

dessus, en rond, six mulets attachés l'un auprès de l'autre. Les moissonneurs des deux sexes qui restent tout le tems de la récolte, jour et nuit, dans la campagne, sous ce ciel serein, avec leurs feux multipliés et leurs chants nocturnes, donnent l'idée d'une fête vraiment patriarchale. Nous passâmes à travers de ces *Airas* jusqu'à la bourgade *Almendral*, trois *Leguas* de Badajoz, où nous dînâmes. Nous traversâmes ensuite une entrée sauvage et montueuse durant cinq *Leguas*, jusqu'à *Los Santos*, autre bourg, où la culture commence à prendre un meilleur aspect. Je fus un peu surpris de retrouver ici les petites charettes criardes et le costume de Biscaye; mais les toîts, couverts de roseaux, me rappelèrent bientôt l'Estremadure. Le vin commençait déjà à devenir un peu plus doux et plus foncé; mais, au lieu de lit, il fallut nous contenter de feuilles de maïs, sur lesquelles nous étendîmes nos matelas.

Seconde et troisième Journées. Notre seconde route de huit *Leguas* nous mena par *Fuente de Cantos*, bourgade passable, avec un château assez propre pour le seigneur

du pays, mais qui était aussi désert qu'était brûlée et stérile la contrée que nous avions à traverser. Nous couchâmes à *Monasterio*, village pauvre et mal-propre : le lendemain nous entrâmes dans la partie inférieure de la *Sierra Morena*, et bientôt après dans l'Andalousie.

Là, tout prit un autre aspect. Les hommes portaient, en guise de culottes, des peaux de mouton, avec leur laine, de grands chapeaux blancs et ronds ; les femmes des jupons d'un vert clair, avec des rubans verts, et des chapeaux de plusieurs couleurs, garnis d'une quantité de rubans. Nous vîmes des charriots en treillage, dont les roues avaient toute la hauteur du charriot. Ils étaient tirés par des bœufs, parés de rubans de papier de différentes couleurs : tout dans les habitations semblait prendre un aspect plus aisé et plus décent, et l'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître l'industrie des habitans dans la culture des terres.

Nous traversâmes le petit village *Puebla del Conte*, et deux *Leguas* au delà nous arrivâmes à *Santa Eulalia*, village con-

sidérable de la *Sierra*. La contrée est plate et assez unie dans cet endroit. Nous y trouvâmes du vin et des denrées en abondance, et des gens bien plus actifs qu'en Estremadure; ensuite nous passâmes, sur une superbe chaussée, la basse *Sierra*, toute couverte de sapins et de plantes aromatiques; enfin, nous parvînmes, après une journée de sept *Leguas*, tout au bout de la plaine, à *Ronquillos*. L'hôtellerie et la ville même, annonçaient la propreté andalousienne et l'aisance particulière à cette province. On fit la procession du *Rosario*, qui fut accompagnée de musique; ensuite on tira des fusées, et l'on dansa des *Voleros*.

Il était environ trois heures du matin lorsque nous nous mîmes en chemin, par une fraîcheur délicieuse. Nous respirions l'air de la mer, dont le voisinage était très-sensible. Toute la route, jusqu'à *Séville*, (six et demie *Leguas*), est une plaine fertile, parsemée de côteaux, qui deviennent à chaque instant plus rians. Des plantations d'oliviers (1), des champs de bled, des

(1) Les encadremens en pierres dont on garantit

vignes, des melons, des couvens, avec des terrasses couvertes de citroniers et figuiers, des bosquets de liéges, et des hameaux très-peuplés formaient un aspect agréable et varié. Le chemin était bordé d'aloës, qu'on pouvait à peine distinguer; tant ils étaient chargés de poussière et tendus par la chaleur. Leur tige était peu élevée et sans fleur; mais, pour un habitant du Nord, ce spectacle n'était pas sans agrément.

Ainsi, en faisant une infinité de détours, et en parcourant mille sites charmans, nous approchions de la grande et célèbre ville de *Séville*. De loin la masse imposante de ses édifices, et ses flèches dorées, présente, au milieu d'une grande plaine, un coup-d'œil infiniment agréable. Nous vîmes la magnifique chartreuse, dont le jardin était rempli d'un grand nombre de plantes américaines en fleurs, et nous arrivâmes enfin au faubourg *Triana*: cette partie de la ville frappe par ses larges vues et ses superbes maisons.

---

les jeunes arbrisseaux, assez semblables à des ouvrages d'ozier, offrent un aspect très-singulier.

Ce faubourg est séparé de la ville par le *Guadalquivir* (1); mais elle s'y trouve jointe moyennant un large pont de bateaux, long de quatre cents pas. Dans le bas du parapet, peint très-proprement en verd, on voit des demi-figures assez grotesques, qui représentent des maures, et au dessus on voit les images de quelques saints et de la vierge; aux deux côtés sont des siéges, et aux extrémités des grands bateaux où on a pratiqué des niches.

Séville est située le long de la rivière, dans une plaine superbe; elle contient soixante-dix mille ames. Les rues sont si étroites, que les voitures peuvent à peine y passer; mais les maisons en général sont bien bâties et très-propres, tant au dehors qu'au dedans. Pour suppléer aux lanternes, et ménager des courans d'air, on a coutume en été de tenir ouvertes les portes des maisons. Elles donnent la plupart sur des appartemens bien éclairés; mais en hiver on éclaire les rues. Le bas prix de l'huile paraît avoir facilité cet usage.

(1) Prononcez : *Quaalquivir.*

En général on se confirme à Séville dans l'idée avantageuse que l'on conçoit en entrant dans l'Andalousie, et l'on remarque, jusque dans les moindres choses, une certaine aisance et une propreté très-recherchée. Les vendeurs d'eau ont de petites échoppes, qu'ils parent de feuillages, de branches de citroniers et d'oranges, ou bien ils parcourent les rues avec des cruches d'argile jaune, et d'une forme élégante, qu'ils transportent dans des brouettes faites exprès pour cet usage. Pour remplir leur larges bocaux de verre poli, on a ménagé au bout de chaque cruche deux tuyaux de roseau, dont l'un donne entrée à l'air, pour que l'eau sorte plus commodément par l'autre, particularité qu'on n'observe pas chez leurs confrères de Madrid. Au reste ces *Aguadores* portent encore à leur côté une boîte de fer-blanc avec des pastilles d'anis, dont ils offrent une cuillerée à tous ceux qui s'adressent à eux, sans cependant faire payer davantage leur eau, qui coûte un *Ochavo* le verre. — Ces petits détails viennent à l'appui de ce que je viens de dire à l'égard de l'aisance et de la propreté.

Seville, de préférence à toutes les villes de l'Espagne du même ordre, offre l'avantage d'une vie facile. J'ai déjà trouvé des grappes de raisin précoces, des figues et des melons, que l'on achète pour quelques deniers la livre (1). Le pain de Séville est encore plus blanc et plus léger que celui de Madrid ; il réunit tous les avantages de la manipulation espagnole et française, et coûte la livre deux sols ou deux sols et demi. Le vin blanc, ainsi que le rouge, est excellent ; la pinte se vend deux sols et quelques deniers. Les loyers des maisons sont peu chers ; à trois piastres par mois on a un bon appartement : les prix des autres objets sont en proportion. Selon moi, Séville, pour un étranger qui veut apprendre la langue du pays, est le séjour le plus agréable et le moins coûteux. Il est vrai que le dialecte andalousien a un peu d'accent et plusieurs défauts ; par exemple, le renforcement de

---

(1) Le marché qui est tout couvert par des tentes, les échoppes des halles au pain et à la viande, tant dans la ville que dans les faubourgs, sont abondamment fournis de comestibles, même le soir.

l'*s* (*Cecear*) ; mais le grand nombre de personnes instruites qu'on y rencontre et les autres agrémens de Séville, offrent bien des dédommagemens.

De ce nombre sont les promenades riantes, tant dans la ville même que le long de la rivière. La première est de cinq longues files d'ormeaux touffus, arrosés par de petits canaux, à côté desquels on a construit des fontaines et des siéges. Ces allées sont ornées, à chaque extrémité, de deux grands obélisques. La file des lumières qui se continue des deux côtés, donne, même le soir, à cette promenade extrêmement fréquentée, beaucoup de charme et d'intérêt.

Mais les bords du *Guadalquivir* n'offrent pas moins d'agrémens. Cette rivière, qui est très-basse, coule au dessus de la ville, et est remplie de petits bancs de sable; cependant elle porte des vaisseaux de quatre-vingts à cent tonneaux, quoique depuis la guerre avec l'Angleterre il ne vienne plus ni grands ni petits bâtimens. Dans cette allée on voit, sur des coursiers superbes, les belles dames se promener côte à côte

avec leur *Cortejos.* Vous y voyez les élégans courir dans leur whiskys de forme moitié espagnole moitié anglaise, auprès des lourds équipages des chanoines : ici se rassemblent les élégantes pour respirer l'air de la mer, ou pour voir les baigneurs qui, sans aucunes précautions, et sans aucune cérémonie, se plongent tout nuds dans le fleuve. Les ténèbres voilent ici bien des scènes un peu libres que l'ardeur du tempéramment et du climat excusent d'autant plus que ce pays-ci inspire même au sexe le plus timide toute la hardiesse du nôtre à certains égards.

Vous trouverez dans d'autres livres des détails concernant les curiosités et le commerce de Séville. Quant à la manufacture de tabac, j'observerai seulement que celui d'ici est d'une odeur très-pénétrante, et que, quand il règne certains vents, ses émanations se répandent au delà d'une *Legua.* Au reste cette fabrique ressemble à une forteresse. Elle est environnée de murs et de fossés ; elle a deux ponts-levis, dont un seul sert d'entrée. On ne voit guère ici actuellement que de petits bâtimens de

transport portugais, que les armateurs Anglais laissent passer. C'est la seule manière dont on reçoit encore ici quelques marchandises américaines, surtout du tabac, qu'on transporte dans de plus grands vaisseaux à Lisbonne, et que l'on conduit ensuite ici comme une marchandise portugaise.

Les amateurs espagnols qui desirent connaître l'histoire de cette ville, peuvent retirer beaucoup de fruit de l'ouvrage célèbre, intitulé : *Annales de la Ciudad de Sevilla, IV Tomos*, 1796 *et* 1797, *Madrid*, chez *Alonso Colle de la Concepcion Geronima.* On y a joint un tableau des entreprises les plus importantes de la nation, depuis la moitié du quinzième siècle, jusqu'à la fin du dix-septième.

LETTRE XXXVIII.

Deux chemins à Cadix. Barco de Carga. Nuit. Rivage du Guadalquivir. San Lucar de Barrameda. Sentinelles. Vin. Situation actuelle. Arangemens pour le départ. Chemin à Cadix. Premier aspect de la baye. Second aspect total de Cadix. El Puerto de Santa Maria. Feluques. Traject. Flotte espagnole. Aspect. Arrivée.

Cadix, Juillet 1798.

Pour arriver ici de Séville par terre, il faut faire à-peu-près treize milles d'Allemagne. Il est donc plus avantageux de s'embarquer, parce qu'en tems de paix il part d'ici, presque tous les jours, de petits bâtimens de transport. Quand on ne craint pas la mer, on peut aller de *San Lucar de Barrameda*, (situé à l'embouchure du *Guadalquivir*) ou *Puerto de Santa Maria*, et de là descendre sur la baie à Cadix. C'est aussi

le chemin qu'il faut prendre en tems de guerre, parce que les Anglais entravent la navigation.

On peut partir pour *San Lucar* à toute heure avec une foule de *Barcos*. Je ne conseillerais pas cependant à un étranger de se servir du bâtiment bannal de *Barco de ver*, s'il a de quoi louer une barque particulière, ou qu'il puisse aller dans une *Barca a cargo*. Le prix ordinaire d'une place, avec une malle et un porte-manteau, est d'un ou de deux piastres ; seulement il ne faut pas s'effrayer au premier abord des énormes demandes que font les bateliers.

Je pris donc ma place dans une pareille *Barco de carga*, qui partit avec la marée le soir sur les dix heures. La compagnie était composée de deux passagers avec leurs épouses, et un vieux officier avec sa ménagère. On nous fit avec des matelas, etc. un sopha assez commode ; mais nous eûmes peu d'envie de nous coucher, malgré la facilité que nous en avions. La nuit se passa à rire et à chanter. Le bon vin nous inspira, et les belles Andalousiennes s'abandonnèrent à toute leur gaîté. Nous

fûmes forcés de mettre à l'ancre sur les deux heures ; bientôt je vis l'aurore colorer les riantes campagnes.

C'était un spectacle enchanteur ; de toute part l'œil se reposait sur des vignes, des bleds, des oliviers, des orangers, des citroniers et figuiers, et sur une infinité de melon et des légumes. Au loin les côteaux étaient embellis des plus charmans bocages. En jetant ses regards derrière soi, on voyait les clochers de Séville, et dans le fond la chaîne bleuâtre des montagnes de *Sierra Morena*. Sur la plaine liquide l'azur des cieux se changeait en une belle couleur verte, et un air pur et balsamique venait rafraîchir nos sens.

Après les sept heures, nous étions avancés un peu davantage par la basse-marée, et nous jetâmes encore une fois l'ancre vers midi pour dîner à terre. Tout le rivage était couvert de melons (*Melonares*) ; nous achetâmes, pour quelques sous, les plus belles *Sandias* ou melons d'eau, qui, dans la seule Andalousie, parviennent à leur maturité. Pour arroser les campagnes, on creuse au bord du rivage

un trou qui se remplit pendant la haute-marée. Ensuite on y puise l'eau avec une espèce de pompe, et on la distribue dans les petits canaux.

Nous fîmes la sieste sous les oliviers, et à quatre heures nous nous remîmes en route. Mais la rivière, qui forme deux îles en cet endroit, gagnant de plus en plus en largeur, nos dames, au bout d'une heure et demie, prirent le mal de mer. En effet je remarquai que les vagues étaient aussi élevées qu'elles le sont ordinairement en mer par un vent un peu soutenu. Enfin, nous aperçûmes sur les huit heures *San Lucar* et les salines qui étincellaient des feux du couchant, et bientôt nous jetâmes l'ancre dans un bas-fond d'où il fallut que quelques pêcheurs nous portassent au rivage sur leurs épaules.

C'est une ancienne coutume à Séville que les matelots laissent ici leurs passagers, quoique *San Lucar* soit encore éloigné de trois lieues de Cadix, mais ils craignent la violence des courans à l'embouchure, et ne se hasardent jamais plus avant, à quelque prix que ce soit. Après avoir as-

souvi l'avidité des douaniers, moyennant quelques *Piecettas*, nous continuâmes notre chemin le long du rivage sablonneux; nous trouvâmes à chaque vingtaine de pas des factionnaires : cette précaution devrait empêcher aux contrebandiers d'aborder, mais les soldats trouvent plus avantageux de se laisser corrompre par quelques réaux ou quelques livres de tabac portugais, que de veiller à l'intérêt du roi et de maintenir son monopole.

San Lucar de Barrameda est une ville petite, mais jolie, d'à peu près cinq mille habitans. Elle est située sur la rive gauche du Guadalquivir. Les habitans sont renommés pour la contrebande et les fraudes de toute espèce. La navigation étrangère y produit un certain luxe dans les ameublemens, les habits et la table. On y trouve un vin blanc nommé *vino de Manzanilla* (1), assez ressemblant à celui de Bourgogne. Il est extrêmement bon marché, ainsi que toutes les autres denrées; cependant cet avantage ne peut com-

(1) Un Bourg à 7 *Leguas* de Séville.

penser

penser le tort que fait au commerce la navigation entravée et le manque absolu d'industrie qui en est la suite. On est surpris de voir, au milieu des maisons et des rues d'ailleurs assez propres, des égoûts ouverts dont heureusement l'air de la mer diminue un peu l'infection.

Comme mes compagnons de voyage voulaient rester ici plusieurs jours, et que j'étais impatient d'arriver à Cadix, je fus obligé de chercher une voiture pour moi seul. J'allai donc le lendemain matin au marché, où les habitans, couverts de grands chapeaux ronds, et de manteaux violets, se promenaient nonchalamment; et je ne tardai pas à m'entendre appeler par quelques hommes qui étaient là à attendre avec leurs bourriques. Croiriez-vous que l'on me demanda quatre piastres pour trois *Leguas*? Mais je savais déjà d'avance qu'à *San Lucar* il ne faut offrir que le dixième de ce que l'on vous demande, et ainsi, après bien des disputes et du bruit, nous tombâmes d'accord pour dix réaux pour chaque *Borrico*.

Il était environ dix heures du matin,

mais le vent de mer tempérait la chaleur, au point que je ne la ressentis que très-peu. Nous marchâmes dans une plaine sablonneuse, assez inégalement cultivée. Cependant, jusqu'à la *Venta del Puerto*, qui est au milieu de la route, nous trouvâmes des champs de meilleure apparence, et nous aperçûmes tout-à-coup d'une hauteur, l'entrée de la baie, la pointe de la *Rota*, et plus loin la flotte anglaise.

Peu à peu la route allait en descendant; les champs de bled et les plantations d'oliviers devinrent plus multipliées, et nous approchâmes du *Puerto de Santa Maria*. Alors nous vîmes tout l'intérieur de la baie, avec l'escadre anglaise et la superbe Cadix à notre droite. Après être resté quelques instans à *Puerto*, petite ville marchande et bien bâtie; je m'empressai de me rendre au quai, pour m'embarquer dans une des felouques qui conduisent à Cadix. Elles font ce trajet, selon le vent, en trois ou quatre heures, et quelquefois en une heure; mais elles ne peuvent aller que dans une certaine direction : c'est pourquoi elles portent des numéros à leur

proue et sur leurs voiles. « *A Caïr ! A Caïr !* » est le signal des bateliers partans ; le prix du naulage, pour une personne, y compris sa malle, est en tout de quatre réaux. Au milieu de la rivière, on paie encore une aumône pour les ames (*animas*) des mariniers qui ont fait naufrage.

Le *Puerto de Santa Maria* est situé sur la rive droite du fleuve *Guadalete*, qui, à un quart-d'heure de là se jette dans la baie. Nous aperçûmes de toutes parts une campagne riante, et, en quelques minutes, nous arrivâmes à la baie où le *Levante* nous emporta avec la rapidité de la flèche. Alors toute l'escadre, et Cadix avec ses fortifications se déployèrent à nos regards. Ce spectacle avait je ne sais quoi de majestueux et d'imposant qu'il est impossible de décrire.

Tous les vaisseaux avaient leurs pavillons déployés ; nous passâmes entre le vaisseau amiral et la frégate des signaux nommée la *Vestale* ; les pavillons anglais pendaient jusques dans l'eau, ceux des vaisseaux portugais étaient relevés. Pres-

que sans m'en apercevoir, je me trouvai sous les remparts de Cadix ; ensuite un bateau me mena jusqu'à l'escalier du quai ; là je fus entraîné, par le torrent de la foule, jusqu'à la porte où les commis de la douane me fouillèrent. Je suivis mon commissionnaire qui me conduisit à la place, par un grand nombre de petites rues étroites et sombres, et je descendis enfin à la *Posada de las quatro naciones.*

LETTRE XXXIX.

Cadix. La Baye. Ses divisions. Situation de Cadix. Climat. Température. Été. Hiver. Solano. Effets de ce vent. Circonférence de Cadix. Edifices remarquables. Rues. Environs du côté de la terre. Chemin sur la partie la plus étroite de l'Isthme. Aspects. Plaza de la Mar. Suite de ce tableau. Quai, Remparts. Promenades. Aspects. Le soir. Plaisirs. El Puerto. Chiclano. Vivres. Fruits. Neverias. Manque d'eau. Ressource. Caractère des Andalousiens. Rapport entre les deux sexes. Bains de mer. Théâtre. Acteurs. Voleros. Tableau plus détaillé. Situation actuelle du commerce. Blocus. Attaque tentée. Restrictions par adresse et politique. Négocians étrangers. Les Anseates. Haîne contre les Français. Esprit et ton des habitans de Cadix. Camorra. Gazettes. Liste de port. Auberges.

Cadix, Août 1798.

La côte occidentale de l'Andalousie forme au milieu un demi-cercle, dont la pointe méridionale offre un isthme d'environ six lieues vers l'occident, au bout duquel est situé *Cadix*. La mer, qui s'avance entre la côte et cet isthme, forme un des plus beaux golfes de l'Europe. Dans sa plus grande largeur, il ressemble au lac de *Genève* entre *Nyon* et *Thonon*.

Figurez-vous être sur un vaisseau qui entre dans la baie. Vous avez à votre gauche la forteresse de *Rota*, à la droite le fort *San Sebastian*; là s'élèvent les rivages garnis de batteries, ici sont les remparts de Cadix. Vis-à-vis, de l'autre côté du fort *Santa Catalina*, on voit l'amas des maisons blanches de Cadix, avec leurs toîts plats, et les clochers qui semblent sortir de la mer. Ensuite on entre dans le second emplacement de la baie. Au fond, et dans le lointain, on aperçoit l'entrée du troisième, appelé la *Puntalenbaye*, et défendu à gauche par le fort *Matargordo* et à droite par celui de *San Lorenzo*.

Après ce que je viens de vous dire, il est inutile de vous observer que Cadix est environné de l'Océan au midi, au couchant et à l'orient. La partie méridionale et orientale a trois cents pieds au dessus de la mer, et la partie occidentale à peine cinquante. Là, les remparts élevés et assis sur les rochers, forment l'extrémité extérieure de la ville; au dessous de ces remparts est un second quai très-large, partagé en deux branches, que l'on a su gagner en partie sur la mer.

Cette situation procure à Cadix un air excellent, et une température à laquelle on ne devrait pas s'attendre sous ce degré de latitude. L'air de mer, qui en même temps rafraîchit et fortifie les nerfs, adoucit en été les chaleurs, et rend ces hivers, déjà très-modérés, semblables au printems. Quelque chaleur qu'il fasse en été, depuis dix heures jusqu'à une heure, les après-dînés sont ordinairement frais; le vent de mer (*Mara*) augmente d'heure en heure, et règne pendant toute la nuit. Ainsi Cadix jouit en été de la température la plus heureuse, tandis que la chaleur est acca-

blante à Madrid, et en général dans tout l'intérieur du pays; mais il faut dire aussi que la chaleur monte ici à un degré de plus, et qu'elle est presque insupportable, dès que le *Solano*, ou le vent du midi, souffle.

Ce vent est chargé des vapeurs les plus étouffantes, et vient de la côte qui est en face de l'Afrique. L'athmosphère semble, sans exagération, tout en feu; à chaque instant on sent l'air devenir plus brûlant; on croirait être dans le voisinage d'un four. Cependant ce même vent ne se fait sentir que par ses effets; car l'air, pendant le *Solano* le plus ardent, est dans un calme parfait, et semble avoir totalement perdu son élasticité.

L'athmosphère alors est chargée d'une vapeur presque imperceptible, qui donne au ciel une couleur de craie bleuâtre, et qui, en plein midi, enveloppe le soleil d'une espèce de voile qui le fait paraître plus grand, en concentrant ses rayons. La mer alors est tranquille et unie comme un lac, et l'eau d'une chaleur inconcevable; souvent les poissons se montrent à la surface et

semblent expirans. Sur terre, les animaux eux-mêmes ne sont pas exempts des effets du *Solano*; les oiseaux volent dans une région plus basse, les chiens vont se cacher, les chats semblent entrer en fureur, les mulets s'agitent, et cherchent à aspirer l'air, les poules inquiètes courent çà et là, et les cochons se vautrent dans la terre. L'homme seul semble avoir moins à souffrir; cependant le *Solano*, selon les constitutions différentes, est plus ou moins sensible. Il produit presque toujours une violente tension dans le genre nerveux; il ralentit la circulation du sang, et provoque aux excès et à la volupté.

Quoique l'étendue de Cadix soit assez limitée, on y a cependant entassé une prodigieuse quantité de maisons, et la population y est très-nombreuse. On y compte entre soixante-quinze et quatre-vingts mille ames. Les maisons, très-hautes et très-amoncelées, semblent justifier cette évaluation; mais cela sert aussi à expliquer pourquoi il y a un si petit nombre de beaux édifices. Si l'on en excepte les églises et les couvens, le grand hospice, la douane

et autres monumens publics, Cadix n'a, malgré sa grande richesse, qu'un très-petit nombre de maisons remarquables. La plupart sont construites en pierre, qu'on tire du *Puerto de Santa Maria*, et que l'on transporte à peu de frais sur la baie. Les maisons étant prodigieusement hautes, les rues qui sont étroites doivent nécessairement être très-sombres : on éprouve une singulière impression, lorsqu'on lève les yeux sur cette multitude de balcons, et qu'on ne découvre qu'un très petit espace du ciel. Au reste, les rues sont supérieurement éclairées pendant la nuit. Le pavé, qui est superbe, est composé de pierres très-petites ; il est garni de trottoirs de chaque côté, et tenu presque aussi proprement que dans la Hollande. Cadix a cependant aussi quelques belles rues, entr'autres celle qui se nomme *Calle ancha* ; elle a en outre trois grandes places et deux petites.

Quant à l'architecture, le climat semble avoir fixé irrévocablement la méthode introduite par-tout par les Maures. Des toits plats avec des tourelles et des parterres de fleurs, des cours bien pavées, qui,

par leur propreté et leurs ornemens, ressemblent à des sallons; enfin des galeries qui règnent autour de chaque étage, des appartemens vastes, de petites croisées et des murs soigneusement blanchis : tout cela présente le caractère et le goût africain.

Les environs de Cadix, du côté du nord ou de la campagne, offrent à l'étranger un aspect aussi grand que singulier. Pendant la dernière *Legua* on cotoie en arrivant la baie à droite, et l'Océan à gauche. Le rivage s'élève dix toises au dessus de la mer, et de tous côtés il est battu par les vagues. Il ressemble à une digue qu'une main hardie a jetée dans la mer. Vous imaginez bien que je parle de la partie la plus étroite de cet isthme, la ville de Cadix étant située sur le côté le plus large. De là, l'œil embrasse toute la baie, avec ses sinuosités et ses différentes divisions. Il domine sur cette forêt de mâts, qui se prolonge depuis *Caraca* jusqu'à Cadix : on a devant soi la masse brillante des édifices de la ville avec ses remparts et ses tours. A gauche, la vue

se promène sur le vaste Océan, où semble flotter le fort *San Sebastian*, parce qu'il est bâti sur une petite langue sablonneuse, qui tient à l'isthme, et qui, dans la haute marée, se trouve inondée par les flots.

Enfin, ce chemin s'éloigne un peu de la mer, à mesure qu'il s'élargit ; mais il est complètement désert. Seulement un peu avant que d'entrer à Cadix, on voit une file d'assez jolies maisons, une petite église ; à droite et à gauche, des jardins de forme carrée, et garnis de palissades vertes. Alors on passe la porte, et l'on voit, des deux côtés, à l'extrémité des bastions de la forteresse, à droite la baie, et à gauche l'Océan tumultueux ; et en quelques minutes vous vous trouvez dans Cadix. On voit une large place ; quelques bâtimens élégans rendent ce chemin assez agréable ; mais celui qui conduit au dessus du rempart ferait oublier ce plaisir, si la *Plaza de la mar* ne venait pas le renouveler.

L'aspect de cette place et les groupes différens qui la remplissent, présentent en effet un très-beau coup-d'œil : on y voit une foule de petites échoppes dans lesquelles on vend

de la volaille qu'on apporte toutes les semaines de l'Afrique ; une quantité de tables garnies de poissons de toute espèce, parmi lesquels on trouve fréquemment l'espadon (*Pescado de espada*) et les coquillages et polypes les plus variés ; des marchands de limonade et d'orgeat, dont les boutiques sont ornées de feuillages et de citrons, où jaillissent de petites fontaines ; des vendeurs d'eau avec leurs brouettes et des marchands de glace avec leurs baquets ; une longue file de boutiques de fruitiers, où l'on voit entassés en piles des grappes de raisin, des melons d'eau, des oranges et de belles grenades ; des figues et des oranges douces, et toutes sortes de fruits ; ensuite des vendeurs de cigales, lesquelles sont enfermées dans des cages de fil de laiton, pour égayer les chambres à coucher des amateurs, et surtout des dames ; des Maroquins, avec de larges pantalons, les pieds nuds, les barbes noires et de longues pipes, assis et mangeant des dattes ; des tables couvertes d'images de saints et de bonnets de matelots ; des traiteurs et cabaretiers avec leurs petites

échoppes couvertes par des tentes. Ajoutez à ces particularités de Cadix un peu du tumulte de la place de Madrid, et vous aurez un tableau assez complet de la *Plaza de la mar.*

Le quai, qui est à deux pas de la porte, offre un tableau également animé. Une foule de marchands de fruits, de vendeurs d'eau, de cabaretiers, de traiteurs, de quincailliers ambulans et de chansonniers s'y rassemblent. Ici des matelots sont assis autour des brocs de vin et jouent aux cartes; une troupe s'amuse à danser; là on en vient aux mains : plus loin, les musiciens se confondent avec les crocheteurs; des barques arrivent : on entend de toute part « *Al Puerto !* » ou « *Pouirto !* » tout le monde se presse aux marchés du quai; tout est en mouvement, et tout augmente le tintamarre.

Représentez-vous en outre le coup-d'œil que produisent plusieurs centaines de vaisseaux marchands, qui sont à l'ancre en face de la ville; représentez-vous la cohue que forme cette multitude de matelots de toutes nations; le tumulte de ceux qui

chargent et déchargent les bâtimens; je m'en repose sur votre imagination, car il me serait impossible de vous donner une idée de ce tableau, embelli par la vue d'une flotte qu'on aperçoit au lointain.

Les remparts de Cadix sont les plus beaux et les plus larges que j'aie vus; ils servent de promenade. On jouit, du côté occidental, de l'aspect de la baie sur la côte opposée et du quai qui est au dessous, et où quand la mer est agitée les vagues jaillissent au loin. Sur le côté méridional et oriental on voit la plaine immense de l'Océan, et comme je viens de vous dire l'escadre anglaise qui bloque le port. Une petite partie du rempart est bordée au couchant par cinq rangées d'ormes, formant quatre cours ornées de sièges élégans; mais les arbres sont petits et rabougris, à cause de la sécheresse du sol rocailleux, à cause du voisinage de la mer, et de l'ardeur du climat. Quoi qu'il en soit, ce cours ne laisse pasd'être très-fréquenté, surtout le soir. L'air frais de la mer, la multitude des femmes charmantes, les lumières des maisons voisines, les ins-

trumens et les airs gaîs que l'on entend de toutes parts, le ciel serein et étoilé qui, dans ce beau climat, se montre dans toute sa magnificence; tout cet ensemble vous enchante et vous fait passer en été des nuits délicieuses.

Au reste, une grande partie des remparts qui, sur le midi, sont ombragés, servent à une certaine classe pour y faire la *Siesta*. Etendus sur un banc, ou simplement sur les murs, les porteurs d'eau, les porte-faix, les soldats et les matelots s'y livrent paisiblement au sommeil : on les voit là à moitié nuds jouir de la fraîcheur de la mer. Le long des remparts est une file de maisons qui forment un aspect qu'il est inutile de vous décrire.

J'appellerais ces remparts la seule promenade de Cadix, si les environs du côté de la porte de terre n'en offraient pas une très-agréable. Il est vrai que le terrein est si sablonneux, qu'on a de la peine à y aller autrement qu'en voiture; mais l'air pur et raffraîchissant de la mer, et la vue dont j'ai parlé ci-dessus de la baie et de l'Océan, ne laissent pas d'y attirer

beaucoup

beaucoup de monde de tout sexe et de tout état.

Les habitans de Cadix savent se dédommager du défaut de promenades par des parties de plaisir dans les environs. Ils vont en voiture, ou à *Puerto de Santa Maria*, où sont de belles avenues et plusieurs jardins; ou bien à *Chiclana*, près de l'*Isla de Leon*, presque entièrement couverte de maisons de campagne, et d'où l'on a la plus belle perspective sur la baie, la ville et la mer. Il est même du bon ton de faire, dans le printems et l'automne, des parties de plaisir à *Chiclana*, endroit charmant et qui offre les jouissances champêtres réunies à toutes celles du luxe de Cadix.

En effet, on ne trouve nulle part de quoi satisfaire au même point la sensualité et le plaisir de la vie. On y a en abondance des vins, des liqueurs, des comestibles, des restaurans et des vivres de toute espèce. Les vins spiritueux de Rota, Malaga, Xérès, Manzanilla, etc., sont ici au plus bas prix (1), et les

(1) Dix-huit à vingt sols la pinte.

meilleurs fruits se vendent presque pour rien. Pour six deniers on a deux grandes grappes de raisin muscat ; pour quatre sous les plus beaux melons d'eau, dont on donne pour un liard une large tranche ; une grosse orange coûte six deniers. On a pour six deniers une *Lima* ou un gros citron, etc. Il y a des caveaux pour les glaces (*Neverias*) qui ordinairement se tiennent par des Italiens, et où l'on trouve tous les raffinemens de luxe ; car la gourmandise est poussée au plus haut point à Cadix, même chez la classe moyenne.

Cependant l'objet le plus nécessaire à la vie manque à Cadix, je veux dire l'eau fraîche, qu'on est obligé d'apporter de *Puerto de Santa Maria*. On y voit continuellement charger et décharger des centaines de tonneaux. L'eau est mauvaise, elle contient beaucoup de craie et très-peu d'air qu'elle perd encore tout-à-fait dans les chaleurs et le transport. Elle a presque le goût de l'eau cuite, et outre cela encore le goût putride de tonneau. Il est vrai que l'on s'efforce de la cor-

riger en la filtrant, en y mêlant de la neige, etc.; mais peu de personnes peuvent faire toutes ces dépenses. (1) L'eau ordinaire est une boisson détestable : pour en boire de meilleure, il faut donc acheter, des vendeurs d'eau, ou dans les caveaux de glaces, de l'eau de neige (*Agua de nieve*), où elle coûte près d'un sou le verre. Pour les usages domestiques, le blanchissage, etc., on ramasse de l'eau de pluie dans des citernes souterraines auxquelles aboutissent plusieurs tuyaux. Mais, comme cette eau s'évapore par les grandes chaleurs, et que la consommation augmente par la même raison, chaque tonneau d'eau de fontaine revient à neuf sous environ. On en fait une économie qui, au premier abord, étonne beaucoup les étrangers.

Ceux qui ne dédaignent pas d'étudier l'effet du climat sur le caractère et les

---

(1) Il faut faire venir la glace d'une distance de plus de 13 *Leguas* de la *Sierra*. Les mulets qui l'apportent ne vont que la nuit; cependant la provision vient à Cadix régulièrement tous les deux jours.

mœurs, y observent des nuances très-sensibles depuis la pointe la plus septentrionale de l'Espagne jusqu'à celle de l'Andalousie. La vivacité des Français en-deçà des Pyrénées est déjà très-remarquable, mais le feu de l'Espagnol du nord se change au midi en flamme dévorante. En Andalousie, tout porte l'empreinte d'un climat brûlant; toutes les sensations sont vives et impétueuses, tout se porte à l'extrême; tout est immodéré et sans frein, surtout dans ce qui regarde la liaison des deux sexes.

La beauté des Andalousiennes, leur vivacité, leur fanatisme exalté, leur sensibilité extrême, semblent à Cadix l'emporter sur tout ce que l'on voit ailleurs; mais nulle part aussi les deux sexes ne se cherchent avec plus d'empressement; nulle part le plaisir des sens ne paraît un besoin plus indispensable; nulle part l'influence du climat ne désarme aussi facilement le moraliste même le plus sévère.

Mais c'est lorsque le *Solano* souffle que le desir de jouir devient le plus impétueux. Alors on semble respirer, avec l'air, le feu

de la volupté ; l'ivresse s'empare involontairement de tous vos sens, et ces images remplissent l'imagination, et semblent faire de ce penchant un besoin impérieux que l'exemple autorise et que les sollicitations font naître (1).

Si quelque chose pourtant pouvait modérer les fermentations du sang, ce serait les bains de mer, dont tous les deux sexes font ici un usage fréquent. Les femmes se baignent hors de la porte de terre, à un certain endroit déterminé, dont les passages sont gardés par de la cavalerie ; mais il n'est pas rare qu'un galant, à l'aide d'une *Basquina* et d'une *Mantilla*, ne trompe la vigilance du guet, de manière que ce qui devrait éteindre les desirs, ne fait, au contraire, que les enflammer davantage. En d'autres lieux de cette ville, on n'est pas extrêmement rigide sur ce qui regarde la décence, et souvent j'ai vu aux quais, pendant la marée basse, des jeunes gens

(1) « *Quiere Vm. echar una vagna?* » Voilà le compliment ordinaire des femmes veuves ou de leurs entremetteuses.

des deux sexes se baigner pêle-mêle et sans aucun vêtement.

On imagine bien qu'une ville telle que Cadix ne pourrait être sans théâtre ; aussi il y en a un, et il est même plus vaste et plus commode qu'à Madrid, quoiqu'au-dehors il n'ait aucune apparence, parce qu'il se trouve enclavé dans d'autres bâtimens. La distribution intérieure diffère de celle des autres théâtres d'Espagne, et approche plus de la manière française. Toutes les places sont numérotées, et il faut nécessairement que l'on occupe celle du numéro indiqué par le billet.

Autrefois il y avait aussi à Cadix un spectacle français et italien ; mais, depuis la guerre actuelle, le premier a été fermé, et le dernier réuni à l'espagnol. Les principaux acteurs sont donc des Italiens à qui on pardonne leur accent, en faveur des beaux airs qu'ils chantent dans les entr'actes.

Mais ce qui attire le plus les habitans de Cadix au théâtre, ce sont de petites comédies assez graveleuses (*Sagnetes*) et des danses très-lascives (*Voleros*) : les unes contiennent la chronique scandaleuse de

la société, les autres retracent les mystères de l'amour.

Le spectacle fini, la scène change en un appartement superbe ; l'orchestre recommence à jouer, les castagnettes se font entendre, et des deux coins du théâtre on voit sortir un danseur et une danseuse, tous les deux dans le costume gracieux d'Andalousie, qui semble inventé pour la danse. Ils s'avancent l'un vers l'autre en s'élançant, comme après s'être longtems cherchés. Déjà l'amant va pour embrasser son amante, elle semble vouloir se précipiter dans ses bras, mais tout-à-coup elle se retourne ; le danseur, d'un air à demi-fâché, fait le même mouvement, et aussitôt l'orchestre s'arrête. (1) Ils semblent tous les deux indécis, mais bientôt la musique, qui recommence de nouveau, ranime et presse leurs mouvemens.

---

(1) Ordinairement au milieu de la mesure. L'art des danseurs consiste dans un à-plomb rapide, égal, et net ; il faut que dans le même instant tous les deux semblent comme enracinés l'un devant l'autre.

Alors l'amant plus ardent cherche à exprimer ses desirs ; son amante l'accueille avec plus de tendresse. Ses regards deviennent plus languissans, son sein palpite avec plus de force, ses bras s'étendent vers lui. Vaine espérance ! timide, elle lui échappe encore ; enfin une nouvelle pause vient les enhardir.

Alors la musique plus vive donne des ailes à leurs pas. Ivre de plaisir et d'amour, l'amant s'élance de nouveau vers sa belle, qui, transportée des mêmes sentimens, vole avec ardeur à sa rencontre. Leurs bras s'entrelacent, les lèvres de l'amante s'entr'ouvrent, et sa pudeur expirante est prête à rendre les armes. Ici l'harmonie fait entendre des sons plus forts et plus rapides ; alors le mouvement des danseurs redouble de vivacité. C'est une ivresse, un vertige ; on dirait qu'une seule et même volupté les anime l'un et l'autre ; chaque muscle semble appeler le plaisir, et chaque pulsation accélérer le moment de la jouissance. Tout d'un coup la musique cesse, et les danseurs disparaissent comme plongés dans la langueur délicieuse de l'at-

tente : la toile tombe, et les spectateurs sortent de leur enchantement.

Le *Volero* est donc le tableau réel de la jouissance ménagée dans ses préludes et dans toutes ses nuances, depuis le premier éveil des sens jusqu'au comble du desir satisfait. Toute la suite des mouvemens exprime et caractérise le dénouement. Dégagées de tout ce qui pourrait détruire les charmes de l'illusion, ces images se présentent avec des couleurs, avec une énergie, qui retracent et rassemblent à la fois tous les souvenirs et toutes les espérances, sans qu'on ait le tems d'en rougir. Le *Fandango* étourdit les sens, le *Volero* les transporte ; le *Fandango* peint la jouissance, et le *Volero* la tendresse récompensée.

Le climat, la vivacité, la beauté et l'agilité rendent l'Andalousie exclusivement propre à cette danse. Il faut la voir exécuter par un couple bien assorti, dont la figure ne soit effacée que par le talent ; et l'on oubliera tout ce que l'on a vu dans ce genre, comme étant sans ame et sans expression. Comment une danse qui porte

avec tant d'empire à un sentiment qui vivifie toute la nature , et qui seul peut balancer l'égoïsme des hommes , ne l'emporterait-elle pas , par sa vivacité et ses charmes, sur tous les autres amusemens (1) ? J'ai cru vous faire plus de plaisir de vous parler de ces danses, que des *Combattes de toros* , spectacle ordinaire à Cadix ainsi qu'à Madrid , etc.

Après avoir vu le luxe qui règne à Cadix , il faut en connaître la source , je veux dire le commerce ; quoique les détails qu'en ont donnés *Townshend* et *Bourgoing*, et la situation présente des affaires pussent

---

(1) On connaît une suite de gravures dans lesquelles, pour faciliter à apprendre cette danse , tous les mouvemens et attitudes ont été successivement représentés. « *L'animas que manifiestan los varias pasos , y mudanzas de los seguidillas voleros y los trages mas proprios para esse bayle* , 12 feuilles (si je ne me trompe), chacune de 4 réaux, chez les libraires *Escribano* , *Calle de las Carretas.* — Avec la musique pour la guitarre et le chant. Plusieurs autres danses sous le titre : *Modo facil para aprender el ayre volero en la guitarra y arreglar la voz.* Chez *Fernandez et Comp.*

m'en dispenser. La guerre désastreuse avec la France, et celle plus désastreuse encore avec l'Angleterre, a presqu'entièrement détruit le commerce de l'Espagne depuis plusieurs années. Les flottes de la Grande-Bretagne bloquent ses meilleurs ports, et des corsaires anglais croisent sans cesse sur ses côtes.

Les Anglais avaient déjà cherché à bloquer Cadix dans l'été de 1797 ; alors ils trouvèrent les Espagnols au dépourvu. Le désordre et l'abandon étaient universels, et sans la valeur distinguée de *Mazaredo* (1) la ville était perdue ; mais depuis ce tems-là, les barques canonnières des Espagnols sont devenues si formidables aux Anglais, qu'ils n'ont pas osé hasarder une nouvelle attaque. La flotte espagnole est postée depuis la ville jusqu'à l'*Isla*, et les Anglais se tiennent à une distance de quatre lieues vers le sud-ouest.

Quelque rigoureux que semble le blocus, tantôt la ruse, tantôt la politique savent en éluder les effets. Quant à la

(1) C'est un Biscayen. (*Vizcagno.*)

ruse, on profite des vents violens de *Levante*, qui viennent de la baie, et qui ordinairement sont accompagnés d'un brouillard épais ; alors on fait sortir pendant la nuit les bâtimens qui se trouvent appareillés, et cela avec d'autant plus de facilité que les Anglais sont obligés de changer de situation. De cette manière, non-seulement quelques frégates, mais une soixantaine de vaisseaux marchands, sont partis pour l'Amérique, l'un après l'autre. Les factures de leurs cargaisons s'élèvent si haut, et la vente en est si certaine dans ces conjonctures, que, lors même que, sur trois vaisseaux, deux se trouvent capturés et perdus, le bénéfice d'un seul qui arrive, suffit pour couvrir le capital et les intérêts des deux autres.

Quant à la *politique*, les Anglais eux-mêmes, par la crainte des représailles, ou par d'autres vues, laissent aborder sans obstacle tous les bâtimens maroquins et ceux qui viennent de la Grèce, et c'est de ceux-ci que l'on se sert pour pourvoir à une partie de l'importation, ou pour faire quelques envois aux différens ports de la Méditerrannée.

Au reste, le rapprochement qui commence à avoir lieu entre les cabinets de l'Espagne et de l'Angleterre, par l'intervention du parti anglais à Madrid, et de la cour de Portugal, semble avoir à présent (Juillet et Août 1798) une influence très-marquée sur le blocus. Dans cet instant un bâtiment danois est prêt à faire voile pour aller avec une riche cargaison à Hambourg; on donne à des vaisseaux espagnols des passe-ports anglais pour aller à Gibraltar, chercher le tabac de la Havanne que des vaisseaux portugais-anglais y ont apporté; des officiers anglais déguisés viennent à Cadix pour s'y dédommager contre l'ennui de la mer; des bateaux espagnols se chargent de leur blanchissage, et pourvoient la flotte de vins et de fruits.

Parmi les négocians étrangers de toutes les nations se trouvent ici plusieurs Allemands, en partie de Hambourg, de Bohême et d'Augsbourg. Les premiers forment ici la nation qu'on appelle *anséatique*, et jouissent, d'après des anciennes conventions, de privilèges considérables; ils divisent leurs affaires commerciales en commerce

de spéculation, de commission et de banque. C'est la seule nation à Cadix, dont les individus entretiennent ensemble une liaison étroite, et qui ait un caisse affectée aux besoins de leurs compatriotes infortunés. Je ne nommerai ici que les frères *Bohl* et le consul M. *André Fesser* (1) pour vous donner, à l'égard de messieurs les Anséates, un témoignage public de l'estime et de la reconnaissance que je leur ai vouées. Les maisons bohémiennes et d'Augsbourg sont peu importantes ici, en comparaison de celles d'Hambourg, et ne s'occupent guère, comme dans toute l'Espagne, que du détail de la verrerie et de la quincaillerie.

Plus les Espagnols apprennent à connaître le prix du commerce de leur pays, plus ils voient de mauvais œil les négocians étrangers. Le joug de la nécessité, par le changement des circonstances, leur devient de plus en plus à charge. Cependant cette haine ne se montre contre aucune na-

---

(1) Sous la raison connue : *Fesser et Springckhorn.*

tion, aussi ouvertement que contre la française (1), parce qu'à l'égard d'aucune autre les raisons de politique et de religion n'y ont autant contribué. Il paraît effectivement entrer dans le plan de la hiérarchie espagnole de combattre cette nation tant redoutée, par le fanatisme même. Par cette

(1) L'auteur, qui d'ailleurs est connu en Allemagne par son attachement pour la France, semble dans ce passage, et dans plusieurs autres de ce livre, énoncer, avec franchise et sans prévention, ce dont il a été témoin pendant le séjour qu'il a fait en Espagne, il y a quelques années. Nous remarquerons que depuis ce tems-là les circonstances sont bien changées, grace au gouvernement sage et juste qui existe en France depuis le 18 Brumaire. Il faut espérer que la paix venant à consolider et concentrer les intérêts des deux nations, en procurant à l'Espagne l'avantage d'établir en Toscane le prince de Parme, désormais les haines nationales, triste fruit des injustices auxquelles une guerre nécessaire a quelquefois forcé une nation amie de l'humanité, s'éteindront insensiblement, et produiront une union d'autant plus étroite qu'elle leur est commandée réciproquement par la situation géographique de leur pays, et la liaison intime de leurs relations commerciales et politiques. (*Note du Traducteur.*)

raison, on avait fait mutiler, il y a quelque tems dans un couvent toutes les images des saints, et on attribuait cela aux Français. La haine de la populace ne manqua pas de se porter à mille violences; cependant les recherches du consul français n'ont laissé aucun doute sur les véritables auteurs de ce délit.

En général il m'a paru que tout ce qui appartient à la religion, prend le caractère du climat, et que le fanatisme religieux est ici plus fougueux et plus ardent que dans les autres parties plus septentrionales et même méridionales de l'Espagne. Toujours en liaison étroite avec la sensualité, il seconde le débordement des mœurs, sans même en avoir l'intention. On ne doit donc pas s'étonner si la volupté pénètre jusqu'aux marches de l'autel, et si les ecclésiastiques entretiennent publiquement des concubines.

Les plaisirs des sens et le fanatisme (1)

(1) Ou ce que nous autres, Non-catholiques, d'après les principes de notre secte, nous nous plaisons de nommer *superstition*.

maîtrisant,

maîtrisant ici les esprits, il n'est pas possible qu'on y voie briller la moindre étincelle de savoir, et que l'ame y trouve de la culture. N'allez donc pas y chercher des bibliothèques, ni des conversations instructives, excepté chez les étrangers; c'est à ces derniers qu'on doit l'établissement d'un superbe cabinet de lecture, appelé *Camorra*, et établi dans l'ancienne maison de l'opéra. L'on y tient aussi les feuilles étrangères, les plus curieuses et les plus intéressantes: un établissement de ce même genre est encore le cercle de lecture au café d'Apollon, où l'on peut lire, quand on veut, après l'arrivée des couriers, les meilleures gazettes françaises. Dans les autres, il faut se contenter du *Correo de Cadix* ou du *Postillon del Correo de Cadix*, qui contiennent des nouvelles politiques et commerciales, et quelques autres notices. On imprime aussi chaque jour des listes des vaisseaux qui arrivent dans le port, et qui méritent l'attention du commerçant: il y trouve à la fin de l'année le calcul ou le résultat de l'exportation et de l'im-

portation qui se fait de marchandises de l'Amérique.

Afin que l'étranger ne desire rien de ce qui est le plus important pour lui, nous remarquerons en deux mots que les meilleures auberges sont la *Posada de las Palomas*, près de la porte de la mer, et la *Posada de las quatro Naciones*; la première est pour les voyageurs riches, et l'autre pour les gens d'une fortune médiocre, qui se bornent à une piastre ou à une demi-piastre par jour pour leur dépense.

LETTRE XL.

Départ de Cadix. Aspect. Torre Gorda. Isla de Leon. Puerto de Santa Maria. Changemens dans ces contrées. Xeres. Lebrija. Ecija. Cordoue. Messe. Ventas de Alcolea. Carpio. Sierra Morena. Colonies. Carolina. Puerto del Rey. Entrée dans la Manche. Valdepennas. Manzanares, etc. La Roda. Entrée en Murcie. Fuenta de la Higuera. Entrée à Valence. Beautés de cette province. Habitans. Improvisateurs espagnols. Chansons populaires espagnoles.

Valence, Septembre 1798.

Je quittai Cadix le 24 août. Nous fûmes encore une fois rigoureusement fouillés à la porte de terre. Nous abreuvâmes, en passant, nos mulets à la grande citerne, et bientôt nous gagnâmes la route étroite et sablonneuse que, sur la gauche de l'Océan, la baie couvre de ses vagues. Tandis qu'en portant nos regards en arrière, nous fai-

sions nos adieux aux remparts de Cadix, au fort de *San Sebastian* qui semblait sortir de la mer, et à la flotte anglaise, nous pouvions encore apercevoir en même tems les dernières divisions de la baie et l'escadre espagnole.

Le chemin suffisait à peine pour deux voitures, et semblait environné de trois côtés par l'Océan. C'est une illusion qui trompe la vue, parce que l'œil ne distingue pas le détour que la mer fait à la *Torre Gorda.* Le soleil venait de se coucher derrière le vaisseau amiral, et dorait tout l'horison. La baie et la vaste étendue de l'Océan brillaient des feux du couchant; l'air était frais et tranquille, et des deux escadres on entendait les signaux du soir.

Près de la batterie de *Torre Gorda*, la langue de terre se perd dans le continent. La route sablonneuse se change en une excellente chaussée qui commence à s'éloigner de la baie, et qui, après avoir formé un angle, mène en ligne droite à l'*Isla de Leon.* Il faisait déjà obscur, lorsque nous arrivâmes dans cette jolie ville : elle est bien bâtie, et peut avoir environ trente-

huit mille habitans. Au lieu de lanternes, on met à toutes les maisons des lampions qui donnent un air imposant à la rue principale ; elle est très-large.

On peut regarder l'*Isla de Leon* comme une dépendance de Cadix, puisqu'elle en complète en quelque sorte le commerce, la marine et les manufactures. Les maisons ne sont que d'un seul étage ; la plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée, mais toutes ont des toîts plats, ornés de vases et de statues. La *Posada* était aussi commode, mais en même tems aussi chère que les meilleures de Cadix. Nous trouvâmes même, dans l'achat de quelques denrées, que le prix en était d'un tiers plus haut que dans cette dernière ville.

Seconde Journée. Une bonne chaussée conduit au milieu d'un fond marécageux, jusqu'à l'ancien pont de *Suazo* qui réunit l'*Isla de Leon* (1) au continent, dont elle est séparée, par un petit bras de la baie, nommée le canal *de San Pedro.*

---

(1) Il est assez inutile d'observer que cette ville prend son nom de la péninsule du même nom.

La vue se porte sur les salines qui bordent toute la baie, et dont les sillons prolongés dans la mer et les casernes établies pour la garde des marais salans, forment un aspect tout-à-fait nouveau pour l'étranger. On a coutume de leur donner des dénominations pieuses ; ainsi on les appelle *Salina de Jesus Maria*, *Salina del dulcissimo nombre de Jesus*, etc.

En approchant de *Puerto Real*, petite ville assez jolie, de près de six mille habitans, le pays s'élargit, monte, et la vue domine presque aussitôt sur toute la *Puntalenbaye* intérieure. Après avoir passé le petit *Rio de San Pedro*, qui est un bras du *Guadalete*, nous aperçûmes toute la baie intérieure ; nous passâmes sur un pont de bateaux très-grossier le *Guadalete* proprement dit, pour aller dîner à *Puerto de Santa Maria*. Cette ville située vis-à-vis de Cadix, a à-peu-près douze mille habitans, et un port qui ne lui cède point en richesse. Le *Puerto*, comme on dit tout simplement, est un rendez-vous de divertissement pour les habitans de cette dernière ville. Une longue « *Ala-*

meda » bien ombragée et une foule de maisons de campagne rassemblent ces sociétés bruyantes de la ville, surtout le dimanche. Comme, heureusement pour nous, c'était la foire ce jour-là, nous trouvâmes les allées garnies de toutes parts d'échoppes, et si vivantes, que je me croyais transporté aux bains de Pyrmont.

Jusqu'ici nous n'avions guère vu que des terreins stériles presque incultes et une contrée sablonneuse qui semblait avoir été enlevée à la mer; mais, à partir de cet endroit, la route devint plus riante, la végétation se vivifia, les sites prirent un air plus champêtre et plus varié. Nous trouvâmes des plantations d'oliviers, des champs de bled, des vignobles, des prés de treffle, des aloës en fleurs, avec des tiges de dix-huit à vingt pieds, et des sycomores tortus (*Hiquera atuna*) aux feuilles épineuses. Les travaux de la moisson rendaient la route très-animée, et on oubliait à l'aspect de ces richesses, jusqu'à quel point, avec une meilleure culture, on pourrait pousser la fécondité sous ce climat.

Nous approchions de la petite ville,

Xeres, qui, environnée de toutes parts de côteaux couverts de vignes et d'oliviers, se présente, au bout de l'horison, sous un aspect très-romantique. *Xeres* semblait, suivant les détours variés de la route, tantôt devant nous, tantôt à nos côtés, et la mi-côte était couverte de troupeaux pâturans et de cabanes. Nous fûmes obligés d'en faire tout-à-fait le tour, tandis que la ville se déployait devant nous. Enfin nous y entrâmes par un chemin assez escarpé. A gauche, on aperçoit tout-à-coup une terrasse qui sert de promenade publique, et d'où l'on a une vue très-agréable sur la vallée.

L'intérieur de *Xeres* annonce de l'aisance; les maisons sont peintes en blanc et en jaune; les habitans sont bien vêtus, surtout les femmes : les mœurs semblent, quant au luxe, s'approcher de celles de Cadix. Le vin de *Xeres*, si célèbre dans l'étranger, a, lorsqu'il est encore nouveau, le goût du vin de Champagne; lorsqu'il devient vieux, (*Xeres secco*) il est d'un jaune plus foncé et prend plus de corps; alors il coûte ici à-peu-près six sous.

Troisième Journée. En sortant de *Xeres*,

le pays prit tout d'un coup un aspect sauvage, le sol était aride et calcaire, et parsemé çà et là de lavande. Il est affligeant de voir de pareilles savannes dans la belle Andalousie, mais cela tient à la répartition inégale des terres, et à la mauvaise méthode établie dans leur fermage.

Nous arrivâmes à *Lebrija*, gros bourg, mais misérable, dont tous les habitans n'offraient que le tableau hideux de l'indigence. Cependant, deux *Leguas* plus loin, la culture parut s'améliorer un peu, surtout auprès du hameau *Arajal*, qui est tout environné d'oliviers et de champs de froment.

Quatrième Journée. Les terres continuent à être bien cultivées ; le chemin traverse *Paradas* ; et l'on voit un très-beau pays jusqu'à *Marchena*, ancienne bourgade située sur une hauteur. Nous nous arrètâmes devant ce lieu, dans une *Venta*, et nous marchâmes par une contrée un peu pauvre jusqu'à une autre bourgade, nommée *la Noriela*, où nous trouvâmes une telle abondance de melons d'eau, (*Sandias*) que nous en achetâmes un très-gros pour deux sous et demi.

Cinquième Journée. Aujourd'hui, pour la première fois depuis sept semaines, j'ai vu au ciel quelques nuages ; la matinée était sombre et fraîche, mais n'en était que plus agréable. Après avoir franchi quelques collines, nous arrivâmes par une contrée très-fertile jusqu'à *Ecija ;* mais cette ville, assez considérable, et qui est à-peu-près de vingt mille habitans, n'a plus de son ancienne industrie que plusieurs tanneries et une nombreuse corporation de cordonniers.

Les maisons de *Ecija* sont peintes d'une manière extrêmement bisarre. On y voit des danseurs, des combattans et des gens qui mangent parmi des taureaux, des boucs et autres quadrupèdes, entremêlés ensemble sur un fond de couleurs bleues et rouges, et tout surchargé de dorures. On remarque la même profusion aux fontaines publiques et aux niches des saints. Cependant plusieurs maisons plus modernes sont décorées dans un meilleur goût, et la nouvelle auberge *du Lion*, (*Posada del Lion*) offre une distribution intérieure plus commode et plus élégante.

Ecija est située sur le rivage gauche du *Xenil*, fleuve d'une modique étendue, et bordé de champs fertiles. Le long de la ville se prolonge une *Alameda*, où l'on voit la statue du roi et de la reine, sur un piédestal formé par une colonne très-haute. Je trouvai aussi dans ce pays des vendeurs d'eau et de limonade; mais, dans les provinces méridionales de l'Espagne ils ne manquent point, même dans les plus petits endroits.

Sixième Journée. La route passe sur des collines assez bien cultivées; enfin, l'on arrive à une hauteur prodigieuse, d'où la vue plonge sur une plaine, où est située la ville de Cordoue, sur la rive droite du *Guadalquivir.* Cette plaine, couronnée au loin par les cîmes de la *Sierra Morena*, est une des plus fertiles de l'Andalousie; mais son aspect uniforme, et le défaut d'objets qui puissent fixer la vue, affaiblissent beaucoup l'impression qu'elle devrait faire.

Nous eûmes depuis *Xeres* la compagnie d'un père augustin de Cordoue, qui nous indiqua une bonne *Posada* à l'entrée de la ville. Mais, sur ce qu'on lui dit qu'on

avait manqué la messe le matin, parce que le sommeil avait empêché d'y assister, il nous promit de la dire lui-même. Ainsi, à peine fûmes-nous arrivés un peu avant midi à la *Posada*, qu'il fit sonner la cloche d'une chapelle voisine, se couvrit sans façon de sa chasuble, se lava les mains et commença sa messe. Nous nous amusâmes pendant ce tems-là à regarder les *ex-voto* très-curieux, dont les murs de la chapelle étaient tapissés. Ils consistaient presque tous en petites planches peintes, lesquelles représentaient des malades qui avaient été exaucés dans les prières par les *Animas beneditas* (1), ce qui prouve au moins le pouvoir de l'imagination et d'une bonne constitution sur les maladies les plus dangereuses.

Notre bon père, après avoir dit sa messe, fut très-content de sa personne, et prouva, par le bon appétit avec lequel il partagea notre dîné, que sa messe ne lui avait fait aucun tort à cet égard. Nous l'accompa-

---

(1) Ames bienheureuses.

gnâmes dans la ville. Au dessus du pont, le fleuve forme plusieurs îles, et au dessous il fait agir quelques moulins, et arrose les murs de la ville. Le petit bois d'orangers près de l'ancienne cathédrale, bâtie dans le goût arabe, nous enchanta ; jamais je n'avais vu tant de beaux orangers réunis ; ils étaient chargés de pommes d'or.

L'intérieur de Cordoue annonce partout la décadence et le manque d'industrie. Ses longues rues sont presque désertes : la plupart des maisons sont inhabitées, et la multitude des églises et des cloîtres sont assiégés par une foule de gueux couverts de lambeaux. Toute l'industrie semble se réduire à quelques tanneries et à des manufactures de laine : on y fabrique surtout des couvertures de mulets. Les loyers et les denrées sont au prix le plus modique, et la valeur des biens-fonds a baissé de moitié dans le courant de ce siècle. Les femmes ont ici le teint plus frais qu'à Cadix, mais il s'en faut de beaucoup qu'elles soient aussi élégamment vêtues. Nous en vîmes une troupe nombreuse, avec des chapeaux ronds d'homme par-dessus leurs voiles et

des *Basquinas* de couleur ; elles allaient montées sur de petites bourriques. Le patron de Cordoue est saint Raphaël ; sa superbe statue dorée, qu'on voit à la porte, s'accorde mal avec la misère qui règne dans cette ville.

A deux petites *Leguas* au dessus de Cordoue, est la *Venta de Alcolea*, vaste hôtellerie, avec un fossé et une chapelle; c'est là où nous passâmes la nuit. Le pays est agréable. A quelque distance de la *Venta*, coule le *Guadalquivir*, que l'on passe sur un très-beau pont ; les montagnes, qui sont en face, sont couvertes d'oliviers. Le jardin de l'auberge est planté de figuiers et d'orangers, et le local en est très-commode.

Septième Journée. Le pays était plus montueux, et par fois assez bien cultivé ; mais la campagne offrait un aspect triste, parce que la récolte était faite. Nous restâmes à dîner dans la petite bourgade de *Carpio*, et nous traversâmes une belle plaine jusqu'à *Aldea del Rio*, village situé tout près du *Guadalquivir*, sur la mi-côte.

Huitième Journée. Il y a deux fortes lieues à faire jusqu'à *Anduxar* ; les terres

sont assez bien cultivées : nous remarquâmes surtout une grande quantité de terreins couverts de melons et de citrouilles, entremêlés de maïs. *Anduxar* étant situé sur le côté droit de la rivière, nous fûmes obligés de la passer une seconde fois. Le chemin mène tantôt par des forêts de *Encinas*, tantôt par des plants d'oliviers. A *Anduxar*, siège éternel de fièvres putrides, on s'éloigne tout-à-fait du *Guadalquivir*, et l'on voit distinctement devant soi la *Sierra Morena*. Nous couchâmes cette nuit dans une *Venta*.

Neuvième Journée. Le chemin était comme la veille. Nous commençâmes enfin à remonter la *Sierra* près de *Baylen*, ancien village, situé à gauche sur une hauteur escarpée. A droite dans le lointain se prolongent des champs et des taillis de bois de chênes. De-là nous arrivâmes à *Guarda romana*, qu'on prononce ordinairement *Guarroman*, et nous fûmes très-agréablement surpris de voir des maisons en pierre de taille et bien bâties. Elles sont réunies quatre à quatre, et ont toutes une même façade. Si nous n'avions pas su

que cette bourgade faisait partie de la colonie connue, et qu'elle était habitée en grande partie par des Allemands, nous l'aurions deviné sur-le-champ. Les petits jardins devant les maisons, les vignes qui en garnissent l'entrée, les pots de fleurs sur les croisées, les berceaux aux portes, les rouets, la forme des habillemens, la propreté de l'ensemble, une meilleure culture, enfin des champs d'avoine et d'orge, tout annonce le travail et l'industrie des Allemands.

Le pays allait de plus en plus en montant, les aspects devenaient plus variés et plus romantiques : par-tout des champs, des plantations d'oliviers, des vignobles, etc. Les terres sont arrosées par de petits filets d'eau que l'on conduit moyennant des tuyaux de bois. On aperçoit de toute part des prairies abondantes, remplies de vaches, de poulains, de chevaux et de jeunes mulets; enfin, par une route large et superbe, bordée de peupliers, d'aloës, de figuiers et d'oliviers, on arrive à la *Carolina*, chef-lieu de toutes les colonies de la *Sierra Morena*. Dans le voisinage de ce pays,

pays, les arbres sont séparés du chemin par des encadremens de pierre ; on y trouve des jets-d'eau, des statues, des ponts, etc., et l'on croit approcher d'une grande ville. En effet, on est surpris de voir ces rues percées en ligne droite et un si grand nombre de maisons bien bâties ; cependant un certain air de tristesse dans l'ensemble, ne laisse pas de rappeler des souvenirs pénibles.

Nous rencontrâmes un vieil Alsacien, qui était de la première colonie, quand elle vint s'établir ici, il y a trente ans. A l'en croire, l'aspect sauvage de cette contrée était au-delà de tout ce qu'on peut imaginer ; tout était couvert d'épaisses forêts de sapin et de marais infects. Lorsque les colons, au lieu d'un pays si vanté, ne virent qu'une affreuse solitude, et ne trouvèrent pas même de l'eau passable au lieu de l'abondance qu'on leur avait promise, beaucoup, dans les premières années, moururent de tristesse, et un plus grand nombre encore de maladies épidémiques. Les regrets avec lesquels ce vieillard parlait encore de sa patrie, et le récit qu'il nous fit

de ses malheurs, nous touchèrent jusqu'aux larmes.

Vous trouverez dans d'autres écrits sur l'Espagne des détails sur l'origine et le sort de cette colonie ; ainsi je me contenterai de vous faire quelques observations. Le roi s'était réservé toutes les dîmes ; mais les ecclésiastiques dépendaient de l'intendant, et étaient salariés des fonds de la caisse civile. L'intendant et les autres autorités constituées firent d'abord un tort considérable à ces nouvelles colonies, par les monopoles qu'ils établirent sur le bled, le vin et le sel. Le salaire des intendans est de deux mille piastres ; cependant ces places sont regardées comme une espèce d'exil. La population de la *Carolina*, d'après le récit de notre Alsacien, est réduite, à cause des fièvres putrides qui y ont régné depuis peu, environ à deux mille ames.

Dixième Journée. La *Carolina* est située au milieu de la *Sierra Morena*. Nous fîmes une *Legua* parmi des champs bien cultivés, où sont disséminées les jolies maisons des colons depuis *Santa Elena*, et nous arrivâmes enfin au célèbre passage des

montagnes, nommé *Puerto del Rey.* La route serpente, parmi les rochers escarpés et couverts de broussailles, par une infinité de détours, jusqu'à ce qu'on entre dans la plaine ; de là on voit les voyageurs et les voitures qui viennent après soi, comme suspendus au dessus de sa tête. Malgré cela le chemin est très-sûr, et par une espèce de prodige il est même plus commode que celui du St. Gottard avec lequel cette montagne a d'ailleurs beaucoup de ressemblance. Un peintre de paysage trouverait ici des sites qui enrichiraient un *Voyage pittoresque* d'Espagne que l'on desire depuis longtems.

En descendant de la *Sierra*, on se trouve transporté tout d'un coup dans un nouveau monde. Les plaines monotones et à perte de vue offrent par-ci par-là quelques champs de bled et quelques vignobles, mais, en général on ne voit guère que des pâturages déserts, et l'on est affligé de rencontrer des villages délabrés et abandonnés qui indiquent le défaut de population et l'effet pernicieux des trop grandes propriétés. Le climat, à cause de la proximité de la mer et de la position plus élevée

P 2

de cette province, devient plus rude et plus changeant. Les restes des anciennes mœurs et de l'architecture arabe ont disparu ; les flêches des clochers ne sont plus si élégantes ; les habitations ne sont plus peintes en blanc. Les habits sont grossiers et mal-propres ; les traits s'enlaidissent, les femmes ont l'air moins affable et plus indifférent ; le pain est plus mauvais, mais le vin est d'un rouge foncé et à plus bas prix. Dans la *Venta*, où nous dînâmes, nous ne le payâmes qu'un sol la chopine, et il était excellent ; il en fut de même dans la bourgade *Santa Cruz*, où nous couchâmes.

Onzième Journée. Ce matin nous n'avons marché que dans des vignobles où nous avons trouvé par-tout les raisins en maturité. Les messiers refusèrent de nous en vendre ; mais, d'après un ancien usage, ils nous firent présent à chacun d'une grappe. Nous arrivâmes vers midi au bourg de *Valdepennas*, dont le vin passe pour le meilleur de la *Mancha* ; la chopine ne nous coûta qu'un sol.

L'après-dîné, nous trouvâmes une contrée pareille à la précédente : elle offrait

de tems en tems quelques plantations d'oliviers. Nous rencontrâmes douze voitures de rouliers lourdement chargées, et accompagnées par vingt-quatre dragons. C'était un convoi d'espèces appartenant au roi, qui allait de Madrid à Cadix pour la marine qui l'attendait déjà depuis neuf mois avec une extrême impatience.

Sur le soir, nous arrivâmes à *Manzanares*, bourg considérable qui a une jolie *Alameda.* Les dragons de la garnison ne semblaient pas avoir déplu aux femmes de ce pays, ni empêché leur fécondité; nulle part, en Espagne, je n'ai vu autant de femmes enceintes. Au reste, le vin et les fruits y sont à si bon marché, que j'ai eu une chopine de vin pour un demi-sou, et une livre de fruits pour un denier : il est vrai que la récolte était cette année très-abondante.

Douzième Journée. Aujourd'hui le chemin coupait des contrées sauvages et tristes ; nous n'avons vu ni habitations, ni culture jusqu'à *Tomello*, village misérable et mal-propre, où même nous ne trouvâmes pas de vin. Je ne me ressou-

viens pas d'avoir passé une journée aussi ennuyeuse : telles sont les plaines dévastées de la *Mancha !*

Treizième Journée. Nous passâmes plusieurs montagnes couvertes de lavande, de romarin, etc., et d'une multitude d'arbustes. On voyait dans l'éloignement d'autres *Sierras.* Sur le midi, nous nous arrêtâmes dans une misérable *Venta*; heureusement que nous avions fait nos provisions à *Manzanares.* Le soir, nous arrivâmes à *Villalobredo.* C'est une bourgade assez grande, où sont des potiers qui font des vases à mettre du vin, surtout des brocs, (*Tinajas.*) Les habitans annonçaient assez d'aisance pour des habitans de la *Mancha*, mais ils se contentent, pour leur boisson ordinaire, d'eau de citerne, la source la plus proche étant éloignée de ce lieu de près de trois heures. La bonne eau y est en effet plus chère que le vin même ; car on ne le vend qu'un demi-sou la chopine, tandis qu'une chopine d'eau coûte un sol.

Quatorzième Journée. La culture prit un meilleur aspect ; nous revîmes des plan-

tations d'oliviers et des vignobles, surtout dans le voisinage de *Minaya*, où sont des poteries, et où l'on fabrique des jougs pour atteler les bœufs. Le soir nous restâmes à *la Posada* : on s'apercevait déjà à la propreté de l'auberge et au meilleur pain, de la proximité de la frontière de la *Murcie*.

Quinzième Journée. Le chemin traverse des contrées bien cultivées et quelques hameaux jusqu'à la bourgade *Albarete*, où sont quantié de forgerons et de charrons. Les effets de cette industrie se faisaient remarquer dans les habillemens, les habitations et la nourriture ; nous trouvâmes sur la place de la ville deux vendeurs de même limonade. Une route agréable nous mena à *Penna del Pazo*, dès que nous eûmes laissé sur notre gauche *Chinchilla* sur le penchant d'une montagne.

Tout actuellement a changé de face, en comparaison de la *Mancha*. L'auberge où nous entrâmes était plus propre et plus commode, la cuisine plus spacieuse et ornée de batterie peinte en couleurs ; le pain plus blanc et de meilleure cuisson, le vin

foncé, doucereux et plus cher ; car on le paie près d'un sol la chopine. Les deux sexes y sont plus proprement habillés; les femmes me rappelaient la beauté des Andalousiennes, et semblaient participer aux talens des hommes de ce pays pour la musique. Tout annonçait plus de vie et de gaîté : la moitié de la nuit se passa à chanter et à danser.

Seizième Journée. Nous dînâmes à *Fuente de la Higuera* située sur une montagne. Les plantations d'oliviers, les champs fertiles qui environnent ce lieu, annoncent le voisinage de la belle province dans laquelle on entre. Du sommet de la montagne, nous vîmes cette vallée charmante, qui s'étendait à nos yeux, semblable à un paradis terrestre, et nous nous hâtâmes d'y arriver.

L'air y paraît plus doux, le ciel plus serein. Les chemins sont bordés de groseillers, d'oliviers, de légumes, de champs de bled et de plants de melons, de citrouilles; de quantité d'amandiers et de mûriers. Tout est en fleurs et brillant de fertilité. Une foule de petits canaux pratiqués d'après un certain système, servent

à arroser le sol dont l'abondante profusion donne des fleurs et des fraises, sans avoir besoin de culture.

Les routes, qui conduisent par ce jardin immense et enchanteur, sont les plus belles de l'Espagne. Des ponts superbes, des *Ventas* bien situées, de jolies maisons qui bordent le chemin, la variété du paysage, la gaîté des cultivateurs, tout se réunit pour faire oublier au voyageur la fatigue et les distances. Ajoutez-y les mœurs des habitans, qui vivifient ce tableau ravissant. On est charmé de leur cordialité ingénue, de leur aisance et de leur propreté.

Les hommes ici ne portent que des chemises blanches et des tabliers écossais de même couleur, des souliers de chanvre (*Alpargatas*) et des chaussons bleuâtres. Pour complèter l'habillement, ils endossent un petit gilet noir ou d'écarlate, de manière que les manches restent flottantes. Les femmes portent des jupons et des corsets bleus de toile de coton, garnis de larges rubans, et entortillent leurs cheveux en rond à la grecque sur le derrière de la tête. Au tour du col, elles portent une

file de grandes perles bleues, avec plusieurs petits jetons d'or et autres ornemens qui descendent sur leur sein. Leur ajustement élégant et étroit semble inventé exprès pour faire ressortir avantageusement leur belle taille.

Nous arrivâmes le soir à une *Venta*, que l'on pourrait comparer, à cause de sa charmante situation, à une des plus belles maisons de campagne du Valais. Tout était couvert d'orangers et de figuiers, de vignobles et d'oliviers. Derrière cette auberge était la bourgade *Moxente* (1), à moitié cachée parmi des jardins et des broussailles, et séparée de la route par un ruisseau qui était presque à sec. L'intérieur de cette bourgade nous parut d'un aspect extrêmement riant, nous nous crûmes transportés à *Brigancières* (2). Tout le monde était assis devant les portes, et par-tout l'on entendait chanter. Nous ache-

(1) Prononcez : *Mogente*. L'*x* entre deux voyelles toujours comme *g*.

(2) Petit village dans la Provence à quelques heures de Hières.

tâmes des oranges pour quelques *Quartos*, mais cette emplette était inutile, parce que sous les arbres même on en peut cueillir et manger à satiété (1).

La nuit venue, le nombre des hôtes augmentant dans la *Venta*, nous la trouvâmes extrêmement vivante, surtout après l'arrivée de quelques musiciens. Vous vous rappellerez ce que je vous ai écrit du talent des Espagnols pour la musique, et de leurs chansons accompagnées de la guitarre. Ce sont de petits couplets amoureux, faits sur le champ : ils manquent d'expression poétique, et souvent même de sens. Mais il y a une classe particulière de musiciens qui ressemblent assez aux *Improvisatori* d'Italie, sinon par rapport au talent, au moins quant à la forme.

J'en ai trouvé par-ci par-là dans la Biscaye ; plus rarement dans le milieu de l'Espagne, excepté à Madrid et plus souvent dans l'Estremadure et dans l'Andalousie : mais ceux de Valence m'ont semblé

---

(1) Il est seulement défendu d'en emporter, cela serait regardé comme un vol.

surpasser tous les autres. Ils chantent dans le dialecte de leur province, qui ressemble un peu au languedocien, et qui est aisé à comprendre. Leurs chansons - ballades expriment en partie la tendresse, et en partie une gaîté un peu libre; cependant ils se permettent beaucoup de licences poétiques, et la plupart du tems leurs vers ne sont que de la prose chantée.

En général, les Espagnols ont une foule de chansons et de ballades populaires, et qui roulent presque toutes sur des aventures dévotes ou chevaleresques. Un adultère auquel satan enlève sa maîtresse, un preux chevalier qui terrasse un géant Maure; une sainte qui sauve d'un torrent un enfant chrétien, ou un jeune héros qui, pour l'honneur de sa *Donna*, combat contre trois taureaux; voilà les sujets ordinaires de ces sortes de compositions.

Depuis quelque tems on a commencé à débiter des chansons morales et satyriques en même tems. Il est à croire que quelques gens d'esprit ont voulu se servir de ce moyen pour instruire le peuple. De ce nombre sont « la *Bonne Mère de fa-*

mille ; *l'Epoux fidelle et tendre* ; la *Dame à la mode* ; (*Madamita*), ou comiquement appelée *Petimetra* ; le *Brouille-Ménage*, etc., lesquelles remplissent très-bien leur objet.

Journée dix - septième jusqu'à la vingtième inclusivement. Nous n'avions plus à faire environ que trois *Leguas* pour arriver à Valence ; mais, pour jouir à loisir de la beauté du pays, nous ne voyageâmes qu'à très-petites journées. Les villages multipliés annonçaient l'aisance la plus heureuse : tous les champs étaient couverts de mûriers touffus. Pendant la dernière *Legua*, le chemin offre une superbe allée qui des deux côtés est bordée de maisons de campagne. Bientôt on entre dans le faubourg où d'abord l'aspect de la soie suspendue en flocons, le bruit des métiers, le grand nombre de boutiques et de cabarets, de petits chariots et de calesins, enfin l'agitation et le tumulte de l'ensemble annoncent la grande ville de Valence.

LETTRE XLI.

Situation et architecture de la ville de Valence. Climat. Contrée charmante. Promenades. Grao. Travail dans le port. Contrebande. Etat actuel du commerce. Industrie. L'intérieur des maisons. Caractère des habitans. Femmes. Plaisirs. Avantages de la ville. Délire religieux.

Valence, Septembre 1798.

VALENCE, qui a environ cent six mille habitans, est située dans une plaine, le long de la rivière du *Guadalquivir* et environnée d'un très-haut mur. Les rues sont étroites et non pavées, mais le sol rocailleux et le soin que prennent les habitans empêchent la mal-propreté; les maisons, qui sont garnies de lanternes, sont très-hautes et pour la plupart dans l'ancien stile, mais propres et commodes dans leur intérieur. Dans un grand nombre, une moitié du toît est platte et forme une terrasse. *Townsend* et *Bourgoing* ont suffi-

samment décrit, d'après *Ponz*, les bâtimens publics; ainsi je me contenterai seulement de remarquer les tableaux grotesques qui couvrent les murs extérieurs des églises, et qui représentent les miracles de quelques saints.

Le climat de Valence est extrêmement doux. On y jouit presque toute l'année de l'air le plus pur, d'un ciel toujours serein, et de la température la plus agréable. L'hiver y ressemble à celui d'Hières et de Montpellier, mais l'été n'a rien de la chaleur étouffante qu'on éprouve en France. Toutes les saisons semblent se fondre dans un printems délicieux, et les changemens de l'atmosphère sont presque imperceptibles : seulement on a en été des orages fréquens, mais qui ne cachent le ciel que pendant quelques heures.

Pour jouir de la vue enchanteresse de Valence d'un seul coup-d'œil, il faut monter sur le clocher de la cathédrale ou le *Miguelet*. Je connais les plus beaux sites du Valais et des environs de Genève (1),

(1) J'ai essayé de les décrire dans mon petit

mais le jardin de Valence (*la Huerta de Valencia*), comme disent les habitans, l'emporte sur tous ces sites. Je n'ai vu nulle part une si grande richesse de végétation, tant de variété dans la culture, tant de population et de fraîcheur dans le paysage. Cette plaine délicieuse, toujours verdoyante, entrecoupée de ruisseaux limpides, couverte d'une infinité de maisons de campagne et de villages ; ce fleuve paisible avec ses rivages fleuris et ses ponts magnifiques ; ces chaînes de montagnes embrumées sur lesquelles repose au loin un beau ciel d'azur ; ce lac magnifique d'*Albufera*, et la mer bleuâtre où l'on voit briller les voiles des vaisseaux, tout contribue à rendre cet aspect un des plus pompeux de l'Europe.

Toute la contrée de Valence forme une promenade superbe ; il y a cependant à l'autre côté de la rivière, une *Alameda* proprement dite. Son étendue, le nombre de ses allées, les grands arbres touffus, les jardins particuliers et les pe-

ouvrage : *De Genève et des environs du lac de Genève. Berlin* 1794.

louses

louses immenses, les parfums d'un printems continuel, tout donne du charme à cette promenade, qui deviendrait encore plus intéressante si elle était moins basse, et si les vaisseaux pouvaient approcher plus près de la ville.

Au bout de l'*Alameda*, une route très-agréable mène au *Grao*, assez joli bourg, situé à une demi-heure de Valence, où est un port, et qui s'agrandit chaque année. Deux belles files de maisons aboutissent à une belle porte, qui donne sur le bord de la mer, qui ne forme ici qu'une baye sablonneuse et peu profonde.

La rade de Valence a toujours été une des plus dangereuses, et le nombre des vaisseaux naufragés est très-grand, comparativement. C'est ce qui a engagé le consulat à faire, pour la construction d'un mole, un emprunt de 500,000 piastres, en hypothéquant les droits d'entrée; mais la mer, surtout dans l'hiver, par la violence des flots, a déjà détruit deux fois l'ouvrage. Dès la semaine passée, dans un orage où les vagues venaient de se briser contre le rivage, un caisson a été entièrement

englouti, aussitôt après avoir été lancé dans les flots. Je n'ose cependant décider s'il faut entièrement attribuer ce malheur à la violence d'un élément terrible, ou si l'intérêt sordide, et la négligence des officiers du génie, a pu y avoir part. La plupart des ouvriers sont des Français, qui viennent ici en foule du Languedoc et de la Provence. Ils gagnent par jour douze réaux, et sont logés en outre dans les casernes. Celui qui nous fit voir les travaux ne semblait pas trop infirmer nos conjectures. Autant cette côte trop ouverte est désavantageuse au commerce, autant elle favorise la contrebande. Les petites barques pouvant aborder ici à chaque point du rivage, elles y apportent quantité de marchandises de quincaillerie française, de la laine, du tabac, etc., qu'elles vont prendre sur les grands vaisseaux en pleine mer. La côte est à la vérité remplie de douaniers et de gardes-côtes, mais on les trompe ou on les corrompt.

Le commerce de Valence a suffisamment été décrit par les autres voyageurs. Il était assez important, mais la guerre

actuelle semble l'avoir anéanti tout-à-fait. La crainte qu'on a ici des corsaires anglais est si forte, que très-peu de caboteurs se hasardent d'aller aux ports qui sont au levant ; par cette raison, presque tous les bâtimens de Valence étaient à sec sur le rivage. Il n'y avait sur la rade qu'un vaisseau ragusain et un autre danois, qui venaient prendre une cargaison de fruits et de vins. Aussi les articles ordinaires d'exportation sont tombés de moitié ; la soie est dans le même cas, quoique son exportation ait de tout tems été défendue. Mais il faut savoir que, par la liberté du commerce intérieur, on en faisait des envois considérables dans les provinces occidentales, d'où on la transportait en contrebande en Angleterre. Cela explique aisément pourquoi la livre de soie est tombée de cinq *Pesos* à trois.

Pons, *Cavanilles*, *Townsend* et *Bourgoing* ont traité à fond ce qui concerne l'industrie de Valence, qui donne à cette ville une très-grande ressemblance avec Lyon ; cela se voit dans les plus petits objets. Il suffit de faire un tour dans ses

rues étroites et peuplées; il suffit de voir cette foule d'ateliers ouverts et de magasins ornés, cette richesse des habitans, et l'extrême activité qui en résulte, pour s'apercevoir à l'instant qu'on est dans une ville de manufactures. Le bruit des métiers de soierie, les chants des ouvriers, la multitude de bas, de rubans, de franges de soie, etc., qui sont étalés de toutes parts, les manteaux des hommes et la parure des femmes, tout annonce un peuple actif et industrieux.

Si l'on va dans l'intérieur des maisons, on est charmé d'y voir une propreté, une aisance et un luxe qui distinguent avantageusement les Valenciens et les Catalans des habitans des autres provinces de l'Espagne. Aux balcons, et sur les terrasses des maisons, on voit quantité d'orangers, de citronniers, de figuiers, de narcisses, d'œillets et de rosiers. Les appartemens sont carrelés en faïence, les planchers revêtus de briques polies; les croisées ont des rideaux de soie, et les chaises sont couvertes d'*Esparta* bleu. La galerie ouverte, qui fait le tour de la cour des maisons,

est garnie de rideaux de coton ; et les cuisines sont ornées par de petites fontaines. Les plats sont faits de faïence bleuâtre, ou de toute autre couleur, et ornés de figures dorées. Les cruches de liège sont artistement travaillées, et garnies d'ornemens d'*Esparta* de diverses couleurs. En un mot, l'industrie des Valenciens se fait voir à chaque pas à l'œil de l'observateur.

Quant à leur caractère, il est doux et aimable. Ils n'ont ni la froideur rebutante du Castillan, ni la fougue de l'Andalousien ; leurs manières sont plus polies, et leur abord plus affable ; leur vivacité approche de celle des Français ; ils sont d'une prévenance extrême envers les étrangers. Mais, le dirai-je ? il me semble avoir observé chez eux, vis-à-vis des Français, plus de froideur, plus de réserve, et même un peu d'impolitesse ; et je suis incertain si ce sont des raisons de politique ou de commerce qui en sont la cause.

Le Valencien connaît les avantages de sa province : cela lui donne une prédilection pour son pays, qui lui inspire de

l'amour-propre (1). En général, il montre dans la conversation plus d'esprit et de talent que je n'en avais remarqué jusqu'alors en Espagne. Aussi cet heureux ciel est bien propre à éveiller le génie. Aucune province d'Espagne n'a produit autant de peintres et d'artistes que celle de Valence; et l'on ne compte nulle part autant d'établissemens pour les sciences et les arts. Dans le changement général qui se prépare en Espagne, l'oppression de la noblesse et du clergé cessera ici comme ailleurs; et Valence deviendra la source des nouvelles lumières pour toutes les autres provinces. Les femmes y sont incontestablement les plus belles de toute l'Espagne. Leurs traits sont parfaits; leur

---

(1) Notre *Calesero* et plusieurs autres Valenciens que nous rencontrâmes en chemin, parlaient sans cesse de leur province. « Où y a-t-il dans toute l'Espagne un jardin semblable? (*Huerta.*) » Voilà la phrase qu'il nous répéta mille fois quand nous y fûmes entrés, en nous faisant remarquer la beauté des sites. J'observai la même chose à Valence, où souvent on me demandait si j'avais vu dans toute l'Espagne une province aussi belle.

teint éclatant, leur son de voix et leur langage enchanteurs : enfin, leurs manières prévenantes, et mille grâces qui leur sont comme naturelles, ravissent et attachent l'étranger. La douceur du climat semble contribuer à développer de très-bonne heure leur constitution et leur tempérament; et j'ai vu, dans cette contrée, des filles extrêmement jeunes sur le point de devenir mères.

En général, tout respire à Valence les amusemens et le plaisir. Des promenades (1), la chasse sur le lac *Albufera*, un théâtre, des concerts dans l'*Alameda*, des pélerinages aux superbes couvents, etc., tout invite aux jouissances de la vie que le beau sexe partage, non pas avec la licence andalousienne, mais cependant avec une aimable liberté.

Au reste, on vit à Valence à très-bon compte; et toutes les denrées, surtout le pain, le vin, les fruits et les légumes, s'y trouvent en abondance. Cependant la

---

(1) On s'y sert d'une espèce de voiture particulière nommé de *Taranas*.

viande et les légumes y passent pour être moins nourrissans que dans d'autres provinces ; pourtant elles sont faciles à digérer, et l'on se trouve toujours en appétit ; l'air pur de la terre et de la mer y contribue sans doute. Si, au lieu de son dialecte, Valence parlait la langue espagnole pure, elle aurait encore plus d'attraits pour l'étranger que Séville ; quoi qu'il en soit elle n'en est pas moins la ville la plus agréable et le meilleur séjour de l'Espagne pendant l'hiver. Il paraît ici des petites affiches, appelées *Diario*, qui contiennent des mélanges assez intéressans.

Je ne finirai point cette lettre sans vous dire deux mots de mes hôtes. L'homme et la femme sont deux originaux qu'on ne rencontre que dans les pays catholiques ; tous les deux bigots à l'excès, mais chacun à sa manière. Cette disposition superstitieuse a pris dans l'esprit du mari la forme de son caractère taciturne et sombre ; dans la femme elle offre tous les symptômes de la tendresse.

Le mari a rempli toute la maison, et surtout sa chambre, d'images de saints,

qui représentent une collection entière de ces petits colifichets d'*Augsbourg*, que vous connaissez. Pour remplir un vœu, il marmotte ses prières trois fois par jour devant ces fétiches, occupation qui lui prend régulièrement deux grandes heures. D'ailleurs, il s'impose des mortifications très-pénibles, parle très-peu, lit des livres ascétiques, et reste pendant des heures entières les yeux fermés; il est dans la bonne voie pour devenir insensé ou saint.

La femme, de son côté, a un enthousiasme beaucoup plus humain; ses pieuses imaginations portent l'empreinte de la douceur de son sexe. Elle s'est fait recevoir *esclave de la Très-Sainte Trinité* (1), et en a reçu le certificat, en bonne forme, de son confesseur. D'après cette réception elle est obligée de garnir tous les jours un grand tableau de fleurs et de cierges, d'y faire tous les jours un certain nombre de prières, et de payer chaque semaine une certaine somme à son confesseur, comme à l'agent de la *Trinidad*. Tout

(1) *Esclava de la santissima Trinidad.*

cela cependant ne lui a pas semblé suffisant pour son salut. Elle a en outre une image de la Sainte Vierge, qu'elle fournit bien ponctuellement de tous les habillemens nécessaires, tant pour le jour que pour la nuit, sans compter les cierges, les fleurs, et tout ce qui peut contribuer à orner cette bienheureuse image. Au reste, notre dévote *Esclava* est une petite femme très-affable et très-complaisante, chez qui les sentimens religieux ne nuisent point aux autres sentimens terrestres, tandis qu'à cet égard son impassible époux semble être parvenu à toute la spiritualité des bienheureux.

LETTRE XLII.

Départ. Murviedro. Ancien théâtre. Nulis. Sceaux de liège. Bouteilles singulières. Emoucheuses. Malthois. Architecture. Castellon de la Plana. Oropesa. Alcala de Sibert. Vinaroz. San Carlos. Sort des entreprises publiques en Espagne. Amposta. Perellos. Le pirate. Col de Balaguer ou Balachet. Petit Hòpital. Variations de cette contrée depuis Camprils. Aspect vivant. Tarragona. Torre del Embarr. Villa Franca. Hostal de la Orda. Avenues de Barcelone.

Barcelone, Septembre 1793.

NOUS quittâmes Valence par une soirée superbe, pour aller jusqu'à *Murviedro.* Nous passâmes dans une prairie charmante. La pleine-lune embellissait la nature de ses rayons tranquilles, et l'air pur était embaumé des parfums des oran-

gers. Les hameaux et les maisons de campagne paraissaient se mouvoir et disparaître comme dans un tableau magique. Enfin nous arrivâmes sur le minuit à *Murviedro.*

Il n'y avait pas de moment plus favorable pour voir le théâtre de l'ancienne *Sagonte.* Nous traversâmes le village tranquille, dont le silence n'était interrompu que par le son de quelque guitarre solitaire, et nous descendîmes près du large *Proscenium.* L'amphithéâtre se prolonge, d'une manière grande et magnifique, le long d'une montagne dont les cîmes offrent les ruines d'un château antique. La lune brillait directement au dessus du théâtre, et l'ombre des nuages se jouait majestueusement sur ses vastes degrés. Notre imagination ressuscitait les images de l'antiquité ; ces sièges déserts et immobiles, semblaient se peupler de spectateurs, et, dans le silence des ténèbres, le bruit et le tumulte de l'ancienne Sagonte retentir à nos oreilles. O fragilité des grandeurs humaines ! que devient la gloire des nations ? Ces ruines, seul reste de la magnificence de l'ancienne Sagonte, seront

peut-être dans quelques siècles entièrement réduites en poussière, et sa mémoire ne subsistera peut-être plus que dans le court espace de quelques feuilles d'impression (1).

Seconde Journée. Le chemin nous conduisit à travers plusieurs petits villages, jusqu'à la bourgade *Nulis*, où nous nous arrêtâmes à midi. Des plantations d'oliviers, des vignobles, des orangers et des figuiers, des champs de froment et de riz, se succé-

---

(1) Cet amphithéâtre contenait autrefois neuf mille spectateurs. On avait commencé, il y a environ dix ans, à l'arranger pour des représentations modernes. On avait déblayé la scène des huttes, des arbres et des ateliers de cordiers; enfin on était occupé à le restaurer lorsque la guerre commença, et vint interrompre les travaux. Cependant le roi a nommé un *Conservador ad hoc*, dont j'ai cité plus haut le traité (1793), dans ce qui concerne l'*Histoire* et les *Antiquites*. (*Voyez ci-dessus les notices sur la Littérature*) L'auteur y montre les erreurs de son prédécesseur, le savant doyen *Don Manuel d'Alicante*, et cherche à prouver que ce théâtre n'appartient point à l'architecture romaine, mais à la grecque. On y a ajouté une description de l'ancien cirque, qui s'est aussi conservé, quoique moins entier.

daient avec une charmante variété. Nous eûmes ici un second automne ; cette saison commençant en cette province un mois plus tard qu'en Andalousie. On avait déjà fait la récolte des figues, et elles étaient étalées dans toutes les rues de *Nulis*, pour les faire sécher.

Quelque mesquine que l'auberge semblât en apparence, nous y fûmes très-bien accueillis et très-bien traités. A Valence nous avions remarqué, pour la première fois, des petits sceaux de liège, enduits de gaudron, dont on se sert pour puiser l'eau et la conserver au frais. Nous en trouvâmes ici en si grand nombre, que l'on donna à chaque convive sa bouteille « *al fresco.* » Ces bouteilles ont sur le côté un petit tuyau mince et très-long, fait exprès pour boire. Ailleurs on se sert de la *Bota*, ici on fait usage de ces bouteilles. On tient le petit tuyau à quelques pouces de la bouche, et on aspire en quelque manière le vin, sans avoir besoin de verre ; mais cette méthode exige de l'exercice et de la dextérité. Notre hôtesse mit à côté de nous une jeune fille, dont pendant notre dîné toute l'occupation fut de chasser

les mouches; le chasse-mouche était fait d'*Esparta*, et orné de houppes d'or.

A notre départ nous fûmes accostés par deux voyageurs, qu'à leurs figures, et plus encore à leur dialecte, nous reconnûmes bientôt pour des Malthois. Leurs traits offrent un mélange assez bisarre du caractère africain et italien; et leur langage tient aux différens idiòmes français, italien, espagnol et arabe. C'était deux petits marchands qui voyageaient de Barcelone à Valence, et qui, selon toute apparence, faisaient d'assez bonnes affaires. La conversation, comme vous l'imaginerez bien, roula sur la conquête de leur île; ils se mirent en fureur. Leur colère contre le héros qui venait de s'en rendre maître, s'exhalait en épithètes aussi violentes que bisarres, mais que je pardonnais aisément à leur fanatisme patriotique. La culture dans les deux dernières *Leguas* empirait de plus en plus; nous regrettâmes surtout les arbres; la majeure partie de la contrée n'était couverte que de lavande et d'oléandre. Les cinq ou six villages que nous rencontrâmes dans

l'espace de huit *Leguas*, étaient composés pour la plus grande partie de deux files de maisons, dont les toits élevés étaient couverts de tuiles d'un jaune pâle. Les murs étaient tous de couleur de boue; mais les portes basses et rondes, et les petits vitraux verts étaient ornés d'encadremens blancs. L'air depuis *Nulis* semblait être moins pur, et chargé de vapeurs marécageuses. Aussi les champs de riz étaient plus fréquens.

Depuis quelque tems le gouvernement a déjà pris des mesures contre l'insalubrité de la culture du riz, mais les Valenciens semblent très-peu respecter ses sages arrêtés. Cependant *Cavanilles* et autres auteurs ont suffisamment prouvé, par les tables de mort et de naissance, que dans une seule contrée de Valence (1) la population, depuis qu'on a aboli cette culture, a presque doublé dans l'espace de dix ans, parce que le nombre des naissances l'emporte de beaucoup sur celui des décès.

Nous arrivâmes à *Castellon de la Plana*, où les bons chemins et la belle culture

(1) *En las Riberas del Turia.*

cesseront tout à coup; cependant l'auberge était passable et le vin excellent.

Troisième Journée. La route allait pendant quelques heures en descendant; elle aboutissait enfin sur le rivage de la mer, que nous aurons à présent toujours à notre droite. Les rives pour la plupart sont plattes, et toute la côte, depuis la *Punta del Margal* jusqu'au *Cap Oropesa*, offre une infinité d'endroits où les petits bateaux peuvent débarquer. Nous y trouvâmes aussi plusieurs piquets de cavalerie, destinés non-seulement à empêcher la contrebande, mais encore à défendre la côte contre les Anglais et les pirates, qui, à l'abri de leur pavillon, descendent assez fréquemment sur le rivage pour piller les habitations.

La colline à gauche,au dessus de laquelle s'élèvent des montagnes plus hautes, est dans beaucoup d'endroits couverte de plans de melons (*Melonares*); on y voit aussi une file de figuiers qui se prolonge le long du rivage. Ces arbres sont presque tous arrondis en face de la mer, et toutes leurs branches regardent la côte. Les vents de mer ont un effet sensible sur la végétation. On assure

qu'il n'y a que les branches antérieures qui portent des fruits.

Nous quittâmes ce rivage plat, pour monter une côte escarpée, qui se prolonge pendant l'espace d'une *Legua*, et qui est couverte d'arbustes sauvages. Sur sa plus haute élévation nous trouvâmes un petit fanal. De là l'œil plonge dans une profondeur démesurée, où l'on voit la mer écumante se briser contre les rochers; l'horison se déroule dans une étendue immense, et au midi on voit briller un nombre infini de voiles. A la gauche, nous apercevions une chaîne de montagnes sans fin, et nous avions devant nous le château de *Oropesa.*

Ensuite le chemin allant en descendant, nous passâmes très-près de ce château. Il est bâti sur un rocher inférieur; et depuis la guerre, l'on y a ajouté un nouveau corps-de-garde. La mer forme à ses pieds une petite baie, dont les rivages s'applatissent insensiblement. Nous marchâmes quelque tems dans une plaine mal cultivée; en laissant à notre gauche une grande *Venta*, nous montâmes sur la croupe

d'un nouveau rocher, qui forme le *Col de Oropesa.* Les aspects étaient sauvages et incultes, et le chemin presque perpendiculaire. Cependant nous trouvâmes à l'autre côté une pente plus douce et une quantité de figuiers et de carrubiers.

Après avoir dîné dans une autre *Venta*, nous suivîmes notre route à travers une contrée déserte et mal cultivée, à peu de distance du rivage, jusqu'à *Alcala de Sibert.* Nous fûmes accostés par un vieil ecclésiastique monté sur une bourrique, lequel nous entretint des pillages que faisaient autrefois les Africains, qui souvent débarquaient ici. Heureusement que la paix conclue entre les Barbaresques et l'Espagne, a mis fin à leurs incursions; mais la côte restera encore longtems dévastée et triste.

Alcala de Sibert est une bourgade assez grande, mais mal bâtie, où sont casernées quelques compagnies de dragons. Comme c'était dimanche, nous y trouvâmes beaucoup de vie et de gaîté. On vante la beauté des femmes de ce pays-ci, et effectivement j'y vis une foule de figures intéressantes.

Quatrième Journée. Nous voyageâmes dans des contrées , les unes tout-à-fait désertes, et les autres mal cultivées jusqu'à *Vinaroz* , qui est environnée de beaux vignobles. C'est une bourgade assez considérable ; mais les habitans, jadis très-aisés, ont beaucoup souffert depuis la guerre , parce qu'ils ne peuvent plus exporter leur vin et leur eau-de-vie. Tous les bâtimens avaient été tirés à une portée de pistolet sur le rivage , par des mulets, et à peine voyait-on sur la mer quelques barques de pêcheurs. Ici surtout, on parle le catalan , dialecte qui ressemble à celui de la Navarre , et ne me paraît pas beaucoup plus difficile. Ici, pour la première fois , nous trouvâmes le vin , d'ailleurs à très-bon marché , d'un rouge de rubis , couleur qui différencie le crû de ces deux provinces.

L'après-dîné le chemin continuait toujours dans des landes stériles. Nous nous crûmes transportés sur les rivages de la Baltique , aux côtes de la Prusse. Après que nous eûmes passé les frontières des deux provinces sur un petit pont, sans cependant trouver une meilleure culture , nous arri-

vâmes le soir à *San Carlos*, dans une *Posada* assez grande et assez propre.

L'hôtesse était une Piémontaise, qui, ainsi que ses deux filles, parlait passablement bien le français. Nous ne fûmes pas peu surpris de trouver des cuillères et des fourchettes d'argent, des plats de faïence anglaise, des cheminées, des lits avec des rideaux, etc., en un mot l'ensemble d'une bonne auberge française, dont n'approchait pas même la meilleure hôtellerie de Valence.

San Carlos, comme on sait, est une ville de nouvelle date, et n'est bâtie que depuis dix-huit ans. Le but du gouvernement, en la construisant, a été de favoriser la population de la côte à l'embouchure de l'Ebro; d'utiliser ce pays par des canaux, et d'établir un port plus vaste et plus commode. Sans doute, eu égard aux obstacles, on avait déjà fait beaucoup, mais cette entreprise a éprouvé le sort ordinaire de toutes celles qui ont lieu en Espagne. Faute d'argent, le premier enthousiasme a été suivi de l'abandon et du plus parfait oubli. Ajoutez-y l'esprit d'une administration

où souvent la faveur peut plus que le patriotisme. Combien d'entreprises, qui n'ont produit d'avantages qu'aux entrepreneurs, lesquelles n'avaient été accordées que sur la recommandation d'un favori, et qui ont ruiné d'anciens établissemens utiles et beaucoup mieux entendus !

Sans vouloir appliquer précisément ce que je viens de dire au projet des *Alfaques*, j'observerai seulement que depuis la guerre ces travaux ont cessé, et que leur imperfection fait craindre leur décadence totale, et la perte de toutes les avances que l'on a faites. Comment des Espagnols qui aiment leur pays, ne seraient-ils pas indignés de voir au milieu d'une guerre ruineuse, et d'une misère générale, la fortune d'un favori s'élever à dix millions, et que tandis qu'on décrète emprunt sur emprunt, les seuls présens de nòces de deux individus engloutissent le produit de cette ressource précaire, même avant qu'il soit entré dans le trésor ?

Nous rencontrâmes à *San Carlos*, deux vaisseaux grecs qui avaient pris terre, parce qu'ils ne pouvaient tenir la mer, leurs

capitaines faisaient leurs provisions de vin et de pain. Ils étaient chargés pour Malaga; car les Espagnols en général, ne se servent guère que de vaisseaux de cette nation pour leur commerce dans la Méditerranée.

Cinquième Journée. La contrée n'était pas meilleure que celle d'hier ; nous passâmes l'*Ebro*, près de la petite bourgade *Amposto*. Le bac était composé de deux grandes barques, qui étaient jointes ensemble par un pont de planches. On le faisait mouvoir partie avec des rames, et partie avec deux mulets, qui, du rivage, le tiraient avec deux cordes attachées à un petit mât. De l'autre côté du rivage nous vîmes une petite batterie ; mais les canons sans affûts étaient couchés sur le sable. La nature n'offrait que des plantes sauvages, quelques lièges et quelques *Encinas*. La *Venta*, où nous dînâmes, était parfaitement d'accord avec la contrée; l'hôte était un castillan, et sa maison n'était qu'une grange.

Par un chemin aussi désert, mais plus montueux encore, nous arrivâmes sur le soir dans un misérable hameau de pêcheurs, nommé *Perellos*. Le pain et le vin étaient

de la plus mauvaise qualité, et le poisson presque à moitié pourri, les barques n'ayant pas pu se mettre en mer depuis quelques jours. La situation de ce village, qui forme un bassin, l'eau détestable, l'indigence et la mal-propreté des habitans, y produisent fréquemment des fièvres tierces; on se croirait transporté au milieu de la vieille Castille, si les habitans et leur costume ne vous rappelaient que vous êtes en Catalogne.

Sixième Journée. La contrée est toujours désérte. Toujours longeant le rivage de la mer, nous vîmes un petit navire au pavillon français qui croisait près de la côte. Lorsque notre calesin l'aperçut, nous entendîmes crier du vaisseau; mais je ne compris que le mot: « *eau!* » Notre muletier jugea à propos de quitter le rivage au galop, parce qu'à la forme du chebeck, et au costume des matelots, il avait cru reconnaître un pirate. Il nous raconta à ce sujet une histoire effrayante de deux voyageurs, qui pendant une pareille conversation, avaient été tués à coup de fusil, et ensuite pillés.

Nous arrivâmes par un chemin très-in-

commode, entre des hauts arbres d'oleandre au pied de la montagne du *Col de Balachet*, que nous apercevions devant nous dans un éloignement de trois heures, sous la forme d'une pyramide.

Le chemin monte ici en spirale, et le fort est assis majestueusement sur la cîme élevée du rocher. A mesure que nous arrivâmes sur la hauteur, l'horison qui est ici d'une étendue immense, s'agrandissait de toutes parts; le vent avait l'impétuosité d'un ouragan. La route cependant est très-commode, même pour les rouliers, qui n'ayant que ce passage, passent et repassent sans cesse avec leurs charriots.

Après avoir monté pendant une heure, nous arrivâmes enfin à une *Venta*, vis-à-vis le fort, qui est situé sur un rocher encore plus élevé. La route prend en cet endroit une ligne droite. A la *Venta* nous trouvâmes une compagnie de dragons, dont le sergent visita nos passe-ports. Cette mesure avait pour objet de découvrir des individus suspects, et surtout des brigands et des déserteurs.

L'autre côté du *Col* par où nous des-

cendîmes, est d'une pente beaucoup plus douce; la culture semble un peu s'améliorer, et l'on y voit *Hospitalet*, dans une situation très-romantique, entre des broussailles près de la mer.

Hospitalet n'offre en tout que les ruines d'un vieux château et quelques petites maisons de pêcheurs. On a fait une *Venta* de la partie antérieure du château qui donne sur la mer; celle du derrière est entièrement délabrée. Mais il s'y trouve encore quelques cenacles pour recevoir le piquet de dragons, aussi y a-t-on conservé un puits. Le rivage autour de la *Venta*, est garni de quelques figuiers; et l'ensemble fait un effet très-pittoresque. Nous y trouvâmes un enfant attaqué de la petite-vérole. Il reposait dans un berceau de liège, placé près de la fenêtre, où il était continuellement exposé à l'air frais de la mer. L'éruption semblait être prochaine; mais l'enfant se portait à merveille, et jouait avec toute la gaîté de son âge. L'hôte me dit que c'était leur manière de traiter cette maladie, et qu'elle produisait un très bon effet.

La route que nous fîmes pour arriver à

Cambrils, était aussi misérable que le gîte qui nous y attendait.

Septième Journée. Aujourd'hui, comme par un coup de baguette, le pays nous a semblé changer de face. Nous fûmes enchantés à chaque pas par le tableau de la plus grande fertilité. Le chemin serpentait au milieu d'un champ de vignobles immense, semblable à un jardin; de tems en tems il était coupé par des plants d'oliviers, de figuiers, de carrubiers, des champs de bled et de maïs. Les vignes, très-basses ici, étaient chargées de grosses grappes noires. Par-tout nous vîmes l'allégresse et l'activité des vignerons et des femmes qui vendangeaient en chantant. Des mulets tout chargés de raisins, et des charettes pleines de tonneaux pour mettre le vin nouveau, des hommes qui abattaient le fruit des carrubiers (1) avec de longues perches,

---

(1) *Algaras* ou *carrubes* sont, comme on sait, de longues gousses de couleur noire qui contiennent une chair brune et douceâtre. On en nourrit les mulets et le bétail; ils sont extrêmement nourrissans, et l'on prétend que les mulets en acquièrent plus de force pour courir.

et des femmes qui ramassaient les olives. Étant descendus pour mieux jouir de la beauté de la contrée, on nous offrit de toutes parts des raisins ; en nous invitant à en cueillir nous-mêmes. Notre muletier en reçut une si grande quantité, qu'il en donna à ses mulets qui en mangèrent avidemment.

De là nous arrivâmes à la petite ville *Larpagona*, située sur le haut d'une montagne, d'où la vue plonge sur la mer. La route est escarpée et incommode, mais la perspective en est superbe. Un petit *Mole* qui n'est pas encore achevé, est dominé par les batteries supérieures qui sont assises à nud sur la pointe des rochers, dans les crevasses desquels on voit çà et là, sortir des aloës. Dans la rade étaient deux bâtimens, l'un danois, et l'autre grec, qui venaient de faire une cargaison de vin et d'eau-de-vie, en quoi consistent les exportations ordinaires de cet endroit.

Cette petite ville elle-même a d'assez jolies maisons, et annonce de l'aisance; quoique à l'exception du bruit que font un grand nombre de tonneliers, elle semble

assez peu vivante. Notre conducteur s'arrêta dans le petit village *Figareta* ou *Figuarita*, et nous le joignîmes au bout d'une heure, dans un chemin en pente et peu commode, mais qui offrait des vues extrêmement agréables.

Notre voyage de l'après-dîné ne fut pas moins intéressant. La beauté des vignobles, l'activité des vignerons, l'agrément de la route, la mer paisible à droite, les hautes files de montagnes à gauche, tout s'accordait pour nous abréger la route jusqu'au *Torre del Embarr*.

Avant d'arriver, nous passâmes encore par un village bien bâti sur la pente d'une colline qui se confond avec le rivage. Ensuite on s'avance sur une autre hauteur, au sommet de laquelle est *Torre de Embarr*, avec ses maisons élégamment peintes et environnées de toutes parts de vignes, d'oliviers, et de figuiers. La petite baie, formée par la mer, était pleine de barques de pêcheurs, qui retournaient au port, et qui nous vendirent un soupé très-délicat : tout le village annonçait de l'aisance. Lorsque la nuit fut venue, nous des-

cendîmes sur le rivage pour nous baigner, et nous trouvâmes, à cinquante pas de nous, une troupe de jeunes filles, qui en folâtrant s'y étaient rendues dans la même intention.

Huitième Journée. A mesure que nous approchions de *Barcelone*, le pays devenait plus peuplé et mieux cultivé. Nous passâmes plusieurs villages, la plupart nouvellement construits, et nous restâmes à midi à *Villa Franca*. Là, nous reconnûmes enfin les hautes chaînes de montagnes qui s'étendaient devant nous comme de vastes ramifications des Pyrénées sur toute la surface de la Catalogne. Le soleil couchant dorait leurs cîmes d'une belle couleur de rose, et l'on voyait le *Montferrat* élever dans les nues sa tête majestueuse.

Le chemin montait sensiblement. Nous quittâmes le rivage de la mer, pour ne le plus revoir qu'à Barcelone, et nous allâmes en montant sur le dos d'une montagne toute couverte d'*Encinas* touffues. Les vallées profondes, couvertes de cabanes et de plans d'arbres, s'affaissèrent insensiblement

dans l'obscurité; les étoiles commencèrent à briller, et le vent à devenir plus fort. On s'aperçoit que l'on s'éloigne de la plage méridionale et qu'on s'avance vers l'Est. Les orangers et les aloës deviennent plus petits, les amandiers plus rares, et l'air semble prendre une certaine odeur d'automne.

Nous arrivâmes à l'*Hostal de la Orda* (1), qui, avec ses dépendances spacieuses, est située au pied d'une montagne, sur laquelle s'amoncèlent d'autres montagnes encore plus hautes. Nous trouvâmes dans l'auberge une trentaine de dragons, qui étaient envoyés à la recherche d'une bande de voleurs, et dont nous vîmes partir les patrouilles dans ce dessein.

Neuvième Journée. La première *Legua* le chemin fut excellent, mais bientôt nous nous vîmes comme perdus dans la montagne, et il nous fallut monter et descendre de rochers en rochers. Si quelque chose pouvait nous dédommager de l'incommodité de la route, c'était l'ensemble de cet aspect montueux qui ressemblait aux Alpes.

---

(1) Ou en bon Castillan *Posada de lo Huerto.*

On est tout étonné de trouver dans cette solitude les restes d'un arche de pierres, qui unissait autrefois les deux vallées. Nous passâmes ensuite le *Lobregat*, sur le pont le plus pompeux de l'Espagne ; la chaîne des montagnes semblait s'ouvrir, pour nous faire entrer dans une vallée ornée de tous les charmes de l'abondance, et d'une nombreuse population.

Une belle allée de peupliers conduit en ligne droite à Barcelone. Le chemin pierreux se change en une chaussée superbe; la route est couverte d'hommes et de voitures, et embellie des deux côtés de maisons de campagne, de jardins, et de plantations d'arbres. Tout annonce l'aisance, la vie et la gaîté. On aperçoit devant soi les tours, les fortifications de la ville, et dans le fond l'amphithéâtre des montagnes, par où l'on est descendu : on respire de nouveau l'air frais de la mer; enfin l'on traverse la porte Hospitalière. Dans l'intérieur, les murailles sont garnies d'aloës; mais bientôt cette verdure disparaît aussitôt que l'on entre dans les rues étroites et obscures de Barcelone.

LETTRE

LETTRE XLIII.

Situation de Barcelone. Première impression de cette ville remplie d'industrie. Promenades. Muello de Luis. Passeo nuevo. Citadelle. Passeo de la Rambla. Le rivage. Muelle nuevo. Environs de la ville. Montjuich. Plaisirs. Habillemens. Figure. Habitans. Leur caractère. Leurs opinions politiques. Situation du commerce. Vaisseaux grecs, turcs. Anecdote de deux bâtimens maltois. Ressemblance avec les mœurs italiennes. Avantages de Barcelone par rapport aux lettres et arts. Vivres. Langue.

Barcelone, Octobre 1798.

BARCELONE est située dans une plaine, qui de trois côtés est bornée par des montagnes, mais dont la vue est ouverte du côté de la mer. On sent qu'on s'approche de la frontière de l'Espagne et des Pyrénées;

cependant le climat de cette ville est de la plus heureuse température : il est probable que le voisinage de la mer, et la nature de sa situation y contribuent beaucoup.

L'intérieur ressemble à un labyrinthe. Cette grande ville, qui contient plus de cent mille ames, offre des rues étroites et obscures qui se croisent à l'infini; cependant on les tient assez propres, et elles sont éclairées le soir pendant toute l'année. Les maisons sont hautes, lourdes, et peintes de différentes couleurs. Dans les petites rues, on dirait que les toîts vont se toucher (1). Si cette proximité produit une certaine cordialité parmi les habitans, et surtout entre les deux sexes, d'un autre côté le défaut d'air et de soleil est un grand inconvénient. Ajoutez-y cette foule de professions et de métiers, dont les ouvriers travaillent dans des boutiques ouvertes qui nous rappellent les rues de Marseille. L'aspect varié de

---

(1) Il y a des endroits où, des balcons, on peut se donner la main; ainsi un amant, à l'aide d'une planche, a la facilité de se procurer des rendez-vous avec sa belle.

toutes ces occupations; le tumulte des marteaux et de mille frottemens, dont les sons se mêlent et se confondent; la vue de cette foule de marchandises étalées, et à l'avant-scène de ce tableau les charmantes Catalanes, et la masse confuse de tant d'hommes rassemblés, tout contribue à rendre ce spectacle intéressant. Il n'y a pas un art, pas un métier, qui ne se trouve à Barcelonne, et plusieurs professions, par exemple, celle des cordonniers, fournissent toute l'Espagne (1). Barcelone et Valence sont, quant à l'industrie, les deux premières villes du royaume.

Quelque restreint que soit le local de Barcelone, on n'y manque pas cependant de promenades. En sortant de ces rues étroites, vous vous trouvez tout-à-coup transporté sur la vaste *Plaza de la mar*, environnée de la Bourse, construite dans le goût italien; du vieux palais du gouverneur, (*Capitan général*) et de l'édifice moderne, mais un peu lourd de la douane. Vis-à-vis de

(1) Elle envoie des cargaisons entières de souliers, à Séville, Cadix, Madrid, etc.

soi, l'on voit la mer des deux côtés. A droite, on monte au *Muelle de San Luis*; à gauche le chemin conduit au *Passeo nuevo*.

Le premier aspect du *Muelle de San Luis* a quelque chose d'imposant et de solemnel. La plaine immense de l'Océan; le haut rocher *Montjuich* (1) avec son château; le port avec une forèt de mâts; le phare et ses batteries; le rivage plat, tout garni de tavernes, dont les petites terrasses sont adossées au rempart, et les belles files de maisons qui sont à gauche, produisent un aspect superbe et vivant, que l'on ne retrouve pas même à Cadix (2).

Ici le plus beau moment est la soirée. Le soleil se couche derrière le *Montjuich*, et la mer s'embrâse des feux du couchant. Des bâtimens de toute espèce entrent dans le port, et le rivage se vivifie. Les

---

(1) Les Catalans écrivent *Montjuich*; les Castiliens, d'après la prononciation, *Montjui*.

(2) C'est qu'à Cadix on n'aperçoit l'Océan que d'un côté du rempart, la vue de Barcelone est donc plus libre et plus magnifique.

pêcheurs tirent avec de grands cris leurs bateaux sur le sable , et à la chûte du jour on voit briller par-tout les feux et les lumières. La lu ne s'élève pompeusement au dessus du rivage de la mer , le bruit des vagues brillantes se renforce, les promeneurs se multiplient , et, de l'intérieur des maisons éclairées et ouvertes de toutes parts , vous entendez retentir la musique , les chants et le bruit de la danse. Ce tumulte , et le calme de la mer, qui balance tranquillement ses flots , donne à l'ame un sentiment sublime et énergique , que j'essaierais en vain de vous décrire.

Du *Muelle de San Luis* la route tourne à gauche , vers le *Passeo nuevo* , qui n'était autrefois qu'un endroit désert , entre la ville et le fort. Mais depuis la guerre , pour occuper le grand nombre de pauvres désœuvrés , le gouverneur général actuel , *Don Augustin de Lancaster,* s'est décidé à y faire des embellissemens , et il a été secondé par de nombreux secours qu'on lui a offert volontairement. On y a déjà planté cinq allées de peupliers et d'ormes , qui aboutissent en ligne droite à la *Puerta di*

Francia, et auxquelles on doit ajouter deux autres encore. Le *Passeo nuevo* est bien plus solitaire que la *Muelle*, mais il n'en est que plus champêtre.

A droite on va à la citadelle, où l'on remarque d'abord la grande et large tour, placée devant la place d'armes. Elle sert actuellement de prison aux généraux et officiers, que l'on détient en attendant qu'ils soient jugés par le conseil de guerre, au sujet de la reddition de la forteresse de *Figueras*. Dans la haine qu'ils portent aux Français, les Catalans regardent la reddition de cette forteresse comme un double crime, et cherchent par mille moyens d'agraver le sort des prisonniers. Ainsi, pour leur ôter la vue dont ils peuvent jouir de leur cachot, on a fait boucher toutes les fenêtres, et, excepté leurs livres de prières, on ne permet aucune lecture à ces infortunés, pas même celle des papiers publics.

Il est très-vraisemblable que la mésintelligence, et l'influence de leurs femmes, sont les seules causes qui les ont déterminés à rendre la forteresse, et les bruits qu'on fait courir de leur trahison, ou d'ordres se-

crets de la cour, paraissent entièrement destitués de fondement. La décision de ce procès pourrait peut-être se retarder encore par la fluctuation des différens partis; mais les lois militaires sont trop claires pour que les prisonniers puissent échapper à la mort, à moins qu'un acte d'autorité de la part du roi n'intervienne pour les sauver. Près de la *Muelle de San Luis* (1) est une petite rue latérale, qui donne sur le *Passeo de la Rambla*. Je ne saurais mieux vous peindre cette promenade qu'en la comparant à celle des *Tilleuls* à Berlin. C'est sans contredit la plus belle rue de Barcelone; elle se prolonge jusqu'à la place des Jésuites, et a presque une demi-heure de chemin en ligne droite. La *Rambla* sert de promenade en hiver, parce qu'elle est entièrement fermée, et que le soleil y règne. Elle sert le soir de rendez-vous à des amours du bas étage.

Si l'on sort par la porte qui donne sur la mer, on trouve à droite le rivage rempli

(1) L'intérieur de ce *Muelle* sert a des magasins, où l'on entre par cette rue.

de cabarets et de grands vaisseaux, qui, vu la cessation du commerce, se trouvent maintenant à sec. Plus loin sont des tentes et *des mesureurs de marchandises*, où l'on voit en tout tems de grands monceaux de froment, des fèves, de la morue, etc. Tout est ici en mouvement, surtout le soir, lorsque les barques des pêcheurs reviennent au port. Une foule d'ouvriers et de soldats viennent pour les tirer sur le rivage, et y gagner quelques sols; une multitude d'hommes et de femmes se pressent autour pour acheter leur provision; les mariniers étendent leurs filets, leurs enfans allument du feu; et le pauvre pêcheur, qui pour tout bien n'a que sa barque, s'endort au bord de l'élément dont il tire sa subsistance.

A gauche est une vaste enceinte, au fond de laquelle sont placés des files de vaisseaux, et où l'on voit cette activité et tous les accessoires que l'on trouve dans tous les ports un peu considérables. Le quai a environ mille pas de large, et finit au pied du fanal, où est un corps-de-garde avec quelques bâtimens destinés à

faire observer la quarantaine. Sur le rempart, proprement dit, ou le *Muello nuevo*, l'on jouit à son aise de la vue de l'Océan et du port, dont l'entrée est protégée par une batterie, dont les canons se croisent avec celle du *Muelle de San Luis.* Vous en conclurez que ces deux moles forment avec le rivage, qui est très-large, un port à demi-circulaire.

En retournant vers la ville, on aperçoit une file de maisons peintes en vert et en rouge, et qui sont au-delà de la grande route; elles composent la façade antérieure de *Barceloneta*, c'est-à-dire de la *petite Barcelone.* A la voir, on a de la peine à se persuader que cette bourgade, dont l'établissement ne date que de vingt ans, contienne jusqu'à treize mille ames; mais elle a une très-grande profondeur, et occupe un espace considérable sur le rivage. On peut la regarder comme un faubourg de Barcelone, car une foule de marins y trouvent de quoi pourvoir à tous leurs besoins; et, la contrebande étant ici très en vogue, on y achète plusieurs espèces de marchandise à bien plus bas prix que dans la ville. Toute la partie

qui est hors de la porte de la mer jusqu'à la pointe du fanal, forme une langue de terre d'une forme ovale qui se prolonge sur la côte.

Le reste des environs de la ville présente un aspect très-champêtre ; on en peut faire le tour depuis la *Puerta de Francia* jusqu'à la *Puerta de Santa Madrona*, en parcourant un demi-cercle. L'espace sur la côte de la mer, depuis la *Puerta de Santa Madrona* jusqu'à celle *de Francia*, est occupé par le *Muelle de San Luis*, la citadelle et le *Passeo nuevo.*

La promenade qui environne la ville cotoie le glacis et offre des allées superbes. On a la vue délicieuse des montagnes, qui sont cultivées presque jusqu'à leur sommet, et qui vont se perdre insensiblement dans une plaine riante. Plusieurs d'entr'elles me donnèrent de vifs souvenirs des contrées de Genève près de *Seligny.* Plus loin, entre la porte intermédiaire *del Angel* jusqu'à la *Puerta de Santa Madrona*, on ne trouve que des jardins potagers, des fleurs et de petites chaumières extrêmement agréables. Enfin on s'approche du *Montjuich*, que

l'on a déjà aperçu de plusieurs côtés, et l'on y monte par une route escarpée, arrosée par la mer.

A mesure que l'on s'élève, on trouve une foule de maisons de campagnes et de cabarets ornés de jardins artificiels et assis sur la croupe des rochers. Le chemin est planté d'arbustes, d'oléandre et d'aloës, et donne sous les canons de la citadelle. L'horison semble s'agrandir à l'infini; la vue plonge sur la mer, la ville et le port. Cet endroit est un excellent point de vue pour faire un dessein de Barcelone.

On va au *Montjuich* principalement les dimanches. Le chemin étroit qui longe le rivage, est rempli de marchands de légumes; on croit être dans une halle aux fruits; toute la hauteur est couverte de monde. Ici les uns sont tranquilles au pied du rocher, et s'amusent à pêcher à la ligne. D'autres sont assis en groupe autour d'un grand broc de vin; là on joue au ballon, plus loin au jeu de boule. Des ouvriers vigoureux s'exercent à la lutte; ailleurs, un couple amoureux se dérobe à la foule importune, dans l'enfoncement du rocher.

Par-tout où l'on porte les regards, on aperçoit l'aisance, l'allégresse et la récompense de l'industrie.

Il en est de même à l'égard des habillemens; par-tout on trouve les habitans parés d'étoffes du pays. Le costume de Barcelone a quelque chose de particulier qui le caractérise. Les femmes portent des jupons de coton de couleur, des corsets de soie, des tabliers fins de toile rayée, des bas de soie flammés, de laine ou de tricot, des souliers verts ou jaunes, de longs réseaux de soie de différentes couleurs, garnis de franges, et des boucles d'oreilles de pierres fausses. Les hommes ont des culottes et de courts gilets de monchestre ou de satin de toute couleur, de grands réseaux noirs, et des bonnets de laine rouge; des écharpes bleues et rouges, d'énormes chapeaux à trois cornes, dont les coins sont échancrés; et les classes inférieures ne portent que des *Alpargatos* ou des souliers de chanvre.

Les hommes et les femmes sont d'une forte complexion. Leurs muscles, leurs traits, tout leur aspect, annonce une constitution vigoureuse. Les femmes, sans avoir les

gârces des Valenciennes, en ont le teint brillant; elles sont plus graves, plus fières, mais aussi bonnes ménagères. Les hommes ont une droiture, égale à celle des Suisses, et le même amour pour la liberté. Ils ont hérité de la noblesse et de la bravoure de leurs ancêtres, dont ils ont conservé les armes : en général la Catalogne paraît être le berceau de la générosité espagnole. Le Catalan se fait gloire de haïr mortellement les Français; il a une prédilection marquée pour les Anglais et les Allemands : les conjectures des historiens à ce sujet se trouvent réalisées d'une manière flatteuse pour les voyageurs de ces deux nations. Un secret penchant pour l'ancienne maison allemande, qui régnait jadis en Espagne, semble encore se conserver chez les Catalans : si les Français avaient compté sur quelque parti dans cette province, il est sûr qu'ils auraient trouvé dans la majorité des obstacles insurmontables.

Il est vrai que la situation actuelle des choses ne contribue pas à faire aimer la nation française. Le Catalan lui attribue la guerre actuelle avec l'Angleterre, et par

conséquent la décadence de son commerce. Ses marchandises s'accumulent, ses fabriques et ses manufactures sont en stagnation ou se détériorent; ses importations, vu la position actuelle, ou n'ont plus lieu, ou arrivent très-rarement, et à des prix exhorhitans : et l'heureux pavillon Anglais, qui autrefois vivifiait ses ports, ne flotte plus que sur les vaisseaux des corsaires qui infestent ses côtes, et ruinent entièrement son cabotage.

Cependant les Anglais semblent encore traiter les Catalans avec un certain ménagement. Plusieurs fois ils ont rendu en pleine mer des bâtimens catalans pour rien, ou pour une rançon peu considérable; et plusieurs matelots de ce pays, pris sur des vaisseaux Français, ont été renvoyés dans leurs provinces bien habillés, et même avec de l'argent pour leur voyage. En général les marchands catalans ne peuvent se servir que des pavillons neutres, et surtout du pavillon grec et turc (1). Sous ce

(1) On s'aperçoit déjà avec peine des changemens funestes qu'ont apporté les nouvelles relations de la Porte au commerce espagnol.

dernier, ils font venir, pour remplacer le bled des provinces du Nord, beaucoup de bled de la Syrie et de la Tauride, et ils en font même des envois en Amérique. On m'a dit que plus d'un vaisseau, chargé de cette denrée, a retiré d'un voyage de *Buenas-Ayres* à *Barcelone*, y compris le retour, un bénéfice de plus de quatre-vingt mille piastres. C'est pourquoi les Grecs ont ici un agent, qui fait en même tems les fonctions de drogman; c'est un jeune homme, qui a demeuré, il y a quelques années, à Leipsic, et qui parle passablement bien allemand.

On peut voir à Barcelone tous les pavillons de la Méditerranée, et toutes les formes de vaisseaux particulières à cette mer. J'y vis aussi des navires maltois, qui fréquentent beaucoup ce port. Il n'y avait pas longtems que deux de ces vaisseaux, arrivant de l'Archipel, chargés de coton, avaient fini leur quarantaine, lorsque le consul français, et quelques capitaines de bâtimens, ordonnèrent une fête, pour célébrer la réunion de Malte à la République. Elle eut lieu à l'entrée du port : on n'épargna ni le vin, ni les pavillons, ni les dé-

charges d'artillerie ; mais les habitans de Barcelone enrageaient de la fête, et de ce qui y donnait occasion.

Quelques jours après, arriva la nouvelle de la bataille d'Aboukir, par un bâtiment américain ; toute la ville y prit part, et ce fut à qui la célèbrerait comme un triomphe. Aussitôt les matelots d'un des bâtimens maltois commencèrent à s'insurger contre leur capitaine, arrachèrent le pavillon français, l'insultèrent, et le jetèrent dans la mer, en le suspendant au beaupré du vaisseau. L'équipage de l'autre bâtiment suivit cet exemple, et tous s'écrièrent : Malte pour l'Angleterre ! L'agent de France pour le commerce en porta ses plaintes au commissaire de la marine du port ; mais, sous des prétextes vagues, on l'invita à la patience, et dans le même tems on fit éprouver mille violences aux deux armateurs français.

Cependant les nouvelles de la défaite des Français augmentaient tous les jours ; bientôt on en eut la certitude. Les matelots des deux bâtimens commencèrent à déserter, et les deux capitaines ne trouvèrent

pas

pas d'autre moyen pour retenir le reste de l'équipage, sinon de mettre promptement à la rade. Mais comme les matelots abandonnaient le pavillon anglais, et ne voulaient point le baisser, malgré les ordres qu'on leur donna, le gouverneur-général commanda de tirer sur le bâtiment. Cette mesure vigoureuse, et le défaut de vivres, les ramenèrent à leur devoir. On entra en composition, et on convint que, jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles ultérieures sur le sort de Malte, les pavillons français et maltois flotteraient en même tems sur les bâtimens. Les nouvelles furent favorables aux Français : on mit plusieurs matelots aux fers, et l'agent du commerce en fit son rapport à son gouvernement. On ne savait pas ici, avant mon départ, quelle suite l'on donnerait à cette affaire.

Vous vous imaginez aisément que les Catalans, dans cette occasion, ne dissimulèrent point la haine qu'ils portaient aux Français ; car leur antipathie envers eux va au delà de tout ce qu'on peut dire. Leurs mœurs, et la manière de vivre, semblent également tenir davantage de

l'Italie que de la France. Tout annonce ici l'influence et la douceur du climat des Orientaux. Les femmes ont le teint plus frais qu'à Valence : la couleur de leur cheveux est moins foncée, leurs voiles rappellent la forme de ceux des Italiennes. La cuisine, les meubles, l'arrangement des appartemens, et leur décoration ; la nourriture, et la profusion des *Sedias*, multiplient ces rapprochemens.

Barcelone contient une foule d'établissemens littéraires et industriels, dont voici les principaux. La *Real Academia de Buenas Letras*, instituée au commencement de ce siècle ; elle a obtenu, en 1762, un privilège royal. — *Real Academia de Ciencias Naturales y Artes*, depuis 1766. Elle a des chaires (1) d'Algèbre, de Géométrie, ainsi que pour la Statique ; d'Hydrostatique et la Météorologie ; l'Electricité, l'Optique, la Pneumatique, la Chymie et l'histoire Naturelle ; la Botanique et l'Agriculture. — *Real Academia de Jurisprudencia teorico pratica.* — *Escuela*

(1) Je conserve l'ordre du programme.

gratuita de Nautica. (1) — *Escuela gratuita de los nobles artes.* Ajoutez-y trois bibliothèques appartenantes aux couvens, et celle de l'évêque qui s'ouvrent tous les jours pendant trois heures. Barcelone a en outre une gazette particulière, mais bien inférieure à celle de Madrid, quant à l'impression et au papier ; un *Diario* ou *petites affiches* : c'est aussi, excepté Madrid, la seule ville où l'on imprime un almanach pour les voyageurs, ou *Guida de Forasteros.*

Quant à la vie physique, on n'a rien oublié non plus dans ce pays. Les denrées qui se vendent à Barcelone sont de la meilleure qualité, et celles qui viennent de l'étranger, comme la morue, la viande fumée et salée, le fromage, le beurre, sont en grande abondance. Par tout on voit des magasins de vin, des traiteurs, des marchandes qui, dans leurs petits fours ambulans, préparent des pains d'épices, et font cuire des saucissons ou des escar-

(1) Ecole gratuite pour la navigation.

gots (1), etc. Le vin, à cause des hauts droits qu'il a à payer, est bien plus cher ici qu'à Madrid. La chopine double coûte près de douze sols. Au reste il est extrêmement dur ; il dépose un sédiment, et on y met même souvent de la chaux ; apprêt que les Catalans tiennent des Italiens. La plupart des vins que dans le Nord on vend comme des vins de France, ne sont que des vins catalans, et sont assez mal-faisans.

Il y a à Barcelone quantité de cafés, mais la plupart sont tenus par des Italiens, et surtout par des Genevois. Le principal se trouve dans le voisinage du *Palatio*, qui est la demeure du gouverneur-général. Dans ce même café, ou vis-à-vis, on trouve tous les jours, depuis dix heures jusqu'à une

---

(1) C'est ici un mêts très-commun. On les cuit dans des poeles hermétiquement fermées, ou bien on se contente de les étendre sur le sol, et d'allumer par-dessus plusieurs couches de paille. Pendant leur cuisson ils siflent comme de l'eau bouillante. Quand ils sont cuits, c'est-à-dire, lorsqu'on peut les dégager de leurs coquilles, on les mange à l'huile et au poivre. C'est au surplus un appret bien cruel.

heure, tous les capitaines et tous les courtiers des vaisseaux rassemblés.

Vu la réunion de tant d'avantages politiques, commerciaux et sociaux, il paraît que Barcelone serait à recommander aux étrangers de préférence à toutes les autres villes d'Espagne sans exception, si on parlait ici le véritable castillan. Il est vrai qu'on s'en sert dans la chancellerie et dans les classes supérieures; mais la langue que l'on parle ici généralement, est un patois qui ressemble assez à celui de la Provence, et dans lequel on estropie souvent, d'une manière bisarre, la prononciation et la terminaison des mots espagnols et français. On a dans ce dialècte une foule de petites pièces de théâtre (*Sagnetes*), qui n'en ont que plus de force comique.

LETTRE LXIV.

Départ. Formalités à observer en s'embarquant pour Gênes. Inspecteur. Ecclésiastiques milanais. Cabo de Creux. Le Pirate. Golfe de Lyon. Port Gros.

Des îles d'Hières, Port Gros, Octobre 1798.

Le Consul français ayant refusé, à cause de mes papiers autrichiens, de me laisser passer par la France, je n'ai eu d'autre ressource que de m'embarquer pour Gênes. Comme la saison est très-avancée, les vents équinoxiaux, sans parler des pirates africains, pouvaient me faire appréhender des dangers pour le trajet; mais la nécessité m'en imposa l'indispensable loi.

Avant de pouvoir s'embarquer pour Gênes, il faut faire signer son passe-port et le certificat de santé, (*Bollete de Sanidad*). La première formalité a lieu chez le gouverneur-général; pour l'autre on s'adresse au conseil de santé, à la maison-de-ville;

mais préalablement il faut faire viser le passe-port, et obtenir l'ordre nécessaire pour avoir le billet de santé. Au premier abord ceci semble une pure formalité ; mais un capitaine de vaisseau ne saurait en dispenser aucun voyageur ; car ce certificat étant le seul passe-port nécessaire à Gênes, le vaisseau serait irrémissiblement obligé de faire la quarantaine à son arrivée, si un seul voyageur était hors d'état de le produire.

Muni de ces papiers, je me rendis donc à bord, le 12 Octobre au soir, et j'y trouvai une foule de compagnons de voyage; c'étaient en partie des marchands, des femmes, des soldats, qui avaient obtenu leur congé, et qui, avec l'équipage du vaisseau, allaient en tout à cinquante personnes. Mais, au lieu de mettre en mer le lendemain, nous fûmes obligés d'attendre encore les commis de la douane qui, à cause de la fréquente exportation du numéraire, sont dans l'usage de faire des visites très-rigoureuses.

Ils vinrent à bord, firent ouvrir les ballots et les malles, percèrent le lest avec de

longues barres de fer, firent dérouler les voiles, examinèrent les canons, renversèrent les paniers de vivres, coupèrent en deux plusieurs pains : en un mot ils employèrent tous les moyens qu'on peut employer quand on partage la moitié de la contrebande que l'on peut découvrir. Ce retard a servi de prétexte au capitaine pour rester encore aujourd'hui au port, et attendre un autre bâtiment génois, qui ne fut visité que l'après-dîné. Ce vaisseau étant de la même grandeur que le nôtre, et tous les deux ayant un fort équipage et des pièces de quatre, nous pouvions au moins espérer de tenir en respect les pirates. Enfin le lendemain nous nous mîmes heureusement en mer, avec le vent le plus favorable : une forte brise de nord-ouest gonfla nos voiles, et nous longeâmes rapidement les belles côtes de l'Espagne qui, par-tout couvertes de plantations d'arbres et de villages, nous offraient l'aspect le plus riant.

Parmi les voyageurs se trouvaient deux jeunes gens, qui se disaient marchands, et qui avaient la physionomie un peu juive.

Mais bientôt je sus du capitaine que c'étaient deux ecclésiastiques milanais, qui, l'année précédente, avaient fait ce trajet dans le même vaisseau.

En qualité de fugitifs, ils avaient été reçus d'abord avec bienveillance; mais au bout d'un mois ils furent arrêtés par l'inquisition. Après une prison de près d'une année, on les avait envoyés directement à bord, et livrés au capitaine pour les faire remettre au ministre espagnol à Gênes. Selon ce qu'on pouvait conjecturer, ils étaient accusés d'adultère, et d'avoir dit *trois* messes par jour. Quant à eux, ils se plaignaient de l'injustice des Espagnols et de leur tyrannie dans les termes les plus forts; cependant ils avaient la table du capitaine et le vin à discrétion.

Avec le vent le plus favorable nous approchions du *Cabo de Creux*, lorsque tout-à-coup nous vîmes un bâtiment portant pavillon espagnol, que tout le monde reconnut pour un pirate. Tout se mit en mouvement; on vira de bord, on déblaya le tillac, on fit descendre l'équipage aux canons; chacun fut obligé de mettre la

main à l'œuvre : on nous distribua à tous des armes et de l'eau-de-vie. Cependant le pirate, après quelques manœuvres, s'était finalement placé derrière la cape pour nous attendre. A l'instant les deux capitaines se décidèrent de mettre sous le vent, de hisser le pavillon, en tirant deux coups de canon, et d'aller à demi-voile au devant de l'ennemi.

Déjà nous l'avions approché à la portée du canon, et nous attendions tous l'ordre du capitaine, lorsque le pirate baissa pavillon, et nous cria avec le porte-voix : *Por Dios! Por Dios! somos Espannoles!* (1). On lui commanda de sortir de sa retraite ; et nous vîmes un petit brick espagnol, avec deux petites pièces, et dix matelots. Des éclats de rire et un cri de joie terminèrent ce grand combat, à la satisfaction des deux partis ; mais le capitaine, en véritable Génois, ne cessa de nous vanter toute la journée sa bravoure, et les hauts exploits *qu'il aurait faits.*

---

(1) Pour Dieu ! pour Dieu ! nous sommes Espagnols.

Mais cet évènement comique fut suivi d'un autre plus sérieux, quand nous arrivâmes dans le golfe de Lyon, qui dans l'hiver ne laisse pas d'être très-dangereux. Le vent avait été très-favorable jusqu'à onze heures environ, lorsque tout d'un coup il tourna avec grande violence au sud-est. Les vagues montaient à une hauteur prodigieuse; leur bruit ressemblait à celui du tonnerre, et le mouvement du vaisseau surpassait tout ce que j'avais éprouvé jusqu'alors. A minuit il nous fallut pomper l'eau des deux sabords; nous nagions dans l'eau: on crut d'abord que c'était une voie d'eau, et il s'éleva de tous côtés un cri de douleur et de désespoir. A trois heures le capitaine cria que le vent du sud souflait avec violence, et que nous allions échouer sur la côte. Tout le monde voyait devant lui une mort inévitable; le vaisseau se changea en oratoire; je m'étais résigné, sans cependant perdre tout espoir, et je réchauffais mes esprits vitaux avec quelques rasades de bon vin; la meilleure chose que l'on puisse faire en pareille occasion.

Nous voguâmes ainsi, dans une incerti-

tude terrible, jusques vers les six heures, où enfin le vent perdit un peu de sa force. Le jour venait de poindre, et nous nous trouvâmes à la hauteur de Marseille. Le vent ayant un peu tourné à l'ouest, nous eûmes l'espérance d'arriver bientôt dans une eau plus tranquille. En effet l'orage et les vagues diminuèrent de moment en moment, à mesure que nous louvoyions; et lorsque sur les onze heures nous nous approchions des îles d'Hières, un génie bienfaisant semblait avoir répandu le calme sur toute la nature; on sentait déjà l'influence de ce climat délicieux. Le vent tomba enfin tout-à-fait à l'ouest, et chacun se réjouissait déjà d'arriver bientôt sur la côte de Gênes, lorsque nous découvrîmes deux frégates anglaises qui nous donnaient chasse. On se décida alors d'entrer dans le *Port-Gros*, où, après nous être fait reconnaître, nous allâmes jeter l'ancre au fond de la petite baie.

Nous voilà donc ici depuis trois jours; nous y attendons le vent favorable; cependant je suis descendu au rivage. Cette petite île rocailleuse est pleine d'arbrisseaux, où habite une multitude d'oiseaux:

on y trouve quantité de fraises et d'acacias. Au midi est un corps-de-garde, avec un logement à côté, et une batterie. La garnison est composée en tout de quatre canonniers, et d'un lieutenant qui avec deux femmes et trois enfans, sont les seuls habitans de l'île. Notre capitaine fit présent à cet officier de deux petites barriques de vin, et obtint en récompense la permission de couper du bois pour en remplir son bateau, espérant revendre à Gênes cette cargaison avec beaucoup de bénéfice.

LETTRE LXV.

Côtes. Phare. Aspect de Gênes. Médecin. Premières impressions. Conclusion.

Gênes, Octobre 1798.

A TROIS heures du matin nous avons mis à la voile, au clair de lune. Un vent du nord assez violent nous a chassés le long des côtes de la Provence, et bientôt nous avons laissé derrière nous Nice et Antibes, avec leurs côteaux couverts d'oliviers. Les majestueuses Alpes maritimes commençaient déjà à sortir lentement de la surface des eaux ; enfin la côte de Gênes vint frapper nos yeux dans toute sa magnificence. Ces hautes montagnes, couvertes de bois, cette foule de villages et de bourgs bien bâtis, cette variété de culture, le luxe de la végétation, tout concourt à la rendre une des plus belles de la Méditerranée.

Il pouvait être environ onze heures, lors-

que nous aperçûmes le fanal de Gênes : le ciel étant couvert de nuages, il flamboyait comme une boule de feu qui se prolongeait en forme de colonne. Sur les trois heures nous arrivâmes à l'entrée du port ; on nous cria des ordres avec un porte-voix, du haut du fanal. Nous fûmes obligés de nous mettre à l'ancre, en attendant la pointe du jour.

Les feux du fanal commençaient à s'éteindre. On distinguait le port et les mâts des vaisseaux ; les masses des montagnes sortaient de l'obscurité, et la couleur rembrunie de la mer s'éclaircissait de moment à autre. Tous les objets prenaient leurs formes, et le magnifique amphithéâtre s'élevant au dessus des flots, se déployait à nos regards. Déjà des bruits multipliés interrompaient le calme du port ; le pourpre matinal brillait sur notre pavillon blanc ; enfin le soleil se leva, et nous vîmes Gênes devant nous.

Après qu'une frégate espagnole, stationnée ici, nous eût fait quelques questions sur les nouvelles de mer, on nous remorqua dans le port, et nous allâmes enfin

à l'ancre, au milieu d'une file quadruple de vaisseaux, presque à l'extrémité du quai. Alors il parut dans l'éloignement une chaloupe, sur laquelle était un médecin. Il se fit donner les certificats de santé. Après qu'on les eut bien parfumés, il fit placer en file, l'un après l'autre, les gens de l'équipage sur le tillac, et compta chaque personne. Il nous fixa gravement pendant quelques minutes, et nous permit enfin de mettre pied à terre. Je fis quelques pas, et j'entrai par une porte peu apparente dans la superbe Gênes.

Un mélange bigarré d'hommes et de femmes, auquel mes yeux n'étaient plus accoutumés, frappa mes regards; une foule de moines et de prêtres, avec de grandes cocardes aux habits et aux chapeaux; des arbres de liberté, des affiches de décrets nationaux, des soldats français à chaque pas, des échoppes innombrables de marchands, où était entassée quantité de fromage de gruyère; de boutiques sur boutiques, remplies de modes; tout me transporta dans un nouveau monde.

Gênes dans ce moment semble être devenue

venue ce qu'on ne pouvait espérer de la voir un jour, un département de la France. Où est le lustre des anciennes républiques d'Italie ? il a disparu pour faire place aux nouvelles ! Qu'ils apprennent, ceux qui croient à la stabilité des institutions humaines, à en reconnaître la fragilité, et qu'ils lisent l'histoire, pour se détromper de leurs folles visions !



APPENDICE

SUR

LA MAÑIÈRE DE VOYAGER EN ESPAGNE.

APPENDICE

Sur la manière de voyager en Espagne.

DANS l'espace d'un siècle, la Suisse, l'Italie, la France, l'Angleterre et la Hollande, avaient déjà été parcourues par les étrangers, et il n'y a pas trente ans qu'un voyage en Espagne était regardé chez nous comme un voyage au bout du monde. Comment pouvait-on en effet desirer d'aller voir un pays qui, dans le discrédit où il était à cause de la redoutable inquisition, et de la barbarie des mœurs, n'offrait à l'étranger aucun dédommagement pour les dangers et les désagrémens de tous les genres qu'il avait à éprouver ? Comme il n'y avait que quelques aventuriers politiques, militaires, ou commerçans, qui s'y fussent hasardés jusqu'ici, sur la foi de leurs relations l'on regardait l'Espagne, il y a cinquante ans, comme une terre sauvage, dont les habitans ne différaient guères des Hottentots ou des Ostiaques.

Mais, depuis environ vingt-cinq ans, cette opinion est beaucoup tombée : les progrès que firent les Espagnols sous *Ferdinand VI*, et encore plus sous *Charles III*, fixèrent bientôt l'attention des observateurs anglais et français. On se mit au dessus des préventions, et l'on commença à visiter un pays, qui promettait aux amateurs de l'histoire et des sciences naturelles, au philosophe et à l'homme d'état, des découvertes intéressantes. Ce fut l'anglais *Twiss*, qui voyagea en Espagne en 1770, qui éveilla le premier l'attention sur d'aussi heureux changemens. *Bourgoing* et *Townsend* confirmèrent, en dépit des sarcasmes injustes de *Swinburne*, les jugemens de leurs prédécesseurs.

L'auteur de cet ouvrage a eu occasion de parcourir en tout sens l'Espagne. Il a rassemblé dans ce voyage une foule de renseignemens et de notices sur ce qui concerne les postes, les voitures, les routes, les auberges, etc., qui peuvent former, à ce qu'il imagine, un traité assez complet sur la manière de voyager en Espagne. Les voyageurs qui pourraient entreprendre de

visiter ce pays, relativement à la minéralogie, à la botanique et au commerce, ou même qui n'y seraient conduits que par la simple curiosité, pouvant selon toute apparence se multiplier, il croit faire une œuvre utile en quelque sorte, de publier ses observations ; d'autant plus que sa propre expérience ne lui a que trop fait sentir le défaut de semblables renseignemens.

Jusqu'à présent il n'y a point eu encore en Espagne de *postes ordinaires* ou de *diligences réglées*. Il est vrai que le ministre d'état, le comte *Florida Blanca*, avait fait établir, au compte du roi, une diligence qui allait de Bayonne à Madrid, laquelle menait les voyageurs de cette ville à l'autre, au prix modique de douze piastres, (le *Peso fuerto*, à vingt réaux *de Vellon*), la nourriture à part : mais les intrigues des voituriers et des aubergistes qui perdaient à cet établissement, et la mauvaise administration, en dégoûta dans le principe, et la perte considérable qu'y fit la caisse royale dès la première année, empêcha d'établir de semblables diligences à Cadix, Badajoz et Barcelone. Celle de Bayonne

se soutint cependant jusqu'au commencement de la guerre avec la France, où l'entreprise cessa d'elle-même par le défaut de voyageurs, et il est probable que l'idée en est abandonnée pour toujours. Les postes, appelées *extraordinaires*, sont ou des postes aux chevaux (*Monturos*), ou des postes en voiture. Tout voyageur, à qui la santé et les forces le permettent, peut, en cas de besoin, courir la poste à franc étrier; mais il faut nécessairement qu'il parte d'une ville où il y ait un bureau de poste, auquel il puisse prendre un passe-port à cet effet. Sans cette formalité, il lui serait impossible de se faire donner, au milieu d'une route, par exemple de Madrid à Badajoz, des chevaux, supposé que l'idée lui en vînt, ou qu'il fût obligé d'échanger sa voiture contre des chevaux de poste. La raison de cette disposition semble provenir d'une sage prévoyance du gouvernement, qui ne veut pas favoriser l'entrée du royaume à des gens suspects, ou peut-être par quelqu'autre motif relatif à l'organisation des postes, parce que les routes en grande partie traversent des montagnes, et que les maîtres de

postes ne sont ordinairement que des *Venteros* ou des propriétaires d'auberges, disséminés sur le sol de l'Espagne. Mais lorsque l'on produit le passe-port de poste dont nous parlons, il est dans l'ordre que l'on soit expédié dans un demi-quart d'heure, à moins que le défaut évident de chevaux n'y mette obstacle.

Les postes sont de deux *Leguas* ou de trois *heures*, et elles doivent être faites en trois heures. Les frais, selon le tarif, pour deux chevaux, compris le voyageur et le postillon, vont par poste à quatre réaux, ou près de cinq livres de France. Le pour-boire du postillon est de deux réaux; mais il faut toujours donner à ces gens le double, et consentir à leur payer en outre à dîner, soit pour se faire donner les meilleurs chevaux, soit pour éviter les autres suites fâcheuses qu'entraînerait leur mécontentement ou leur mauvaise volonté. Ajoutez à ces faux-frais quelques rafraîchissemens nécessaires pour vous, et cela montera, pour chaque poste de deux *Leguas*, à dix réaux; mais alors vous irez supérieurement bien, et vous pouvez compter sur des chevaux

forts et actifs qui porteront un porte-manteau de cinquante à soixante livres, et de plus vous serez toujours expédié promptement. Si avec cela vous avez une bonne selle de courier à l'anglaise, vous ferez aisément en deux jours quarante ou cinquante milles (1), ce qui, malgré la célérité de cette marche, ne vous fatiguerait point ou très-peu. Si le voyageur, se sentant incommodé, ou pour toute autre cause, voulait se reposer quelques heures ou une nuit entière, il en serait le maître; mais ceux qui arriveraient dans cet intervalle, auraient la préférence sur lui, et il faudrait qu'il se consolât, si à l'heure du départ, il venait à manquer de chevaux.

Quant aux postes extraordinaires en voiture, voici ce qui concerne cet objet.

---

(1) J'ai conservé dans la traduction le mot de *mille* qui est dans l'original, *Meilen*. Un *mille* de Saxe fait un peu moins de deux lieues de France. On ne se méprendra point en comptant deux milles de Saxe à peu-près sur le pied de trois lieues et trois quarts de France. (*Note du traducteur.*)

La poste est obligée de mener deux personnes, dont le bagage n'excède point le poids de deux cents livres, avec deux chevaux, et le prix est le même que pour les chevaux simples. Pour une chaise de poste on paie quatre réaux. La taxe du postillon est de deux réaux. Il faut donc compter sur douze à treize réaux chaque *Legua*, mais alors on va très-vîte, et on fait, par exemple, les cent milles de Madrid à Cadix en quatre jours et quatre nuits.

Celui qui ne veut pas courir en poste se sert de voitures de louage, et c'est l'usage ordinaire. On trouve dans toutes les villes considérables des voituriers, qui, presque tous, sont de Valence, de la Murcie ou de Catalogne, et qui conduisent par-tout les voyageurs; ils vont même jusqu'à Perpignan, Bordeaux et Lisbonne. Ils ont de lourdes voitures à six places, attelées de six mulets, ou des demi-chaises a deux places (*Calesinos*), avec un ou deux mulets. Leur journée est de six à huit *Leguas*, tout au plus de six milles d'Allemagne, et leurs prix sont en raison du nombre des mulets. On les paie ordinaire-

ment deux piastres par jour chacun; mais il faut observer ce qui suit :

On loue une voiture, soit exprès, soit de retour. Dans le premier cas, il faut payer le voyage au lieu où vous allez, ainsi que le retour ; ce qui, pour des grandes distances, fait une somme considérable ; mais il est rare que l'on soit obligé de louer exprès, parce que le plus souvent la plupart des voituriers vont dans les grandes villes par spéculation. Ainsi, dans les auberges considérables de Madrid, Cadix, Séville, Badajoz, etc., on rencontre tous les jours des courtiers de voituriers (*Corredores de carruages y coches*) qui ont la liste de toutes ces voitures, et qui sont chargés de leur trouver des voyageurs. Il est donc facile d'avoir des *voitures de retour;* alors on ne paie que le simple voyage que l'on fait ; mais il faut traiter avec eux de sang-froid, et ne faire aucune attention au conseil des aubergistes, ni au cri des courtiers, et insister absolument sur cette condition. Dès qu'ils s'aperçoivent qu'on ne veut pas leur accorder davantage, le voiturier

vient lui-même, et cherche à s'arranger avec vous. S'il arrivait, ce qui n'est pas rare, que plusieurs voituriers, qui partent pour la même ville, et surtout pour les ports de mer où ils aiment à aller de préférence, se trouvassent sur la place, vous auriez le choix et pourriez même quelquefois leur faire diminuer leur prix de quelques piastres.

Ainsi donc la *première* règle qu'il faut observer, c'est de convenir qu'on ne paiera pas le retour; la *seconde* est d'éviter d'être trompé sur le nombre des journées. Par exemple Bayonne est éloigné de soixante *Leguas* de Madrid, et on peut commodément faire ce voyage en huit jours. Le prix de six mulets, à chacun deux piastres par jour, monte, pour huit jours, à quatre-vingt-seize piastres; mais un voiturier de mauvaise foi peut y employer dix journées, soit pour ménager ses mulets, soit pour se faire payer deux journées de plus. Afin d'éviter cet inconvénient, il faut, avant de partir, prendre des informations exactes, et stipuler avec le voiturier, qu'il fera cette route dans un espace de tems

raisonnable et convenu, sous peine de perdre un tiers du prix qu'on lui accorde. *La troisième* règle est de ne jamais convenir de donner un liard de plus, ni pour le cocher, ni pour les mulets, pour droits de douane ou réparations, etc. Si le voyageur s'avise de défrayer les voituriers pour le dîner, ou d'accorder d'autres mulets, le nombre étant toujours fixé à deux, cela monterait par jour à une dépense énorme; on fait donc mieux de leur promettre en général un pour-boire raisonnable, à-peu-près de quatre piastres. Il ne faut pas non plus convenir de leur payer le tabac, ce qu'ils vous demandent très-souvent. Un voyageur sans expérience regarderait cela comme une bagatelle; mais il ne tarderait pas à éprouver avec quelle effronterie les voituriers abuseraient de son indulgence, et avec quelle libéralité ils feraient à ses frais, dans toutes les auberges, des provisions à leurs connaissances; ce qui, vu le prix énorme du tabac en Espagne (trois piastres la livre), ne laisse pas que de faire un objet conséquent. *Quatrième* règle: Comme en payant les

six mulets on obtient un droit exclusif sur la voiture, il n'est pas permis au voiturier sans votre consentement exprès, de se charger d'une autre personne, même sur son siège ; mais le voyageur est en droit de sous-louer, ou de faire occuper *gratis* les places vides. *Cinquième* règle : S'il vous prenait envie de vous arrêter en chemin une journée dans quelque endroit ; il faut que le voiturier s'y prête, bien entendu que vous lui payez sa journée ; il en est de même si vous vouliez faire un détour sur tel ou tel autre endroit ; et, dans ce cas, trois à quatre *Leguas* seraient comptées pour une demi-journée. Mais, comme il est quelquefois de l'intérêt des voituriers mêmes de faire reposer leurs mulets, on parvient souvent dans ces occasions-là, à leur faire diminuer un tiers de la somme. *Sixième règle* : Le voiturier est obligé de répondre pour chaque malle ou ballot que vous lui confiez, excepté dans les cas de vol avec violence. *Septième règle* : En faisant ses conventions pour ce prix, il ne faut pas oublier d'exprimer la monnaie avec laquelle le paiement doit se faire ;

car, comme à Barcelone, par exemple, et à Bilbao, on gagne sur l'argent, ils ont coutume, dans le premier cas, de ne demander que des doublons ou des quadruples, et dans le dernier, des piastres. On doit donc convenir de les payer avec la monnaie que l'on a sur soi, et ne pas s'engager à changer exprès pour leur payer l'appoint.

On imagine aisément qu'un voyageur qui va seul, ne sera guère tenté de louer pour lui une voiture à six mulets. On ne se sert de celles-ci qu'en allant en famille ou pour des sociétés de voyageurs; quand on est seul, on fait mieux de se borner à une *seule* place. Dans le cas où le voiturier ne trouve pas à louer sa voiture en totalité, il cherche plusieurs voyageurs et loue alors la première place à raison de trois à quatre piastres, et les autres pour quelque chose de moins : ces places sont souvent proposées dans les affiches. Si donc les deux ou trois premières sont déjà prises, le voiturier, pour accélérer son départ, vend fréquemment la dernière place à raison d'une ou d'une

demi-piastre

demi-piastre par jour. Au reste, les deux premières places donnent le droit de porter avec soi une malle; cependant les voituriers ne font pas difficulté de prendre des porte-manteaux, des paquets, etc.

S'il arrive qu'il ne se trouve pas de places particulières, le voyageur peut prendre une demi-chaise « *Calesin* » ; sur quoi, par rapport au retour, il faut observer ce que nous avons dit ci-dessus. On paie alors deux piastres par jour pour un mulet. Si votre bagage est peu de chose, c'est-à-dire, s'il ne passe pas cinquante livres, vous pouvez, pour alléger la dépense, prendre avec vous un autre voyageur. Pour déterminer le poids permis, il suffit de savoir qu'on compte à raison d'un mulet de trait sept cent cinquante à huit cents livres. Les *Caleseros* étant ordinairement propriétaires de leur voiture, et craignant de faire un long séjour dans les grandes villes, on peut fréquemment leur faire rabattre un tiers du prix ; mais il ne faut jamais oublier la précaution dont nous avons déjà parlé, savoir, de fixer le nombre des journées. Au reste, quelque

antique que soit la forme de ces voitures, on y est assez commodément, et l'on arrive en effet plus vîte que dans les grandes voitures.

En général il faut traiter les *Caleseros* et *Cocheros* d'une manière toute particulière. Point de dureté, ni d'impolitesse, mais aussi point d'égards ou de déférence! Un air sec et sérieux, et des manières tranquilles, égales, de la dignité et une fermeté imperturbable, sont des qualités indispensables pour bien se tirer d'affaire avec cette sorte de gens. Au reste, on n'a pas besoin de faire avec eux d'écrit; car, malgré leur caractère grossier, ils sont très-fidelles à leurs conventions. Au surplus, on peut leur faire signer la somme convenue et échanger avec eux un double, signé des deux parties.

Si l'on ne veut prendre ni la poste, ni des voitures de louage, on peut aller à cheval, à *Caballo*, comme disent les Espagnols, même quand ils vont sur des mulets. Alors on loue un mulet avec son conducteur, (*Mozo de espuellas*, c'est-à-dire : *garçon d'éperons*) et l'on fait la

journée ordinaire de six à sept *Leguas* assez promptement, attendu que les conducteurs, qui en même tems font l'office de domestique, sont ordinairement de très-bons piétons. Le prix d'un mulet est d'une piastre par jour; quelquefois cependant il est d'une piastre et demie. Alors le conducteur, indépendamment de sa nourriture, a une autre demi-piastre pour sa peine. A l'égard de la nourriture, on n'a qu'à convenir de deux mêts ordinaires et d'un *Quartillo* (chopine) de vin pour chaque repas, le surplus au gré du voyageur. Cet arrangement est à recommander surtout aux voyageurs qui ne cherchent point à éviter la dépense, et qui aiment à voyager sans aucun embarras ni dépendance. Le conducteur dont nous parlons est ordinairement un compagnon de voyage fidelle et très-agréable, qui connaît parfaitement les routes pour les avoir parcourues nombre de fois. C'est lui qui se charge d'arranger le dîné pour son maître, et qui, par ses relations dans les auberges et la connaissance qu'il a des choses, réduit les comptes à un taux juste et raisonnable. On peut

aller, avec ces conducteurs, de *Vittoria* jusqu'à *Cadix*, et l'on ne paie point de frais de retour.

Ceux à qui toutes ces manières sembleraient encore trop coûteuses, peuvent prendre des voiturins (*Arrieròs*) : ceux-ci ont, ou seulement des mulets, ou des voitures. Dans le premier cas, le mulet coûte une *Piecetta* la *Legua*, ou une piastre pour cinq *Leguas*, et le voyageur est en droit de porter son bagage à dix ou onze *Arrobas*, c'est-à-dire, deux cent cinquante à deux cent soixante-douze livres. Alors même on n'a pas besoin d'aller en ligne avec les autres mulets qui marchent ensemble, mais on prend, si l'on veut, les devans pour arriver de meilleure heure aux auberges ; seulement il faut faire attention qu'on ne vous donne pas un mulet boîteux, aveugle, ou rétif, ce qui arrive assez souvent; alors il n'est question, ni de retour, ni de tout autre faux-frais.

Quand on n'est pas accoutumé à la cuisine espagnole, il est bon de faire en gros un accord avec le voiturier ou l'*Ar-*

riero pour le repas, le vin et le gîte, et se reposer sur lui pour le paiement. Alors, pour un voyage de soixante à soixante et dix *Leguas*, on paie en tout seize à dix-neuf piastres, et l'on évite d'être surfait dans les auberges, ce qui est une épargne considérable ; car il est tout naturel qu'un voyageur paie trois fois plus que l'*Arriero* qui fait ce chemin tous les mois, et que par conséquent les aubergistes ont intérêt de ménager.

Cette dernière manière de voyager est celle que je conseillerais surtout à des minéralogistes et à des botanistes. D'abord les journées sont courtes et lentes ; et puis les *Arrieros* passent par les plus hautes montagnes, où les savans trouvent toujours à faire des découvertes. On a encore l'avantage de voyager souvent en grande compagnie ; il n'est pas rare de voir aller ensemble jusqu'à trente mulets : on peut donc, si l'on veut, rester en arrière sans danger de s'égarer. D'ailleurs cette manière n'a rien de déshonorant ; c'est celle des ecclésiastiques, des négocians, et des hommes comme il faut de tous ces états

Il n'en serait pas de même, si l'on ne voulait louer qu'un demi-mulet, et aller dans la file avec l'animal à demi-chargé. Alors on paierait, comme pour une malle, en raison du poids ; et comme l'*Arroba* (vingt-cinq livres) se paie une piastre, une personne pesant à-peu-près cent vingt-cinq livres (cinq *Arrobas*) paierait pour le même chemin cinq piastres; mais cette manière est si honteuse et si incommode, que l'on a coutume en Espagne de dire avec mépris d'un voyageur qui arrive ainsi, qu'il vient *por Arrobas.*

D'autres *Arrieros* transportent des marchandises sur des charettes. On rencontre de ceux-ci plus fréquemment dans l'intérieur de l'Espagne, surtout de l'Espagne méridionale, que dans les provinces du nord ; cependant, vu l'amélioration qui a eu lieu dans les routes des montagnes, il serait aussi facile qu'avantageux d'introduire cette manière de voyager. Un mulet ne saurait porter au dessus de trois cents livres, et alors il est déjà très-chargé ; mais il traîne près de huit cents livres. Depuis que le transport a été entravé par la

guerre, on trouve de ces voituriers de *Lisbonne* jusqu'à *Barcelone*, et de *Cadix* jusqu'à *Bayonne*. Ils ont des charettes à deux roues, attelées de quatre mulets. Elles sont couvertes, et l'on y pratique des sièges très-commodes pour les voyageurs. On paie moins à ces sortes de voituriers, et l'on peut faire ainsi cent *Leguas*, à raison de onze ou douze piastres, y compris une grande malle. Comme ils ne font aussi que des journées très-petites et très-lentes, et que, par exemple, les cent *Leguas* de *Cadix* à *Madrid* se font en quinze jours; elles seraient encore très-commodes pour les minéralogistes et les botanistes. Ajoutez-y l'avantage de pouvoir dormir la nuit dans la voiture, surtout en été, ce qui, si l'on porte avec soi son matelas, est bien préférable aux lits mal-propres et infects des auberges.

En général il va et revient régulièrement dans toutes les grandes villes des *Ordinairios* ou des couriers, soit avec des mulets, soit en voiture; par exemple, de *Bilbao* à *Madrid*, il part régulièrement tous les quinze jours un courier, et un

X 4

autre toutes les semaines. De *Madrid* il part tous les quinze jours des *Ordinarios* pour *Madrid*, *Malaga*, *Barcelone*, *Badajoz*, etc. Chacun a son auberge fixe où il descend ; ce qu'il est facile de savoir. D'ailleurs, on trouve toujours des indications dans l'*Almanach mercantil.* Il manque quelquefois d'occasions pour aller directement de *Madrid* à *Lisbonne*; mais on n'a alors que trois *Leguas* à faire de plus de *Badajoz* à *Elvas* qui est la première forteresse portugaise, ou trois autres *Leguas* jusqu'à *Estremos*; et l'on trouvera une foule de voitures de retour. Au reste, l'*Ordinario del Rey* part tous les mois, avec des dépêches de la cour pour *Lisbonne*, et il prend avec lui, à un prix très-raisonnable, les voyageurs qui lui sont recommandés.

Quant à la manière de voyager sur des *Boricos* ou sur des ânes, voici ce qu'il y a à observer. Quand on ne fait qu'un voyage de quelques *Leguas*, on peut fort bien s'en servir; si le conducteur est du lieu même où l'on veut aller, on ne paie tout au plus qu'un ou deux réaux par *Legua*. Mais sur une grande route, si l'on voulait louer de

village en village un *Borrico* exprès, non-seulement on n'en trouverait point, à cause des distances; mais, à supposer qu'on en trouvât, il faudrait payer pour aller et venir six réaux chaque *Legua*. Ajoutez que c'est une manière excessivement incommode. Un bât grossier et chancelant, souvent un animal rétif, sans bride ni frein, conduit avec une gaule, et qui à chaque coup qu'on lui donne fait des ruades, des gambades de côté et d'autre, et jette en-bas son cavalier trois ou quatre fois dans l'espace d'une *Legua*; cela suffit pour dégoûter de cette monture. Le meilleur écuyer y perdrait son honneur; je doute fort qu'il vînt à bout d'un pareil « *Caballo* », et qu'il fût à l'abri de quelque évènement fâcheux.

Voyager seul et à pied en Espagne, ce serait s'exposer à beaucoup d'inconvéniens. Je ne me rappelle point d'avoir rencontré un seul voyageur à pied dans ce pays, excepté dans l'intervalle de deux villages très-proches l'un de l'autre. Des pélerins, des soldats, des moines, des mendians, en un mot tous ceux qui ailleurs voyagent à pied,

vont ici presque toujours en compagnie d'un *Arriero*, ou de quelque voiture. Un piéton qui arriverait seul, courrait risque de ne pas être reçu dans les auberges. Si vous ajoutez à cela les grandes distances entre les différentes villes, et le peu de sûreté des routes, inconvénient qui n'est pas exagéré, on croira sans peine que les voyages à pied ne sont pas en Espagne aussi praticables et aussi communs qu'en France ou en Allemagne.

Ce que je viens de dire du peu de sûreté des routes, ne doit pourtant pas s'entendre de toute l'Espagne. Il est vrai que les brigandages et les assassinats ne sont pas rares; mais le gouvernement cherche chaque jour, en envoyant des soldats sur les grands chemins à cet effet, à assurer de plus en plus les routes. Au surplus les voleurs n'attaquent point d'ordinaire les étrangers; leur lâcheté ne s'adresse guère qu'aux marchands espagnols, sur lesquels ils ont déjà des renseignemens particuliers et à des *Arrieros*, qu'ils savent chargés de numéraire, etc. Si donc on prend ses précautions dans les auberges, et qu'on ne montre pas indis-

crètement son argent, on n'a rien à craindre de leur part. Venons à quelques observations sur les routes.

L'ouverture d'une communication facile entre les différentes provinces et leurs villes respectives, offrait des difficultés infinies. D'énormes montagnes qui les séparent, et dont les accès ont été bouchés dans les anciennes guerres, semblaient devoir confiner les habitans dans les limites de leurs provinces ; mais, outre cela, le manque d'industrie, et la haîne réciproque des diverses provinces, y ajoutait encore d'autres obstacles, et n'encourageait pas à les surmonter. Dans l'intérieur même des différens pays, la communication des villes entre elles n'était rien moins qu'aisée. Un grand nombre de petits ruisseaux qui tombent des montagnes, et qui, vu les pluies fréquentes dans le printems et l'automne, inondent par-tout le pays; des forêts épaisses et inaccessibles sur les montagnes; le terrein marécageux et mal sûr dans les plaines, tout concourait à effrayer les voyageurs étrangers et les nationaux mêmes.

Mais combien serait surpris celui qui ne

connaîtrait les routes espagnoles que par les relations fabuleuses de madame d'*Aunoi*, ou par celles de l'élégant *Baretti*, s'il les voyait telles qu'elles sont à présent? Il était réservé à quelques sages ministres, et surtout au comte d'Aranda, de ménager cet heureux changement. Peu à peu l'on a vu pratiquer, dans la plus grande partie de l'Espagne, des chaussées (*Caminos Reales*) qui surpassent en plusieurs endroits les chemins d'Allemagne, et même les nouvelles routes de France. Je ne citerai ici que celles de la *Penna de Ordunna*, de la *Sierra de Guadarrama*, et de la *Sierra Morena*, et je m'appuierai du témoignage de tous les voyageurs qui en ont jugé par leurs yeux. De même les chemins, qui vont de *Bayonne* à *Madrid*, et à tous les ports de mer, sont excellens, si l'on en excepte celui de *Barcelone* qui, en différens endroits, à cause des difficultés presque insurmontables, a quelque chose d'horrible. Plusieurs routes dans la vieille Castille, par exemple, après *Burgos*, et dans l'Arragon, sont encore susceptibles de beaucoup d'améliorations ; mais, comme je l'ai dit, on

général les chaussées de l'Espagne ne laissent rien à desirer. Des routes bien percées, larges, soutenues dans les ravins par des murs, des ponts superbes et solides, l'indication des lieues, tout s'y trouve.

Si ces raisons que je viens d'indiquer empêchaient jadis de voyager, comment pouvait-on s'attendre à trouver des auberges? Même après qu'on eut ouvert les routes, les voyageurs, en raison du long éloignement des villes, effet de la dépopulation, avaient encore de la peine à trouver des gîtes à des distances convenables. Il a donc fallu construire des *Ventas*, c'est-à-dire, des auberges isolées, (le mot de *Posada* ne s'appliquant qu'aux hôtelleries qui sont dans les grands endroits) et il en est résulté qu'on a aujourd'hui tous les trois ou quatre *Leguas*, soit une *Venta*, soit un lieu où se trouve une *Posada*.

En général, il est vrai que les auberges espagnoles sont tout-à-fait différentes de celles de France, etc.; et un voyageur accoutumé à ces dernières, ne peut manquer de les trouver insupportables. Mais il faut les prendre selon les usages espagnols. Le

nombre des voyageurs n'est pas assez grand dans ce pays pour que les aubergistes puissent rien avoir de préparé d'avance ; c'est pourquoi les voyageurs ont coutume de porter avec eux leurs vivres, ou d'en faire provision sur les lieux mêmes ; de manière que les aubergistes se bornent au vin , à l'huile, au vinaigre , au pain, et à d'autres articles de première nécessité. Vous pouvez imaginer aisément à quoi un étranger qui voyage doit s'attendre. Toutefois on lui procurera, sans grande difficulté, (excepté dans quelques cas très-rares) de la viande, des œufs, du poisson , etc. , surtout dans une *Posada.*

Il y a plus d'inconvéniens dans les *Ventas*, où le *Ventero* ordinairement peu fortuné , est obligé d'aller chercher ses vivres, sujets à se gâter , tels que la viande, le poisson , etc. à des distances de trois ou quatre *Leguas*. Si donc il y a eu le soir des étrangers , et que le messager ne soit pas de retour, on est exposé à ne trouver le lendemain que du pain, du vin, et tout au plus quelques œufs ; mais il ne faut pas tirer de cela une conséquence générale. La

plupart du tems on trouvera dans les *Ventas* et dans les *Posadas* tout ce qu'il faut pour la vie.

Quant aux chambres et aux lits, ils sont tout au plus passables dans les *Posadas* des villages ; mais dans les *Posadas* ou *Ventas* des grandes villes, on a lieu d'en être content. On trouvera de larges lits, où, en cas de besoin, trois personnes peuvent dormir ; des matelas, ainsi que des draps, et des couvertures propres ; enfin le voyageur n'a rien à desirer à cet égard. Les *Ventas* sont ordinairement des bâtimens vastes et solides, avec des écuries, hangards, jardins spacieux, etc. ; elles sont presque toujours situées sur des hauteurs, ce qui donne aux appartemens beaucoup d'air, et une superbe vue. A Valence j'ai trouvé des *Ventas*, que l'on pourrait comparer aux plus belles maisons de campagne de la Suisse.

La dépense varie beaucoup dans ces auberges ; on y taxe toujours le voyageur d'après sa voiture, son extérieur, et la cherté locale des denrées. On s'est beaucoup plaint des auberges espagnoles à cet égard ;

cependant il y a beaucoup à dire en leur faveur. D'abord les provisions, surtout le pain et la viande, ont considérablement augmenté de prix en Espagne ; ensuite les aubergistes paient des droits énormes aux couvens, aux églises, aux particuliers, et aux hospices, auxquels ces auberges appartiennent, ou dont ils ont l'usufruit. De quoi subsisteraient donc ces gens-là avec leur famille, s'ils ne comptaient point sur les étrangers? D'après une évaluation moyenne, on paie pour un lit trois ou quatre réaux ; pour un plat de viande avec légumes, etc. quatre réaux ; pour une chopine de vin, même lorsqu'il est le plus cher, deux, et souvent un réal ; pour le séjour que l'on fait dans la maison, soit que l'on y ait passé une heure ou une nuit, (*de Casa*) un réal. En gratification à la fille (*por Alfieres*, *pour des épingles*) quelques *Quartos*.

Celui qui veut voyager en Espagne avec fruit, doit au moins entendre l'espagnol, pour le parler en peu de tems. De même on voyagera avec peu de satisfaction, si l'on ne tâche de s'accoutumer à la cuisine de

ce

ce pays, et de se contenter d'alimens froids; ce qui au reste, et surtout dans un climat aussi chaud, est la chose la plus convenable pour la santé. Dans ce cas, le voyageur peut faire une économie considérable, s'il prend avec lui ses vivres dans les bonnes auberges, et ne paie dans les mauvaises que son *Real de Casa*. Il est agréable et utile de porter avec soi son nécessaire; on y joindra une bonne vieille *Bota* qui ait déjà servi, ou une outre en cuir, parce que dans certains endroits, on trouve toujours du vin meilleur ou moins cher que dans d'autres.

Pour ce qui concerne la *religion*, je conseillerais fort à un voyageur protestant, de ne regarder le culte que comme affaire de police qu'il faut respecter, et de se prêter dans l'occasion à ce qu'il exige. Il est vrai que, dans ces derniers tems, l'inquisition est devenue presque un simple tribunal de mœurs; ainsi aucun protestant paisible n'est inquiété pour sa croyance; les Espagnols semblent même s'être affranchis de la haîne religieuse, et commencent à devenir plus tolérans. Cependant rien

n'est plus aisé, qu'en observant quelques cérémonies, bien vîte apprises, et en ménageant les préjugés des faibles, de se procurer, sinon de grands avantages, au moins des démonstrations agréables d'estime et de confiance, surtout de la part du beau sexe. Il ne faut donc point avoir l'air de mépriser ni de négliger la messe, ni les processions, ni les *animas*. L'homme raisonnable s'abstiendra en général d'ouvrir la bouche à ce sujet; la prudence lui défend de jeter un ridicule, même mérité, sur des choses pour lesquelles la majorité du peuple a de la vénération.

Quant à la saison pour voyager en Espagne, je crois que l'époque la plus commode est depuis *Avril* jusqu'en *Octobre*. *Townsend*, il est vrai, donne la préférence à l'hiver pour les provinces méridionales, à cause des chaleurs; mais je ne suis pas de son avis : d'abord, les chaleurs sont bien plus grandes dans le cœur de l'Espagne et dans les montagnes du nord que dans les côtes méridionales, où la mer adoucit toujours l'ardeur du soleil, et où les nuits sont presque toujours fraîches.

J'ai demeuré en Andalousie dans les mois les plus chauds, savoir ceux de Juillet et d'Août, et je suis souvent resté dans les rues jusqu'à onze heures du matin, sans jamais éprouver de coups de soleil, ou aucun autre accident. D'ailleurs, dans les provinces méridionales de l'Espagne, les pluies fréquentes qui règnent pendant l'hiver, rendent cette saison très-incommode pour voyager; ajoutez-y la brièveté des jours, un ciel couvert, et l'ennui des longues soirées dans des *Ventas* et des *Posadas* isolées. Quand on voyage du nord de l'Espagne au midi, on s'accoutume peu à peu au climat; et si, dans les mois de chaleur, on voyage à l'ancienne manière espagnole, le matin et le soir, on a peu à souffrir de la chaleur, et l'on jouit de tous les agrémens du pays dans les trois meilleures saisons.

Quant au *numéraire*, il faut observer qu'il n'y a que la monnaie du pays qui ait cours en Espagne. Cependant, en Biscaye on trouve à se défaire encore de la monnaie de France, quoique avec perte. Ainsi le meilleur moyen est de prendre à

Bayonne des pièces espagnoles ; ce qu'on fait, sinon avec bénéfice, au moins sans perte. Lorsqu'en 1797 je passai au printems à Bayonne, je changeai mes écus de six livres de France contre des doublons espagnols à un et demi pour cent de gain, à cause de la rareté des uns et de l'abondance des autres.

Je terminerai par quelques observations sur les *Voyages par mer* en Espagne. Quand des pays du nord on veut aller dans cette contrée, la meilleure chose à faire, selon moi, c'est de s'embarquer dans le *Sund*. On y trouve davantage de bâtimens, et l'on peut, à son choix, aller au port le plus voisin de l'Espagne, savoir : *San-Sebastian* ou *Bilbao*. Le naulage et la nourriture reviennent à-peu-près à cinquante piastres. En partant de Hambourg dans la bonne saison, on trouve tous les mois des vaisseaux qui vont à Bilbao, et l'on paie, pour la nourriture et le naulage, trente à quarante piastres ; il ne manque pas non plus de vaisseaux à Amsterdam.

Si l'on part de *France*, on trouve de



tems en tems à *Nantes* et à *Bordeaux* des vaisseaux pour *Bilbao*, qui vous y mènent à raison de dix ou douze piastres, et même à moins, non compris cependant la nourriture. De Bayonne il part en été presque toutes les semaines pour Bilbao un bâtiment de transport, qu'on appelle *Chasse-marée*. Il en coûte douze livres de France, ou tout au plus deux piastres et demie. Il n'y a qu'un inconvénient : c'est que ces bâtimens, à cause de la barre, se trouvent quelquefois arrètés au port pendant vingt ou trente jours, ce qui occasionne un retard désagréable. Si l'on part d'Angleterre, on trouve toujours des vaisseaux à *Londres* et à *Bristol* pour *Bilbao* ou tout autre port ; de même, si l'on va d'Espagne en Angleterre, on en trouve à Bilbao. On paie le naulage avec la nourriture quarante ou cinquante piastres. Si l'on se rend à Cadix, ou de Cadix en Angleterre, on fait mieux de s'embarquer sur le grand paquebot (*packetboot*), qui va de *Lisbonne* à *Falmouth*. Le prix, non compris la nourriture, est, si je ne me trompe, de quatre guinées.

Si l'on veut aller d'Italie en Espagne, on peut s'embarquer en droiture de *Gênes* à *Barcelone*, parce qu'il part et revient tous les mois de ces deux ports, plusieurs bâtimens, et en tems de paix tous les quinze jours des *packetboots* aux ordres du roi. On paie, pour être au *fond* ou dans la *cahute*, selon les conventions, quatre ou même six piastres; pour la nourriture ordinaire des matelots quatre autres piastres, pour manger avec le capitaine vingt piastres. Le voyage le plus court dure trois jours, le plus long va à dix-huit. On peut aussi s'embarquer à Marseille, où il vient souvent des vaisseaux italiens: on y trouve aussi plusieurs bâtimens de Marseille même, de Trieste, Naples, etc., qui vont à Barcelone. En France et en Italie on a beaucoup de bénéfice à se servir des piastres, mais en Espagne il est défendu de les exporter; celui donc qui n'a pas d'autres facultés doit prendre un billet de permission; il perd alors quatre pour cent; mais malheureusement on ne permet de sortir des piastres que jusqu'à concurrence de soixante-dix pièces: ainsi

lorsqu'on a des sommes plus considérables, on se trouve bien embarrassé.

Je desire que ces observations soient utiles à ceux qui voyageront en Espagne; je jouirai de la douce satisfaction d'avoir rempli le but que je me suis proposé.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRE XXXIV.

LETTRE XXXV.

LETTRE XXXVI.

LETTRE XXXVII.

LETTRE XXXVIII.

LETTRE XXXIX.

LETTRE XL.

LETTRE XLI.

LETTRE XLII.

LETTRE XLIII.

LETTRE XLIV.

Fin de la Table des Matières.